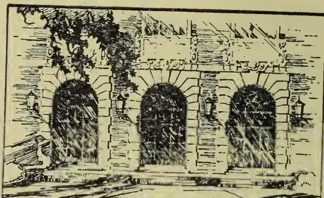

EXLIBRIS
VIGELIUS





L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS.

TOME SIXIE'ME.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS,

OU

LETTRES ET MEMOIRES

d'un Envoyé ſecret de la Porte dans les Cours de l'Europe; où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'eſt trouvé, avec une Diſſertation curieuſe de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * *

TOME SIXIE'ME.

Nouvelle Edition augmentée dans le corps de l'Ouvrage, enrichie de Figures en taille-douce, & diviſée en VI. Volumes.



A COLOGNE,

Chez ERASME KINKIUS.

MDCCXXXIX.



L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRETIENS, *OU* MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire de ce Siécle depuis 1672. jusqu'à 1682.

LETTRE PREMIERE.

1672 A son ami Dinet Golou.

Des Casuistes Romains. Des Mahometans. De la Dévotion, & de la piété intérieure.



IL y a une sorte de gens parmi les Ecclésiastiques Romains qu'on appelle Casuistes. Ils sont profondément sçavans dans la science de l'Ecole, que notre ami le Pere Antonio vieux Prêtre Sicilien appelloit communément, s'il t'en

ſouvient, la ſcience enveloppée. Science ſéche & vétilleuſe, qui ne conſiſte que dans des idées vuides & creuſes, & dans des diſtinctions faites dans le ſable par maniere de dire, qu'on peut former comme on veut, & qu'on peut auſſi effacer ou manger avec la même facilité. La ſeule étude de ces bagatelles métaphyſiques ſuffit pour donner la fiévre à un homme, tant eſt ſubtil le poiſon qu'elles contiennent. En effet, c'eſt un venin ſpirituel qui paſſe dans notre eſprit comme un éclair, fermente d'abord notre ame, fait bouillir notre raiſon, & ſe convertit enfin dans l'écume d'un divin jargon, & d'une pieuſe folie.

Ces gens fendent un cheveu en matiere de Théologie pour faire un ſcrupule ou pour le lever. Ils jettent de la poudre aux yeux de ceux qui les écoutent, & ſe ſervent de la raiſon humaine ſelon le beſoin qu'ils en ont pour leurs intérêts. Ils feroient un cochon d'un couſſin, & un Eléphant d'une coupe à caffé, avec leurs Hacceytés, identités, quatenus, & autres termes de ſçavans, tours de paſſe paſſe, vrais ſçavoir faire de la Sorbonne, par le moyen duquel on dupe finement les gens, & on leur en impoſe par des chimeres plus monſtrueuſes que les fictions d'Ovide, ou pour parler de quelque choſe de plus ancien & de plus myſtérieux, plus monſtrueuſes que les Poëmes de Muſeus, d'Orphée, & d'Heſiodes. Ils apprennent aux hommes à ſe faire un ſcrupule d'une plume qui ſe rencontrera dans la voye de la piété, pendant qu'ils ne ſe font aucune peine d'une meule de Moulin ou d'une montagne, lorſque leur intérêt

exige

exige de la diligence & de la résolution. Ils font naître plus de difficultés qu'ils n'en peuvent résoudre quand il est question d'un pauvre : Mais tout devient aisé & clair dès que l'abondance & la richesse paroît. Vrais Maquignons en matiere de Religion, Charlatans fieffés pour ce qui regarde la conscience, gens qui tuent mille ames malades pour une qu'ils guérissent, qui sous prétexte de conduire les hommes en Paradis les menent par des sentiers inconnus & des voyes embarrassées, jusqu'à ce qu'ils les ayent engagés dans les labyrinthes de l'erreur, qui sont les frontieres de l'Enfer. Alors ils les abandonnent à eux-mêmes dans des lieux où ils n'ont qu'un faux pas à faire pour sortir de leurs bornes, pour entrer sur les frontieres du Diable, & pour être par conséquent en danger ou de tomber dans le précipice, ou du moins d'être faits prisonniers par les coureurs du Royaume infernal, qui sont continuellement en embuscade, & des mains desquels il est difficile d'échapper.

Il y avoit anciennement de pareilles gens parmi les Juifs & les Gentils ; & il y en a encore aujourd'hui dans toutes les Religions : Gens sévéres dans les petites choses, & fort rélâchés sur les préceptes de la Loi, qui sont de plus grande importance. Les Musulmans mêmes ne sont pas exempts non plus de gens qui embarrassent la foi & la vérité, apportées du Ciel.

Si tu prens garde à la gravité & à la fierté avec laquelle nos Emaums, Mollas, Cadis, &c. regardent le monde, tu les croiras les gens les plus justes & les plus saints qu'il y ait sur la terre. Ce

qu'ils disent est un abregé de l'Alcoran. On les voit tous les matins aux premieres prieres publiques, se promenans devant les Mosquées, ou assis dans les Cimétieres royaux sous un triste cyprès, lisant l'Assona ou quelqu'autre Livre saint. Les yeux tournés vers le Ciel, ou humblement attachés vers la terre, il font les dévots en perfection, en gesticulant comiquement des mains; cependant dans le tems même qu'on les voit dans cette contrition apparente, ils songent peut-être en eux-mêmes aux moyens de tromper le prochain.

Allez-vous-en consulter ces gens sur quelque matiere douteuse, ils vous accrocheront par des termes recherchés & des problêmes bizarres, & par je ne sçai combien d'autres choses ennuyeuses. En se frottant la barbe, & soupirant artificieusement, ils amuseront finement vos ames par des énigmes obscures, & vous embarrasseront par des termes inintelligibles & qui ne signifient rien. Ils tâcheront de vous faire accroire qu'ils ont la clef du cabinet éternel, pour ne pas dire du Conseil privé des Cieux: Au lieu que le chemin de la piété est aisé, & désigné par les bornes certaines & remarquables. Il est difficile à la vérité qu'un Voyageur effrayé trouve la porte étroite, & la premiere avenue du sentier sacré, au milieu de tant de pompeux & magnifiques portails qui sont continuellement ouverts, & qui appellent les hommes dans les vastes campagnes du vice. Mais aprés être une fois entré dans le défilé le plus obscur, il n'y a qu'à aller droit sans tourner ni à droit ni à gauche, regardant seulement aux fanaux de la vérité éternelle,

je

je veux dire à la droite raiſon & à la bonne Morale. Pour parler clairement, le devoir de l'homme eſt compris en peu de régles aiſées ; & ceux qui vont les embarraſſer par des gloſes raboteuſes & épineuſes, ſont autant de pierres d'achopement qu'ils jettent devant les vrais Croyans, pour les empêcher d'aller au Ciel, ou au moins pour interrompre leur voyage.

Cher Ami, ſi quelques ſcrupules religieux embarraſſent notre conſcience, ſoyons déſormais nos Caſuiſtes, & n'allons point par une foi aveugle & implicite aſſervir nos ames à des gens peut-être plus ignorans que nous. La Loi eſt claire & poſitive ſur tous les points néceſſaires. Qu'avons-nous affaire d'aller nous embarraſſer d'autre c hoſe ?

Si nous faiſons nos oraiſons aux heures preſcrites quelle néceſſité y a-t-il d'obſerver ou de n'obſerver pas les ſix différentes ſituations que la tradition nous prêche ? Je ne parle ici que de ceux qui ont des lumieres : car pour les ignorans & les ſtupides qui ſont le grand nombre ; il eſt à propos qu'ils ſoient bridés par la diſcipline, & inſtriuts à obſerver les plus exactes régles de l'obéïſſance. A quoi bon tourner la tête de côté & d'autre, comme ſi nous nous imaginions prendre le Prophéte par deſſus nos épaules ? A quoi bon étendre la main & y regarder avec attention, comme ſi nous étions à l'école, & que nous vouluſſions apprendre notre alphabet ; ou que nous euſſions deſſein d'imiter les gros payſans d'Arménie, qui travaillans aux champs & aux vignes font un cadran de leur

main, une aiguille d'une paille, & perdent une heure à regarder leurs poings crasseux, pour sçavoir quelle heure il est ? A quoi bon la mystérieuse situation de nos mains sur nos genoux, & je ne sçai combien d'autres cérémonies ? Qu'est-ce que tout cela qu'une discipline extérieure, confirmée par la coutume ancienne, & observée pour l'ordre ? Il n'est pas nécessaire de nous embarrasser toi & moi de ces formalités indifférentes toutes les fois que nous avons occasion de les retrancher.

Je vais encore plus loin, & je dis, que si nous négligeons l'adoration solemnelle qui nous est prescrite, & que nous y soyons forcés par la maladie, par le voyage, ou par quelqu'autre nécessité, tu ne dois pas t'en désesperer comme si tu avois commis quelque péché mortel. Une œuvre de surérogation faite par un principe de charité, effacera dix fautes de cette nature : Ou du moins tu pourras hardiment regarder Dieu en face, lorsqu'à genoux dans un autre tems tu en feras une ample compensation ; ou que par jeûne & abstinence tu dissiperas saintement tous les nuages & brouillards du péché dont ton ame sera chargée. Tous les tems sont égaux à l'Eternel. L'essence immortelle ne distingue point entre le jour & la nuit. Elle a créé le Soleil & les Etoiles, & elle est une source invariable de lumiere.

Si donc nous nous adressons à Dieu sans avoir recours au Formulaire de priere qui se pratique ordinairement, ou même sans dire mot, nous n'avons aucun sujet de nos affliger, comme si nos orai-

oraisons n'étoient pas entendues, & par conséquent elles ne fussent pas efficaces. Nos vœux muets & le doux langage de notre ame se font entendre dans l'éternelle retraite du très-Haut, comme la voix la plus forte, la plus hardie, & la plus tumultueuse de notre langue. Parmi les autres Esprits célestes, il y en a qui ne sont employés que pour conduire au Ciel les secrettes pensées des mortels. Nous ne pouvons pas manquer d'y être entendus toutes les fois que nous y poussons des prieres avec un cœur ferme & passionné.

En un mot, cher Dinet, crois-moi. L'intelligence & sagesse suprême regarde principalement à l'intention & à la faveur de notre esprit, au panchant habituel de notre ame, & aux innocentes & pieuses actions de notre vie. Les vaines Tautologies de nos oraisons verbales, l'ennuyeux entassement des paroles les plus dévotes, communes aux Hipocrites & aux vrais Fidéles, aux pécheurs les plus incorrigibles, & aux plus grands Saints, ne peuvent qu'émouvoir sa colere. L'humble silence d'un cœur résigné à la destinée, est un sacrifice paisible qui expie les plus grands péchés, qui attire les faveurs les plus précieuses de l'Eternel. Voilà la discipline de l'amour sacré, la parfaite régle de la vie, & la secrette carte des Elûs pour les conduire au Paradis.

Qui des Prophétes a prié Dieu par compte, & lui a présenté un court & vain détail de paroles, en récompense des biens infinis qu'il en avoit reçûs, & de ceux qu'il espéroit en recevoir dans la suite.

Lorſque Mahomet fut pourſuivi par les cruels Infidéles, & forcé de ſe réfugier dans un déſert ou de ſe cacher dans un vieux chêne creux, il ne tourna point ſes ſoins à amuſer l'Eternel par des paroles étudiées, & par l'éloquence humaine, ou à fatiguer les oreilles immortelles par une longue & pieuſe harangne, comme s'il eût eu deſſein de tendre des piéges à la miſéricorde générale de celui ſeul qui eſt Saint, par un entaſſement de paroles cadencées, ou de ſurprendre ſa bonté & ſon indulgence par les fleurs d'une fine Rhétorique. Le bon Saint avec un cœur ſoumis, & un viſage tranquille, & renonçant par maniere de dire, à ſon eſprit & à ſes yeux, demeura comme une ſtatue dans le bienheureux aſile. Pendant que les petits ruiſſeaux de ſes larmes de tendreſſe arroſoient ſes joues, ſon ame étoit pénétrée d'une ſainte pitié pour ſes ennemis. Il ſoupira, & ſouhaita en un mot pour lui & pour eux, tout ce qu'une innocente piété pût lui ſuggérer. Les Anges porterent incontinent au Ciel les vœux du Prophéte; ſa priere muette, mais pleine d'ardeur fut exaucée; ſes cruels perſécuteurs aveuglés d'une impie fureur entrerent violemment dans le déſert, & ſe diſperſer à droit & à gauche, occupant une grande étendue de pays. Un des traîtres avide d'un ſi beau & ſi riche butin, pouſſa ſon cheval au travers des halliers & des taillis les plus épais & les plus embarraſſés, pendant que les autres tenoient la campagne, dans l'eſpérance de prendre le Prophéte en cas qu'il voulut ſe ſauver par la fuite. Ils alloient avec tant de viteſſe, qu'ils ſembloient plûtôt nâger ou

voler,

voler, que marcher. Le cri que les échos firent retentir pour la tête du Prophéte des rochers & des valons de la Mecque, fut quelque chose de furieux. Les uns broncherent contre les grosses racines d'arbres qui sortoient hors de terre, & se rompirent une jambe ou un bras en tombant tout-à-coup de dessus leurs bêtes, & les autres eurent les yeux crévés par les brossailles qu'ils rencontrerent. L'un eut son turban fort endommagé, & le sommet de la tête pelé par les branches d'arbres rompues que la destinée avoit rangées & abaissées pour venger le Prophéte de ces misérables Infidéles: L'autre ne put empêcher son cheval de sauter dans une profonde carriere, creusée au milieu du bois, où l'orgueilleux Hérétique alla se froisser la tête contre le Marbre dont elle étoit pavée. Tant sensibles & vindicatives sont les créatures inanimées, lorsqu'on outrage un homme de bien, un Saint, un ami de Dieu. Les bâtons mêmes, les pierres, & tous les Elémens ont alors une sacrée sympathie. La nature sent des mouvemens surprenans d'amour & de tendresse, & Dieu même, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, s'éveille comme en sursaut, & prenant les armes de sa puissance & de sa colere, il court comme un Athlete défendre l'innocence opprimée.

Mais j'oublie que c'est une Lettre que j'écris, & que par conséquent je dois être court. D'ailleurs ce que j'ai déja dit suffit pour te convaincre, que j'ai de la Religion une idée bien différente de celle que les Casuistes Musulmans

ou Chrétiens voudroient imprimer dans l'esprit des hommes.

Si tu ne peux pas penser comme moi, je ne te condamne point. Jouis du privilege de la liberté, qui est le droit du monde le plus naturel : Mais souviens-toi, qu'encore que la raison & l'opinion des hommes varient autant que leurs visages, la vérité est néanmoins toujours la même, toujours uniforme, toujours de la même complexion dans tous les siécles, & chez toutes les Nations.

LETTRE II.

Au Kaimakam.

De l'alliance entre les Rois de France, & d'Angleterre, qui déclarerent tous deux la guerre aux Hollandois. Histoire de Jean de Wit. Description d'une réjouissance nocturne qui s'étoit faite à Chantilli.

LE Roi de France a fait depuis peu un traité d'alliance avec le Roi d'Angleterre. C'est ce qui a fait dire par maniere de proverbe que Mars & Jupiter sont maintenant en conjonction. On fait allusion par-là aux divers tempéramens de ces deux Princes. L'un est bon, gai, & aimant avec excès les femmes & le vin, n'oubliant & ne fuyant pas néanmoins les affaires de la guerre, lorsque son honneur & son intérêt l'obligent à prendre les armes. L'autre paroît entiérement possédé du désir de faire des con-

quêtes,

quêtes, & d'étendre les limites de ſon Empire ; cependant il ne laiſſe pas d'être le maître de ſoi-même, & de trouver le tems de ſonger à ſes amours.

Quoiqu'il en ſoit, ces deux Princes ont déclaré la guerre aux Hollandois par mer & par terre. Le Roi de Suéde ci-devant allié des Hollandois, vient de ſe déclarer neutre : Et l'Evêque de Munſter, qui eſt un des Electeurs de l'Empire d'Allemagne, eſt entré dans les intérêts des François.

La diviſion eſt donc déja chez une partie des Princes & Etats de l'Europe. Il n'y a que Dieu qui ſçache juſqu'où elle ira dans la ſuite.

Ce ne ſera pas une remarque entiérement inutile, de te dire un mot des différentes factions qu'il y avoit depuis peu parmi les Hollandois. Quoiqu'une République doive être plus ferme & plus unie d'intérêts qu'aucune Monarchie, celle de Hollande néanmoins étoit déchirée par trois Partis différens, dont l'un étoit ſoutenu par le Prince d'Orange, l'autre par Jean de Wit, & le troiſiéme étoit compoſé du peuple, ſans aucun Chef de conſidération.

Il n'eſt pas néceſſaire de te faire le caractére du Prince d'Orange. Il eſt déja connu par réputation à la ſublime Porte. Pour Jean de Wit, tout ce que je puis t'en dire eſt, que la Fortune l'avoit tellement élevé dans cette République, qu'il étoit devenu le Rival du Prince d'Orange, & ſon concurrent du côté de l'autorité. Auſſi tâchoit-il de l'exclure de tous les Emplois & de toutes les Charges importantes, afin de s'établir en ſa place.

Le

Le tiers Parti que nous pouvons appeller celui des Republicains, étoit d'avis que la Republique pour son honneur ne devoit point reconnoître de Chef, persuadé que l'avancement ou l'exclusion, l'élevation ou la chûte du Prince d'Orange devoient être des choses indifferentes aux Etats. Il paroissoit à ces Républicains que la République n'avoit besoin ni du secours du Prince d'Orange, ni de celui de Jean de Wit, & qu'elle étoit en état de se maintenir par ses propres armes & richesses.

Malgré ses animosités & divisions domestiques, les Hollandois ne se sont pas plûtôt vûs en guerre avec deux puissans Monarques, qu'ils ont choisi tous d'une voix, le Prince d'Orange pour Général de leurs Armées. Ils se souviennent des fameuses actions de ses Ancêtres, à la valeur & à la prudence desquels ils doivent le recouvrement & la conservation de leurs libertés. Jean de Wit de son côté, s'étant rendu odieux aux Peuples, en fut cruellement massacré: Triste destinée pour un homme d'un merite si distingué. Il est assez ordinaire que des Chefs de parti, qui cherchent à s'élever par des voyes illegitimes, finissent de cette maniere.

Les François appellent le Prince d'Orange, le Général sans Armée. En effet, les Hollandois ne sont encore que sur la défensive; & comme leurs Places étoient dépourvûës de garnison, ils ont été contraints d'y envoyer ce qu'ils avoient de Troupes; de sorte qu'il y a peu ou point d'apparence qu'ils puissent mettre une Armée en Campagne.

La

La verité eſt que le Roi de France eſt un des plus galans Princes de l'Europe, & celui ſans contre dit qui ſçait le mieux profiter des troubles de ſes voiſins, qu'il excite ſouvent lui-même. Quoiqu'il ſoit le plus ambitieux de tous les hommes, & le plus appliqué aux affaires de ſon Etat; il trouve néanmoins le tems de ſe divertir. Il paſſe ſans peine des divertiſſemens aux affaires de la guerre, & il n'eſt pas plûtôt de retour de la Campagne, qu'il revient à ſes plaiſirs. Ainſi il eſt difficile de diſtinguer entre ſes travaux & ſes recréations, ſes plaiſirs & ſes affaires. Il ſemble que ce n'eſt que la même choſe, & il prend également plaiſir aux uns & aux autres.

Peu de tems avant les premieres apparences de cette guerre, ce Prince & la Reine ſon epouſe, allerent ſe divertir dans les Jardins de Chantilli, où l'on avoit préparé toutes choſes pour les recevoir d'une maniere veritablement Royale. La Cour les ſuivit à Chantilli, & l'on y vit paroître en miniature, tout ce que les Romains ont jamais eu de luxe. Les portes ne furent pas plûtôt ouvertes qu'il parut un jour artificiel, tant le lieu fut illuminé de flambeaux & de lampes. Ces flambeaux & ces lampes, & les autres illuminations où l'art ſembloit s'être ſurpaſſé, étoient placées avec tant de juſteſſe dans les arbres, enrichis de chapelets de fleurs, qui préſentoient aux yeux une agréable diverſité de couleurs, entremêlées d'oranges, de citrons, & autres fruits délicieux; que la compagnie fut charmée d'un plaiſir ſi exquis & ſi rafiné. A voir tout cela enſemble, on eut dit que la chambre étoit une

forêt,

forêt. Comme le Roi n'étoit pas aſſis bien loin des murailles, on n'avoit rien épargné pour les enjoliver, quoiqu'elles fuſſent couvertes d'une riche tapiſſerie, où lon avoit pendu une infinité de flambeaux. Au milieu du jardin il y avoit une jet d'eau, qui s'élévant prodigieuſement haut en forme de piramide, retomboit dans trois baſſins de marbre; ce qui ſe faiſant ſucceſſivement de l'un dans l'autre, donnoit un agréable ſpectacle aux Courtiſans.

On ſervit enſuite une collation des plus magnifiques, qui fut accompagnée d'un concert de voix & d'inſtrumens doux & fini; & une agréable roſée, dont, l'odeur étoit auſſi douce que celle des buiſſons les plus odoriferans, vint tout à coup rafraîchir l'air, de maniere qu'il ſembloit que le lieu fut un Paradis parfait. Après cela vint le ſouper du Roi, qui ſurpaſſoit de beaucoup l'autre repas, ſoit pour la délicateſſe & pour la politeſſe, ou pour l'abondance des plats qui ne pouvoit être plus grande. Le ſouper étant fini, on fit joüer un feu d'artifice des plus nouveaux & des plus admirables. Quoique la beauté de ce feu ait charmé tous ceux qui l'ont vu, je ne t'en ferai point la deſcription, perſuadé que je ſuis que tu en a vû de mieux inventés, & de plus magnifiquse à Conſtantinople, où le Sultan fait ſa réſidence dans le tems du Dunalma.

Après cela, le Roi partit pour aller viſiter les nouvelles Fortifications du Dunkerque, qu'il avoit fait faire quelque tems avant. Il n'a pas tardé enſuite à déclarer la guerre aux Hollandois.

Le

Le monde eſt un cercle qui paſſe de la guerre à la paix, & de la paix à la guerre. Ce que je viens de te dire, ne te ſera pas néanmoins inutile pour te déterminer ſur la conduite que tu dois tenir à la ſublime Porte, en cas qu'il arrive des brouilleries entre les Anglois, les François, & les Hollandois. Dieu t'inſpire la ſageſſe dont tu as beſoin, pour applanir toutes les difficultés, & rétablir les choſes dans l'état où elles doivent être.

LETTRE III

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De la Magie, de la Phyſique, & de la Théologie. Agréable avanture d'un Eſclave Peruvien. Des Mathematiciens celebres, & de la ſuperſtition des Femmes.

MEs Lettres t'ont fait eſſuyer mille impertinences, & je ne ſçai ſi ce que je vais t'écrire, merite un nom plus favorable. Quoiqu'il en ſoit, je ſens en moi je ne ſçai quoi qui ſe plaint de la ſtupidité de mon eſprit, de n'avoir pas plutôt reconnu mon erreur, & de me retracter ſi tard. Il m'eſt impoſſible de refléchir ſur les vaines bagatelles, dont je t'ai entretenu depuis un bout juſqu'à l'autre, ſans avoir honte d'une ſi groſſe bévûë. Il ſemble que je n'aye eû aucun égard à la connoiſſance & à l'experience que tu as dans la Medecine, qui t'a fait parvenir à l'honneur d'être mis à la tête de ceux qui ont ſoin de la ſanté du grand Seigneur. J'ai encore

core bien moins reüssi, par rapport à tes autres connoissances, & à ta sagesse cachée qui te met avec justice au rang des mortels les plus parfaits & les plus accomplis, en te présentant comme j'ai fait, des choses qui ne conviennent nullement à un génie du premier ordre comme le tien.

On regardoit anciennement la Theologie & la Physique, comme des sciences qui avoient tant de rapport, & une dépendance si mutuelle entr'elles, que l'une ne pouvoit subsister sans l'autre. On entend par la Physique la Science générale de la nature, qu'on appelle autrement Magie, & qui comprend la connoissance des Cieux & des Elemens, & de tous les Etres renfermés dans leur vaste enceinte; les mouvemens du Soleil, de la Lune, & des Etoiles; leurs aspects, & les diverses influences que ses corps célestes ont sur ce bas monde; la nature des vents & des météores, aussi bien que leurs effets; la vertu des Plantes, des Créatures vivantes, & des choses insensibles, comme sont les Métaux, les Mineraux, autres substances qui se trouvent sur la surface de la Terre, dans son sein, & dans les abîmes de la Mer.

L'antiquité a eu des gens qui sçavoient toutes ces choses. Tels étoient par exemple Apollonius Tianeus, & les Mages de la Perse & de la Chaldée. Tel étoit Hierarcas parmi les Brachmanes; Tespion le Gymnosophiste, Buda de Babylone, Numa Pompilius Roi des Romains, Zamolxides de Thrace, Abbaris Hyperboreen, Hermes Trismegiste Egyptien,

Zoroaſtre fils d'Oromaſes Roi des Bactriens, Evantes Roi des Arabes, Zacharie Babylonien, Joſephe Juif, & pluſieurs autres de diverſes Nations ; comme Zenotenus, Kirannides, Almadal, Thetel, Alchind, Abel, Ptolomée, Gebre, Zahel, Nazabarub, Tebiti Aerith, Salomon, Aſtrophon, Hipparchus, Alcmeon, &c. Et des modernes Albert ſurnommé le Grand ; Arnold de Villa-Nova, Cardan, Raimond Lulle, & quelques autres qu'il n'eſt pas la peine de nommer.

Ces gens-là avoient contemplé la force & la vertu ſecrette des choſes céleſtes & ſublunaires, auſſi-bien que la ſecrette ſympathie qu'il y a entr'elles & la myſterieuſe puiſſance de la nature. Après avoir ſuivi par une recherche curieuſe & penible, la veritable généalogie des choſes, leur origine, & découvert tous leurs parens, alliés, amis & ennemis ; ils apprirent enſuite, en appliquant à propos les actifs propres aux paſſifs, à produire des effets qui paroiſſent au vulgaire, des prodiges ſurprenans, qu'on eſtimoit preſqu'autant que des miracles. Au lieu que tout cela n'eſt qu'un pur effet de la nature, ſoûtenue par l'art humain. Ainſi les Montres, les Cadrans, les Horloges, & les Miroirs, parurent d'abord aux ignorans des productions magiques. Les Ameriquains naturels, ſur tout ſimples & ignorans, firent voir qu'ils avoient moins d'eſprit que les ſinges ou les chats, puiſqu'ils regarderent derriere le miroir pour y trouver leur figure, qu'ils avoient vûë en le regardant par devant.

Puiſque j'en ſuis à ces pauvres Barbares je ne ſçaurois m'empêcher de te conter l'avanture d'un Eſclave du Perou. Son Maître qui étoit Eſpagnol, le chargea d'un panier plein de fruit choiſi, & d'une Lettre, avec ordre de porter le tout à un de ſes amis. Le pauvre idiot ſe trouvant fatigué, ſoit à cauſe de l'exceſſive chaleur qu'il faiſoit, ou parce que le chemin de Lima juſqu'à un village ſitué près des montagnes de Potoſi, étoit long & ennuyeux ; il mangea le fruit en chemin faiſant, pour ſatisfaire à la faim & à la ſoif qui le preſſoient. Comme il ne fut pas aſſez affamé pour manger la Lettre, il la rendit à la perſonne à qui elle étoit adreſſée, ne pouvant pas s'imaginer qu'un petit morceau de papier ſans ſentiment, pût cauſer. Mais ce petit papier ayant découvert ſon crime, il ne fut pas plutôt de retour, que ſon Maître le fit bâtonner pour le rendre plus intelligent, & le renvoya chez le même homme, avec des oranges & une Lettre. Tenté de manger les oranges comme il avoit fait l'autre fruit, & ne ſçachant que faire, il s'aviſa enfin de cacher ſa Lettre ſous un monceau de ſable, concluant ſagement que ne le voyant pas, elle ne pourroit pas dire ce qu'il auroit fait. Pour plus grande ſûreté, & pour ôter à ſa Lettre tout moyen de l'obſerver, il étendit ſon manteau ſur le lieu où il l'avoit cachée & ſe mit à manger ſans crainte, ne croyant pas que rien pût l'accuſer. Il mangea en un mot toutes les oranges, & pour ſes peines il fut encore mieux bâtonné qu'il ne l'avoit été la premiere fois.

Tu

Tu vois, genereux Hali, que je ſuis retombé dans la même faute, pour laquelle je t'ai fait des excuſes au commencement de cette Lettre. Mais tu pardonne aiſément des crimes de cette nature. Permets-moi encore un coup de t'entretenir d'agréables bagatelles, & de te parler des Mathematiciens Magiciens, comme d'Architas qui fit voler un pigeon de bois, & Albert le Grand qui aprit à parler une tête de cuivre. Je n'oublierai pas celui dont le nom m'eſt inconnu, qui donna aux ſtatuës de mercure, des langues diſertes & un langage fleuri; qui par la ſcience des Méchaniques, aprit un Serpent de bronze à ſiffler, & des oiſeaux du même métal avec d'autres ſecours, à chanter plus melodieuſement que les Roſſignols & les Grives.

Je ne paſſerai point ſous ſilence les exécrables pratiques des Necromanciens, & de ceux qui invoquent les morts, & qui par des ceremonies, des rites, & des ſacrifices abominables, appellent à leur ſecours les Eſprits infernaux, les renferment dans des criſtaux, ou autres vaſes, & les adorent enſuite, comme faiſoient les anciens Romains de leurs *Lares* & de leurs *Penates*. Ce ſont les Oracles qu'ils conſultent dans tout ce qui leur arrive, & par le ſecours deſquels ils font des miracles dans le monde, prédiſent l'avenir, & revelent les ſecrets les plus cachés, ſoit paſſés, ſoit préſens. Ce n'eſt point une fable ou un conte de vieille; car ſi les Nations de la terre n'avoient apris par experience que les Devins, Magiciens & Sorciers, peuvent réellement faire du mal, on n'auroit jamais fait contr'eux tant de Loix rigoureuſes, pour les détruire dans le monde.

Il ne faut pas s'étonner que les femmes ayent autant de penchant que les hommes à ces maudites vanités puisqu'elles sont naturellement plus curieuses & moins sur leurs gardes, pour ne s'en laisser pas imposer. Elles ont une pente naturelle à la superstition & on leur aprend dès leur enfance à faire des mysteres de leur songes, de leurs seings, & autres marques qui sont sur leurs corps. Une de leurs passions est de pénetrer la profondeur de la Chiromancie & de la Physionomie, pour ne rien dire de mille autres petites folies.

Si elles rencontrent un homme en rue, elles continuent leur chemin, & prennent cela pour un signe de bonne fortune : Mais si elles rencontrent une personne de leur sexe, elles la maudissent, & s'en retournent d'abord au logis. Elles observent les jours & les nuits fatales, & choisissent certaines heures pour tâcher de connoître celui qu'elles auront un jour pour époux. Elles font des liqueurs enchantées pour leurs Amans, & les ensorcelent par le moyen d'une boisson faite avec des herbes, aussi capables de répondre à leurs desirs, que celles que connoissoient Circé ou Medée. Il n'y a point en un mot de sorte de sortilege & de magie que les jeunes filles n'ayent mis en usage. Ce qui est une belle disposition pour passer aux crimes magiques de la derniere noirceur.

Mais heureux sont ceux, ô pieux & très-sçavant Hali, qui étant profondement sçavans, & étudians encore tous les jours la science de la Nature, ne se sont jamais souillés par l'infame com-

commerce des Esprits impurs, infernaux & ennemis de Dieu. Ce sont des Magiciens divins qui ont des caractéres célestes, je veux dire le nom de Dieu imprimé sur leurs âmes, par le secours duquel ils peuvent faire venir les Anges, & exiger l'obéïssance des Esprits du premier ordre.

Dieu veuille, illustre Hali, que tu sois de cet heureux & venerable nombre. Adieu.

LETTRE IV.

A Orchan Cabet, Etudiant, & Pensionnaire du Grand Seigneur.

Pour tâcher de le convaincre par le voye du raisonnement, que l'Alcoran est venu de Dieu.

IL y a long-tems que les Chrétiens n'ont publié de Libelle contre notre Saint Legislateur, & contre le Livre qu'il reçut des mains de l'Ange Gabriël l'un des grands Princes du Ciel. Ils assurent comme une verité, dont on ne peut douter, que Mahomet composa ce Livre de lumiere avec le secours d'un Moine Chrétien nommé Nestorius, & d'un Juif qu'on appelloit Abdalla; & que ce n'est qu'une rapsodie methodique, & un amas bizarre de Paganisme, de Judaïsme, & de Christianisme, recueilli avec art pour faire des Proselites de toutes les Religions.

Je proteste par la veneration que je dois à l'Eternel Dieu du Ciel, que je crois réellement que l'Alcoran est venu de Dieu. Le stile en est d'une

d'une élegance si inimitable, le raisonnement si clair & si fort, & l'assemblage des choses historiques, morales & divines, si admirable & si charmant, que tous les autres Livres du monde me paroissent fades & insipides, quand je les compare à ce sacré & merveilleux recueil de sagesse. J'avouë néanmoins que je ne sçai que répondre à l'accusation des Nazariens, parce que je n'ai lû aucun Traité Musulman qui refutât leurs calomnies; ce qui me fait croire qu'il n'y en a point; car j'en ai cherché avec soin, je m'en suis entretenu avec divers sçavans Docteurs de notre Loi, mais je n'ai eu aucune satisfaction sur cela.

Peut-être nos premiers peres n'ont-ils pas sçu de quelle maniere les Chrétiens ont diffamé l'Envoyé de Dieu; ou s'ils l'ont sçu, ils n'ont pas daigné répondre à leurs malignes calomnies. Et quant aux tems plus prochés de nous, les vrais Croyans ont laissé refroidir leur zéle pour la Religion. Chacun se laisse emporter à l'amour propre, & personne ne veut se donner la peine de défendre la verité, ou de faire voir les erreurs de nos ennemis. D'ailleurs il est maintenant impossible de nier ce qu'ils disent de Nestorius & d'Abdalla, à moins que de produire des Auteurs d'une autorité incontestable, qui ayent été contemporains de Mahomet, & qui puissent par consequent faire l'histoire de sa vie avec plus d'exactitude, que n'ont fait ceux qui les ont suivis.

Si nous consultons néanmoins les raisons ordinaires, nous trouverons qu'il y a très-peu d'apparence

dapparence que trois hommes, dont les principes sont aussi opposés que le sont ceux d'un Juif, d'un Chrétien, ou d'un Payen, ayent pu se réünir de maniere, qu'ils se soient engagés volontairement dans un même dessein, qui est de composer une Religion de trois autres si opposés, & de faire en sorte que ce composé, ne convînt à aucune des parties separément & qu'il parût à ses ennemis & à ses persecuteurs, que c'est pourtant un ramas de tout ce qui se trouve dans les trois autres. Ces trois hommes auroient bien mal entendu leurs intérêts: Car l'apparence d'esperer la conversion des Juifs, puisque l'Alcoran soûtient: *Que Jesus Fils de Marie est le vrai Messie, la Parole & le souffle de Dieu: qu'il a fait des Miracles, guéri des maladies, préché une doctrine céleste, & a été nn modéle parfait de sainte vie*: Qu'il nie que ce même Jesus ait été crucifié, & qu'il soûtient *qu'il est monté en Paradis*. Les Juifs soûtiennent au contraire, que c'étoit un exécrable Imposteur, un Magicien, un Seducteur, & l'appellent enfin pour le fletrir de la flétrissure la plus ignominieuse, homme qui a été pendu en Croix.

Il n'y avoit pas d'apparence non plus, que l'Alcoran fût plus favorablement reçu des Chrétiens pour cette derniere raison, c'est de nier la crucifixion du Messie, qui est le fondement sur lequel est bâtie toute la Religion Chrétienne. D'ailleurs comment faire goûter aux Chrétiens la polygamie, la Circoncision, la suppression des images & des peintures, & plusieurs autres choses que la Loi des Musulmans

ordonne. Ils ne souffriroient jamais sur tout qu'on niât la Trinité.

Pour la même raison, cette prétendue Religion composée, n'auroit pas mieux accommodé les Payens, puisqu'elle bannissoit la pluralité de leurs Dieux, & affirmoit l'Unité de l'Essence Divine. Tout cela donc étant bien considéré, il paroît que puisque l'Alcoran a eu un si grand succés dans le monde, il est impossible qu'il ait été forgé par ces trois hommes, ni composé par aucune plume humaine, mais que son origine est divine. D'ailleurs, si l'on s'étoit apperçû d'un pareil Triumvirat, les Coreï de la Mecque, & les autres ennemis mortels de Mahomet & de sa doctrine, n'auroient pas manqué de lui reprocher. Si les Arabes qui demeuroient avec le Prophéte n'en ont rien sçû, comment les Chrétiens qui ne le connoissoient pas alors, ont-ils pû être informés de cette cabale secrette.

Fais attention à ces choses, & tu n'auras aucun juste sujet d'ajoûter foi aux calomnies dont on charge l'Apôtre de Dieu; mais étant de plus en plus confirmé dans la pure Foi, tu glorifieras Dieu. qui t'a conduit dans la bonne voye, & non dans la voye des Infidéles, & de ceux qui lui déplaisent.

Comme tu as beaucoup de sçavoir, je te conseille, Orchan, de l'employer à défendre la Cause du Prophéte, qui ne sçavoit ni lire ni écrire.

LET-

LETTRE V.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De Conquêtes du Roi de France dans les Pays-bas. De la mort du Duc de Longueville.

IL a bien fait chaud cet Eté en Occident. Le Roi de France a fait ſur les Hollandois de ſi vaſtes & de ſi rapides conquêtes, qu'il n'ont preſque pas eu le tems de faire attention à leurs pertes, & de compter les Places qui ſont tombées entre les mains des François.

Il en arrive toujours de même quand ce Monarque va commander ſon Armée en perſonne. Il a pris en très-peu de tems Buric, Orſoi, Rhimberg, Weſel, Rées, Emmeric, & pluſieurs autres Places. La joye qu'on a de tant de progrès, a néanmoins été traverſée par la mort du Duc de Longueville, qui a été la victime de ſon imprudence ou de ſa témérité. Il n'a pas voulu écouter les cris des ennemis, qui demandoient quartier lorſque les François paſſoient le Rhin. Il a tiré mal à-propos un coup de piſtolet, qui a fait croire aux Hollandois qu'on alloit faire main-baſſe ſur eux. La peur les a obligés de tirer, & le Duc a été tué d'un coup de mouſquet. Le Duc d'Anguien ſon couſin, qui étoit auprés de lui, ne s'en eſt tiré qu'avec peine.

Ce Prince eſt fort regretté, non ſeulement de ſa famille, mais auſſi de toute la Cour &

de toute la Ville. Il étoit la fleur de ſon tems, & il avoit ſignalé ſa valeur au ſiége de Candie, à la conquête de la Franche-Comté, & à pluſieurs autres expéditions militaires. On dit même qu'il avoit de grandes eſpérances d'être élû Roi de Pologne.

Je m'attache à particulariſer cette Rélation, parce que l'entrepriſe du Roi de France en paſſant le Rhin, eſt regardée comme une des plus hardies qui ſe ſoit jamais faite. Les Hiſtoires de ces Pays-ci ne fourniſſent point d'exemple d'une expédition ſi ſurprenante. Le ſuccès a répondu à ce qu'on s'en étoit promis; car les Hollandois ont été dans la derniere conſternation lorſqu'ils en ont reçû la nouvelle. Arnhem, Nimegue, le Fort Skinc, Oeſbourg, Bomel, Zutphen, Deventer, capitale d'une Province, Wiſet, Tongres, Maſic, Dortemein, Elbourg, Woerden, & pluſieurs autres Places, dont l'énumération ſeroit trop ennuyeuſe, ont été bientôt réduites ſous l'obéïſſance du Roi.

En un mot, les expéditions de ce Prince, ſont ſi prodigieuſes; ſes marches ſi extraordinaires, ſes conſeils ſi ſages & accompagnés de progrès ſi étonnans, qu'on croit que ce n'eſt pas le flatter, que de l'appeller un ſecond Aléxandre le Grand, un autre Tamerlan, un Scandeberg, un Scipion, un Annibal, & de lui donner tous les grands & héroïques noms, qui ont fait du bruit dans le monde.

A la vérité, le Roi de France a toujours fait dans le monde une belle figure. Ses héroïques exploits de guerre, ce qu'il a fait de grand pendant

dant la Paix, fourniſſent une riche matiére pour les plus pompeux panégyriques, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir au ſecours de l'hyperbole. C'eſt ce qui fit dire à un Moufti Romain, dans une Lettre qu'il eût occaſion d'écrire au Roi de France. « Autant que la dignité Royale eſt » au-deſſus de l'état des particuliers, autant la » Monarchie Françoiſe eſt-elle au-deſſus de tous » les Royaumes du monde. Le Pape Urbain » IV. diſoit : Que le Roi de France étoit com» me l'Etoile du matin dans le firmament des » Princes, c'eſt-à-dire, qu'il brilloit plus que » tous les autres Rois, & qu'il étoit un vrai Dieu » en terre. » Un autre Auteur aſſure, que l'ombre du Roi de France gouverne toute la terre. Le Pape Clement avoit tant d'eſtime pour ce Monarque, qu'il accordoit cent jours d'Indulgence à tous ceux qui prieroient Dieu pour le Roi de France. Le Pape Innocent IV. accorda cent dix jours d'Indulgence pour le même ſujet.

C'eſt une maxime de la Loi Salique, que le Roi de France ne meurt jamais. On ne peut pas dire tout-à-fait la même choſe de l'Eſpagne, de l'Angleterre, & des autres Royaumes héréditaires, puiſque la ſucceſſion eſt quelquefois interrompue. Car alors ces Etats deviennent tantôt une Monarchie élective, tantôt une Ariſtocratie, tantôt une Démocratie, & tantôt enfin une République.

Mais la France eſt à couvert de tous ces différens eſclaves. Ses Rois ſont mâles & vigoureux, ſes Reines chaſtes & fécondes. La Couronne ne

manque jamais d'héritiers; & c'est ce qui garantit la Nation de mille calamités qui suivent les Monarchies électives, & les Gouvernemens plus populaires.

De quelles injustices, de quelles cruautés, de combien de massacres, & autres malheurs publics de toutes les sortes, ne se plaignoit-on point à Rome après que Claude César se fut rendu maître de l'Empire par le secours de la Soldatesque? Quelles contestations n'y eut-il point entre le Sénat, le Peuple, & les Armées? Chaque parti vouloit avoir un Empereur de son corps. Une Province étoit jalouse de l'autre, & la confusion étoit si grande, qu'il y a eu quelquefois jusqu'à vingt ou trente Empereurs qui prétendoient tous à la Souveraineté. Et quand il ne s'en est trouvé que deux, ils ont été si acharnés l'un contre l'autre, qu'ils ont été contraints de partager également l'Empire, comme étant le seul & unique moyen de prévenir sa ruine totale. C'étoit-là la source des factions & des divisions, qui augmentant avec le tems, produisirent plusieurs petits schismes, tant qu'enfin l'ambition des uns, le malheur ou la négligence des autres, ou du moins leur peu d'autorité & de courage, firent diviser ce puissant Empire qui fut mis en piéces, & borné par les petits Etats qu'il posséde aujourd'hui, sous la protection de la Maison d'Autriche. Il n'y a aucune espérance de le voir jamais rétabli dans sa premiere grandeur, à moins que les Bourbons qui sont jusqu'à présent les Favoris de la Fortune, ne couronnent l'Aigle d'un Chapelet de Fleurs de Lis, & ne transportent

portent le Siége Impérial de Vienne la malheureuse, à Paris la conquérante.

Henri IV. commença ce grand Ouvrage, Louis XIII. le continua, & le Roi d'aujourd'hui l'a si fort avancé par sa bonne fortune & par son courage incomparable, que le siécle suivant suffira, selon toutes les apparences, pour le conduire à sa perfection.

Ministre consommé, je m'humilie jusqu'à la poussiere de tes pieds, avec tout le respect & toute la vénération dont je suis capable. Je baise les bords de ta robe avec l'humilité la plus profonde, & te dis un respectueux adieu.

LETTRE VI.

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche.

De la différence & contrarieté qu'il y a entre la vie des premiers Chrétiens, & ceux d'aujourd'hui.

TEs Lettres me rendent inquiet & curieux, & me font naître de nouveaux scrupules, au lieu de lever ceux que j'avois déja. Mon esprit me fait de nouvelles questions, & plus tu te donne de peine à m'attacher à la petite superstition, & au zéle bigot de l'infaillibilité du Pape & de l'Eglise Romaine, plus je m'en trouve détaché Mon ame ressemble à un poulain sauvage, qui donne de la tête, tantôt à droit, tantôt à gauche, qui souffle de colere, & qui ne voulant point de mords, hennit de joye de se sentir en possession de la liberté que la nature lui a donnée, fait mille gambades dans la vaste campagne du désert, &

ſe moque de l'artifice des hommes, qui tâchent de lui faire perdre ſa chere liberté, ou de la lui changer en un doux eſclavage.

Je me ſuis répréſenté les ſiécles paſſés, & j'ai été auſſi loin qu'on peut aller. J'ai examiné le tems & les ſaiſons du monde, dont l'Hiſtoire fait mention depuis Adam juſqu'à Moyſe, depuis Moyſe juſqu'à Jeſus, & depuis Jeſus juſqu'à préſent; Et j'ai trouvé après tout, que la chronique des premiers tems eſt fort ténébreuſe: Mais néanmoins on y trouve certains rayons de lumiere, qui ne laiſſent pas de guider un eſprit diligent qui aiment la vérité, & qui la cherche de bonne foi.

Jeſus Fils de Marie étoit deſcendu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Il fut élevé dans la Loi de Moyſe qu'il ne viola iamais. *Ne vous imaginez pas*, dit-il durant ſon ſéjour au monde, *que je ſois venu ruiner la Loi de Moyſe, je ſuis venu au contraire pour la perfectionner.* Ses Apôtres ont fait la même choſe, & en toutes choſes ils ont été de rigides Obſervateurs des préceptes établis. Les premiers Chrétiens en ont uſé de même. Ils ont même obſervé le Sabbat des Juifs, ſans compter le premier jour de la ſemaine, aſſigné pour célébrer publiquement leurs Myſtéres. Ils s'abſtenoient de ſang & des choſes étouffées, des viandes ſouillées, & de celles qu'on ſacrifioit aux Idoles. Ils n'avoient dans leurs Egliſes ni Images ni peintures, ni Chapelets ni Oratoires; ils obſervoient enfin toutes les purifications néceſſaires, & adoroient tous un ſeul Dieu avec une Foi vive, qui produiſoit de bonnes œuvres. C'eſt au-

jourd'hui toute autre chose, & l'Eglise Romaine suit des maximes toutes contraires. Elle donne le démenti à la déclaration formelle de notre Seigneur, & dit positivement qu'il est venu pour abolir la Loi, & pour mettre tout le monde en liberté; que nous pouvons aujourd'hui nous régaler du sang des bêtes égorgées avec la même liberté que nous le pouvons faire du lait des bêtes vivantes; manger de la chair de pourceau, & autres viandes abominables, & n'être pas plus criminels, que si nous mangions des agneaux, ou autres bêtes nettes, permises par la Loi de Dieu.

Comment cela peut-il s'accorder, ou comment un homme raisonnable peut-il y ajoûter foi? Il n'est pas surprenant qu'il y ait dans le monde tant de libertins & d'Athées, puisque le Christianisme est un tissu de contradictions palpables.

Tu répondras à cela, que les Théologiens répondent d'ordinaire, que durant les premiers tems, les Apôtres & les autres Chrétiens, observoient la Loi de Moyse, de peur de scandaliser les Juifs qui avoient embrassé la Foi Chretienne, & qui auroient trouvé mauvais s'ils avoient vû qu'on se fût éloigné des institutions des Anciens, & des statuts de la maison de Jacob: mais qu'après que l'Evangile eût été prêché par toute la Terre, & qu'un grand nombre de Payens furent entrés dans l'Eglise, on jugea qu'il n'étoit plus nécessaire de scandaliser tous les autres Chrétiens, pour une Nation aussi contemptible que la Juyve, & de leur imposer un joug

 qu'ils

qu'ils n'étoient pas accoutumés de porter, & qui auroit pû les obliger à abandonner le Christianisme même, plûtôt que de se soumettre à un fardeau si insupportable. L'Eglise donc pour faciliter autant qu'il lui étoit possible, la conversion de l'Empire Romain, qui comprenoit la plus grande partie de la Terre, accommoda ses Loix, ses préceptes, ses mœurs, & les cérémonies de la Religion, à l'esprit & à la mode de ces tems-là. Comme les Payens mangeoient indifféremment de tout, on leur fit entendre que cela étoit conforme à la volonté de notre Seigneur Jesus, qui étoit venu délivrer les hommes de l'esclavage & de la servitude des superstitions Mosayques.

Ce fut par la même condescendance qu'on introduisit dans l'Eglise, l'usage des Images & des peintures. Les habits Sacerdotaux, les ornemens de l'Autel, les cierges, les lampes, l'encens, les pots à fleurs, & autres religieuses gentillesses, ne s'établirent que sur les modéles qu'on reçût des Prêtres de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, de Diane, & des autres Divinités Payennes. De-là vient que les fêtes des Dieux & des Déesses furent changées en fêtes de Saints; & que les Temples auparavant consacrés au Soleil, à la Lune, & aux Etoiles, furent dédiés tout de nouveau aux Apôtres & aux Martyrs. Le Pantheon même, ou le Temple des Dieux qui étoit à Rome, fut par succession de tems, & par l'adresse des Ecclésiastiques, changé en une Eglise qui est consacrée à tous les Saints. Il sembloit en un mot, que le Christia-

nisme

nisme n'étoit en toutes choses que le Paganisme déguisé. Encore falloit-il croire que c'étoit une fraude pieuse, d'attirer bon gré malgré, dans le sein de l'Eglise, tant de millions de pécheurs.

Des raisons si trivales ne te font-elles point rougir, Pere Guillaume, de la violation des Loix de Dieu? L'homme peut-il être plus sage que le Tout-Puissant? Et doit-il présumer de réformer les voyes de celui qui est parfait en connoissance? Doit-on travailler à la propagation de la vraye Religion, en imitant les idolâtres cérémonies des Infidéles, ou en prostituant les sacrées ordonnances du Ciel, au caprice de la politique humaine? Aucun sage Législateur a-t-il jamais porté la complaisance, jusqu'à changer ou réformer les Loix, selon la fantaisie d'un sujet formaliste & chagrin! Voudroit-il ajoûter ou diminuer la moindre chose, pour gagner une faction ou un parti? Et pouvons-nous nous imaginer que Dieu ait jamais eu dessein d'exposer ses divines Loix à la discrétion des mortels, ou qu'il puisse trouver bon que par une indulgence profane on y ajoûte ou diminue? Comme s'il n'eût pas sçû ce qu'il faisoit quand il publia ses Commandemens, & qu'il eût eu besoin du conseil & du secours des mortels.

Ne devoit-on avoir cette complaisance pour les Juifs que pendant quelque tems, & devoient-ils dans la suite en être éternellement scandalisés? C'est en vain que l'Eglise fait tous les jours des Prieres pour la conversion de ce Peuple, pendant que par sa doctrine, & par sa constante

prati-

pratique, elle l'endurcit de plus en plus dans ſon infidélité. L'Egliſe Ethiopienne eſt un témoin vivant contr'elle : car les Chrétiens d'Ethiopie ont obſervé de toute ancienneté, & même du tems des Apôtres, cette partie de la Loi de Moyſe, qui regarde la pureté & l'impureté, & qui preſcrit le choix que nous devons faire des viandes dont il nous eſt permis de manger, défendant celles qui ſont exécrables & abominables. De-là vient qu'il y a dans ce pays-là plus de Juifs convertis à la Foi Chrétienne, que dans tout le reſte du monde.

C'étoit à mon avis commencer par un mauvais côté, que de négliger ainſi le ſalut des Juifs nos freres aînés, de qui nous avons reçû les Oracles de Dieu, pour courir à la converſion des Payens par des moyens hors de ſaiſon; qui ont en quelque maniere autant paganiſé de Chrétiens, qu'ils ont Chriſtianiſé de Payens; puiſque nous avons confondu nos Religions, & fait une Lotterie, s'il m'eſt permis de parler ainſi, des inſtitutions divines & humaines, changé une idolâtrie & une ſuperſtition pour une autre, Jupiter pour Pierre, Mars pour Paul, Vénus & Cupidon ſon fils, pour la Vierge Marie & Jeſus ſon Fils, un Dieu pour un Apôtre, & un demi-Dieu pour un Martyr; pendant que la Loi même, qui eſt le fondement & le principal appui de la vraye Religion, eſt negligée & foulée aux pieds.

Les Chrétiens d'Orient ſont ce ſemble moins condamnables que nous; car quoiqu'ils n'obſervent pas auſſi ponctuellement que ceux d'Ethio-

pie, les Loix de la pureté & de l'impureté des viandes & des liqueurs, &c. Ils ne mangent pas néanmoins de ſang ; ni d'aucune choſe étouffée. Leurs Eccléſiaſtiques s'abſtiennent de toute ſorte de chair durant tout le cours de leur vie. Ils obſervent quantité de purifications & de ſaintes manieres de vivre. Mais nous qui ſommes de l'Egliſe Latine, nous nous plongeons comme pourceaux dans toute-ſorte d'ordure, & ne laiſſons pas de nous applaudir comme ſi nous étions les ſeuls vrais Catholiques, les Elûs de Dieu, & le ſeul Peuple de la Terre qui fût dans le grand chemin du Ciel. Je ne ſçai quel jugement faire de cela ; & je n'ai aucune eſpérance de voir les Juifs convertis, que ces achopemens ne ſoient ôtés.

On parle par-ci par-là d'un Juif errant. Je ne doute pas que le bruit de cet homme ne ſoit parvenu juſqu'à toi. Il eſt préſentement à Aſtracan, & prêche par tout que le Chriſtianiſme ſera réformé après l'an 1700. Que les Juifs ſeront convertis, & que tout cela ſe fera par les admirables talens d'un Anglois, qui rétablira la vérité dans ſon premier luſtre & dans ſa premiere intégrité. On dit qu'il ruinera de fond en comble les Images & les peintures, & que la Loi de Moyſe qui recommande la pureté & défend l'impureté, ſera obſervée. Que du vivant de cet Anglois, le Temple de Salomon ſera rebâti, & que le monde prendra une nouvelle face.

Je ne voudrois pas, Pere Guillaume, que tu regardaſſes ces choſes avec mépris. Il y a long-tems qu'elles ont été prédites par l'Abbé

Joa-

Joachim, par ſaint Méthodius, par Noſtradamus le Prophéte de la France, & par pluſieurs autres grands Perſonnages dont on a encore les écrits, & dont pluſieurs des Prédications ſont déja accomplies. L'Egliſe Romaine a viſiblement beſoin d'être réformée: Et puiſqu'on ne peut pas obliger ceux qui en ſont les Chefs, à contribuer à un Ouvrage ſi ſaint; que ſçavons-nous ſi Dieu pour le faire, ne ſe ſervira pas du miniſtére d'un Etranger, d'une perſonne obſcure & peu conſidérable pour le préſent, mais qui brillera dans la ſuite tant que le monde ſera monde.

Tu me pardonneras, Pere Guillaume, ſi je prens la liberté de te parler de ces choſes, & te ſouviendras que c'eſt une œuvre de charité, de ſupporter les foibleſſes d'autrui. Quoiqu'il en ſoit, je remercie Dieu de ce que je ne ſuis pas dans la Juriſdiction de l'Inquiſition d'Eſpagne.

LETTRE VII.

A Codabafrad Cheik, homme de Loi.

Du Juif errant prêchant alors à Aſtracan. Ses Sermons, ſes Prophéties. Comment les Turcs inonderont l'Europe, & en réduiront la plus gande partie ſous leur obéïſſance l'an 1700. *L'Angleterre ſera l'aſile des Chrétiens affligés. D'un certain Saint Anglois qui deviendra Patriarche de tous les Chrétiens, & qui ſera ſa réſidence à Jeruſalem.*

J'Ai un parent qui demeure à Aſtracan en Moſcovie. Son nom eſt Fouſi, homme ardent & actif, grand voyageur, & ſoutenant bien

bien ce caractére par les solides remarques qu'il a faites sur les choses les plus importantes qu'il a vûes en parcourant l'Asie, l'Afrique & l'Europe. Il n'est pas de ceux qui ne reviennent des pays étrangers, que chargés de bagatelles & de choses de néant.

Je reçois souvent de ses Lettres depuis qu'il est à Astracan en qualité de Marchand. Il y gagne beaucoup de bien, & jouit des innocens plaisirs de la vie, sans se laisser aller aux vices, qui bien loin de servir à quelque chose, ne sont que troubler le repos, & flétrir la réputation d'un homme. Car comme tu sçais, il y en a qui passent pour vertus, lorsqu'on peut les excuser par l'intérêt ou par la nécessité.

Il y a un commerce réciproque entre mon Cousin & moi : Je reçois souvent de ses Lettres, & entr'autres j'en ai reçû une en dernier lieu, par laquelle il me mande que celui qu'on appelle Juif errant, dont j'ai fait mention dans une de mes précédentes à la Sublime Porte, est présentement à Astracan ; qu'il prêche ouvertement dans les Places publiques, & qu'il entre en conversation particuliere avec tous ceux qui le souhaitent.

Il y a en cette Ville un grand concours de Peuple de toutes Nations & Religions. Il traite toutes les Sectes avec une égale indifférence, & il semble qu'elles ont toutes donné dans sa doctrine. Le principal but qu'il se propose dans tous ses discours, est de représenter qu'il arrivera bientôt un changement universel dans toutes les Religions du monde, & que toutes les Nations

de la Terre ne ſerviront qu'un même Dieu, qu'elles obéïront à la Loi de Jeſus Fils de Marie, & embraſſeront une ſeule & même Foi. Quand il parle de cela, il le fait d'un ton affirmatif, qui montre qu'il en eſt entiérement perſuadé. Il parle avec autorité comme un Prophéte, qui a reçû par révélation les choſes qu'il prédit. Quand on diſpute avec lui, non pour le ſurprendre, mais pour chercher la vérité, il répond volontiers & ſolidement à toutes les objections qu'on lui fait, & convainc les gens par leurs propres principes que cela doit être ainſi.

Il dit que vers l'an 1700. de l'Egire des Chrétiens, les invincibles Oſmans forceront les remparts de l'Europe, & inonderont comme un torrent, toute la Chrétienté qui eſt ſortie de ſes bornes. Qu'alors la déſolation ſera grande en Hongrie, en Pologne, en Allemagne, en France, & dans les autres pays Occidentaux. Le Dannemarck, la Suéde, la Moſcovie, & autres pays Septentrionaux, ſeront les ſeuls auſquels il ne ſera point touché. Il dit qu'entr'autres pays, l'Italie deviendra un parfait déſert; que ſes Villes ſeront brûlées, ſes immenſes richeſſes pillées, & emportées par les Tartares, les Arabes & les Turcs, qui n'épargneront ni âge ni ſexe; qui paſſeront tout au fil de l'épée, & ſur tout les Eccléſiaſtiques, dont pas un n'échappera à la vengeance publique, à la réſerve de trois Cardinaux, gens de bien & ſaints perſonnages, qui ſe ſauveront par mer en Angleterre.

Cette Iſle, dit-il, ſera l'aſile de ceux qui pourront échapper des calamités dans leſquelles ſeront envelop-

enveloppés les pays circonvoiſins. Ils s'y enfuyront par Troupes avec leurs femmes, leurs enfans & leurs richeſſes, lorſqu'ils apprendront que le mal aproche ; que l'Italie eſt déja ruinée, & que les Oſmans ont étendu leurs conquêtes par tout. Le Roi d'Angleterre recevra ces pauvres affligés à bras ouverts, & leur aſſignera certaines portions de terre, où ils bâtiront des maiſons pour eux & pour leurs familles, y ayant dans cette Iſle une grande étendue de terre, qu'ils cultiveront & amélioreront ; en ſorte qu'eux & le Public, y trouveront de l'avantage.

Après cela, dit-il, il ſe levera un homme en Angleterre, tout rempli de la Sageſſe divine, doué de l'Eſprit de Prophétie, d'une mine agréable, parlant bien, grave, & de facile accés, doux, innocent, tempéré, chaſte, & bon par deſſus tous les autres hommes. On baïſſera la vûe quand on le rencontrera en rue avant même que de ſçavoir qui il eſt, charmé qu'on ſera de la modeſtie, de la grace, & de la vertu qui brilleront en lui : Homme ſouverainement aimé de Dieu & des hommes.

Cet homme rencontrera les trois Cardinaux exilés, quand le moment de la deſtinée ſera venu. Alors celui qui a long-tems été étouffé éclatera tout à coup par une flâme ſubite. La lumiere ſe répandra ſur ſon ame ; ſon cœur ſera comme une Lampe, & ſa langue dira des choſes merveilleuſes. Quand il ouvrira ſa bouche pour publier les myſtéres de Dieu, ſes paroles ſeront comme les étincelles d'un feu éternel, allumant des flâmes de charité dans le cœur des Auditeurs.

Les

Les Cardinaux se leveront de leurs places, & courront l'embrasser. Les principaux Evêques & Prêtres de la terre seront assemblés en Concile par ordre du Roi. Les trois Cardinaux y assisteront aussi; & après mûre délibération, on envoyera quérir la Sainte Huile de consécration, dont il sera oint d'un consentement unanime, & proclamé Grand Pere & Patriarche des Fidéles, & Conducteur de ceux qui voudront aller en Paradis.

Il leur montrera un nouveau Patron de la Loi de Jesus fils de Marie, ou plûtôt l'ancien & le véritable, dégagé des corruptions & des erreurs qui y ont été introduites depuis plusieurs siécles. Comme un Oracle il gagnera tous les cœurs, & le Roi du Pays approuvera le Concile. Autant en feront tous les Nobles & toutes les personnes vulgaires dont l'heureuse destinée sera écrite sur leurs fronts. Quant aux autres ils persisteront dans leur incrédulité.

Ce saint Personnage réformera les erreurs de toutes les Eglises Chrétiennes, abolira entiérement l'usage des images & des peintures, convaincra les Juifs de leur infidélité, & chassera de la terre les ténébres de la superstition. Ses raisons seront si fortes & si pressantes, si claires & si démonstratives, qu'il n'y aura que les obstinés volontaires qui résisteront à la vérité qu'il prêchera, ou qui s'opposeront à sa Mission. La force de sa parole en convertira mille, & sa vie exemplaire dix mille. Car il traversera l'Angleterre, prêchant par-ci par-là, & faisant de bonnes actions, jusques à ce que le nombre de ses Prosélites

lites soit complet. Il envoyera alors en Suéde, en Dannemarck, en Moscovie, & autres lieux de l'Europe, des Apôtres & des Ambassadeurs qui convertiront aussi une infinité de gens. Les Princes étrangers envoyeront des Ministres au Roi de la Grand'Bretagne, & à cette homme extraordinaire, qui sera à la droit du Roi. Ils feront des alliances, & tous les Princes Chrétiens seront unis. On levera dans le Nord de formidables armées, qui descendront & feront reprendre cœur aux Nazariens d'Occident. Ils prendront tous les armes, chasseront les Osmans qui seront contrains de s'en retourner chez eux, & recouvreront les richesses qui leur avoient été enlevées.

Après cela ce grand Personnage sera proclamé grand Pasteur de l'Eglise du consentement unanime de tous les Chrétiens. On mettra sur pied une prodigieuse armée composée de toutes les Nations Chrétiennes, pour le conduire dans la Palestine, & le couronner à Jérusalem. L'Armée Chrétienne victorieuse chassera les Osmans de la Palestine & des pays circonvoisins. Jerusalem sera alors glorieusement rebâti, & le Temple de Salomon rélevé avec des Saphirs & des Emeraudes. Cette Ville sera le Siége du Moufti des Chrétiens, je veux dire de ce nouveau Patriarche & de ses Successeurs, jusques au jour du Jugement. Les yeux des Juifs seront alors ouverts. Ils reconnoîtront pour le vrai Messie Jesus fils de Marie qu'ils ont si souvent maudit. Il dit enfin, que les Juifs, les Payens & en général toutes les Nations accourront à Jérusalem,

ou y envoyeront des présens. Cette Ville sera la maîtresse de toute la terre.

Voilà en substance, sage Cheik, ce que m'écrit mon Cousin Fousi touchant le Juif errant & sa nouvelle doctrine. Comme tu as un esprit solide & capable de démêler la vérité d'avec l'imposture, je t'en laisse la censure. Il n'y a que Dieu seul qui sçache ce qui est caché dans le sein de l'avenir. Chaque siécle est fertile, & fait éclorre des évenemens surprenans. Cependant après tout, ceci a fort l'air d'une rêverie. Le Monde même ne vaut pas mieux, & moi qui t'écris, je ne suis, ce me semble, que l'ombre d'une vision ou d'une extase. A peine sçai-je pendant que ma plume semble se mouvoir, si je dors ou si je veille. Comme il est fort tard, je finis & te dis adieu, faisant des vœux que toi & moi puissions avoir le bonheur même en cette vie, de goûter le doux sommeil du Paradis.

1673. LETTRE VIII.

A Hamet Reis Effendi, premier Sécretaire de l'Empire Ottoman.

Diverses remarques sur le Cardinal de Richelieu.

JE suis persuadé que tous ceux qui ont de la sensibilité sont bien-aises de sçavoir comment le Cardinal de Richelieu s'est élevé. Il étoit de son vivant l'Etoile polaire des Politiques; & à présent qu'il est mort, ses Mémoires & maximes leur servent de Carte & de Boussole pour éviter les rochers & les écueils qui ménacent un Royau-

me

me ou une République, soit dans les orages de la guerre, soit dans le calme de la paix.

Je t'ai autrefois envoyé des remarques sur la vie de ce grand Ministre. Je ne suis pas néanmoins surpris du contenu de ta derniere qui m'en demande de nouvelles. On ne peut trop sçavoir d'un homme qui a été le Prodige de son tems, & dont les merveilleuses actions ont non-seulement étonné les plus sages de ses contemporains; mais même embarrassé tous ceux qui vivent aujourd'hui, & qui veulent suivre ses traces.

Il est certain que la France est rédevable à la sage conduite de ce grand Ministre, non-seulement de la grandeur où elle est aujourd'hui, mais aussi des espérances qu'elle a de la porter plus loin. Elle lui est rédevable des conquêtes qu'elle a faites en Flandres, en Sicile, en Catalogne, en Piémont, & sur les frontieres d'Allemagne. C'est Richelieu qui lui a appris le premier le vrai moyen d'humilier ses insolens voisins, & d'étouffer ses rébellions domestiques. Il allégea de beaucoup le pesant poids de la Couronne, & la rendit légére sur la tête de Louis XIII. Le Cardinal Mazarin son successeur, l'a rendue aussi douce & aussi commode sur la tête de Louis XIV. que l'est le Turban sur celle du Grand Seigneur. En un mot Louis XIV. est devenu par la politique de Richelieu, le plus absolu des Monarques Chrétiens. En effet il mine ou trompe ses ennemis par de spécieux traités de Paix où il est sûr de gagner, ou il les accable par la force des armes. Sa tête enfin est longue, mais son épée l'est enco-

re plus ; de quoi conviendront aisément tous ceux qui ont eu affaire à lui. Et tout cela n'est que le pur effet des Mémoires de Richelieu.

Cependant après tout, ce Ministre a eu son côté ténébreux aussi bien que les autres hommes. Des vertus publiques, & des vices cachés ; des perfections politiques, & des foiblesses personnelles. Il servoit son Maître avec zéle & avec fidélité, avec une sagesse & un courage qu'il est difficile de comparer ; mais il se servoit aussi soi-même comme font tous les autres hommes. Il satisfaisoit ses passions favorites, qui étoient l'amour, la jalousie, & la vengeance.

Il y a une de mes Lettres enregistrée dans les Archives de la sacrée Porte, où j'ai fait mention d'une galanterie secrette de ce grand Prélat. Il a eu outre cela diverses intrigues avec la Duchesses d'Elbœuf, la Comtesse de Soissons, & autres Dames de la premiere qualité. Il y a même des gens qui soutiennent hardiment qu'il a eu deux enfans d'une de ses Niéces : & on a fait courir des vers sur ce sujet.

Comme il chérissoit cette douce passion pour les femmes, il étoit aussi naturellement jaloux de tous les Rivaux de son amour ou de son intérêt. Jamais il ne laissa subsister personne de ceux soupçonnoit de pouvoir traverser ses desseins, ou qui ait fait la moidre avance pour cela.

Ce fut pour cela qu'il donna les principales Charges militaires de Mer & de Terre, aux Ecclésiastiques qui dépendoient de lui ; ce qui donna lieu à un certain badin de Poëte de faire cette plaisanterie contre l'administration publique.

Un

Un Archevêque est Amiral,
Un gros Evêque est Caporal,
Un Prelat préside aux frontieres,
Un autre a des troupes guerrieres,
Un Capucin pense aux Combats,
Un Cardinal a des Soldats
Un autre est Généralissime :
Mais, France, je crois qu'ici bas,
Ton Eglise si magnanime,
Milite & ne triomphe pas.

Il veut désigner par-là l'Archevêque de Bourdeaux, l'Evêque de Chartres, l'Evêque de Nantes & celui de Mande, le Pere Joseph, le Cardinal de la Valette, & le Cardinal de Richelieu, qui étoient les Principaux Commandans de terre & de mer,

Tu riras peut-être de l'Epitaphe qui fut faite sur le Pere Joseph dont je viens de parler. Ce Moine étant un homme fort infame, & ayant été mis dans le tombeau d'un autre Moine nommé le Pere Ange, cela donna occasion à quelque esprit satyrique de faire ces deux vers.

Passant, n'est-ce pas chose étrange,
De voir un Diable auprès d'un Ange ?

Je suis persuadé que le Pere Joseph n'auroit pas été si hai, s'il n'eût pas été le Confesseur du Cardinal de Richelieu. On a remarqué que ce Capucin mourut subitement & par conséquent sans Confession ; ce qui donna lieu à faire une autre Epithaphe sur son sujet. *Sous*

Sous ce tombeau gît un bon Pere,
Qui eut tant de discrétion,
Que pour être bon Sécretaire,
Il mourut sans Confession.

Tout le monde a crû que le Cardinal avoit eu part à la mort précipitée du Pere Joseph, dont il avoit voulu prévenir le babil. Car il sçavoit tous les secrets du Prélat, & l'on sçait que quand le Moine mourut, le Cardinal étoit avec lui. Cette mort arriva durant le siége de Brisac, Place sur le Rhin, qui étoit sur le point de se rendre aux François. Le Cardinal en ayant appris la nouvelle dans le tems précisément que le Pere Joseph étoit dans ses dernieres agonies, il vint à son lit, & ayant mis la bouche le plus près qu'il pût à l'oreille du pauvre Moine, cria de toute sa force; *Courage; courage, mon Pere, nous avons pris Brisac.* Etrange cordial pour un mourant. Quelqu'un fit deux Vers là-dessus.

Ite Cucullati, Vobis si purpura ridet
Fungitur inferni munere Pontificis.

Il y a un autre exemple de l'esprit vindicatif & cruel du Cardinal. Un jour le Duc d'Orléans qui le haïssoit mortellement, vint à son Hôtel sous prétexte de lui rendre visite, mais au fond dans le dessein de le poignarder. Cependant il ne fut pas plûtôt avec le Cardinal, que le nez se mit à lui saigner. Cet accident lui paroissant de mauvais augure pour l'action qu'il alloit

alloit faire, il manqua de cœur, avoua franchement son dessein, & pria le Cardinal de lui pardonner. Cet habile Ministre dissimula son ressentiment, persuadé que le Duc qui n'avoit point de résolution, n'étoit pas homme à entreprendre une action de cette hardiesse, à moins qu'il n'y eût été poussé par quelqu'un de ceux qui étoient auprès de lui. Il soupçonna d'abord Monsieur de Puilaurens, grand favori du Duc. Il résolut incontinent sa perte; & pour en venir plus aisément à bout, il lui fit des caresses extraordinaires, & lui offrit une de ses Niéces en mariage. Monsieur de Puilaurens qui ne se défioit de rien, accepte le parti avec beaucoup de joye, espérant de s'avancer & d'assûrer sa Fortune sous la protection d'un si puissant Oncle. Il se marie enfin à la Niéce du Cardinal; mais il ne jouit pas long-tems de son Epouse; car le jour même qu'il se maria, le Cardinal le fit arrêter, & l'envoya prisonnier à la Bastille, où il fut empoisonné par un Moine dans un verre de vin. Il n'eût pas plûtôt gobé la fatale potion, que le Moine lui dit, qu'il falloit se confesser sans perdre de tems, & qu'il ne lui restoit que quelques momens de vie. Monsieur de Puilaurens jetta le verre à la tête du Moine, lui donna deux ou trois grosses maledictions, & se mit à ses pieds pour se confesser: ce qui ne fut pas plûtôt fait, qu'il expira.

Le Cardinal étoit quelquefois fort singulier & fort ingénieux dans la maniere de se venger, comme s'il avoit voulu persuader les gens qu'il observoit la Loi du Talion, qui demande œil

pour

pour œil, & qui punit le criminel à proportion de son crime, comme il arriva dans l'affaire de Messieurs de Guise, de Montmorenci, & Bassompierre. Ces trois Seigneurs étoient chefs de factions diamétralement opposée au Parti du Cardinal. Il faisoit leur grand mal de cœur, & étoit le principal obstacle qui les empêchoit de dominer à la Cour. Aussi s'imaginoient-ils que s'ils pouvoient une fois s'en défaire, ils auroient l'oreille du Roi en toutes choses. Pour cet effet ils consulterent ensemble des moyens de s'ôter cette épine du pied. Le Duc de Guise fut d'avis de ne le pas tuer, parce qu'il étoit Prince de la Sainte Eglise, mais de l'envoyer à Rome pour y faire avec les autres Cardinaux ses fonctions Ecclésiastiques. Le Duc de Montmorenci opina sans hésiter qu'il falloit l'expédier. Monsieur de Bassompierre désaprouva l'un & l'autre de ces expédiens : *Car* dit-il, *si nous l'envoyons à Rome, il fera contre nous des cabales continuelles, & ce sera une honte éternelle à la France, si la pourpre de la Sainte Eglise est souillé de sang. Je suis donc d'avis*; poursuivit-il, *que nous l'envoyons prisonnier à la Bastille, où il finira ses jours à faire de beaux & bons Livres.*

Le Cardinal qui avoit des Emissaires par tout, fut d'abord informé de cette consultation, & fit exécuter sur chacun la sentence qu'il avoit prononcée contre lui. Le Duc de Guise fut exilé & relégué à Rome, le Duc de Montmorenci eut la tête coupée, & Bassompierre fut mis à la Bastille; où il demeura jusqu'à la mort du Cardinal.

Je

Je pourrois groſſir cette Lettre de pluſieurs autres remarques touchant le Cardinal de Richelieu, ſi je ne craignois pas de t'ennuyer. Je pourrai y revenir ſi tu me l'ordonne.

Je finis donc en t'aſſurant de mes tres-humbles reſpects, en te ſouhaitant une longue vie ſur la terre, & une réputation ſans reproche, après que tu auras été tranſporté dans le Ciel.

LETTRE IX.

A Muſu Abul Yahyan, Profeſſeur en Philoſophie à Fez.

Eloge de l'Afrique.

JE t'ai beaucoup d'obligation de la derniere Lettre dont tu m'as honoré. Cette docte piece m'a ouvert les yeux, ou pour mieux dire a tiré le voile qui déroboit le dedans de l'Afrique à la vûe des Etrangers. Il me ſemble à préſent que je ſuis au ſommet d'une haute montagne, d'où je découvre clairement les beaux pays que les Mores habitent. Je vois les Paradis de la Zone Torride, quoique l'aveugle antiquité n'ait pas pû voir qu'il y croiſſoit une ſeule herbe, ni qu'il y reſpiroit un ſeul homme.

Mon eſprit ſe réjouit d'une parfaite joye, & toutes les facultés de mon ame ſe régalent de voir cet agréable précis du monde. O Afrique! on peut t'appeller la baſe ou le marché où la nature étale l'élite de ſes merveilles. Tes montagnes ſont plus hautes que les nuës; leurs ſommets inacceſſibles, & leurs approches ſont les

frontieres du Paradis. Sur elles coulent à grands flotsles rivieres d'Eden. Les eaux en se précipitant font un bruit qui s'entend de loin, & qui ne ressemble pas mal au tintamarre des tonnerres éloignés. Il rend sourdes les oreilles des Mortels & jette leurs esprits dans la surprise. Les rochers les moins exhaussés sont tous orgueilleux d'une si superbe cascade, & regardent avec envie que ceux qui sont plus élevés reçoivent les premiers flots qui descendent des aîles de l'Ange Gabriël même,

Heureux sont les valons d'être arrosés & fertilisés tous les ans du deluge céleste. Les agréables campagnes pour marque de leur reconnoissance rendent des grains & des fruits en leur saisons. Les marchés de l'Egypte sont les jardins de l'Asie ; les rivages du Nil comme les pepinieres fortifiées de Babylone, sont odoriferans & abondans en toutes sortes de délicatesses végetables.

Mon cœur est ravi à la consideration de ces choses. Je suis plein comme la Lune, & je ne puis dire avec ordre ce que j'en pense. Je vois l'Ethiope, Maroc, Fez & la terre des Archers. Je vois avec transport les belles Provinces méridionales. Je vois avec extase les bois ombrageux de Benin & d'Arder, les chasses des aimables Démons, les génies de l'Element superieur, qui descendent tous les jours dans ces fraîches solitudes, & conversent avec les Démons incarnés leurs freres puisnés, je veux dire les fils des hommes.

Je considere avec admiration les Monstres de l'Afrique, ouvrages du Soleil & de la matiere visqueuse. Saisi d'horreur je m'approche des



Habitans de Maroc &.



des cavernes des Dragons, & des lieux écartés des Crocodiles, & autres animaux amphibies, qui se cachent entre les roseaux du Nil & du Niger, pour surprendre par des cris feints le voyageur qui n'est pas sur ses gardes.

Je suis enfin touché d'une dévotion & d'une joye ausquelles on ne put rien ajoûter, quand je lis la belle & fidéle description que tu fais de la principale Mosquée de Fez. Il me semble que je vois ce prodigieux édifice qui s'avance superbement vers le Ciel. Mes yeux ont de la vération pour ce saint & magnifique bâtiment; dont l'exterieur est embelli de riches tours & minarets, & qui a cinq cens pas de circuit. Mais quand mon imagination y entre la nuit par quelqu'une de ses trente-une portes, mes yeux sont éblouis de la lueur de la prodigieuse quantité de lampes qui sont allumées dans le plus illustre de tous les Temples. Je n'ai pas moins d'admiration pour le portrait que tu fais de toutes les autres magnificences de cette ancienne & noble Ville, & pour toutes les autres choses que tu dis du Royaume de Fez en general; & des pays circonvoisins.

Pour répondre à ton desir, je t'envoyerai en abregé dans une autre Lettre la description & l'histoire de Constantinople. Je le ferois dès-à-présent; mais il me vient compagnie qui m'en empêche, sans compter que cela grossiroit trop ma Lettre.

Je te supplie de me continuer l'amitié que tu m'as témoignée jusqu'ici, & de me faire l'honneur de m'écrire souvent. Car quoique je sois

dans une Ville fort peuplée, il me semble que je vis dans la solitude comme font le chat-huant & le pelican dans le desert.

LETTRE X.

Au même.

Description de Constantinople. Son nom & son origine, & la Conquête qui en fut faite par Mahomet II.

La passion que j'ai de faire connoître combien je fais de cas de ton amitié, est si grande, que je ne veux pas laisser partir le courier sans te donner satisfaction. Ma compagnie vient de s'en aller, & puisque j'en ai le tems, je t'entretiendrai en peu de mots de ce que je connois de plus remarquable dans la Ville de Constantinople, tant ancien que moderne.

Il est à propos que tu sçaches avant toutes choses, que cette Ville se nommoit autrefois Bizance, à cause de Bizas Amiral de la Flote des Spartes sous le Roi Pausanias, qui en jetta les premiers fondemens. Voici ce qu'en dit l'histoire.

Les Grecs ayant autrefois dessein de bâtir une nouvelle Ville en quelque endroit de la Thrace, & ne sachant où choisir un terrein convenable à une si grande & importante entreprise, ils résolurent enfin de consulter sur cela l'Oracle d'Apollon. Ils le firent, & en eurent pour réponse; *De jetter les fondemens de la Ville vis-a-vis des Aveugles.* On appelloit ainsi les Chalcedoniens, parce qu'ayant aussi dessein de bâtir une

une nouvelle Ville, ils ne sçûrent pas distinguer la fertilité du terroir qui est en decà de la Propontide, où Constantinople est maintenant situé, d'avec la sterilité du terroir qui est de l'autre côté, où ils bâtirent leur Ville.

Pausanias ayant donc l'esprit occupé de son grand dessein, & comprenant fort bien le sens de l'Oracle, fit jetter les fondemens de la Ville droit vis-a-vis de Chalcedoine. Après qu'elle fut achevée, on lui donna le nom de Bizance, à cause de Bizas dont je viens de parler qui avoit la direction de cet ouvrage.

Elle conserva ce nom durant plusieurs siécles, & fut fort florissante entre les autres Villes de la Gréce & de la Thrace. Comme elle passoit pour la porte de l'Europe & de l'Asie, elle s'empera de tout le Commerce de ces deux parties du Monde.

Mais après la mort du Messie, il y eut un Empereur Romain nommé Constantin. Les Histoires Romaines rapportent que ce Prince vit une Vision en l'air, dans le tems qu'il étoit à la tête de son armée marchant contre Licinius, & se préparant à lui donner bataille, lui & ses troupes virent la figure d'une croix, & ces mots clairement gravés sur le firmament. *In hoc Signo vinces.* Tu *vaincras avec ce Signe.* Constantin prit cela pour un bon Augure, & fit faire un Etandart d'argent précisement de la même figure. Cinquante hommes furent établis pour le porter tour-à-tour, & pour le garder; car il étoit fort riche, & relevé par tout de Rubis, de Diamans, de perles & d'autre précieux bijoux

 d'Orient.

d'Orient. Il bâtit aussi un pavillon pour la superbe Idole; & ayant été instruit de la Loi Chrétienne par Eusebe Pamphile, & autres sçavans Mollas, il fut enfin baptisé par le Pape Silvestre.

Ce Monarque étant fort pieux & ayant conçû une profonde veneration pour le Pape Silvestre, lui laissa le gouvernement de Rome, & d'une grande partie de l'Italie, transporta le Siege de l'Empire en Orient, & choisit Bizance pour le lieu de sa résidence. Il l'embellit d'une infinité de superbes édifices, & il ne tint pas à lui qu'elle n'égalât Rome pour la grandeur & pour la majesté. Il ramassa tout ce qu'il y avoit de beau & de précieux en Orient, pour en embellir Bizance. Témoin, tant de Palais d'une si riche structure, & d'une hauteur si admirable; Témoins encore tant d'Obelisques & de colonnes de differentes formes, & toutes de Marbre, de Porphire, ou de Jaspe; pour ne rien dire de la force prodigieuse des murailles, des magnifiques Aqueducs, & autres choses necessaires. Enfin pour s'immortaliser, il la nomma Constantinople, ou la Ville de Constantin. C'est sous ce nom qu'on la connoît aujourd'hui. Elle a été appellée aussi la nouvelle Rome, après qu'elle fut une fois devenuë les Siege des Empereurs Chrétiens. Elle demeura sous leur obéissance jusques à ce qu'elle eût été prise par Mahomet II. invincible Empereur des Ottomans; ce qui arriva l'an 1453. selon l'Epoque des Nazariens, le troisiéme jour de la semaine qu'on appelle Pentecôte.

Ce fut une grande négligence & une grosse bévûe pour un Prince aussi puissant & aussi politique que Mahomet, de laisser échapper, comme il fit, l'occasion que la Fortune lui présentoit de s'emparer de la Ville du monde la plus opulente & la plus magnifique ; car il y avoit un Schisme irréconciliable entre les Eglises d'Orient & celles d'Occident. Il y avoit deux ou trois Papes en même tems, qui se chicanoient à Rome pour la Superiorité. Il y avoit entre les François & les Anglois une guerre qui dura cinquante ans, & qui déconcerta toutes les Cours de l'Europe, Les Chrétiens qui long-tems avant avoient perdu plusieurs millions d'hommes, & consumé des sommes infinies à de vaines & témeraires expeditions qu'ils prétendoient sanctifier par le beau nom de guerre sainte, avoient apris par une experience qui leur coûtoit cher, qu'il n'étoit pas aisé d'enlever un Place forte aux Musulmans, & moins aisé encore de la défendre long-tems contr'eux, ou de garantir leurs plus importantes Villes de la fureur avec laquelle les Turcs sçavent attaquer. On étoit revenu des Visions de Pierre l'Hermite, & les gens illuminés comme lui n'étoient plus à la mode. les Princes & Etats Chrétiens d'Occident commençoient à songer à leurs intérêts. Les Enthousiastes & leurs contes bleus étoint décredités, & les grands évenemens qu'ils avoient vûs leur avoient ouvert les yeux.

D'ailleurs Constantin Paleologue alors Empereur de la Gréce, étoit regardé par les Chrétiens comme un Tyran, & comme un des-

cendant des Tyrans & des Usurpateurs. Les Grecs se souvenoient encore des horribles & déteſtables Tragedies faites par Michel Andronicus, Jean & Manuel, prédeceſſeurs & Ancêtes de ce Conſtantin. Et ils avoient une averſion ſi particuliere pour ſon gouvernement, qu'encore que les Bourgeois de Conſtantinople euſſent des richeſſes infinies en or & en argent, lorſque cette Ville fut aſſiégée par Mahomet II. il ne ſe trouva perſonne qui voulut donner la moindre choſe pour maintenir la cauſe publique : Mais on aima mieux par une eſpece de vengeance d'opiniâtreté, & de deſeſpoir, tomber entre les mains des victorieux Oſmans, que de donner aucun ſecours au Souverain, qui s'étoit rendu l'objet de l'averſion publique.

C'eſt ainſi que la Reine des Villes, la gloire de tout l'Orient, tomba ſous la domination de nos puiſſans Empereurs, où elle eſt encore aujourd'hui, & où elle demeurera tant qu'il y aura de la Lune, & que le Soleil éclairera le monde.

Cependant je veux te parler en paſſant comme diſent les François, des principales magnificences de Conſtantinople.

Ce qui attire d'abord l'admiration des Voyageurs, eſt la ſuperbe ſtructure de Sainte Sophie, Temple conſacré à la Sageſſe éternelle qui a fait le monde, L'Empereur Juſtinien le bâtit avec une magnificence inimitable, mais les troupes de Mahomet II. dont j'ai ſi ſouvent parlé, le pillerent & emporterent ſes plus beaux ornemens.

Les Empereurs ſuivans ruinerent preſque de fond en comble ce ſuperbe édifice.

Le ſpectacle fut triſte, ſi la fureur d'une ſuperſtition mal fondée fut la cauſe d'une bouleverſement ſi déplorable. Que peut-on dire de ceux qui demolirent le Dome du troiſiéme Temple, dont l'Hiſtoire univerſelle du monde a parlé ſi magnifiquement? Il avoit été bâti, il eſt vrai, ſur le modéle de celui d'Epheſe, cependant il ne valoit guéres moins que lui. Le Temple de Salomon tant vanté pour avoir été fait ſans chevilles, ſans clous, ou autre ouvrage du marteau, n'étoit pas fort recommendable du côté de l'art & de la ſymetrie. A la verité la Moſquée de Sion brilloit davantage à cauſe de ſes dorures. Les murailles étoient convertes d'or, & le toit étoit garni en dehors de pointes d'or battu, & ſi près à près qu'un oiſeau n'auroit pas trouvé de place pour s'y appuyer. Ce qui avoit éte fait exprès, pour empêcher que le Temple ne fût profané par l'ordure des oiſeaux.

Quand le Soleil étoit en ſa force, le toit du Temple ainſi orné ſembloit le Ciel où brille une infinité d'Etoiles.

Mais pour revenir à la Moſquée de Sainte Sophie, conſiderons-la dans ſon premier état, & nous y trouverons d'excellentes curioſités. Il y avoit entr'autres choſes un chandelier d'or battu, ſi admirablement inventé, qu'il fourniſſoit continuellement de l'huile à ſept lampes qui étoient à autant de branches. Cette huile couloit de la tige dans les lampes, avec tant d'égalité

lité, qui si une seule en eût manqué, toutes les autres se seroient éteintes en même-tems

Les murailles de cette superbe Mosquée ne présentent à la vûe par dedans & par dehors, que Marbre blanc, Porphire, & autres pierres précieuses. Le toit on est prodigieusement exhaussé, couvert de plomb par le dehors ; mais le dedans est pompeux & magnifique. Il est divisé par des voûtes & des arcades enrichies de ciselures d'or, & soûtenës par des colonnes de Jaspe de Chipre, de Marbre blanc & de Porphire très-pur. Il y a dans cette Mosquée une pierre de Marbre pour laquelle les vrais Fidéles ont une grande véneration, parce qu'on dit, *que ce fut sur cette pierre que Marie mere de Jesus lava les langes de l'Enfant Prophéte.*

Il y aussi une infinité de Voûtes ou Oratoires, pleins d'Autels & de tombeaux ; mais on n'y entre point, parce que les portes en sont murées.

On trouve dans un lieu qui n'est pas éloigné de ceux-ci, dix grands Vaisseaux pleins d'huile, & quoiqu'elle y ait été gardée dès le tems de Constantin le Grand, elle ne s'est point corrompue, & est blanche comme du lait. C'est un crime inexpiable à toute sorte de gens de se servir de cette huile, ou seulement de la toucher : Il n'y a que les Médecins ou Chirurgiens du Grand Seigneur qui ayent ce privilege, & ils en composent certains medicamens pour son service & pour l'usage de son Serrail.

Cette huile me fait souvenir de ce que j'ai lû dans un Auteur grave au sujet d'une autre huile,

huile que certaines personne faisoient & qui avoient seules le secret de cette composition. L'histoire dit qu'elle se faisoit de la feuille & de l'écorce d'une bois qu'on trouve flottant dans les rivieres, & qui vient, dit-on, du Paradis. On composoit cette huile avec d'autres ingrediens, & on en faisoit des cures qui passoient pour miraculeuses. Les Princes se l'envoyoient les uns aux autres comme un tresor sacré & inestimable. Elle parvint enfin aux Patriarches d'Orient qui présidoient sur les Chrétiens Grecs, Armeniens, & Egyptiens, qui prétendent aujourd'hui être les seuls en possession du vrai secret de cette composition. Quoiqu'on fit présent tous les ans aux Papes de Rome d'une certaine quantité de cette huile mysterieuse, tant qu'ils demeurerent unis avec les Patriarches d'Orient; cependant après que Victor eût une fois fait le fatal schisme qu'on n'a jamais pû guérir depuis, cette sainte faveur fut refusée à ces successeurs, qui ne pouvant plus avoir de la veritable, furent contraints de la contrefaire, & de se servir d'un onguent falsifié pour maintenir le crédit, & l'autorité de leurs Sacremens. De-là vient, dit-on, que l'Extrême-Onction de l'Eglise Latine n'a jamais guéri que peu de gens.

Dieu sçait si cela est vrai ou non: Mais j'ai du panchant à croire, que les dix gros Vaisseaux de la veritable huile dont on vient de parler, qui sont sous la Mosquée de Sainte Sophie, sont des Reliques des anciens Patriarches de Constantinople, qui avoient le secret de cette mysterieuse composition.

Du

Du lieu où l'on garde ces Vaisseaux, l'on descend dans les Dortoirs où reposent les corps des enfans des celebres Empereurs Mahometans. De-là on passe par deux cavernes, dont l'une mene droit au Serrail, & l'autre s'étend sur les bâtimens de la Ville, occupant par consequent un long & vaste circuit de terrein. Je ne sçai point de quoi sert à présent la premiere de ces caves: mais l'autre sert à de pauvres fileurs de soye qui y travaillent.

Cette Lettre seroit trop longue & trop ennuyeuse, si je te faisois la description de toutes les autres Mosquées, & des édifices considerables qui sont à Constantinople. Ainsi pour ne pas te fatiguer, je réserve pour une autre Lettre ce qui me reste encore à dire de cette glorieuse Ville.

En attendant je prens congé de toi avec toute l'affection dont je suis capable, priant Dieu de te laisser cüeillir les plus belles fleurs de la felicité humaine.

LETTRE XI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Des forces & de la politique de l'Allemagne.

C'Est à présent que je veux m'acquitter de la parole que je te donnai il y a long-tems de t'informer des forces & de la differente politique des Royaumes & Etats Nazariens d'Occident. Je commencerai par l'Allemagne, comme étant les restes de la décadence de l'Empire Romain.

L'histoire.

L'Histoire dit, que quand les Musulmans s'emparerent de l'Autriche avec des forces innombrables sous le regne de l'Empereur Charles V. ce Prince leur opposa une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, & de trente mille de cheval. Maximilian II. alla plus loin, & leva cent mille hommes de pied & cinquante mille de Cheval. Cependant les vivres n'étoient pas cheres dans une si prodigieuse armée. Il est certain que l'Empereur d'Allemagne peut en un besoin mettre sur pied une armée de deux cens mille hommes aguerris. On remarque de plus, que depuis l'an 1560. de l'Egire des Chrétiens, jusques à présent, il n'y a point eu de guerre entre la France, l'Espagne, & les Pays-Bas, où plusieurs milliers d'Allemans n'ayent servi.

La meilleure Infanterie Allemande est celle qui se tire de Baviere, d'Autriche, & de Westphalie, & la meilleure Cavalerie vient de Brunswich, de Juliers, & de Franckendal. L'Infanterie aussi bien que la Cavalerie fait mieux en pleine campagne, que dans des défilés, des pays couverts, comme bois, chemins, &c. Car les Allemans ne sont pas bons quand il s'agit de tirer avantage du terrain, ou de faire des escarmouches politiques, & des embascades rusées Ils n'ont pas la patience d'attendre les mouvemens de l'Ennemi, & ne se soucient pas de faire des détachemens ou de petits corps de leur grosse armée; ils aiment à être ensemble dans un camp de forme triangulaire, & à marcher d'un pas grave & lent, pour être en

état

état de percer leurs ennemis, & de les mettre en desordre ; ce qu'ils regardent comme un préliminaire certain de la victoire. Ils se battent mieux aussi sous un Commandant étranger, que sous un Général de leur nation. Ils ne peuvent soûtenir les fatigues & les miseres d'un long siége ; Mais quand ils commencent une fois à souffrir faute de provisions, ils capitulent d'abord & se rendent. Ils n'ont pas plus de patience dans un camp, où ils ne peuvent souffrir les injures du tems. Ils attaquent l'ennemi le plus promptement qu'ils peuvent, & décident les affaires par une bataille rangée. S'ils sont repoussées à leur premiere attaque, ils paroissent consternés, & étonnés comme des gens qui reviennent d'un extase, incertains s'ils doivent retourner à la charge ou prendre la fuite. Quand ils fuyent une fois il n'y a pas moyen de les rallier. Cependant ces grosses armées ne se levent qu'à grands frais, & ne s'entretiennent qu'avec de plus grands encore, chargées qu'elles sont d'une grosse suite de femmes, d'enfans, & de valets, qui consument les provisions du Soldat ; de sorte qu'il meurt souvent de faim faute de pain & de munition.

On peut dire que leurs chevaux sont plûtôt forts, que vifs & hardis. On les tire pour la plûpart de la charuë, ou autres bas exercices champêtres. Les chevaux en un mot sont aussi-bien que les Cavaliers flegmatiques & pesans. Ils ont aussi une foiblesse de temperament, qui est qu'ils ne voyent pas plutôt leur sang, que les forces leur manquent, & sont prêts à tomber ; au

au lieu que les chevaux d'Eſpagne reprennent cœur en voyant le leur.

Les Allemans ont auſſi de conſiderables forces navales ; mais ils s'en ſervent rarement, à moins que ce ne ſoit contre le Dannemarck & la Suede. Au reſte il ne faut pas oublier les forces auxiliaires qu'ils reçoivent des Princes d'Italie, des Ducs de Savoye & de Lorraine, & quelquefois des fidéles Suiſſes.

Cet Empire manque principalement de deux choſes au milieu de ſes nombreuſes armées. L'une eſt l'union & la concorde entre les Sujets; & l'autre une réſolution ferme, & de la diligence pour entreprendre quelque choſe de conſequence. Leurs Villes Anſeatiques ſont toujours jalouſes des Princes voiſins, qui de leur côté donnent ſujets aux Villes de ſe défier de leur puiſſance, qu'ils tournent ſouvent contre elles, en donnant quelque atteinte à leurs privileges. Les Catholiques & les Proteſtans ſont continuellement aux mains, & ſe font les uns aux autres des perſecutions perpetuelles. De-là vient que les Princes vont aux Dietes ſi rarement & avec tant de peine: Et quand ils y vont, il leur faut beaucoup de tems pour regler leurs prétentions particulieres, & leurs privileges, pour convenir du cérémoniel, & pour déliberer ſur le bien public. Chacun contrarie ſon Voiſin, & travaille de tout ſon pouvoir à établir ſon ſentiment, & à le faire paſſer en loi par le reglement de la Diete; de ſorte qu'avant que de pouvoir prendre aucune reſolution, un ennemi puiſſant & expeditif pourroit pénetrer juſques dans le cœur du pays,

&

& enlever même toutes ces grosses Têtes.

L'Empire d'Allemagne est électif, & ce sont sept Princes qui font l'élection. Le premier est l'Archevêque de Mayence, Grand Chancelier de l'Empire, & Gardien des Archives & Decrets des Dietes Impériales. Le second, l'Archevêque de Treves, Grand Chancelier de l'Empire pour la France. Le troisiéme, l'Archevêque de Cologne, Grand Chancelier de l'Empire pour l'Italie. Le quatriéme le Roi de Boheme, Echanson de l'Empereur. Le cinquiéme, le Comte Palatin du Rhin, & Maître du Palais Imperial. Le sixiéme, le Duc de Saxe, Marêchal de l'Empire. Le septiéme & dernier, le Marquis de Brandebourg, Grand Chambellan ou Tresorier de l'Empire.

On compte vingt-cinq Princes politiques, ou Ducs de l'Empire, six Marquis, cinq Landgraves, neuf Archevêques, & quarante sept Evêques, douze Abbés, à qui l'on donne la qualité de Princes, cinquante-deux Abbés d'un Ordre inférieur, & une infinité d'autres qu'il seroit trop long de nommer. On compte aussi quatre-vingt-deux Comtes du premier Ordre, & plusieurs autres d'un rang inferieur, quarante-neuf Barons & Seigneurs privilegiés, quatre-vingt-dix Villes Anseatiques, & dix Cercles de l'Empire.

Voici l'Ordre qui s'observe dans les Dietes de l'Empire. Après que l'Empereur s'est placé sur son trône, l'Archevêque de Treves se met tout vis-à-vis de lui; celui de Mayence se place près l'Empereur, & à sa droite. La seconde

place

place appartient au Roi de Bohême; & la troisiéme au Comte Palatin du Rhin. La premiere place à la gauche de l'Empereur est pour l'Archevêque de Cologne; la seconde pour le Duc de Saxe; & la troisiéme pour le Marquis de Brandebourg.

Les Villes Anseatiques qui ne reconnoissent de Souverain que l'Empereur, se gouvernent par leurs Loix municipales & suivant leurs privileges. Dans les unes le commun peuple gouverne, dans les autres le Gouvernement est partagé entre le peuple & la Noblesse; mais il y en a plusieurs qui sont entierement soumises aux Nobles.

Personne ne donne le titre d'Empereur à celui que les Princes ont élû pour cette dignité, qu'il n'ait été couronné par le Pape, ou Moufti de Rome. On l'appelle Cesar ou Roi des Romains, ou Roi d'Allemagne, mais non Empereur, qu'après que la ceremonie du Couronnement est achevée. Après même que l'Empereur est couronné & affermi sur le trône, il n'exerce pas en tout une paissance absoluë, car les affaires de consequence se renvoyent presque toujours aux Dietes publiques ou Divan de l'Empire, où les Princes Electeurs déliberent de tout: le pouvoir même de l'Empereur dépend de ces Princes là.

Ces Dietes sont fort confuses & fort ennuyeuses, parce que les Princes y viennent rarement en personne, se contentant d'y envoyer leurs Ministres ou Députés, qui ne peuvent néanmoins rien conclure sans des ordres parti-

culiers de leurs Maîtres respectifs. De-là vient qu'il s'écoule un tems considerable à envoyer des courriers pour informer les Princes de ce qui se passe, & à attendre leurs instructions & leurs réponses.

En un mot à considerer les intérêts des Electeurs, leurs querelles & divisions mutuelles, leurs animosités domestiques, & les engagemens qu'ils ont avec les Etrangers, soit sur le fait de la Religion, soit pour leurs affaires particulieres, c'est un miracle si cet Empire chancelant subsiste long-tems, sur tout étant environné comme il est, & continuellement attaqué par trois puissans ennemis, qui sont le Roi de Suede, le Roi de France, & notre invincible Monarque, pour ne rien dire des frequentes incursions des Moscovites & des Tartares, non plus que des révoltes des Hongrois, Transilvains, Bosniens, Croates, & autres Nations qu'on compte pour membres de l'Empire d'Allemagne. Mais il abonde en hommes, en argent, & en toutes les autres choses necessaires pour soûtenir la guerre; n'y ayant point au monde de pays plus riche & plus peuplé que l'Allemagne.

Sage Hamet, quand le tems déterminé sera venu, Dieu se servira des vrais Croyans pour abattre l'orgueil de ces Infidéles. Les richesses de l'Occident deviendront la dépouille des Héros d'Orient; & la posterité de Seth prendra racine dans les Villes de Japhet.

Puisse-tu vivre jusqu'à ce tems là, pour triompher à la faveur de la gloire de la maison d'Ismaël, qui sera élevée à un periode de grandeur

grandeur, bien au-dessus de celui où elle a été par le passé.

LETTRE XII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Sur son chagrin & sa mélancolie, & sur le plaisir qu'il a d'écrire à ses amis.

LE souvenir que j'ai de toi, est comme l'odeur de l'encens, & aussi rejoüissant pour moi que du vin de Tenedos dans une coupe de pur or. Quand mon cœur est presque accablé de mélancolie, que je ne trouve aucun plaisir en compagnie, & que les Elemens mêmes dont je suis composé, me déclarent la guerre; quand la nuit me contraint de revenir au logis, soupirant comme si j'allois me confiner dans une prison; que la tapisserie de ma chambre me paroît triste, & ne présente à mes yeux que d'horribles Tragedies: Quand en un mot tout ce qu'il y a dans la Nature me paroît noir & sinistre, c'est alors, cher ami, que je pense en toi, & cette pensée me réjoüit. Ta chere idée est un parfait Talisman, qui opere des merveilles sur mon ame. Il la charme ou la décharme selon que son état le réquiert. Ni frayeurs, ni chagrins, & autres passions mélancholiques, ne peuvent tenir contre cette charmante idée. Si-tôt qu'elle paroît, adieu les funestes réflexions, & les cruelles chimeres qui disparoissent comme les nuages du matin devant le Soleil. Tu es une forte tour ou une citadelle, où je trouve un asile qui me met

à couvert de la fureur de mes ennemis ; une Forteresse imprenable, bâtie sur le sommet d'un haut rocher, d'où je puis regarder mes persécuteurs avec mépris ; & me posseder moi-même par une tranquillité parfaite.

Je n'ose dire à personne ce que je pense, non-même à des Musulmans, parce que je crains les fâcheuses suites, tant est industrieuse la malice de la plûpart des gens, & attentive à profiter des occasions qui se présentent de faire du mal. Quant aux Infidéles, je ne leur parle presque que d'histoires. Je suis contraint de faire, & de faire bien le Chrétien zélé & le Catholique : Mais Dieu sçait si mon cœur est d'accord avec mes paroles & mes actions. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Sceptiques parmi les Chrétiens, aussi-bien que parmi les vrais Fidéles ; mais ils se tiennent clos & couverts ; car le blasphême, ou ce qui passe ici pour tel, est un crime qu'on punit de mort sans miséricorde.

Je me trouve quelquefois avec des gens d'esprit & de candeur ; & c'est alors que je puis parler à cœur ouvert, & comme un homme qui doute de plusieurs choses, que d'autres croyent sans hésiter. Mais bien loin d'oser nous fier trop les uns aux autres, nous nous défions même de l'air qui emporte nos paroles, après nous avoir aidé à les former, & nous craignons que quelque Démon envieux n'en attrape le son en passant, & ne le porte par réverbération aux oreilles de quelqu'un pour nous perdre. En effet, il y a par-ci par-là dans les Elémens, certains échos toujours attentifs à ce que disent les mortels. Si quel-

quelqu'un d'eux peut attraper une ſeule ſillabe pour faire du mal à un homme, il eſt gros juſques à ce qu'il s'en ſoit déchargé. Cependant ils ne font ſemblant de rien, & ſans bruit ils débitent leurs contes en ſecret ; tantôt durant le ſilence de la nuit, lorſque tout dort d'un profond ſommeil ; tantôt lorſque les hommes méditent avec attention les ſecrets de la Nature : car ce n'eſt qu'aux Sages, aux Nobles, & aux Grands, qu'ils révelent ces choſes, parce qu'il n'y a que ceux-là ſeuls qui ayent des oreilles pour les entendre. Ils fréquentent les chambres des Princes & des Rois, pour leur apprendre des nouvelles par ſonges. Ce ſont les plus diligens Couriers du monde ; car ils ont des aîles, & volent en un moment d'une Cour à l'autre, & ſont continuellement occupés à ſouffler aux oreilles des grands Politiques, auſquels ils découvrent les ſecretes intrigues des ennemis étrangers & domeſtiques. De-là vient que les conſpirations des rébelles ſont ſouvent éventées, quoiqu'elles ſoient conduites avec tout le ſecret poſſible. Ils viſitent de tems en tems les cabinets des Philoſophes, & de ceux qui aiment les ſciences, gens d'un eſprit profond, & dont les idées ſont volatiles & pures, & les imaginations vives & fécondes. Ils développent à ceux-ci les myſtéres de la Nature, & leur apprennent ce qui doit arriver. Ils forment une idée des évenemens éloignés & inconnus, & l'impriment ſur l'eſprit ſouple des Prophétes & ſaints hommes, auſquels ils donnent des préſages de ce qui arrivera bien-tôt de bon ou de mauvais à eux ou aux autres ; car ces corps toujours occupés,

ſont

ſont les filles de la grande ame du Monde, & ils ont naturellement une connoiſſance univerſelle de tout ce qui arrive dans les Elémens. Il eſt vrai qu'ils ont cela de commun avec les mortels, qu'ils deviennent ſçavans par l'étude & par l'expérience, à cela près qu'il leur en coute beaucoup moins de tems qu'à nous. Leurs corps aëriens n'oppriment pas ſi fort leurs facultés intellectuelles, que nos corps groſſiers & charnels oppriment les nôtres. Nous ſommes forcés à fuir & à labourer, à ſemer & herſer, pour récueillir un peu de ſcience. Notre terroir eſt ſtérile, & il faut le cultiver avec ſoin & dépenſe, avant que de pouvoir faire une récolte ſupportable, qui mérite le nom de connoiſſance ſolide. Mais ces habitans de l'air n'ont qu'à être purement paſſifs, pour apprendre d'abord toutes choſes. Car la Sageſſe éternelle erre dans l'Univers, cherchant quelqu'un qui veuille ou qui puiſſe recevoir ſes belles impreſſions. Elle ſe retire volontiers dans les ames recueillies par la ſolitude, & les remplit de ſes rayons. Ainſi les génies plus ſublimes de l'air, s'échauffent à ſouhait à la lumiere intellectuelle, parce que leurs corps ſont d'une matiére très-ſubtile & très-pure : au lieu que des mortels doivent s'eſtimer bienheureux d'en être éclairés par parcelles. Elle ne brille en nous qu'au travers des ouvertures de notre corps matériel, & c'eſt même rarement que nous recevons ſes rayons en droiture. Peu de gens peuvent ſe vanter d'avoir ce privilége. La plûpart ne marchent que dans l'incertain crépuſcule de l'opinion, ou tout au plus qu'à la faveur d'un foible & languiſ-

guissant rayon de la raison humaine ; qui semblable à la Lune, ne nous porte la lumiere originelle de la science, que par réfléxion & après coup, c'est-à-dire, que nous sommes contraints d'avoir recours aux Livres, à la conversation, & à l'expérience.

Tu me pardonneras, généreux Hali, la confusion & le désordre qui régnent dans cette Lettre, si tu considéres que je l'ai écrite dans le fort de ma mélancolie : Car étant fort chagrin & offusqué d'un gros nuage d'idées sombres & obscures, que diverses passions faisoient entrebattre dans mon esprit harassé, je n'ai point trouvé de meilleur moyen pour me sauver de cet orage, que de te t'écrire, sçavant ami, dans la seule vûe de t'informer de mon état. Qand j'ai commencé, je ne sçavois ce que j'avois à dire : mais j'ai trouvé du soulagement d'écrire à l'avanture, tout ce qui m'est venu dans l'esprit pour décharger mon cœur, & dilater ma rate. Mais le reméde spécifique à ma douleur étoit de t'écrire, cher Médecin, dont le seul souvenir est un Catholicon à l'épreuve de toutes mes maladies.

Adieu Esculape des Ottomans. Puisse-tu vivre éternellement.

LETTRE XIII.

A Musu Abul Yayhan, Professeur en Philosophie à Fez.

Continuation de la description de Constantinople.

TU verras que je suis homme de parole, & homme à tenir ce que je promets, puisque cette Lettre ne contient qu'une plus ample description de Constantinople, que je m'étois engagé de te faire, en finissant la derniere Lettre que tu as reçûe de moi.

Cette fameuse Ville a seize mille de circuit, & contient neuf cens mille Habitans. Trois bras de mer la divisent en autant de parties, qui forment presque une figure triangulaire. Les remparts sont d'une hauteur incroyable, & renferment sept montagnes dans leur enceinte. L'une est près du Serrail du Grand Seigneur; l'autre au coin opposé de la Ville, qui conduit à Andrinople. Il y a entre les deux autres une grande plaine, qu'on nomme la grande Vallée. On voit dans cette Vallée un Aquéduc, d'une invention & d'une structure admirable. C'est un ouvrage de Constantin le Grand, qui par ce moyen conduisoit l'eau dans la Ville de sept mille de distance. Soliman II. l'aggrandit en faisant ouvrir un courant d'eaux à deux mille au-dessus de la source de Constantinople, qui coule dans la Ville par sept cens quarante tuyaux, sans compter ceux qui servent aux Mosquées, aux bains, & aux maisons de purification.

A

A l'extrémité de la Ville on voit une Forteresse antique, qu'on appelle le Château des sept Tours; ouvrage d'une architecture inimitable. Il y a une garnison de deux cens cinquante hommes, dont aucun n'oseroit mettre le pied hors de la porte du Château, sans la permission du Grand Visir; à moins que ce ne soit deux certains jours de l'année, c'est-à-dire, le premier jour du Beiram, & du Ramezan.

Les Empereurs Ottomans gardoient autrefois dans ce vieux Château leurs Trésors, leurs armes & munitions, leurs Livres, & tout ce qu'ils avoient de précieux. Mais Amurat fils de Soliman II. fit transporter tout cela dans le Serrail, où il a toujours été gardé depuis. Ce Château sert à présent de prison, & c'est-là où l'on met les Rois & Princes, que les vrais Fidéles ont fait prisonniers; comme aussi les Bachas rébelles, & autres personnes de qualité. Ce fut-là que Coresqui Vaivode de Moldavie fut enfermé l'an 1617. de l'Ere des Chrétiens. Ce fut aussi l'an 1622. de la même Ere, que les rébelles Janissaires emprisonnerent là Sultan Osman leur Souverain, & l'y étranglerent quelque tems après.

Il y a plus de deux mille Mosquées, Oratoires, & Tombeaux, dans l'enceinte des murailles de Constantinople. Je t'ai déja fait dans ma précédente la description de sainte Sophie. Il ne me reste à présent que de parler des quatres autres, qui ont été bâties par quelques-uns de nos premiers Empereurs. La premiere & la principale fut bâtie par Sultan Mahomet II. pour té-

moigner à Dieu sa reconnoissance de la prise de Constantinople. Cet édifice est magnifique & bâti sur le modéle de sainte Sophie. Le Fondateur fit bâtir autour de cette Mosquée cent belles chambres pour les Emaums & Mollas qui y font le service , & pour y recevoir les Etrangers de quelque Nation ou Religion qu'ils soient. Il fit faire aussi cinquante autres chambres pour l'usage des pauvres, & assigna à cette Mosquée soixante mille ducats de revenu annuel.

La seconde Mosquée fut bâtie par Bajazet **II.** fils de ce Mahomet. La troisiéme par Soliman **I.** Et la quatriéme par Soliman le Magnifique, Ces trois derniers Princes sont enterrés dans les trois Mosquées, dont ils sont les Fondateurs, sous des monumens d'une superbe figure. Une infinité de lampes brûlent sur eux & autour d'eux jour & nuit, pendant que certains Mollas prient continuellement tour à tour, pour les ames de ces illustres morts.

Mais la derniere de ces Mosquées, qui fut bâtie comme j'ai dit, par Sultan Soliman, surpasse toutes les autres, & ne céde rien à sainte Sophie pour la richesse du Marbre, du Porphire, & autres excellens matériaux.

Les Grecs ont quarante Eglises & Chapelles à Constantinople, où se fait le service Nazarien. Les Arméniens en ont quatre. Ceux de l'Eglise Latine en ont une, & un Collége qui lui est annexé pour un certain nombre de Jésuites. Elle est à Pera, qui est une espece de Fauxbourg de Constantinople.

Les Juifs y ont beaucoup de liberté. Ils demeu-

meurent tous dans une même quartier, qui occupe neuf grandes rues ; ils ont trente-huit Sinagogues.

Les remparts de la Ville sont en fort bon état, & doubles du côté de la terre. Il y a dix-neuf portes, dont l'une s'appelle la Sainte, à cause d'un grand nombre de saints personnages Chrétiens, qui sont enterrés dans une Chapelle qui en est tout proche. Ce fut par cette Porte que Mahomet II. y fit sa triomphante entrée, dans le dessein, à ce qu'on dit, de profaner la prétendue sainteté du lieu, & d'insulter aux faux Dieux, venant comme il faisoit, pour établir la Loi & le culte du seul vrai Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre.

Il y a dans la Ville quantités de Monumens antiques, comme Piramides, Obelisques, d'une figure & d'une invention admirable. On voit en un endroit trois serpens de marbre, qui s'étendent à la hauteur de deux hommes, & s'entortillent l'un avec l'autre. On dit qu'ils furent faits par un Magicien, dans un tems où les Habitans souffroient beaucoup des serpens vivans ; & qu'ils en furent délivrés par le moyen de cet enchantement.

Mahomet II. blessa au cou un de ces Serpens, en passant à cheval dans la Ville, après qu'il s'en fût rendu maître. Voyant l'horrible idole, & supposant avec raison, que c'étoit l'ouvrage de quelque Magicien, il fut saisi d'un saint zéle & d'une sainte indignation : baissant donc sa lance, & donnant des éperons à son cheval, il courut à toute bride, & fit au cou d'un de ces

Serpens, la cicatrice qu'on y voit encore aujourd'hui.

Il y a au même lieu une fort belle colomne bâtie à la rustique, comme on parle. Les marbres dont elle est composée, sont attachés ensemble sans mortier, ni bitume, ni autre ciment. Il y a en dedans un dégré tournant, par lequel on monte jusqu'au sommet.

Les Grands de l'Empire s'exercent à cheval dans le lieu qu'on nomme l'Hippodrome, & quelquefois le Grand Seigneur même y monte des chevaux, sur tout les jours de grande Fête.

Il y a tout autour de l'Hippodrome plus de deux mille boutiques de Tailleurs ou Fripiers, pour l'usage de ceux qui veulent faire racommoder & dégraisser leurs habits, ou en avoir de propres à bon marché. Cependant ce commerce, tout méprisable qu'il est, produit tous les ans au Grand Seigneur, onze mille séquins pour les droits de Douane. Tu peux juger par-là des autres revenus qu'il tire des autres lieux d'un si vaste Empire.

Il y a plus de quarante mille Magazins & boutiques de Marchands, de Fripiers, de Quinquailliers, Revendeurs, & autres gens de pareille profession. Chaque métier a son Bazar ou Marché, suivant la qualité des marchandises qu'il vend. Mais y en a un bien plus considérable que tous les autres, qu'on nomme Baystyan, qui est celui des Orfévres, des Jouailliers, & de ceux qui se mêlent en quelque maniere, de marchandises fines & riches. Cette Place est entourée

rée d'une forte muraille de six pieds d'épaisseur, & se ferme toutes les nuits par quatre portes doubles; ce qui se fait aussi en d'autres tems, si la nécessité le requiert: de sorte que ce lieu ressemble à une petite Place bien fortifiée.

Il y a à ce riche Marché une galerie où piazza, soutenue par vingt-quatre colomnes. Il a sous cette galerie une infinité de petites boutiques de six pieds de long, & de quatre de large. C'est-là que toutes ces précieuses marchandises sont exposées en vente sur des tables ou comptoirs, & qu'elles éblouissent par leur éclat, les yeux des passans.

Tu peux juger aussi des gros gains que font ces Marchands, par ce qu'ils payent au Grand Seigneur, pour la simple permission de vendre en ce lieu-là. J'ai connu particuliérement un homme, qui donnoit pour cela deux mille francs par an; & il me dit que personne ne pouvoit l'avoir à moins que par grande faveur, ce qui se faisoit fort rarement, sans compter que le rabais qu'on lui faisoit, étoit bien peu de chose.

En revenant de ce Marché par un certain chemin, on voit une riche colomne de Porphire liée avec des cercles de fer; & un peu plus loin vous en voyez une autre encore plus magnifique. Celle-ci se nomme la colomne historique, parce qu'on y a gravé tout autour des figures humaines. Il y a aussi un dégré à vis, qui monte depuis le bas jusqu'au haut; mais il est fort délabré, & il courroit risque de tomber s'il n'étoit soutenu par de gros cercles de fer.

Le Palais de Constantin le Grand est une

antiquité qui mérite d'être vûe. Cet édifice est de la derniere richesse, & recommandable d'ailleurs en ce qu'il est situé dans un endroit de la Ville, où l'air est le plus pur & le plus sain.

Outre le Marché des Orféyres, &c. il y en a encore un autre fermé de murailles, avec une galerie soutenues par seize colomnes. C'est-là où se vendent toutes sortes de soyeries. A quelques pas de-là est la Halle où l'on vend les Esclaves. Ce commerce est si lucratif, que ceux qui le font payent tous les ans au Grand Seigneur seize mille séquins.

Les Cabartiers, Traiteurs & Vivandiers, qui vendent du Vin aux Chrétiens & aux Juifs, & en cachette aux Musulmans, payent tous les ans cinquante-huit mille sept cens quatre-vingt huit séquins. Les Poissonniers de Constantinople qui demeurent le long du Quai, payent annuellement vingt-neuf mille trois cens nonante-quatre séquins. Le Marché au bled où se vend toute sorte de grains, de légumes, de farines, & de fleurs, paye à l'Epargne quatorze bourse d'argent par an; chaque bourse valant six cens trente-trois séquins. Les Marchands Egyptiens qui portent vendre leurs Marchandises du Caire à Constantinople, payent vingt-quatre bourses. Ce que payent annuellement les Vaisseaux Marchands étrangers, va à cent quatre-vingt bourses d'or. J'ai déja dit la valeur de chaque bourse. Les grandes Boucheries qui sont hors de la Ville, payent trente-deux bourses. Ces Boucheries sont servis par deux cens Bouchers, qui ont sur

eux

eux un Préfet ou Maître ; sans le consentement duquel personne n'oseroit tuer la moindre bête, à moins que ce ne fût pour le Corban. On a dit ailleurs ce que c'est que ce Corban. Ce Préfet a une si grande autorité, que les Juifs mêmes sont obligés de lui demander permission de tuer leurs propres bêtes à leur maniere. La raison pourquoi la tenir nette, & pour empêcher qu'elle ne soit souillée de sang.

Il seroit impossible de supporter le prodigieux revenu que le Grand Seigneur tire de la vente des moutons & des bœufs de Hongrie, qui se fait durant la dixiéme & onziéme Lune. Mais tu jugeras qu'il est fort grand, si tu considéres qu'il y a des jours où il se vend vingt-cinq mille bœufs, & quarante mille moutons.

Il n'est pas plus aisé de calculer ce qui lui revient de la vente des Maisons, des Bateaux, des Galeres, des Saïques, & autres Vaisseaux de plus grande capacité. Outre qu'un si long détail seroit trop ennuyeux dans une Lettre. Que dirai-je du tribut que les Juifs & les Chrétiens payent, & qui va tous les ans à des sommes prodigieuses? Je n'aurois ni assez de tems, ni assez de papier, ni assez d'encre, ni même assez de patience, si je voulois entrer dans un détail si circonstancié.

Tu pourras faire un jugement juste des immenses richesses que le Grand Seigneur posséde, quand tu sçauras qu'il y a une Monnoye dans la Ville Impérial, où quatre cens hommes sont continuellement occupés à fabriquer de nouvelles especes. Ils ont sur eux un Inspecteur ou

Président, pour conduire l'ouvrage ; mais il faut que ce Président soit Grec d'origine; parce que cette charge est un privilege spécial, que nos généreux Empereurs ont accordé à cette Nation. La raison de cela, est que les mines d'or & d'argent sont dans l'Empire de la Gréce. Ainsi il n'y a que les Grecs qui puissent être admis à cette curieuse Manufacture.

L'Inspecteur est obligé d'envoyer tous les mois au Serrail dix mille séquins d'or, & autant en argent ; car le Sultan veut qu'il y ait toujours dans son Palais une grande quantité de nouvelle monnoye.

Suis assûré, sage Musu, que Constantinople est le grand Trésor, ou la grande Banque de toute la Terre ; le lieu où toutes les richesses de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion, & du Midi, sont refondues & entassées comme dans leur véritable centre. Mais j'ai encore bien d'autres choses à te dire de cette glorieuse Ville. Ce sera le sujet d'une autre Lettre. Je viens précisément de me souvenir d'une affaire pressante que je ne puis pas négliger d'un moment. Ainsi je prens congé de toi avec précipitation.

LET-

LETTRE XVI.

A Mehemet Eunuque rélégué au Grand Caire en Egypte.

Il l'entretient de l'excès de sa mélancolie, au sujet d'une femme.

JE ne sçai si c'est un effet de la mélancolique Lettre dont tu m'as honoré, ou un effet de mon mauvais tempérament ; mais je sçai bien que je suis au désespoir, & résolu de mourir. Je suis ennuyé de tout ce que j'ai eu au monde jusqu'ici ; & je n'espere pas de plus grande satisfaction, quand j'aurois encore mille ans à vivre. Tous les plaisirs ne me paroissent que la même chose, sous des formes différentes ; & ils ont tous cela de commun, qu'ils me laissent dans la même affliction où ils m'ont trouvé, & souvent dans une plus grande. Preuve suffisante pour convaincre un homme d'esprit, qu'il doit mourir en cherchant le repos.

Ce Monde n'est qu'un cercle d'ombres & de fantômes, & même un cercle enchanté : Toute notre vie est pleine de vanité & d'erreur. La fortune de tous les hommes n'est qu'une répétition de l'avanture d'Ixion : Nous faisons la cour à des nuées que nous prenons pour des Divinités, & nos plus charmantes jouissances ne sont que de pures chimeres.

Il est certain que ce Monde visible n'est qu'une belle apparence, une pompeuse emblême, un riche tipe de la région invisible, qui est la mere des

des esprits. Que n'est-il permis à un mortel de faire sortir son ame du long & ennuyeux exil où elle est ici-bas, & de la renvoyer dans son Pays natal, qui est le Royaume des divines idées! Si cela étoit, je me jetterois bien-tôt dans l'abîme inconnu. Mais nous devons payer de résignation, sans nous trop embarrasser des moyens de soutenir nos différentes destinées, & attendre avec patience l'heure de notre départ; car c'est en vain que nous pensons à avancer ou à retarder notre destinée. D'ailleurs, autant que nous en pouvons juger, notre état futur sera peut-être pire que le présent. Tout est plein d'une mystérieuse obscurité. Ainsi, cher Mehemet, défaisons-nous toi & moi, je t'en prie, de tout souci & chagrin inutile: Sois aussi gai que doit être un homme sage; & quand tu sentiras approcher cette humeur noire, aye soin de l'éviter, & de t'en mettre à couvert à la faveur d'une bonne compagnie. Le Vin & la Musique sont d'excellentes armes pour se défendre contre le noir Démon de la mélancolie. Mais je te conseille de fuir les femmes, car elles ne feront que te rendre plus malade.

C'est une femme qui m'a causée ce mouvement de douleur, femme que j'ai trop aimée: mais elle est ingrate, fausse & cruelle; elle se fait un plaisir singulier de me tromper par de fausses démonstrations d'amour & d'amitié, & de me détromper ensuite. La même langue qui ne me dit quelquefois que des douceurs & des choses obligeantes, ne me parle en d'autres tems qu'avec mépris, défiance, & dédain.

Tu

Tu feras furpris qu'un homme de mon âge ait encore de la paffion pour le Sexe. A te parler franchement, mon ami, il m'eft impoffible de bannir de mon cœur une affection qu'il a cherie depuis plus de trente ans. Nous aimons naturellement le Sexe, & cet amour eft un feu, qui ne s'éteint qu'avec notre vie. Il eft même fouvent plus ardent dans la vieilleffe que dans la jeuneffe, quoiqu'il ne foit pas de fi longue durée. Il en eft comme d'une lampe, dont l'huile eft prefque confumée. La flâme ne trouvant plus fa nourriture accoutumée, s'élance & brûle tout de nouveau, comme fi elle avoit envie de fe foutenir un peu plus long-tems; elle pétille & brille avec plus de bruit & d'éclat qu'auparavant; mais elle s'éteint incontinent. On peut dire la même chofe de l'amour; plus nous fommes près de notre fin, plus il commence à nous tourmenter, & à exciter dans nos ames des mouvemens de défir de chagrin.

Réfervons toi & moi, cher Mehemet, notre affection pour les belles & conftantes filles du Paradis, qui ne regarderont jamais d'autre homme que le leur. C'eft fans contredit une partie de la fouveraine félicité.

LET-

LETTRE XV. 1674

Au Seliĉtar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Des Conquêtes des François en Lorraine, en Alsace, en Brabant, en Flandres, en Catalogne, & ailleurs. Rélation de la fameuse Victoire remportée par le Maréchal de Turenne, sur les Impériaux près de Strasbourg.

Cette campagne a été terrible pour les Allemans & autres Alliés. Quand ils se sont mis en Campagne au commencement du Printems, ils avoient soixante mille hommes effectifs; & à présent qu'elle est finie, & qu'ils s'en vont en quartier d'hiver ils n'en ont guére plus de vingt mille. De sorte qu'ils ont perdu les deux tiers de leur armée. Cependant les François toujours heureux & toujours vainqueurs, prennent des Villes & des Châteaux, réduisent des Provinces entiéres sous l'obéïssance de leur invincible Monarque, & étendent ses conquêtes du long & du large, en Franche-Comté, en Lorraine, en Alsace, en Brabant, en Flandres, en Catalogne; & même jusques aux Isles de la Mer.

J'ai déja donné avis aux Ministres de la Porte de ce qui s'est passé de plus remarquable en divers endroits; si bien qu'il ne me reste à présent qu'à t'entretenir de la fameuse victoire, que le Maréchal de Turenne vient de remporter près de Strasbourg; victoire dont je ne sçaurois te don-

donner les particularités, ce qui aussi n'est pas, je crois, fort important. Je te dirai en deux mots, que l'Electeur de Mayence & les Bourgeois de Strasbourg voulant favoriser les Alliés dont l'armée montoit à quarante mille hommes, leur laisserent passer le Rhin, & ils penserent surprendre les François qui n'étoient pas plus de vingt-cinq mille hommes. Mais Monsieur de Turenne prévint leur dessein par sa vigilance & par sa bonne conduite, & tourna la fortune de la guerre de son côté. Ce sage Général considérant la supériorité de ses ennemis, ne jugea pas à propos d'engager toute son armée avec la leur, craignant d'être accablé par le grand nombre qui étoit supérieure au sien de près de la moitié. Il les attaqua donc par détachemens, & les harcela dans leur marche. Il eut le succès qu'il s'étoit promis; car il occupoit les postes & les défilés les plus avantageux. Il garnit les hayes de Troupes qui incommodoient les ennemis dans leur marche. Il en mit d'autres sur les pentes des hauteurs, à couvert derriere des brossailles qui bordoient les chemins creux par lesquels les ennemis étoient obligés de passer. Ces Troupes ainsi disposées incommodoient fort les ennemis, pendant que le reste de l'armée de Turenne les attaquoit en front. Par ces fréquentes escarmouches il leur tua beaucoup de monde, & couvrit les chemins de corps morts. Les Alliés voyant enfin qu'ils étoient embarrassés de tous les côtés, profiterent d'un certain bois, où ils se retrancherent, & furent long-tems sur la défensive, Mais les François les chasserent à la fin de cet

asile,

asile, & ce fut alors qu'on commença à se battre dans les formes. Le combat fut sanglant pour les Imperiaux ; car plus de trois mille des leurs demeurerent sur la place, outre ceux qui furent blessés & faits prisonniers. Ils perdirent aussi dix piéces de canon, & la terre étoit couverte de cuirasses, de halebardes, de piques, de mousquets, d'épées, & de toutes sortes d'armes que les Alliés laisserent en se retirant la nuit avec précipitation. La consternation fut si generale, que toute la Rhétorique des Officiers Allemans ne fut pas capable d'empêcher les leurs de fuir. Le Maréchal de Turenne a eu un cheval tué sous lui d'un coup de mousquet, sans avoir eu d'autre mal.

Ce Général heureux & sage sçait fort bien profiter de tous les avantages du tems, du lieu, & des autres circonstances qui se présentent dans la guerre. Il n'attaque jamais sans être assûré de la victoire, ou sans être sur au moins de se tirer d'affaire avec honneur. Les François disent d'ordinaire, que *si le Prince de Condé avoit un peu du flegme de Turenne, & que Turenne eût un peu du feu du Prince de Condé, il n'y auroit pas dans l'Univers deux pareils Generaux.*

Serenissime Aga, Dieu a dispensé ses dons par petites parcelles. Chacun a ses talens, & il est rare de trouver un homme dont les défauts ne balancent pas les perfections. Dieu veuille faire pancher la balance de notre côté.

LET-

LETTRE XVI.

A Mirmadolin Santon de la vallée de Sidon.

Discours Philosophique sur la pureté, sur l'abstinence des plaisirs, sur la vigilance. &c.

JE veux présentement me laisser aller aux idées sacrées, suivre les mouvemens de la Sagesse; je veux obéir aux inspirations de mon meilleur genie, & parler de choses qui ne sont pas propres aux oreilles vulgaires. Je ne veux pas jetter mes choses saintes aux chiens, ni exposer aux pourceaux ce que j'ai de précieux. Que le Forgeron travaille sur son enclume, & qu'à coups de marteau il donne au métail la forme qu'il lui plaît, les vapeurs perpetuelles du feu incommodent ses yeux, & quant aux choses spirituelles il est un veritable aveugle. Tel est le Charpentier: Il travaille son bois, il l'unit, & en coupe les nœuds avec sa coignée; il le scie en planches, & le polit ensuite avec le rabot: Il ligne & plombe son ouvrage, & le mesure avec regle & compas: Il fait les pieces en sorte qu'elles quadrent les unes aux autres; & quand tout est poli & ajusté à sa fantaisie, il le joint ensemble, lui donne la forme, & se réjouit du succés de son industrie & de son sçavoir-faire.

Ces Attisans & tous les autres occupent leur esprit à leur ouvrage, qui fait toute leur ambition: Et aprés qu'ils y ont donné la derniere main, ils mangent & boivent les fruits de leurs peines. Ils n'étudient point les paroles des hom-

mes illuſtres, & ne penetrent point les myſteres des paraboles obſcures : Ils n'ont point de pente qui les porte à rechercher la ſageſſe des Anciens, ou à mediter les enſeignemens des Sages. Ce n'eſt donc point à ces ſortes de gens que je veux parler de la maniere d'atteindre à la perfection : Ce n'eſt point non plus aux Lutteurs, aux Maîtres d'armes, ni aux Gens de guerre. Je n'ai guére plus d'eſperance de réuſſir auprès des Gens de matines, des Juriſconſultes, & des Courtiſans, & de tous ceux en un mot qui ſont embarraſſés dans les affaires du monde. Mais je m'adreſſe à un homme de bien & à un homme ſage, qui ſe connoît ſoi-même, & qui ſçait ce qui doit l'occuper en ce monde; qui conçoit la force des chaînes qui retiennent ſon ame dans cette vie mortelle, & qui ſçait le moyen de l'en débarraſſer. C'eſt à un homme de ce caractere à qui je parle, & non à ceux qui dorment dans leur létargie, & qui ne veulent point s'éveiller.

Il eſt certain qu'il eſt auſſi impoſſible que la ſeule & même maniere de vivre convienne aux differentes humeurs & conditions des hommes, qu'il l'eſt de diſpoſer un homme au ſommeil, & de le tenir éveillé en ſe ſervant des ſeuls & mêmes moyens. Un homme qui voudroit dormir durant tout le cours de ſa vie, s'il y avoit quelqu'un aſſez extravagant pour cela, devroit faire proviſion des choſes propres à faire dormir; Et au contraire celui qui veut être vigilant & actif, doit ſe munir des choſes qui chaſſent le ſommeil. Le premier donc doit s'abandonner à la gourmandiſe, à l'yvrognerie, & à la crapule: Il doit avoir une

une maison sombre, un lit molet & spacieux, & se servir de tout ce qui peut assoupir, comme parfums endormans, potions, &c. Mais l'autre doit être toujours sobre, boire avec moderation, & manger peu. Sa maison doit être claire, son air serain, sa douleur sensible, son lit dur & petit, & mal propre au repos.

Mais soit que les mortels soient en lieu où ils doivent perpetuellement être sur leurs gardes, soit que toute leur vie ne doive être qu'une nuit de sommeil, c'est une chose qui n'est connuë qu'aux personnes de ton caractere, qui ont découvert la trompeuse magie du corps, & comment l'ame est enchantée en ce monde, qui ont trouvé la naturelle activité de l'esprit, & comment il se laisse affoiblir par les secrets opiats qui se cachent dans la matiere.

Pendant, heureux Santon, que nous sommes dans ce monde des ombres, nous sommes de vrais exilés, des bannis de notre patrie naturelle, qui est le monde des substances réelles. Plus nous nous enfonçons dans la matiere, plus nous éloignons-nous de notre veritable patrie, errans dans les deserts inconnus d'une terre enchantée, où nous n'avons commerce qu'avec des Spectres, des Fées, des Démons, des Lutins, & autres apparitions trompeuses. Car tout ce qu'il y a dans ce monde visible n'est que fausseté, qu'illusion, que comedie, qu'un tas d'ombres renversées & colorées d'un petit rayon du monde de lumiere.

Puis donc que nous n'ignorons pas ces choses, hâtons-nous de regagner notre sejour naturel,

dépouillons-nous des habitudes étrangeres que nous avons prises par imitation dans le lieu de notre pélerinage, & nettoyons nos esprits de toutes les mauvaises qualités qu'ils ont contracté sur la terre : Défaisons-nous des affections corrompues, des desirs criminels, des inclinations dereglées, & de toute opinion vaine & fausse. Lorsque nous serons une fois déchargés de ces pesans fardeaux, nos ames s'éleveront aisement, & ne cesseront de voler qu'elles ne soient appuyées sur les branches du Paradis. Qu'y a t-il de plus grand que l'ame d'un homme qui est une fois éveillé du sommeil de cette vie mortelle ? Quel mépris n'a-t-il point pour les biens de la terre ? Il ne soupire que pour les délices célestes. Comme le fer se tourne & s'approche amoureusement de l'Aiman ; de même l'ame est attirée par l'Essence premiere, qui est sa source & son centre.

Il y a deux sortes de chaînes qui attachent l'ame aux choses de la terre, qui l'appesantissent & engourdissent comme si elle étoit yvre d'un poison mortel, & qui lui font oublier la faculté de la contemplation qui lui est naturelle. L'une est le plaisir, & l'autre la douleur. Nos sens les produisent toutes deux, aussi-bien que la prévention, le caprice, l'opinion, la memoire, & les desirs qui accompagnent nos sens. Ce sont ces choses qui mettent l'ame hors de sa situation naturelle, & qui l'empêchant d'aimer la seule Essence qui merite veritablement de l'être. Cela étant nous devons nous abstenir des choses sensibles autant qu'il dépend de nous, & éviter

tous les objets capables d'irriter nos desirs criminels, & alterer notre raison.

Combien produit le goût d'étranges affections, qui lient l'ame d'un double lien, pendant que le haut goût des viandes savoureuses lui tend des pieges sur le palais, & que les crudités, effets de l'indigestion la précipitent dans le ventre par maniere de dire, où elle demeure comme dans une prison, jusques à ce qu'une sainte abstinence la remette en liberté.

Le toucher arrache souvent l'ame peu précautionnée de ces forts intérieurs, la dupe par de flateuses amorces, & la porte par de fausses promesses de plaisir à se promener dans le corps pour prendre l'air. Elle n'est pas plutôt en pleine campagne, s'il m'est permis de parler ainsi, qu'une embuscade de desirs criminels, de concupiscences, de troubles, de craintes, de soucis, d'amour, de joye, de douleur, & autres passions, fondent tout à coup sur elle, & la font prisonniere. Combien est-il donc necessaire d'être toujours sur nos gardes, & de ne nous pas endormir dans une dangereuse securité? Nous ne devons pas non plus être temeraires, & aller étourdiment au combat, lorsqu'il vaudroit mieux pour nous de l'éviter de peur qu'au lieu d'en sortir victorieux, nous ne fassions voir notre foiblesse & notre imprudence.

O homme parfait! tu vois ces choses plus clairement que moi. Ce n'est pas aussi pour te les apprendre que je t'écrit, mais pour me les confirmer en rassemblant ainsi mes idées dispersées, & les mettant en ordre. Si tu veux

avoir la bonté de me faire sçavoir ce que tu penses là-dessus, je recevrai ton heureuse Lettre comme un Oracle.

Cependant puisse le Ciel avoir égard à ton innocente vie, & te garantir des accidens qui menacent tous les hommes. Dieu veuille exaucer tes prieres, & récompenser tes bonnes œuvres. Que ta fin en un mot soit comme celle d'Enoc, qui ne vit point la mort, & qui fut transporté tout vivant dans le Paradis.

LETTRE XVII.

A Ali Bassa.

Guerre avec l'Espagne. Plusieurs Places prises par les François. La conspiration du Chevalier de Rohan, & autres, découverte & punie, & par ce moyen le dessein des Hollandois devient inutile.

IL paroît visiblement que les armes des François ne sont pas faites pour la rouille. Ils ne manquent pas de sujet pour être toujours en action. Les Princes & Etats voisins prennent leurs tems pour affronter ce Monarque, & quelquefois ils l'attaquent conjointement. Il est certain qu'ils envient & craignent le bonheur naissant de la France, & c'est pour cela qu'ils mettent en œuvre & la ruse & la violence pour traverser son élevation.

Le Gouverneur des Pays-Bas Espagnols ayant fait divers actes d'hostilité, sans qu'il y eût esperance d'en avoir réparation, le Roi de

France s'est trouvé obligé de déclarer la guerre à l'Espagne.

Cela s'est fait tout nouvellement, & le Duc de Navailles en même tems a été envoyé en Flandres avec une armée. Il a pris peu de jours après son arrivée la Ville & le Château de l'Aubespin, les Villes de Pesmes & de Mornais, le Château d'Oigny, & les Villes de Grai & de Vezoul.

La derniere est une Place importante. On l'appelle la porte de la Lorraine, & la fausse porte de la Franche-Comté. Ce Monarque s'est rendu maître par ce moyen du Bailliage d'Amont, qui comprend plus de cinq cens Villages.

Les Espagnols voyant tant de progrés, & considerant qu'ils ne pouvoient arrêter par la force ouverte le cours des victoires de ce Prince, ont eu recours à un autre moyen, & se sont avisés de lui susciter des conspirations, & de faire des alliances avec quelques-uns de ses Sujets.

Ils étoient convenus avec le Chevalier de Rohan de lui donner tous les ans une pension de huit mille livres, & de lui faire un present de cinq mille pistoles, s'il vouloit les mettre en possession de Quilleboeuf, qui est une forte Place de Normandie.

Le Chevalier de Rohan s'étoit fait accroire & à eux aussi, qu'il pouvoit le faire aisément; mais il s'est trouvé qu'il avoit mal comté. Quelques-uns de ses amis disent qu'il n'a jamais pensé à tenir ce marché, son crédit étant trop petit à Quilleboeuf, & qu'il n'avoit pour but que

que de rétablir sa fortune en tirant par superchérie ces cinq mille pistoles des Espagnols. Quoiqu'il en soit, la conspiration a été découverte au Roi de France, qui a des Espions dans tout le Royaume. L'Infortuné Chevalier a été pris, & conduit à la Bastile; & convaincu de trahison; il a été condamné à perdre la tête, ce qui a été executé.

Le Marquis de Villars & le Sieur de Pereau ses complices ont subi la même peine. Un autre Seigneur François de la faction a été tué en se défendant contre ceux qui avoient ordre de l'arrêter. Ces gens-là avoient entrepris de livrer les autres Places fortes aux Hollandois, qu'on prétend être les Aggresseurs dans cette guerre.

Si leur conspiration avoit réussi, il n'auroit pas été bien difficile de corrompre les autres Grands par les pistoles d'Espagne, & par ce moyen la troisiéme partie de la France auroit été venduë à un prix qui ne quadre pas au commerce des Rois. Il semble que les Hollandois & les Espagnols étoient sur le point de faire une descente en Normandie & en Bretagne, attirés qu'ils y étoient par les magnifiques promesses des personnes dont je viens de parler, & par leurs adherans, qui leur faisoit accroire qu'une grande partie de la Noblesse se joindroit à eux aussitôt qu'ils auroient mis pied à terre & qu'ils n'avoient aucun sujet de craindre de trouver de la résistance de la part des peuples, qui sont obligés de suivre la fortune de leurs Superieurs: Sans compter qu'ils sont toujours desireux de la nouveauté & du changement.

Il n'eſt rien de ſi abject, de ſi pauvre, & de ſi mépriſable que le Payſan de France. Il ne travaille que pour les autres, & a bien de la peine avec tout ſon travail à gagner du pain pour ſoi-même. En un mot les Payſans ſont abſolument les Eſclaves de ceux dont ils font valoir les terres, & de ceux dont ils les tiennent à ferme. Ils ne ſont pas plus opprimés par les taxes publiques & les Gabelles, que par les charges particulieres que leurs Maîtres leur impoſent, ſans compter ce que les Eccleſiaſtiques exigent injuſtement de ces malheureux. Ces vexations leur font ſouhaiter qu'il arrive une révolution dans le Gouvernement, dans l'eſperance que leur condition deviendra meilleure.

Ce fut en partie cela qui encouragea les Hollandois & les Eſpagnols à penſer à faire une invaſion en France : Autrement ils ſe ſeroient contentés de ſe tenir ſur la défenſive. Le Roi de France a affaire à pluſieurs ennemis puiſſans. L'Empereur lui donne de l'occupation ſur le Rhin. Le Duc de Lorraine allarme ſes nouvelles conquêtes, & fait diverſion de ce côté-la. Le Roi d'Eſpagne lui cauſe en Flandres de grandes dépenſes d'hommes & d'argent. Les Hollandois l'attaquent par mer, & voudroient bien l'attaquer par terre ; mais ils ne ſçavent par où s'y prendre. Cependant ce Monarque fait tête à tout le monde, ruine leurs complots & leurs intrigues, rend leurs armes inutiles, gagne tous les jours du terrein, & fait voir par une ſuite continuelle de victoires qu'il n'y a que ſa fortune qui fleuriſſe en Occident.

Le

Le Roi de Suede a fait certaines propositions de paix entre l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Espagne, les Etats de Hollande, & quelques Electeurs. Il a offert pour cet effet sa meditation, & a envoyé des Ambassadeurs au lieu dont toutes les Parties étoient convenuës pour tenir les conferences commodement. Les autres Princes interessés dans cette guerre y ont aussi fait venir leurs Ministres. Mais il semble que le Marquis de Grana Ambassadeur de l'Empereur, ait fait un affront sanglant à Guillaume de Furstemberg, Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne.

La Cour de France en a été vivement touchée, & regarde cette action comme une violation manifeste du droit des gens. Le Roi a publié un Manifeste, où il accuse l'Empereur d'avoir fait faire cette insulte, & déclare en même tems, qu'à moins qu'il n'en fasse faire satisfaction, il rappellera ses Ambassadeurs, & se mettra en devoir de se faire faire justice à la pointe de l'épée.

Il s'est plaint au Roi de Suede de cette violence, & a fait avec lui une alliance étroite. Gustave a d'abord rappellé ses Ambassadeurs, & leur a donné ordre de protester contre l'action du Marquis de Grana, comme contre une violation du droit des gens. Autant en a fait le Roi de France: Et tout semble présager que l'Europe va être plus broüillée que jamais.

Les Catholiques Romains se font la guerre les uns les autres, & ne laissent pas d'être unis contre les Protestans, qu'ils regardent comme l'ennemi

l'ennemi commun, & qu'ils ne considerent guéres plus que les Musulmans font les Kisilbaschi Persans, qu'ils ont en exécration comme Heretiques abominables. Il y a aussi une Secte de Protestans qui cabale contre l'autre. Les Lutheriens haïssent & persecutent les Calvinistes, qui de leur côté rendent bien le change aux Lutheriens. Ces Infidéles ont donné dans le piege du Diable, de se mordre ainsi & de se manger les uns les autres. Ils sont dans un aveuglement extraordinaire & plongés dans un abîme d'erreurs. Ils sont environnés d'enchantemens: Leurs conducteurs sont des Sorciers & des Magiciens, & l'Enfer a part à tous leurs artifices.

Levez la tête, vrais Croyans, car l'heure approche où les anciennes Prophéties doivent être accomplies. Elles sont ces Prophéties: *Que le Dragon d'Orient fera la guerre à l'Aigle d'Occident, & la devorera avec toutes ses plumes.* Malheur à toi, terre de Japhet, l'an 1700. stile des Chrétiens.

Puisses-tu, venerable Bassa, qui n'es pas à moitié près aussi âgé que moi, puisses-tu vivre assez long-tems, pour voir ce grand évenement. Pour moi je cours à grands pas vers mes peres, vers la région du silence, vers la retraite éternelle, qui est un lieu où toutes les vanités de cette terre seront ensevelies dans l'oubli.

En attendant jouis de la vie pour être témoin de la grande révolution qui surprendra tout l'Univers.

LETTRE XVIII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De l'amour universel & Platonique que l'Espion a toujours eu en partage.

BEni soit Dieu de qui seul procede la santé, la longue vie, & l'immortalité bienheureuse. Il y a bien des fiévres, mais je n'ai jamais guéres été sujet à aucune, si ce n'est à celle de l'amour. A la verité je me suis fait une habitude de celle-là : Elle est devenuë une veritable fiévre étique, & c'est assûrément quelque chose de plus qu'une seconde nature. Je sens en moi je ne sçai quoi qui me porte perpetuellement à la douceur & à la tendresse Platonique. Rien n'est capable de me mettre en colere qu'un maraut opiniâtre & arrogant, qui étant descendu de quelque Boucher, de quelque vendeur de volaille, ou de quelque cuisinier graisseux, ne présage à le voir que meurtre & carnage, & ne parle que des cruautés, des injustices, & des violences qu'il médite contre les innocens. Quand on lui parle de pitié, c'est comme qui parleroit de famine à une homme qui meurt de faim. Mais si vous voulez le faire rire & le mettre de bon humeur, il n'y a qu'à lui dire comment il peut gagner du bien en opprimant la Veuve & l'Orphelin, ou augmenter celui qu'il a déja en ruinant des familles entieres. Il n'y a qu'à lui aprendre comment il peut dupper un jeune heritier innocent & crédule, ou surprendre

ſon voiſin par quelque marché. Son eſprit eſt mauvais & ſon cœur gâté. Je ne ſçaurois jamais m'accommoder d'un tel homme : Il y a entre nous une antipathie naturelle & une contrarieté immortelle. Mon eſprit eſt effrayé & ſe retire au dedans de moi, quand je vois un viſage de ce caractere : Mes membres deviennent foibles & languiſſans comme ceux d'un homme qui a touché un Torpille.

Il eſt certain qu'il n'y a point d'eſpeces de bêtes à quatre pieds, d'oiſeaux, de poiſſons, d'inſectes, de reptiles, ou autres choſes vivantes, dont la nature ne ſe trouve en l'homme. Quels juſtes rapports n'y a-t-il point entre le temperament du Renard & celui de certains hommes ? Il y en a d'autres qui ſont des Ours parfaits ſous la forme humaine. Ici vous rencontrez un Crocodile qui par des larmes feintes tâche à vous faire donner dans le piege pour vous devorer ; là rampe un Serpent qui tout entortillé s'inſinuë peu à peu dans votre affection ; & après que vous l'avez échauffé à force de bienfaits, il vous mord tout à coup, & vous pique d'une piqueure mortelle. On voit ſous le maſque de la forme humaine des Tigres, des Lions, des Léopards. des Panteres, des Loups, & en un mot toutes les bêtes feroces de l'Afrique. Il n'eſt pas difficile à un homme ſage de démêler leur complexion naturelle au travers de leur maſque emprunté. On diſtingue aiſément dans la phiſionomie le vice & la vertu. Chacun porte ſur ſon viſage je ne ſçai quels caracteres ſecrets, qui font connoître ce qu'il eſt. Il en eſt de même de

l'amour Platonique, qui pénetre avec des yeux d'Aigle tout ce que l'ame a d'aimable. Nous voyons d'un coup d'œil les qualités cachées des gens, & c'est souvent de-là que se forment des amitiés solides & durables. J'aime mes amis sans réserve: Et comme il y en a trés-peu parmi les hommes, j'en fais des innocentes bêtes. Je tâche comme un Amant de les obliger, & de gagner leurs cœurs par tous les offices d'amitié & de tendresse que je suis capable de leur rendre. Je supporte avec patience leurs méchans tours, jusques à ce que j'aye vaincu leur ferocité par une constante perseverance. Lorsque nous commençons à nous bien entendre les uns les autres, elles me font à leur maniere mille doux retours de reconnoissance. Quand je suis mélancolique elles tâchent de me divertir par quelque joli tour, comme si elles sentoient ma peine.

Mais comme mon amour est grand & fort, & qu'il cherche encore à s'étendre quoiqu'il s'éloigne toujours des hommes corrompus, je m'en vais dans les champs & dans les bois, & fais une Cour muette aux arbres & aux fleurs, & quelquefois même je m'entretiens en plaisantant avec les échos. Je languis sur les rivages d'un ruisseau, dont les eaux sont claires comme cristal, & je soupire pour un vieux rocher plein de mousse. Le chêne m'enflâme d'une sacrée passion, quand je vois son gros tronc & sa venerable ombre. Peu s'en faut que je ne me rende Druide pour l'amour de lui, & que je ne me retire dans son tronc cavenveux, où les favorables génies de l'air me rendroient visite, m'aprendroient

droient l'avenir, & m'inſtruiroient de tous les myſteres de la Nature : Car j'aime même ces Etres inviſibles, auſquels je dis ſouvent ma paſſion dans les bois, ou ſur quelque montagne, où les vents officieux tranſportent mes paroles, & m'en rapportent les réponſes ſecrétes. Mon ame alors eſt ravie en extaſe, & ſent une joye ſecréte de ce que les immortels ont daigné parler à moi. Je tombe dans de fréquens tranſports, & n'en reviens qu'après que le Soleil a fait la moitié du chemin de l'autre Hemiſphere ; & alors je prens la réſolution de paſſer la nuit dans cette aimable ſolitude.

Quand j'aurois la plume ou la langue de Ciceron & de Demoſthene, je ne ſçaurois exprimer comme il faut les plaiſirs que je ſens alors, de pouvoir libre & ſans embarras contempler pluſieurs heures de ſuite les mouvemens de la Lune & des Etoiles. O Dieu! quelles penſées, quelles méditations ne ſe préſentent point alors à mon eſprit : Mon ame ravie de joye eſt toute prête à rompre ſa priſon, pour jouir toute ſeule à l'avance des précieux avantages de l'éternité. Il me ſemble alors que j'entens le bruit des mondes céleſtes : Il me ſemble que je vois les actifs & laborieux habitans de la Lune & des Etoiles appliqués à leurs occupations journalieres, comme nous le ſommes ici-bas aux nôtres. C'eſt alors que j'ai un extrême dégoût pour les principes bornés des ignorans & des ſuperſtitieux. Je hais la ſeule penſée même de retourner à la Ville y profaner ma raiſon par les vaines converſations de fous entêtés d'eux-mêmes & des Idiots. Je

ſuis las de la vie, & je voudrois mourir au milieu de ces charmantes ſpeculations. Ceſt ainſi que je paſſe le tems juſques à ce que le jour commence à paroître; car alors comme Muſulman & comme Eſclave du Grand Seigneur je commence à ſonger à mon devoir. Je me lave au plus vîte au premier ruiſſeau, & me proſterne gayement en terre pour adorer la Source éternelle de toutes choſes. Après cela pleinement ſatisfait de ces plaiſirs nocturnes, je retourne à la Ville & reprens mes affaires conſiderant que je ne ſuis pas né pour la contemplation ſeulement.

Je te ſouhaite, ſçavant Hali, un bonheur parfait en ce monde, & une favorable tranſmigration après la mort; priant Dieu en même tems de me faire la grace de meriter un jour de jouir de ta compagnie en Paradis, où nous aurons la liberté de diſcourir plus au long de ces choſes, & avec plus de lumieres que nous n'en pouvons avoir ſur la terre.

LETTRE XIX.

A Kerker Haſſan Baſſa.

Il ſe plaint des infirmités de la vieilleſſe, & ſouhaite d'être rappellé de Paris.

QUelle raiſon a-t-on de me laiſſer plus longtems à Paris? D'où vient que les Miniſtres de la Porte font faire au Grand Seigneur la dépenſe inutile d'entretenir ici un vieillard qui ne vaut pas le pain qu'il mange? Cependant Dieu ſçait que je n'en mange pas beaucoup, & que

que je ne trouve aucun goût au peu que j'en prens. Mes repas ressemblent aux festins des tables enchantées, où les yeux sont regalés d'une belle & trompeuse apparence de diverses délicatesses, mais où l'estomac ne prend rien qui le contente; ni le corps rien qui le fortifie. L'imagination seule se nourit de ces plats fantastiques; pures ombres qui n'ont que l'apparence d'une viande solide, & qui laissent l'homme aussi affamé qu'elles l'ont trouvé. Il me semble bien aussi que je bois & mange; mais c'est avec si peu de goût pour le présent, & avec si peu d'avantage pour la suite, que tout cela ne me paroît qu'un festin chimerique, ou une collation que je fais en rêvant.

J'ai déja passé la grande année Climacterique de la vie humaine, puisque je suis entré dans la soixante-quatriéme de mon âge. Mes sens s'affoiblissent, & toutes les facultés de mon ame & de mon corps diminuent considerablement, & rapidement. Mes os sont las de porter leur fardeau accoutumé. Mes nerfs & mes muscles refusent de faire leur fonction ordinaire, ou du moins ma vigueur est considerablement diminuée. En un mot, les infirmités de mon corps m'ont rendu tout autre. Je suis devenu un animal à trois pieds, contraint que je suis de marcher avec un bâton, pour éviter la necessité de métamorphoser mes mains en pieds, & de ramper sur ces quatre membres.

Juge à présent, illustre Arabe, après ce que je viens de te dire, si je suis propre à servir le Grand Seigneur dans le poste où je suis. Pour

les intrigues de Cour, j'en ſuis tout-à-fait las. D'ailleurs, il n'y a plus ici de Richelieux & de Mazarins, dans l'eſprit deſquels je puiſſe m'inſinuer, ſous prétexte d'entendre & de ſçavoir traduire le Grec, l'Eſclavon, l'Arabe & autres langues Orientales. De plus, Oſmin le Nain qui m'aprenoit pluſieurs ſecrets, eſt mort. La mort a auſſi enlevé pluſieurs Courtiſans, avec leſquels j'étois fort familier. Ajoûte à tout cela, qu'Echimilia autrefois mon bras droit, eſt vieux & caſſé. Ce bon Juif étoit prompt, & avoit l'habileté neceſſaire dans toutes les affaires difficiles. Il étoit d'ailleurs auſſi fidéle que mon cœur, qui eſt à couvert du moindre juſte reproche d'infidélité. Ainſi tout cela bien conſideré, je ne vois pas quelle vûe les ſublimes Miniſtres peuvent avoir de me retenir ici.

Mon ambition n'eſt pas comme autrefois de voyager dans l'Inde, ni dans aucun autre Pays de l'Orient. Ma paſſion ne va pas ſeulement juſqu'à voir mon Pays natal, que j'ai ſouhaité de revoir avec tant d'empreſſement. Non, quelque Pays que ce ſoit, ſera pour moi l'Arabie, pourvû que j'y ſois en repos, & débarraſſé des affaires d'Etat. Il eſt tems pour moi de dire adieu à la vie active, & de me donner tout entier à la contemplation. Je ſouhaite ardemment de renoncer non ſeulement aux vanités du monde, mais même de ne m'en jamais ſouvenir, & de n'y jamais penſer. Mon eſprit eſt dégoûté de l'idée de mes folies paſſées, qu'on appelle fauſſement plaiſirs. Je ne trouve de goût à rien, qu'à la meditation de la mort, & de l'état inconnu

des

des ames ſeparées de la matiere. Toutes les autres choſes, ſont des jouets incertains & des bagatelles frivoles. Mais ce grand changement, dont aucun des mortels n'a pû juſqu'ici ſe diſpenſer, eſt ſtable, permanent, & fixé par la deſtinée. En effet, elle a déterminé le periode, qui doit finir en ce monde l'Epoque de la vie de chacun, & commencer en l'autre une nouvelle Egire, dont nous ne ſçavons point la durée, parce que nous n'avons aucune correſpondance avec ce monde inconnu, & que nous ſommes dépourvûs d'Hiſtoires aſſûrées, qui puiſſent nous inſtruire au vrai de ce qui en eſt. La ſeparation de l'ame d'avec le corps, commence cette myſterieuſe Epoque: mais où, ou quand elle finira, c'eſt ce que nous ne ſçavons point. Cette ſeule conſideration merite qu'un vieillard ſonge à ſe préparer à la mort, puiſqu'il ne ſçauroit prolonger ſa vie au de-là du terme que la Providence lui a aſſigné, & qu'il ne peut être aſſuré de ce qu'il deviendra dans la ſuite.

Ne t'imagine pas, ſereniſſime Baſſa, que ce que je dis ici n'eſt que pour paſſer pour ſaint, ou pour m'acquerir tout à coup, la réputation d'homme extraordinairement pieux; ce n'eſt point cela du tout. Je hais également l'hipocriſie d'une penitence forcée; & la pieuſe folie de ceux qui ne croyent jamais aſſez faire pour expier leurs pechés, à moins que dans leurs cruelles mortifications, ils n'aillent plus loin que l'humanité ne requiert. Ces gens ſont des Monſtres en toute bonne Théologie, & leur exemple ne doit pas être ſuivi.

Le but que je me propose dans cette Lettre, est que comme suivant l'ordre de la Nature, & la volonté de la destinée, nous sommes nés hommes, nous devons aussi songer à vivre & à mourir. Si nous avons laissé passer la premiere partie de notre vie sans faire les réflexions necessaires sur cette importante verité, il est juste que nous approchans du tombeau & dans un tems où tous nos sens, toutes nos facultés, & tous nos membres nous disent tous les jours, à tout moment à l'oreille, comme le Page du Roi Philippes, de songer que nous sommes mortels : Il est juste, dis-je, que nous commencions alors à nous recueillir, & à penser à nous-mêmes, afin de n'être pas surpris quand il nous faudra subir l'inévitable coup de la destinée, & de mourir d'une maniere qui ne soit pas au-dessous de nous.

D'ailleurs, il y a un autre avantage à être ainsi préparé à la mort ; c'est que ce nous est une arme contre toutes les calamités qui peuvent nous arriver, supposé que nous vivions plus long-tems que nous n'avons compté. Ceux qui sont capables d'envisager courageusement la mort, ne s'étonneront pas aisément de tous les malheurs qui peuvent leur arriver durant cette inconstante vie. Au contraire, ils recevront toutes choses avec un esprit également tranquille, & trouveront le bonheur dans les troubles, dans les pertes, dans les disgraces, dans les peines, dans les maladies, & dans les autres accidens qui attaquent ici-bas la vie humaine.

Tout

Tout ce que je viens de dire, magnifique Baffa, n'eft qu'un exorde pour venir au principal, qui eft de te demander ta meditation auprès du Grand Vifir, pour me faire rappeller d'un emploi que je ne puis plus remplir comme j'ai fait autrefois; & qui m'expofant en même tems à mille foucis & à mille fatigues, m'ôte entierement la liberté de me préparer comme je dois au changement par lequel il me faut bien-tôt paffer.

Je demande enfin, très-noble Kerker, le privilege de finir mes jours à Conftantinople avec les vrais Fidéles, fous la venerable ombre des Mofquées & des Minarets, confacrés au fervice & à l'honneur de l'Eternelle Unité. Qu'on ait pour moi les mêmes égards qu'on avoit pour les vieux Soldats Romains, qui aprés avoir fervi pendant un certain nombre d'années étoient renvoyés avec une honorable penfion.

C'eft toute la grace que demande un homme, qui dans un pays d'Infidéles, a fervi trente-huit ans le Grand Seigneur avec fidélité & avec fuccés. Mais fi mes Superieurs en décident autrement, je fuis également réfigné à leur volonté, & au bon plaifir de la deftinée.

LETTRE XX.

A Ali Bustan-Begh, Serasquier de Dalmatie.

De l'appel fait par le Prince Palatin du Rhin, au Maréchal de Turenne. Réponse de ce Maréchal.

JE te dirai comment le Maréchal de Turenne, Fameux Général Chrétien, en a usé lorsque le Prince Palatin du Rhin, l'a fait tout nouvellement appeller en duel.

Ce dernier a beaucoup souffert durant la présente Guerre entre la France & les Princes Alliés. Comme son pays est sur le Rhin, il a été exposé aux amis & aux ennemis : Cependant ce sont les François qui y sont entrés les premiers.

Il y avoit dans l'Armée des François des Troupes Angloises, outrés de ressentiment contre les habitans du Palatinat, qui avoient barbarement traité plusieurs Soldats Anglois. Ces Troupes pour se vanger, ont fait de grands désordres par tout où elles ont passé. Elles ont brûlé rez pied rez terre vingt-cinq gros Villages, & cinq petites Villes. Elles ont en un mot entiérement ruiné en quinze jours de tems tout le Palatinat, qui passe pour la plus belle & la plus agréable partie de l'Europe.

L'Electeur fort en colere de ces désordres, a écrit durement au Maréchal de Turenne, qu'il menace avec fureur, & lui donne le choix d'un lieu où ils puissent se battre en duel. Mais ce sage Maréchal retenant sa moderation ordi-

ordinaire, & d'aussi grand froid que l'Electeur Palatin l'est peu, lui a répondu à peu près en ces termes : » Que ce que les Regimens Anglois avoient fait, n'avoit pas été fait par ses » ordres; qu'il étoit extrêmement fâché de ces » violences, & que les principaux auteurs » avoient été châtiés : Qu'il ne pouvoit néanmoins s'empêcher de lui dire, que la cruauté » avec laquelle on avoit traité les Anglois, » avoit tellement outré leurs compagnons, » qu'il n'étoit pas surprenant de voir qu'ils s'en » fussent vengés sur les choses inanimées mêmes; » & que dans le feu & dans le premier mouve» ment de leur fureur, ils n'eussent pas eu le » tems d'examiner qui étoit coupable, ou qui » ne l'étoit pas. Il ajoutoit aussi : Que si le » poste que le Roy son Maître lui avoit confié, » lui permettoit d'accepter son défi, il ne le re» fuseroit pas, & se feroit honneur de mesurer » ses armes avec celles d'un si grand Prince : » mais que les choses étant ainsi, il le prioit » de l'excuser.

Une réponse comme celle-là, d'un homme faisant profession des armes, auroit autrefois passé pour une marque de peu de courage. Il n'y avoit rien de plus commun parmi ces Infidéles, que de décider à la pointe de l'épée leurs querelles particuliéres, & les Loix autorisoient ces sortes de combats. Si un homme en avoit accusé un autre mal à propos, ou lui eût fait quelqu'autre injure, l'accusé ou l'outragé ne couroit pas d'abord chez le Cadi, ou chez les Jurisconsultes pour avoir réparation, mais il avoit recours aux armes,

armes. Qui que ce fût qui avoit le malheur d'être vaincu, étoit regardé comme ayant le tort, & le victorieux par conséquent comme ayant raison. Mais depuis le commerce qu'ont eu ensemble les Musulmans & les Nazariens ; ceux-ci ont appris à se défaire d'une si impie coûtume, & ont eu honte que les Partisans de Mahomet, qu'ils appellent Infidéles, portassent plus loin qu'eux l'esprit de la paix ; vertu que Jesus Fils de Marie, a tant recommandée à tous les Chrétiens. D'ailleurs, ils ont senti les inconveniens de ces combats particuliers, qui sont généralement défendus dans la plûpart des Etats de l'Europe. On en est redevable à l'exemple des Musulmans, qui ne s'injurient presque jamais les uns les autres ; bien loin d'en venir aux mains ou d'attaquer de quelqu'autre maniere, la vie du prochain. Quand il survient quelque petit démêlé entre deux vrais Croyans, un tiers se rend médiateur, & leur reproche la violation des Loix du Prophéte, & de l'honneur de leur profession. Il n'en faut pas davantage pour les remettre incontinent bien ensemble. Tant il y a de vertu dans ces mots, *Fie*, *Fie*, qui sont la censure ordinaire que les Assistans font aux querellans. Preuve évidente que notre sainte Religion a plus de pouvoir sur les cœurs & sur les consciences de ceux qui en font profession, que la Religion Chrétienne sur les Nazariens : Car pendant que ceux-ci prétendent croire au Messie, & l'honorer comme leur Législateur, ils lui désobéïssent par leur pratique journaliere, démentent leur foi, & font voir par-là

par-là qu'elle n'a aucun crédit ſur leurs mœurs. Le Meſſie étoit ſans contredit ſaint, chaſte, paiſible, humble, & ne faiſant mal à perſonne. Mais il eſt rare de trouver aucune de ſes vertus parmi ſes Sectateurs. Il leur commande de rendre le bien pour le mal; de bénir ceux qui maudiſſent, & de ſouffrir patiemment toute ſorte d'outrages comme il a fait: Mais ils renverſent l'ordre de ſes préceptes, & les liſent à rebours, comme ils diſent que les Sorciers font du *Pater noſter*.

Quand Judas ſuivi d'une troupe d'officiers & de ſcelerats, vint au Jardin de Gethſemané pour y faire arrêter Jeſus, un des Diſciples de ce Prophéte tira ſon épée & coupa une oreille au Valet du Grand Sacrificateur. Mais le Fils de Marie, bien loin de loüer ſon zéle, lui ordonna de remettre ſon épée au foureau, & lui dit: *Que quiconque auroit tiré l'épée, périroit par l'épée.* Auſſi fit-il d'abord un miracle, & guérit l'oreille du Valet.

Ce que je viens de dire, magnanime Seraſquier, ne déroge point au droit d'une legitime guerre défenſive, ni au Livre apporté du Ciel. Dieu & les hommes ont permis de tout tems la guerre ſainte.

Tu es maintenant engagé dans une pareille guerre avec les Infidéles: Combats genereuſement, & remporte une glorieuſe victoire. Mais ne t'engage avec perſonne dans aucun combat particulier, non pas même avec un Prince ſans l'ordre exprès du Grand Seigneur: Car la ſûreté de ſa Perſonne Royale, dépend de

la conservation de ses fidéles, vaillans & sages Généraux.

LETTRE XXI.

Au même.

De la fameuse bataille de Senef.

J'Ai présentement à te faire la relation de la célebre bataille de Senef, qui fait grand bruit en Europe, & qui passe pour une des plus terribles qui se soit donnée en ces quartiers depuis plusieurs siécles. Il ne sera pas inutile d'entrer un peu dans les circonstances de ce combat, & de te faire remarquer ce que les Généraux François ont fait de bon & de mauvais, afin que tu fasses un bon usage de ces éxemples, dans les difficultés qui t'environnent au milieu des hazards de la guerre.

L'Armée de France étoit commandée par le Prince de Condé, dont j'ai souvent parlé à la sublime Porte, & composée de braves Officiers, de Troupes choisies, bien disciplinées & encouragées par des avantages continuels. Celle de Hollande étoit commandée par le Prince d'Orange, dont j'ai aussi entretenu les sublimes Ministres, jeune homme de vingt-trois ans, & qui ne s'étoit jamais trouvé à de bataille rangée; commandant de plus une Armée de troupes ramassées, qu'on n'avoit pas eu le tems de discipliner, découragées par mille désavantages, & des Officiers ignorans qui s'étoient avancés par la cabale d'une faction opposée, plûtôt que par leur mérite.

Le

Le Prince d'Orange ravi de trouver occaſion de vanger ſa Patrie des inſultes de la France, & de faire ſon coup d'eſſai avec un Général ennemi de cette réputation, faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour en venir aux mains? Et le Prince de Condé vieux & expérimenté Général, croyant qu'il y avoit trop d'honneur à perdre, & trop peu à gagner avec un Prince qui ne faiſoit, pour ainſi dire, que commencer de monter à cheval, n'oublioit rien de ſon côté pour éviter le combat.

Le Prince d'Orange voyant enfin qu'il n'y avoit pas moyen d'attirer les François au combat, ſans faire quelque entrepriſe qui les fit ſortir de leurs retranchemens, fit décamper ſon Armée le neuviéme de ce mois, & la fit marcher du côté de Senef: Elle étoit compoſée d'environ ſoixante mille hommes. Elle marcha en trois corps: Les Allemans avoient l'avant-garde, ſous le commandement du Comte de Souches; les Eſpagnols l'arriere-garde, ſous le Prince de Vaudemont, & le Prince de Waldek conduiſoit les Hollandois, qui faiſoient le corps de bataille. L'aîle gauche campa à un lieu nommé Atken; la droite à la forêt de Buſſeray, & elles avoient en front un Village nommé Senef ſitué en Brabant. Les Alliés demeurerent dans ce camp juſqu'au dix, & le lendemain ils décamperent; marchans ſur trois lignes, dont le bagage en faiſoit une. Le Prince de Vaudemont pour couvrir la marche de l'armée, commandoit un corps de ſix mille chevaux Eſpagnols, avec ordre d'eſcarmoucher

contre les François, si l'occasion s'en présentoit, jusques à ce que toute l'Armée fut en ordre.

Le Prince de Condé qui étoit retranché assez près de là, ne fut pas plûtôt averti de leurs mouvemens, qu'il alla observer leur marche, & voyant qu'ils seroient obligés de passer des défilés, il résolut de profiter de la conjoncture, & de les attaquer avant qu'ils pussent former un corps capable de soûtenir le choc de l'Armée Françoise, qui étoit serrée, & rangée en bataille. Pour cet effet, il fit passer la riviere de Pieton à une partie de son armée avec quatre pieces de canon, pour observer, sans être dépcouverte, les mouvemens des ennemis; & posta l'autre dans un valon, où les Alliés ne pouvoient l'appercevoir : Et afin que rien ne manquât pour être pleinement informé de la marche des ennemis, il fit un détachement considérable sous le commandement d'un Marechal de Camp, qui eut ordre de s'emparer d'une hauteur, où à couvert des broussailles, il pût remarquer sans être apperçû, jusqu'au moindre mouvement de l'Armée ennemie.

Cela étant fait, le Prince de Condé qui avoit laissé passer l'avant-garde & le corps de bataille, voyant que l'arriere-garde commençoit à défiler, commanda au Marquis de Rannes & au Chevalier de Tilladet, de l'aller attaquer près de Senef avec les Dragons qu'ils commandoient. Cela se fit avec tant de vigueur, que les Espagnols furent poussés avec un grand carnage jusques dans le Village. Le Prince d'Orange informé que

que les François alloient charger les Espagnols, avoient envoyé trois Escadrons à leur secours : Mais les Espagnols qui fuyoient déja fort en désordre, se jetterent sur cette Cavalerie, & la rompirent en un moment ; en sorte que tous les Officiers & tous les Etandarts furent pris.

Le Prince de Condé n'étant pas content de cet avantage, & voulant une victoire complette, les fit attaquer dans le Village même ; & après un long & sanglant combat, ils en furent chassé par les François, & poursuivis jusques dans la plaine ; tant qu'enfin les deux Armées se trouverent engagées. Le combat fut alors rude & cruel. Les Officiers de part & d'autre se surpasserent en bravoure, & le Soldat répondit fort bien à la vaillance des Généraux. Mais la Fortune se déclara pour les François, lesquels avant que de quitter la plaine se rendirent maîtres du bagage des Hollandois, de leurs munitions, & de l'argent qu'ils avoient apporté pour payer l'Armée. Ils se retirerent dans le Village du Fay, où ils se retrancherent dans un Château, & dans une Eglise forte. Mais le Prince de Condé ne pût les y souffrir long-tems. Il les fit attaquer de toutes parts avec tant de fureur, qu'ils furent contraints d'abandonner la place, & de rentrer dans la plaine.

Cette bataille a duré dix heures, c'est-à-dire, huit heures de jour & deux heures au clair de la Lune. L'obscurité plûtôt que la lassitude ou la foiblesse, sépara les Combattans. Chacun se fait honneur de la victoire ; mais je crois que chacun n'a pas beaucoup de raison d'y pretendre. Com-

me les deux Armées étoient à-peu-près égales pour le nombre au commencement du combat, la perte a été auſſi à-peu-près égale. Les François n'ont jamais tant perdu d'Officiers & de gens de qualité : Cependant comme ils ont fait plus de priſonniers, & pris plus d'étendarts, ils prétendent avoir la victoire; & les Alliées la prétendent auſſi, parce qu'ils ſont demeurés maîtres du champ de bataille. S'il eſt difficile de dire au juſte de quel côté eſt l'honneur, on peut dire à coup ſûr qu'on a beaucoup perdu de part & d'autre.

On ne peut pas mieux payer de ſa perſonne que firent les deux Généraux. Ils s'exposerent tellement, qu'on eût dit qu'ils aimoient mieux mourir que de perdre la bataille. Le Prince de Condé eut pluſieurs chevaux tués ſous lui : Mais je dois te dire que s'il ſe fût contenté de la premiere action près du Village de Senef, on n'auroit pû lui diſputer l'honneur de la victoire; victoire d'autant plus glorieuſe, qu'elle lui auroit peu couté, & qu'il auroit épargné bien du ſang à la France; car les Alliés avoient perdu plus de deux mille hommes, avant que les François en euſſent à peine perdu cent. Mais le feu de ſon tempéramment l'emporta au-delà des bornes de la prudence : Il voulut forcer les ennemis dans des poſtes difficiles; & pour vouloir trop gagner, il perdit trop. De ſorte qu'à tout prendre, quand la victoire qu'on lui diſpute ſeroit véritablement à lui, elle lui coute plus qu'elle ne vaut. Un peu de modération auroit ſauvé la vie à bien des gens & lui auroit acquis plus d'honneur.

Le jeune Prince d'Orange eſt un Prince de gran-

grande espérance. Tous ses Ancêtres ont été illustres; mais je crains qu'il n'aille plus loin qu'eux tous. Il a commencé par un coup d'éclat, par où les grands Princes finissent d'ordinaire. Il semble que la nature a tout avancé en lui, & il est rare de trouver dans un Général de cet âge tant de valeur. Il a fait par tout le devoir d'un vieux Général consommé, & d'un Soldat intrépide. Il a fait ferme non seulement contre ses ennemis qui poursuivoient leur victoire avec la derniere vigueur, mais aussi contre ses gens qui se renversoient sur lui. Il profita de tous les avantages qui se présenterent, & donna plusieurs fois en personne à la tête de ses Escadrons. Il fut engagés pendant plus de six heures dans les lieux les plus exposés, & ne se retira que quand il fut emporté par les fuyards. Il les rallia souvent, & les ramena à la charge, & courut en un mot plus de risques que le moindre Soldat de son armée. Aussi a-t-il été loué non seulement de ses amis, mais même de ses ennemis. Le plus glorieux témoignage qui lui ait été rendu, est celui du Prince de Condé même, qui dit publiquement, que ce *jeune Héros avoit agi par tout en vieux Capitaine, & qu'il n'avoit agi en jeune homme qu'en ce qu'il s'étoit trop exposé* : ne considérant pas qu'il avoit fait la même faute tout vieux qu'il étoit.

Vaillant Serasquier, je t'envoye cette rélation, comme pour te servir de carte dans des actions de cette nature, te conseillant en même-tems de modérer ton courage par la sagesse & par

la prudence, & de ne point ſacrifier tes gens au téméraire caprice d'une phrénéſie Martiale.

LETTRE XXII.

A Mehemet Eunuque, rélégué au Grand Caire en Egypte.

Lettre chagrine ſur l'erreur & l'ignorance humaine.

COmbien eſt variable la condition des mortels, & combien ſont inconſtantes nos penſées, nos paſſions, nos paroles, & nos actions! Nous ne nous fixons jamais ſur rien, ou ſi nous le faiſons, nous ne demeurons pas long-tems dans la même ſituation. Si un tems calme & ſerein nous invite quelquefois à jetter l'ancre, & de ferler pour quelques momens les voiles des ſoucis & des anxietés de la vie humaine; ſi nous avons la liberté de carener & de radoubler nos eſprits ruinés par le tems, & de jouir pendant quelques momens d'un repos & d'une tranquilité intérieure qui n'eſt pas de longue durée, ces agréables momens ſont bien-tôt expirés, & nous ſommes forcés de lever l'ancre & de démarer avec précipitation de peur de faire naufrage. Les tempêtes qu'excitent nos mauvais Aſtres nous balotent cruellement; nous ſommes emportés ç'a & là, & balotés ſur les vagues des miſeres humaines ſans aucun ſage Pilote pour nous conduire, ſans carte ni ſans compas, capables de nous guider dans l'incertaine voye de la vie. Nous vogons à l'abandon ſur une mer de périls & de difficultés perpétuelles.

Je

Je ne me ſouhaite plus, Mehemet, comme j'ai fait autrefois, dans une des Piramides d'Egypte, ou en ſocieté avec les Eſprits & les Démons: Je ne veux plus chercher un aſile dans ces antiques priſons des ames royales; ni chercher du divertiſſement chez les morts, ni courir aux noires Maſcarades du tombeau de Cheops, ſur lequel danſent toutes les nuits les ombres antiques, ou les plus affreux fantômes, qui ſoient dans les galeries de cette horrible Piramide; je ne veux, dis-je, rien faire de tout cela, pourvû que je puiſſe ſoulager ma mélancolie & ma phrénétique douleur. La raiſon eſt que ce divertiſſement eſt trop borné, trop petit, & trop ſuranné pour une ame comme la mienne. J'aimerois mieux errer dans un eſpace infini, où il y auroit de diſtance en diſtance des pépinieres de nouvelles idées, de formes extraordinaires & de chimeres étranges. Je voudrois voir tous les êtres que j'ai déja vûs, renverſés, tournés ſens deſſus deſſous, ou le dedans tourné en dehors, ou transformés de maniere que je ne puſſe plus les reconnoître. Je voudrois que les Elémens changeaſſent de qualités; que le feu ne fût plus chaud, ni l'eau plus humide; que la terre prit la place de l'air, & l'air la place de la terre. Que les minéraux ne fuſſent plus les mêmes, non plus que les végétaux & les créatures vivantes. Je voudrois que les arbres volaſſent; que les griſes des oiſeaux priſſent racines dans l'air, & cruſſent comme Baucis & Philemon; que leurs aîles devinſent des branches, & leurs plumes des feuilles. Je ſouhaiterois en un mot mille fois plus de monſtres qu'O-

qu'Ovide n'en a nommé dans ses Métamorphoses.

Après cela je voudrois aller voir le Globe céleste, rétablir les Cieux gâtés & corrompus, chasser du Firmament les Taureaux & les Ours, les Scorpions, les Lions, les Centaures, & autres anciens animaux : Je voudrois que la nouvelle Etoile Cassiopeya payât l'amende pour avoir eu la malhonnêteté de paroître dans le Sénat des Astres.

Je voudrois ensuite établir une inquisition sur les Cométes, pour sçavoir d'où elles sont, & ce qu'elles font parmi les Orbres célestes. Je voudrois examiner toutes les Constellations, & sçavoir ce que signifient leurs noms & leurs figures mal formées. Et enfin je voudrois suivre la voye lactée, & monter droit jusques au plus saint des cieux.

C'est-là peut-être où je commencerois à être sobre & modeste, considérant que je serois dans la chambre du Tout-puissant. Je n'exciterois point de sédition, ni ne parlerois de faction devant le Roi de toutes choses : Mais faisant comme fait un Courtisan durant une Audience publique, je me retirerois ensuite, & m'enfuïrois par les campagnes éternelles jusqu'au-delà du Ciel empirée, où je trouverois de nouveaux mondes, ou du moins de la place pour en faire. Rien que l'infini ne borneroit mes recherches. Nos sens, notre imagination, notre raison n'ont-elles pas des bornes ? Ne sont-ce pas des parties de l'Univers ? Et Dieu a-t-il fait quelque partie plus grande que le Tout ? C'est une contradiction dans la nature.

nature. Il nous a donné des facultés dont il n'y a qu'à se bien servir pour ne point errer. Nos conceptions sont proportionnées au modéle éternel qu'il s'est fait du monde, pourvû que nous ne débauchions point notre esprit, ou que nous ne le laissions point corrompre d'autres. Il est la raison premiere & originelle, le siége du sens commun de la nature, en qui & par qui nous voyons tous que nous avons des yeux; nous entendons que nous avons des oreilles; nous sentons que nous avons des nez; nous goûtons que nous avons une langue, & nous appercevons que nous sommes pleins d'esprits sensibles.

O Dieu! Tes louanges sont sans commencement & sans fin: Tu es un cercle éternel de merveilles & de miracles. Tu surpasses nos pensées les plus sublimes: Il n'y a point de paroles capables de déchifrer les bords de ton habit. C'est sur toi que le monde infini s'est reposé de toute éternité. Tu n'es point avare de tes dons. Pourquoi trahiroient les Infidéles ta bonté infinie? Ils disent que le monde n'a que cinq ou six mille ans. C'est un blasphême horrible inventé pour calomnier le Tout-puissant, & pour lui reprocher adroitement qu'il n'a pas commencé à faire éclater sa bonté aussi-tôt qu'il auroit pû le faire. Qu'avoit l'Eternel pour ne pouvoir pas faire le monde plûtôt? Etoit-il de mauvaise humeur pour laisser écouler je ne sçai combien de siécles avant que de déployer ses attributs.

Ne permets pas, cher Mehemet, que cette doctrine s'enracine dans mon ame: Souviens-toi au contraire que la Divinté n'est point envieuse

Sans contredit Dieu étoit aussi bon, aussi puissant & aussi sage de toute éternité, qu'il l'étoit au tems que Moyse assigne à la création, ou autant qu'il l'est aujourd'hui, & le sera éternellement. Amen, comme disent les Nazariens dans leurs prieres.

Défaisons-nous, cher Mehemet, des préjugés de l'éducation, & de la prévention des faux dogmes dont nous nous sommes imbus durant notre jeunesse. Attachons-nous à la droite raison, & aux inspirations qui viennent de plus loin que de la forme visible.

Prens ceci pour mon dernier adieu; car je me dispose dans ce moment pour le voyage éternel & inconnu.

LETTRE XXIII.

Au Kaimakam.

Le Senat de Messine en Sicile envoye des Deputés au Roi de France pour demander sa protection. Arrivée de ces Députés à Paris. Affaires de cette Isle. Du Duc de Vivonne, du Maréchal de la Feuillade, & du Prince de Condé.

Les affaires de la France sont à présent ce semble dans une situation fort riante. Cet invincible Monarque prend de vive force non seulement des Villes & des Provinces, mais il y en a même qui se rendent volontairement, & qui recherchent sa protection.

Il est arrivé ici des Députés du Senat de Messine en Sicile, pour supplier le Roi de délivrer cette Ville & les Peuples du joug de la tyrannie Espagnole,

Espagnole, & de les recevoir au nombre de ses Sujets. Cette Cour qui affecte de paroître réservée dans cette conjoncture, a reçû ces Ministres sans beaucoup de ceremonie. Cependant on les a traités avec toute l'humanité & l'hospitalité qu'on doit à des Etrangers. En un mot ils ont été reçus comme amis d'un rang inferieur, & ils regardent cela comme une faveur dont ils sont contens.

Il semble que les Espagnols les ayent traités avec beaucoup de rigueur & de cruauté, qu'ils ayent imposé aux habitans des taxes insupportables, & employé tous les rafinemens d'une politique tyrannique, pour leur arracher jusqu'au dernier denier. C'étoit un crime que d'être riche, & ce n'en étoit pas un moins grand que de refuser par pauvreté de payer les Gabelles. L'un exposoit un homme au péril de l'Inquisition, & l'autre le mettoit en risque d'être envoyé aux Galeres, ou aux Mines de Perou, ce qui est un esclavage encore bien pire. Tous ceux que le Vice-Roi ou ses Officiers regardoient de mauvais œil, devoient compter qu'ils étoient perdus sans ressource, s'ils ne se sauvoient par la fuite, ou n'appaisoient leurs ennemis aux dépens peut-être de la moitié de leurs biens: Encore falloit-il regarder comme une faveur s'ils pouvoient les faire consentir à composer à si bon marché. Car ces avides Harpies sont rarement contentes à moins qu'elles n'engloutissent tout le bien d'un homme.

Les Messinois soufroient une infinité d'autres oppressions, qui mirent tellement leur

patience à bout, qu'ils commencerent à caballer & à former des conſpirations contre le Vice-Roi. Ce n'étoit pas ſeulement le commun Peuple qui ſoupiroit après la liberté, mais les principaux Bourgeois, & quelques-uns même des Senateurs.

Ils convinrent tous unanimement de traiter ſous main avec le Roi de France, de lui repréſenter leurs griefs, & l'état préſent de l'Iſle en general: Qu'ils avoient entendu parler de ſa réputation, du caractere de ſa Perſonne, & de la beauté de ſon Gouvernement; & qu'ils étoient aſſûrés qu'ils ne pouvoient ſe ſoumettre à un meilleur & plus genereux Maître que lui. Le Roi entreprend de les délivrer de la ſervitude Eſpagnole, pourvu qu'ils veuillent le ſecourir de ce qu'ils pourront épargner, & inſtruire ſes Officiers des choſes qui peuvent faciliter la réduction de l'Iſle.

En conſequence de ce Traité il y a envoyé des forces au commencement de l'année, ſous le commandement du Chevalier de Valbelle, qui s'eſt heureuſement acquitté de ſa commiſſion. Il a fait pluſieurs exploits conſiderables, & pris ſur les Eſpagnols pluſieurs Villes, Châteaux, & autres Places fortes.

Le Senat de Meſſine encouragé par ces heureux commencemens, a crû qu'il étoit tems de ſe déclarer, & c'eſt par ſes ordres que les Deputés ſont venus à Paris.

Le Roi ayant eu avis que le Chevalier de Valbelle avoit beſoin de plus de forces pour faire la conquête des Places, qui ſont encore entre

entre les mains des Espagnols ; a incontinent donné ordre d'équiper un certain nombre de Vaisseaux dont il a confié le commandement au Duc de Vivonne. Il a aussi fait partir le Marquis de Velavoir à la tête d'un bon corps d'armée, avec ordre de se rendre au plus vite en Sicile, & de se joindre au Chevalier de Valbelle, ou d'agir separément selon que les occasions s'en présenteront.

On dit que le Duc de Vivonne mettra à la voile vers le commencement de la premiere Lune. Il passe pour bon Soldat, quoique quelques Grands & Pairs du Royaume le regardent d'un œil d'envie, parce qu'il n'est parvenu aux grandes dignités qu'il possede, que par la faveur de Madame de Montespan sa sœur, & une des Concubines du Roi. Il n'étoit auparavant que Comte de Vivonne; mais à présent il est Duc, Pair, & Maréchal de France, & outre cela Amiral des Galeres.

Le Prince de Condé étant un jour avec d'autres Grands, & comparant le Maréchal de la Feuillade avec le Duc de Vivonne, dit que la Feuillade s'étoit avancé par l'épée, & Vivonne par le fourreau, faisant allusion à Madame de Montespan sœur de ce Duc, & Maîtresse du Roi.

Ce n'est pas là que ce Prince a commencé à dauber les gens à coups de langue. Il a toujours été hardi dans ces sortes d'occasions. Etant encore jeune, & voyageant en Picardie, il vint à passer près d'un certain Convent situé sur le chemin. Le Superieur & tous ses Moines al-

lerent au-devant de lui, & lui firent les honneurs dûs à sa qualité. Le Superieur lui faisoit une longue & belle harangue, lorsque le Prince tout joyeux demanda tout haut, *quelle heure il étoit.* Les pauvres Moines faisant à qui répondroit le plus promptement, crierent tous à la fois, *il est midi, Monseigneur. Allez-vous-en donc,* repliqua le Prince, *& faites à minuit le reste de votre harangue au Diable : Car je ne veux plus entendre votre flatterie étudiée.*

Tu diras que c'est vilainement parlé pour un Prince ; Mais il faut imputer cela à son temparamment brusque & fier, qui lui a fait faire mille extravagances durant sa jeunesse. Il s'en corrigea avec le tems, & au lieu de ces vaines & violentes saillies, il eut un noble feu pour son Roi & pour sa patrie. On l'appelle ordinairement le Lion & le Mars de la France, & il passe pour l'homme du Royaume le plus hardi & le plus entreprenant. Le Maréchal de Turenne qui connoissoit son génie, avoit coûtume de dire : *Que depuis le brave Horace Curtie il n'étoit pas né un homme aussi plein de feu & d'esprit, que le Prince de Condé.*

Ce qu'il y a de plus admirable est qu'avec ces deux qualités, il soit aussi bon Politique, que grand Capitaine. Il a un talent particulier pour juger du bon ou du mauvais succés d'une entreprise, & ses conseils réussissent presque toujours bien.

Comme ces vertus l'ont fait aimer de la plûpart des François ; aussi son inconstance & ses changemens de partis & de factions l'ont rendu

suspect à la Cour & aux Parlemens. Tous les partis sont en mesure avec lui. Quoiqu'il semble que les grands services qu'il a rendus dûssent avoir fait oublier ses premieres fautes; cependant les civilités que le Roi lui fait, ne sont proprement que de l'eau benite de Cour. Tant il est difficile à une personne éminente de regagner l'estime qu'elle a une fois perdue par de fausses démarches.

On remarque que le Roi aime constamment ceux qu'il aime, & qu'il n'a jamais fait mourir aucun de ses Favoris, quoiqu'il les ait souvent fait arrêter. Il est fort affable, & d'un très-facile accès; civil & bien faisant aux pauvres, & rendant le salut à ses Sujets avec beaucoup de complaisance. Il est aussi amoureux, & chérit cette douce passion au milieu de ses glorieux exploits. Il a eu jusques à trois Maîtresses tout à la fois, dont l'une étoit de naissance vulgaire, l'autre noble, & la troisiéme Religieuse. Ce qui donna lieu à cette plaisanterie, *qu'il travailloit à unir les trois Etats & à les attacher aux intérêts de la Couronne.*

Entre les autres divertissemens de ce grand Prince, il prend un plaisir particulier à faire des bâtimens magnifiques. Son nouveau Palais de Versailles passe pour une des merveilles du monde pour la beauté & pour l'art; aussitôt qu'il fut achevé un certain Poëte présenta au Roi ce distique.

Non orbis Gentem, non Urbem Gens habet alla,
Urbsve domum, Dominum nec domus alla parem.

Sage Miniſtre, ces Infidéles ſe flattent de l'injuſte idée de leur grandeur ; ne conſiderant pas que les invincibles Oſmans ſont élevés par la deſtinée au-deſſus de toutes les autres Nations, & qu'il n'y a point de Ville comparable à Conſtantinople pour la beauté & pour les richeſſes ; point de Palais ſi magnifique que le Serrail, qui eſt le ſéjour du Grand Sultan, Souverain de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Europe, & Arbitre de toute la terre.

1675 LETTRE XXIV.

Au Viſir Baſſa, à Conſtantinople.

Acte remarquable de Juſtice qu'un Turc nommé Muſtapha Zari avoit fait à Monſieur de Vaubrun, François d'origine, & ſon Aſſocié.

JE connois en cette Ville un Marchand François, qui négocie ſouvent à Conſtantinople, à Smyrne, à Alep, & autres Villes du Levant. Ce que je fais à Paris lui eſt auſſi inconnu qu'aux autres, qui me prennent pour un Moldave, que le deſir d'aprendre a amené ici, où les ſciences font leur ſéjour. D'ailleurs on s'imagine peut-être, que l'eſperance de m'avancer dans l'Egliſe m'a obligé de quitter ma patrie pour venir voyager dans un pays ſi éloigné. J'ai toujours paru depuis comme étudiant & aſpirant à la Prêtriſe, & on ſçait en general que j'ai été familier avec le Cardinal Richelieu, & Mazarin ſon ſucceſſeur. Quelque choſe qu'on en penſe, tu peux compter que je n'ai rien oublié pour cacher

cacher ce que je suis dans le fond, aussi-bien que les affaires que le Grand Seigneur m'a confiées. Mais je reviens à mon Marchand.

Il s'appelle Monsieur de Vaubrun. Il est de bonne naissance, & a gagné beaucoup de biens par son industrie. Il est arrivé depuis peu de Constantinople, & c'est fait une affaire depuis son retour de louer la Morale & l'équité des Musulmans. Dans toutes les compagnies où il est, il a coûtume de dire: *Les Turcs sont de parfaits Saints en comparaison de nous.* Pour prouver ce qu'il avance, il raconte plusieurs choses remarquables qui lui sont arrivées pendant son sejour à Constantinople, & qui sont toutes favorables aux vrais Fidéles. Il s'est attiré par là la haine, l'envie, & la persecution des Ecclesiastiques, & de leurs bigots partisans. Il ne se retracte point nonobstant tout cela; au contraire, il soûtient vigoureusement ce qu'il a avancé. Quelques personnes sensées qui l'ont entendu conter ces avantures, & faire un portrait avantageux de notre Religion & de nos mœurs, n'ont pû s'empêcher de dire, qu'elles étoient presque des Proselites de la foi Mahometane.

Il raconte entr'autres choses une avanture extraordinaire qui lui arriva en partant de Constantinople, & que j'ai jugé digne de t'être mandée, parce qu'elle est loüée à Paris par tous ceux qui en ont entendu parler; & ne contribuë pas peu à inspirer aux François plus d'estime pour les Musulmans, & plus de respect pour

leur

leur ſainte foi, que ces Infidéles n'en ont ordinairement.

Il ſemble que Monſieur de Vaubrun s'étoit aſſocié avec Muſtapha Zari natif de Turcomanie, demeurant à Conſtantinople, & trafiquant en ſoye. Leur mutuelle ſocieté dura quatre ans. Au bout de ce tems-là le François reçut des Lettres de ſes amis qui le ſollicitoient de revenir chez lui pour prendre poſſeſſion d'un bien qui leur étoit nouvellement échû par la mort d'un oncle. Il en donna avis à ſon Aſſocié, lui dit qu'il étoit réſolu de partir au plûtôt pour s'en retourner en France, & le pria en même tems d'arrêter leurs comptes enſemble. Les comptes furent arrêtés & Vaubrun ſe trouva redevable à Muſtapha Zari de neuf cens Sequins. Tout cela ſe paſſa ſans aucune conteſtation. Vaubrun peu de temps après lui donna cinq ſacs d'argent qu'il le pria de compter. *Je n'en ferai rien*, répondit Muſtapha. *Il y a long-tems que nous avons eu affaire enſemble, & je vous ai toûjours trouvé honnête homme. A Dieu ne plaiſe que je me défie de mon ami à l'heure de ſon départ.*

Cela ſe fit le jour avant que Monſieur de Vaubrun partit de Conſtantinople. Comme ſes affaires demandoient de la diligence, il loüa des chevaux pour ſe rendre par terre à Smyrne. Les deux Aſſociés bien contens l'un de l'autre, ſe dirent adieu, & ſe ſouhaiterent mutuellement toute ſorte de bonheur. Le lendemain Monſieur de Vaubrun monta à cheval, n'ayant plus rien à faire à la ſublime Porte.

Il

Il arriva qu'il ne fut pas plûtôt parti, que Mustapha fut obligé de payer quinze cens Sequins à un Marchand Hollandois. Il donna les sacs qu'il avoit nouvellement reçûs, ausquels il ajoûta le surplus, & dit au Hollandois; qu'il n'avoit pas compté ce qu'il y avoit dans ces cinq sacs; & qu'il les avoit pris sur la bonne foi d'un fort honnête homme qui avoit été son Associé. Mais le défiant Nazarien ne fut pas si genereux que Mustapha. Car il ouvrit incontinent les sacs, & ayant compté l'argent il dit que le compte y étoit, & commençoit déja à vouloir le mettre dans les sacs. Mais Mustapha qui avoit l'œil prompt, & qui étoit stilé à compter, vit bien qu'il y avoit beaucoup au-delà de neuf cens Sequins. Il pria donc le Hollandois de laisser cet argent jusques à ce qu'il l'eût compté lui même, parce qu'il soupçonnoit qu'il n'y eut de l'erreur. Le Chrétien n'osa pas refuser cela à un vrai Croyant dans un pays étranger, quelque chose qu'il eût été capable de faire dans le sien. Mustapha ayant donc recompté les sacs, y trouva onze cens cinquante Sequins, qu'il donna au Hollandois avec le reste de la somme qui lui étoit dûë. Après avoir fait ce payement, il dépêcha incontinent un Exprès pour suivre Monsieur de Vaubrun, qu'il sçavoit devoir séjourner quelques jours dans une Ville que étoit sur sa route à environ vingt lieuës de Constantinople. Le Courier fut chargé des deux cens cinquante Sequins de trop, & d'une Lettre, & eut ordre de délivrer le tout à Monsieur de Vaubrun. La Lettre étoit conçuë en ces termes.

A Dieu ne plaise, mon Ami, que je retienne rien qui ne m'appartienne legitimement ; ou que j'en use avec toi comme un certain Franc vouloit faire avec moi: Tu sçais que je reçûs ton argent sur ta bonne foi sans le compter : Mais ayant été obligé de m'en servir aujourd'hui pour payer un Marchand Hollandois, qui plus défiant que moi, l'a voulu compter, & trouvant de trop deux cens cinquante Sequins, sa conscience hollandoise s'en seroit accommodée sans scrupule, si je n'avois reconnu sa fraude, & ne l'en eusse empêché. Je te les envoye comme une chose qui t'appartient de droit supposant que tu t'es trompé. Dieu défend toute sorte d'injustice.

Je tiens ce fait de la propre bouche de Monsieur de Vaubrun; & je puis te dire que cela fait grand bruit à Paris. Je laisse à ta prudence à examiner, si cet honnête Musulman, qui par une action si rare d'équité a mis en si bonne odeur les vrais Croyans parmi les Infidéles, ne merite pas des marques publiques de distinction.

Je prie le Dieu tout-puissant & tout bon, illustrissime, & serenissime Bassa, de te tenir en sa sainte protection, & d'augmenter tes vertus & tes felicités.

LET-

LETTRE XXV.

A Ibrahim Eli Zeid, Hadgi, Effendi Predicateur du Serail.

D'un prétendu Miracle qui s'étoit fait publiquement à Paris par Sainte Geneviéve Patrone de cette Ville. De la force des Mysteres & des cérémonies de la Religion.

IL vient d'arriver ici une chose que les Ecclesiastiques font valoir comme un Miracle apparent, quoi qu'autant que j'en puis juger, ce ne soit qu'un pur effet de la Nature.

Il n'est pas que tu ne sçache, que les Nazariens ont beaucoup de veneration pour leurs Saints; qu'ils les invoquent dans leurs necessités; qu'ils mettent leurs images dans les Temples pour y êtres adorées; qu'ils gardent leurs os, leurs cendres, leurs cheveux, leurs habits, & en general tout ce qui merite le nom de sacrée Relique; qu'ils les mettent dans des Chasses, Urnes, & autres vaisseaux d'or & d'argent, enrichis de Pierres précieuses; qu'ils les placent dans leurs Mosquées comme dans des Asiles; tantôt sous les Autels, tantôt dessus; les unes dans des Chappelles particulieres, les autres dans des Chœurs & Ciboires: Qu'ils les portent en Procession dans les tems de calamité publique, & les jours de certaines fêtes, s'imaginans appaiser par ce moyen la colere du Ciel, & attirer sur eux les benédictions de Dieu. Tu sçais aussi que les Infidéles croyent que les

Saints

Saints sont chargés du soin de certains Royaumes, de certaines Provinces, Villes, Familles, & même de certains particuliers.

De-là vient qu'on dit que Saint Denis est le Patron de la France; Saint Jacques de l'Espagne; Saint George de l'Angleterre ; & ainsi du reste: Chaque Ville a aussi son Patron. De-là vient que Saint Antoine passe pour le Patron de Padouë ; Saint Marc pour celui de Venise, & pour venir à mon sujet, les Parisiens adorent Sainte Geneviéve comme la Patrone de la Ville.

Ils attribuent plusieurs Miracles à cette Sainte, qui, si nous en croyons les Ecclesiastiques, & ce que les Annales de Paris rapportent de l'Histoire de sa vie, conjointement avec les Archives du Convent du Temple de Sainte Geneviéve, en a fait une partie durant sa vie, & le reste après sa mort. Je te parle du Convent de Sainte Geneviéve, parce qu'il y a un certain nom de Dervis, descendus des principaux nobles de Paris, qui à l'honneur de cette Sainte, se consacrent pour toujouts à la vie religieuse.

Il se trouvent deux fois le jour au Chœur de cette Eglise, avec de longues robes de toile blanche, & y chantent à haute voix les loüanges de Sainte Geneviéve. Ils s'assemblent autant de fois à des heures differentes dans une Chapelle particuliere de leur Convent pour y faire les mêmes dévotions. Ceux qui entrent dans cet Ordre ont tous une phisionomie douce & aimable, gens agréables, sçavans & bien élevés. Il n'y a point d'Eglise à Paris où l'on voye tant de regu-

regularité, d'ordre, de modeſtie, & de devotion, qu'il en paroît à Sainte Geneviéve lorſqu'on y celebre les divins Myſteres. Cependant autant que j'en puis juger, tout cela n'eſt peut-être que pure hipocriſie, & fraude pieuſe pour s'attirer plus de reſpect de la part du Peuple qui ſe trouve à ces ceremonies. Je fus moi-même une fois ſurpris de voir un beau jeune homme s'aprocher de l'Autel avec un encenſoir d'or à une main, pendant que de l'autre il envoyoit le riche parfum aux Statues qui étoient derriere l'Autel. Il avoit ſur ſon viſage tous les traits de la vertu ; & outre cela je ne ſçai quel éclat qui ſortant ce ſembloit tout à coup de ces yeux & de ces joues raviſſoit l'ame en admiration. Il me parut ſemblable à un des Pages d'Eden, tels que le ſaint Alcoran en fait le portrait.

Je te proteſte qu'il me fut impoſſible de le regarder fixement, & de ne pas ſentir les paſſions de l'amour Platonique. Il avoit une grace qu'on ne ſçauroit exprimer.

Je trouvai enſuite occaſion de faire connoiſſance avec lui, à cauſe de l'Arabe qu'il vouloit aprendre de moi. C'eſt un homme qui a d'excellens dons naturels, qui ſçait bien les langues, qui entend bien toute ſorte de Theologie, & qui a une grande connoiſſance des belles Lettres.

Pardonne-moi cette digreſſion, venerable Hadgi. Je n'ai pû m'empêcher de te parler d'une perſonne dont il y a bien plus de choſes à dire, qu'on n'en ſçauroit renfermer dans une Lettre. Je t'entretiendrai une autre fois plus au

long

long ſur ſon ſujet. Je reviens à l'Egliſe de Sainte Généviéve. Dans la partie ſupérieure du Chœur quatre colonnes de Jaſpe, & quatre Anges d'or qui ſont deſſus, ſoutiennent la Châſſe de cette Sainte, & tout ce qu'on a pû ramaſſer de ſon corps. Pluſieurs flambeaux de cire brûlent devant elle jour & nuit. Les plus dévots baiſent à genoux les colonnes qui ſoutiennent ces admirables Reliques. Ils apportent du linge & des habits au Prêtre commis pour cela. Il les attache au bout d'un long bâton fendu, & les enleve juſques en la Châſſe, qui n'eſt guéres moins haute que la voûte de l'Egliſe. Il touche la Châſſe de ce linge, &c. & les retire enſuite; & après les avoir bénis au nom de la Sainte, il les rend à ceux qui les lui ont donné.

On croit que ce linge, ces habits, &c. que les hommes portent, ayant été touchés & bénis de cette maniere, ont la vertu de chaſſer les maladies, de garantir des dangers, de faciliter les accouchemens des femmes, & de porter bonheur en tout. Tant eſt grand le zéle & l'attachement qu'on a pour cette fameuſe Sainte. Mais Dieu ſçait s'il y a autre choſe en tout cela que ſuperſtition & bigotterie. Cependant les Pariſiens eſtiment autant cette Chaſſe, & que les Troyens eſtimoient leur *Palladium*, & les Romains leur Ancile, qui tomba du Ciel, comme Numa Pompilius leur fit accroire.

Lorſque la Ville eſt menacée de quelque calamité publique, on deſcend cette Chaſſe avec beaucoup de pompe & de magnificence, & on la porte en Proceſſion dans les rues, croyant

par-là détourner la vengeance céleste, & appaiser la colère du Tout-puissant.

C'est ce qui est arrivé depuis peu. Il avoit plû en si grande abondance, qu'on craignoit pour les grains, les herbages, & les fruits de la terre. D'ailleurs les eaux étoient déja si débordées, que les maisons & les meubles d'une infinité de gens avoient été considérablement endommagés.

Cela fut cause qu'on ordonna que le corps de sainte Géneviéve seroit descendu, & porté solemnellement en Procession à l'Eglise de Notre-Dame. Cela fut fait le 17. de cette Lune. Tous les Ordres Religieux de cette Ville, tant hommes que femmes, assisterent à cette Procession. On y vit encore le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes, la Cour des Monnoyes, & tous les Bourgeois de Paris en corps.

La Châsse de Sainte Géneviéve n'eût pas plûtôt pris le grand air, que la pluye cessa: Les nuages se dissiperent, & le Ciel devint clair & serein, & l'a toujours été depuis.

Les Ecclésiastiques veulent que ce soit un effet de l'intercession de Sainte Géneviéve auprès de Dieu pour la Province & pour la Ville qui sont sous sa protection; & le Peuple a assez de panchant à le croire. S'il est vrai ce que disent les Parisiens, que cette Châsse n'a pas moins de vertu pour faire pleuvoir, que pour arrêter la pluye, on pourroit avec raison la comparer au *Lapis Manalis* des anciens Romains. C'étoit une certaine grosse pierre que les Romains avoient

de coutume de traîner dans la Ville avec de grosses dans le tems de grande sécheresse, & qu'ils faisoient entrer par la porte Capena pendant que les Prêtres du Dieu Mars précédoient le cortége en dansant, & que les Vestales abandonnoient le feu sacré pour suivre la Procession. On traînoit cette pierre au Temple de la Déesse Flore, & on jettoit sur elle une poignée de fleurs & d'herbes séches. Incontinent aprés il commençoit à pleuvoir, & on laissoit la pierre pour servir de mémorial devant le Temple de la Déesse, jusques à ce qu'on eût assez de pluye pour faire croître & meurir les végétables; ensuite on la ramenoit avec les mêmes cérémonies, à cela près que chaque Vestale portoit du feu sacré dans un vaisseau de terre.

Je ne puis pas décider si ces cérémonies religieuses ont ou n'ont point quelque vertu réelle. Ce qu'il y a de certain est, que chaque Nation comptent beaucoup sur les mystéres qui sont enseignés par les Ecclésiastiques. La force de l'éducation l'emporte sur la plûpart des gens, & même sur les Vieillards; parce qu'on regarde comme une impiété d'examiner ou de révoquer en doute les traditions de ses peres, & sur tout quand le Ciel même confirme nôtre foi implicite, en répondant ce semble à nos réligieuses demandes avec autant de singularité qu'il y en a dans les exemples dont je viens de te faire la description.

Aprens-moi, sage Effendi, si c'est une hérésie de soutenir, que Dieu a envoyé des Prophétes à toutes les Nations qu'il leur a donné des instructions & des dogmes conformes au génie des

des peuples qu'ils devoient enſeigner, & qu'il ne trouve point mauvais que chaque pays, chaque climat, adore ſa divine Unité par des rites & des cérémonies différentes.

Satisfait-moi en cela, & tu ſeras quelque choſe de plus que mon Apollon; car j'ai l'eſprit tout plein de doutes & de ſcrupules.

LETTRE XXVI.

A Dinet Golou.

De l'obſcurité des connoiſſances humaines en cette vie.

JE ſouhaiterois quelquefois de n'avoir point de rate, tant la mélancolie où elle me plonge eſt profonde & accablante. Cependant quand je conſidére que cette partie n'eſt pas moins néceſſaire à la joye qu'à la triſteſſe, je me reprens d'avoir ſouhaité d'en être privé: Non que je ſente en moi cette légereté qui nous fait reſſembler à des ſinges plûtôt qu'à des hommes, quoique les Philoſophes ſoutiennent le contraire; mais je corrige mes idées partiales qui mettent la faute ſur le compte de mon corps, quoique l'eſprit ſoit principalement condamnable. En effet quand on eſt maître de ſa raiſon on ne doit point ſe jetter dans les extrêmités, & être continuellement à grimacer comme Démocrite, ou à hurler comme Héraclite. La réſignation & la tranquillité ſont le juſte milieu qu'il faut prendre. Celui qui ne ſuit pas cette route, & qui donne ou à droit ou

à gauche, fait la même faute qu'il censure dans les autres hommes.

J'ai étudié le monde, & j'ai tâché de connoître la nature de toutes choses; mais je n'en suis pas plus sages après une étude de tant d'années. J'ai lû plusieurs Livres, & me suis entretenu avec une infinité de gens; cependant personne n'a pû me dire au juste ce que je suis. Comment donc pourrois je comprendre l'essence des autres choses? Je ne veux donc plus désormais de cette fole curiosité. Je veux être sans souci & sans inquiétude jusqu'à ce que la mort détruise entiérement cette incommode passion, ou la satisfasse pleinement par de nouvelles découvertes.

Dans cet état de séparation j'espere voir à plein la nue forme des choses,& non comme je les vois à présent au travers d'un voile ou d'un verre qui épaissit & obscurcit la vûe. En effet pendant que nous sommes en ce monde nous voulons en considérer la nature à la faveur de nos sens, qui sont comme les fenêtres de notre ame: Mais nos sens sont tellement obscurcis par les nuages que nos passions élevent, & tellement appesantis de leur nature, que nous sommes contraints de courir d'un objet à l'autre, & d'avoir recours à la Philosophie pour soulager notre vûe. Cependant après tout nous sommes encore aveugles, & nous ne cessons de l'être que quand nous cessons de vivre. Mais si une tempête de malheurs, ou quelque disgrace subite peut une fois avoir rompu nopu notre prison; ou si la maladie, la vieillesse, ou notre foible naturelle, qui retourne peu à

peu

peu à la pouſſiere dont elle a été tirée, peut nous avoir une fois conſumés; c'eſt alors que notre ame prendra l'eſſort, ſe promenera du long & du large dans le firmament de la Sageſſe, & de la Lumiere, & de la Science.

Soyons contens toi & moi, cher Dinet, de notre condition préſente, ſoutenons ſans chagrin pour quelque tems les incommodités de notre priſon terreſtre; & ſoyons aſſûrés que nous jouïrons bien-tôt d'une liberté éternelle. Je m'étois propoſé de t'en dire davantage. Je ſuis trop mélancolique pour faire une longue Lettre. Adieu donc pour le préſent.

LETTRE XXVII.

A Hamet Reis Effendi, premier Sécretaire de l'Empire Ottoman.

Mort du Maréchal de Turenne. Endroits remarquables de ſa vie, & quelques-uns de ſes bons mots.

IL y a plus de dix ans que je te parlai du fameux Maréchal de Turenne, non dans le deſſein de te donner l'hiſtoire complette de ſa vie, ou de te faire ſon portrait ſans qu'il y manquât le moindre trait; mais ſeulement en vûe de t'apprendre quelques remarquables endroits de ſa vie, & de te donner une imparfaite idée de ſes vertus, qui toutes grandes qu'elles étoient, n'ont pû le mettre à couvert des hazards de la guerre, & le garantir d'une mort violente.

Ce grand Général après avoir donné tous les or-

ordres néceſſaires pour en venir aux mains en Alſace avec les Impériaux, fut tué le vingt-ſixiéme de Juillet ſur une hauteur proche de Strasbourg qu'il étoit allé reconnoître, & où il vouloit faire une batterie. Un boulet de canon tiré de la Ville, & conduit par la deſtinée plus que par l'adreſſe des canoniers, venant à fleur de terre, rencontra ce Héros en paſſant, & lui donna le coup de la mort, ſans qu'il pût dire une ſeule parole.

Il y avoit avec lui un Officier d'Artillerie, qui vit venir le boulet de loin, & s'ôta heureuſement de ſon chemin. Cet Officier rapporte que Monſieur de Turenne le vit auſſi ; mais ſoit que par grandeur d'ame, il ne voulût pas paroître avoir peur de la mort, ou qu'il fut trop occupé de la bataille qu'il avoit en tête, il ne ſongea pas à ſa ſûreté, il fut immobile, & ſoûtint le coup fatal qui lui coûta la vie.

La Cour de France eſt affligée de cette mort, & donne des marques d'une douleur extraordinaire, auſſi bien que tout le reſte du Royaume. Et à la vérité on a raiſon. La France n'a jamais eu de Général mieux partagé de toute ſorte de vertus, & des qualités Héroïques requiſe à un grand Capitaine.

On parle de deux ou trois remarquables endroits de ſa vie, poſtérieurs à la Lettre que je t'écrivis au ſujet de ce Héros, ou du moins que je ne ſçavois pas alors.

L'un fut peu de tems après la mort du Duc de Boüillon ſon frere, qu'on le vit pleurer avec une affection extrême, quelque ſoin qu'il eût de

de dérober à autrui la connoiſſance de ſa douleur. On regarda cela comme une preuve de bonté, en ce que tout le ſang qui avoit été répandu à ſes yeux, & ſous ſon commandement n'avoit rien diminué de ſa tendreſſe & de ſon humanité naturelle.

Il étoit véritablement & ſincérement modeſte, ſans donner aucun ſujet aux gens de juger qu'il affectoit ſeulement de le paroître. Quand ſes amis ou ſes créatures donnoient dans l'hiperbole ſur les louanges de ſes actions, il ne nioit point par une fauſſe humilité ce qu'ils diſoient, pour donner lieu à de nouvelles flatteries; mais il y répondoit avec tant de diſcrétion, qu'il paroiſſoit ſenſible à ſon véritable mérite, ſans faire paroître le moindre indice d'arrogance ou de vaine gloire.

Auſſi quelques Seigneurs étant venus le conſoler ſur la mort de ſon frère, ils tournerent la converſation ſur l'éloge du vivant, & louerent hautement tout ce qu'il avoit fait de grand & d'héroïque. Mais ce fameux Guerrier les regardant gravement, leur répondit après avoir pouſſé un profond ſoupir : *On croit dans le monde que j'ai quelque connoiſſance dans les affaires de la guerre : Il y auroit de l'ingratitude & de la préſomption de s'oppoſer au ſentiment du public. Mais je puis vous aſſûrer, comme une choſe très-certaine, que je ſuis redevable à mon frere de ce que j'en ſçais. Il m'a apris par les regles pluſieurs choſes importantes, & ſon exemple ne m'a pas peu ſervi.*

On fait une autre remarque ſur la libéralité de ce Général, & ſur le mépris qu'il avoit pour les richeſ-

richeſſes ; car il s'apauvriſſoit pour récompenſer & gratifier ſes amis. Il diſoit fort ordinairement : *Qu'il vivoit de la paye du Roi, & que ſes amis vivoient de ſon bien.* Cependant il n'étoit que Cadet de ſa Maiſon : Ce qui faiſoit ſouvent dire à Madame de Turenne : *Que ſon Epoux entretenoit une ſi grande ſuite de Nobles mendians, que ſans les bienfaits du Roi ils ſeroient bientôt réduits à mendier eux-mêmes.*

On dit de ce grand homme, & il y a apparence qu'on dit vrai, qu'il avoit ſi peu le cœur à l'argent, qu'il ne connoiſſoit pas une piece de monnoye d'avec une autre, ni n'en ſçavoit la différente valeur dans le change.

On lui entendit dire un jour qu'il étoit en compagnie, où l'on parloit des richeſſes : *Qu'il étoit ſurpris du plaiſir qu'on trouvoit à faire de ſi grands amas de biens. Pour moi*, ajoûta-t-il, *ſi au bout de l'année je trouvois dans mes coffres un gros tréſor de reſte, j'en ſerois auſſi dégoûté, que ſi après avoir dîné à plein, j'étois contraint de me remettre à table, & de manger tout de nouveau des mêmes mets.*

Ce qu'il y a de plus admirable eſt, que dans la vieilleſſe même où l'avarice eſt ſi naturelle, ſa bourſe fut toujours ouverte, & lui auſſi libéral que durant ſa jeuneſſe. Auſſi ne ſe trouva-t-il après ſa mort pour tout argent que cinq cens écus. D'ailleurs il mourut chargé de pluſieurs dettes qu'il avoit faites pour l'armée, afin qu'elle fût payée réguliérement. Mais on dit que le Roi les a payées, ou qu'il les payera bien-tôt.

Il n'étoit pas homme de grand air ni pour la taille,

taille, ni pour l'agrément des traits : Il n'étoit ni grand ni petit, & à le voir il paroissoit pesant. Il avoit plus de l'air d'un Bourgeois ou d'un Artisan, que d'un Soldat : Ce qui justifie l'ancien proverbe qui dit : *Que le visage n'est pas toujours le vrai miroir du cœur.* Car tout le monde sçait qu'il avoit beaucoup de résolution & de bravoure.

On attribue plusieurs de ses victoires à la régularité & à la sagesse de sa conduite, les autres à son bonheur ; mais personne ne disconvient qu'il n'y en ait dont il ne soit entiérement redevable à son grand cœur.

Il seroit aisé d'en rapporter plusieurs preuves: Mais je ne veux pas fatiguer ta patience. Ma Lettre passe déja les bornes ordinaires ; cependant il s'en faut bien que je ne t'aye donné le parfait caractére de ce Héros. Quoiqu'il en soit, je crois qu'il est de mon devoir de t'informer de tout ce que j'en sçai, qui soit digne de remarque.

Du tems des guerres civiles, après qu'il eût abandonné le Parti des Mécontens, & eût été fait Général des armées du Roi, il donna une preuve admirable de l'intrépidité de son courage ; car à la tête de trois mille cinq cens hommes, enveloppés par quatorze mille des Rébelles, en sorte qu'il ne pouvoit échapper que par un seul endroit. Etant donc vivement pressé de profiter de cet avantage : *Non*, dit-il, *je ne puis plus vivre, & voir mon Souverain chassé de ses Villes. Orléans lui a fermé les portes dans le tems même que les forces du Roi étoient encore en leur entier, & avant qu'elles*

eussent reçû aucun échec. Pouvons-nous donc esperer qu'on lui soit par tout ailleurs plus favorable, pendant qu'on nous verra fuir devant nos victorieux ennemis? Non, ou ce jour fatal arrêtera leurs progrès, ou il sera le dernier de ma vie. L'évenement répondit à son attente, car il donna bataille au Prince de Condé, & mit son armée en déroute. Il a rendu depuis au Roi de France des services si signalés, qu'il a réparé de reste les deux années de sa rébellion.

Il est maintenant en l'autre monde, non pour y faire la guerre, mais pour célébrer un éternel triomphe parmi les fameux Héros de la terre. Le Roi pour faire honneur à son mérite, l'a fait enterrer dans le Temple de Saint Denis, où reposent tous les Rois de France. Il fait voir par-là qu'il met peu de différence entre celui qui est sur le Trône, & celui qui l'y soutient.

Je prie Dieu, illustre Hamet, d'inspirer au Sultan de récompenser toi & tous ses autres fidéles Ministres, & vaillans Généraux, selon le mérite & les services de chacun. Adieu.

LETTRE XXVIII.

Au Kaimakam.

Il fait la récapitulation de divers évenemens qu'il avoit oublié dans ses précédentes Lettres de cette année. Remarquable circonstance de la perte de Tréves. Penchant du Roi de France pour la Paix.

UNe année enfante plusieurs évenemens dont on ne peut donner de rélation, parce qu'on n'en est pas informé assez à tems. Mes Lettres sont souvent achevées & cachetées, & quelquefois envoyées avant que j'aye entendu parler de la prise d'une Place, ou d'un Fort; d'une victoire remportée par les François, ou d'un avantage que les Allemans, les Espagnols, & les Hollandois leurs ennemis, ont eu sur eux. D'ailleurs je ne crois pas qu'il vaille la peine d'écrire coup sur coup aux Ministres de la Porte, pour les informer seulement d'un siége, d'une bataille, ou de quelqu'autre petit évenement, toutes les fois qu'il en vient à ma connoissance. J'aime mieux à la fin de l'année récapituler dans une Lettre tout ce que je me souviens d'avoir oublié, afin que par ce moyen les avis que je donne par pieces & morceaux, puisse enfin être joints ensemble, & composer un corps entier.

Ainsi la prise de Bellegrade en Roussillon emportée sur les Espagnols par le Maréchal de Schomberg, n'étoit pas une chose assez importante pour mériter une Lettre particuliere qui

en fit la rélation dans le tems. Il eſt pourtant bon de l'inſérer dans le ſommaire des évenemens oubliés dans mes précédentes, afin que le regiſtre de l'Empire Ottoman ne ſoit point imparfait & défectueux. Cette Forteresſe fut priſe vers le milieu de l'Eté, après ſept jours de tranchée ouverte.

Quoiqu'il ſemble que la fortune ſe ſoit déclaré en faveur des François, elle leur tourne néanmoins quelquefois le dos, & les abandonne ce ſemble pour un tems.

Il arriva à Tréves le onziéme de la huitiéme Lune un accident qui fit perdre cette Place aux François, & ternit un peu la gloire du Maréchal de Créqui, qui avoit bien fait juſques-là, & acquis la réputation de ſage & prudent Général.

Il ſemble que le Gouverneur de Tréves, qu'on appelle Monſieur de Vignori, avoit ordre de ſortir de la Ville ce jour-là; les uns diſent pour joindre le Maréchal de Créqui avec cinq mille hommes de la garniſon, pour faire conjointement quelque entrepriſe ſur les ennemis qui n'étoient pas éloignés delà; les autres diſent qu'il avoit ordre d'attaquer les ennemis en queuë, pendant que le Maréchal de Créqui les chargeroit en front & en flanc. Le Gouverneur s'étant mis en marche pour executer ſes ordres, & étant ſur un pont levis, ſon cheval ayant eu peur d'un coup de piſtolet qui fut tiré tout à coup, tomba dans le foſſé avec ſon Cavalier; & ſe tuerent tous deux. Comme cet infortuné Gouverneur n'avoit communiqué ſon ſecret à perſonne;

ne; son Lieutenant qui ne sçavoit rien du dessein, & qui fut troublé d'un si malheureux accident, fit rentrer les cinq mille hommes dans la Place. Cependant le Maréchal de Créqui qui attendoit vainement ce secours, & qui se trouvoit trop foible pour résister aux ennemis, fut attaqué & battu; & si bien battu, qu'il fut contraint de se jetter dans la Ville avec trente ou quarante chevaux seulement, pour y faire la fonction de Gouverneur, jusques à ce qu'on sçût la volonté du Roi. Comme le Maréchal ne s'étoit avancé que pour empêcher le siége de cette Place, sa retraite & la dispersion de son armée, mirent les ennemis en état de l'assiéger fort à leur aise. Il défendit la Place avec beaucoup de résolution & de bravoure: Mais enfin après bien du sang répandu, elle fut prise par la trahison d'un Capitaine de la garnison. Ce traître s'appelloit Boisjourdan. Il avoit des correspondances secretes avec les ennemis, & les informoit des endroits foibles de la Places. Il avoit corrompu plusieurs personnes de la garnison, & fait tout ce qu'il avoit pû pour faciliter la réduction de la Place. Aussi fut-il pendu comme il le méritoit, après avoir été livré aux François par ceux qui ne pouvoient regarder le Traître qu'avec horreur, quoiqu'ils eussent été bien aises de profiter de sa trahison.

Les Impériaux reprirent courage après ce bon succès, & commencerent à croire, que depuis la mort du Maréchal de Turenne la Fortune avoit abandonné les intérêts de la France, & avoit fait alliance avec eux. Sur cela le Comte

Montecuculli investi Haguenau le vingt de la huitiéme Lune. C'est une forte Place qui est entre les mains des François. Mais l'approche du Prince de Condé l'obligea bien-tôt à lever le Siége. Il s'est fait depuis peu de chose de part & d'autre, à la réserve de Thuin dont les François se sont emparés. C'est une Place située sur la Sambre, & qui commande tout le pays qui est entre cette riviere & la Meuse. Elle se rendit aux François au commencement de la onziéme Lune, à condition que les priviléges des habitans seroient maintenus, & qu'ils ne seroient point contraints d'entretenir la garnison.

Il y a eu depuis peu des séditions dans les Provinces de Bretagne & de Guyenne, appuyées secrétement, à ce qu'on dit, par les Parlemens de Bourdeaux & de Rennes. Le Roi a fait connoître son mécontentement en transférant ailleurs ces Assemblées, après avoir sévérement puni les Chefs de ces émotions.

Il semble à présent que ce Monarque est las de la guerre. « Il a publié un Manifeste où il se » plaint de l'outrage fait au Prince Guillaume » de Furstenberg, Plénipotentiaire de l'Evêque » de Cologne. Il déclare qu'il a eu raison de té» moigner du ressentiment pour l'insulte faite à » son Allié contre tout droit naturel ; qu'il avoit » néanmoins travaillé pour la paix générale de » la Chrétienté, & qu'il avoit encore le même » penchant. » Pour cet effet il a envoyé à Nimégue Monsieur de Colbert Maître des Requêtes, & Monsieur le Comte d'Avaux, pour assister aux Conférences de la paix.

Quel-

Quelques-uns disent que cette inclination du Roi pour la paix est l'effet d'un vœu qu'il fit durant la violente fiévre dont il a été attaqué depuis peu. Que cela soit ou non, on est convenu de part & d'autre de suspendre les actes d'hostilité durant ce froid; trouvant plus commode & plus doux de se rouler sur des lits de duvet, que d'être exposé à la rigueur des frimats & de la neige; & plus agréable d'assiéger un bon feu, que de claquer des dents dans des tranchées pleines d'eau & de glace.

Je prie Dieu, illustre Ministre, de te rendre heureuses les quatre saisons de l'année, & sur tout de te donner ses biens d'hiver, je veux dire une maison chaude, une agréable compagne de lit, les bienfaits de Cerès & de Bacchus en abondance, un cœur joyeux, & bon apetit.

1676 LETTRE XXIX.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du Collége des Sciences, à Fez.

Eloge de la Sagesse éternelle en stile extraordinaire.

JE reçois tout présentement ton pacquet. Il est venu dans un moment de félicités, sous une bonne & favorable Etoile. Les Constellations me rient de l'heure qu'il est. Mille doux & tranquilles plaisirs distillent sur mon ame: Mes pensées fleurisent par maniere de dire, & mon esprit est humecté de tout ce que la rosée du Ciel a de plus précieux. Mon cœur ressemble

à un jardin qu'on voit durant les matinées du Solstice d'Automne : Il est frais & odoriférant, tout caduc qu'il est.

J'ai passé le Printems & l'Eté de ma vie dans l'erreur, dans l'ignorance, & dans la vanité. Il est tems de songer à faire un fonds solide de sagesse & de vertu pour l'hyver de mon âge, qui selon les apparences ne doit point durer bien longtems. Le Ciel pour faire voir l'amour & le soin qu'il a pour les mortels, t'a inspiré la généreuse pensée de m'assister encore une fois de tes sages instructions. Ta Lettre contient une Philosophie si solide & si raisonnable, qu'on ne sçauroit jamais la réfuter. Tu es l'Apollon du siécle.

Gloire soit à Dieu, qui est majestueux, vivant & fort, le Pere éternel des lumieres, la source des perfections intellectuelles, le trésor originel de la raison, en qui sont de toute éternité les idées de toutes les choses passées, présentes & futures ; les modéles des choses visibles & invisibles, & de toutes celles qui ont été, qui seront, ou qui peuvent être dans l'Univers. Béni soit le Verbe & le souffle de Dieu, l'Esprit de vie & d'intelligence, qui dans les tems déterminés par la Sagesse éternelle, entre dans nos saintes ames, & les rend les favorites du Très-haut, & des Prophétes.

Cet Esprit descend quelquefois sur certaines personnes comme une pluye agréable au tems de la moisson, mais il vient sur toi à grands flots comme les rivieres du Paradis. La sagesse inonde ton ame, comme le Nil inonde les campagnes de son voisinage. Les courans en sont forts & rapi-

rapides comme ſont ceux du Tigre & de l'Euphrate, riches & enyvrans comme les eaux du Jourdain. Ton eſprit eſt couvert d'un déluge de ſcience.

O Sageſſe immarceſſible ! Heureux eſt l'homme qui t'a en partage. L'or ne t'eſt point comparable ni pour la valeur, ni pour la beauté. Les Diamans & les Saphirs ſont fades & ſans agrémens au prix de toi, & tu effaces l'éclat des plus fines perles d'Orient. Sans contredit la Sageſſe brille éternellement & eſt incorruptible. C'eſt une Eſſence pure & reſplendiſſante qui découle de la Gloire éternelle, & de la Nature divine : C'eſt enfin le miroir pur & ſans tache, où Dieu contemple les immortelles perfections. Elle eſt mille fois plus ſereine que la lumiere, plus brillante que le Soleil, plus pure que le Firmament, & plus étincelante que toute l'armée des Aſtres. L'éclatante troupe des Anges s'éclipſe en ſa préſence, & tous les ordres radieux du Ciel ne ſont qu'autant de ſujets pour relever ſon éclat à qui rien ne peut réſiſter.

Dieu l'a tirée du ſein de ſes profondeurs qui ne peuvent ſe ſonder ; elle eſt venue d'un fonds de tréſors qui ne peut être épuiſé. A l'Aurore du monde elle éveilla par la vertu de ſes rayons le Chaos aſſoupi. Sa force donna la vie & la forme à l'abîme confus & ténébreux. Elle brille d'un bout du monde juſqu'à l'autre, & éclaire des eſpaces infinis. C'eſt un cercle tout rayonnant de lumiere, dont le centre eſt par tout ; mais dont on ne ſçauroit trouver la circonférence.

Demande à ceux qui dreſſent leurs pavillons
dans

dans les mondes céleſtes, les campagnes du Tout-puiſſant, qui gardent les frontieres des heureuſes régions, qui font le tour du Ciel Empiré qui eſt le plus éloigné de nous, pour donner feu à ſes ſignaux, lorſqu'ils découvrent qu'une nouvelle République d'Etres, éclos dans les climats froids & glacés de l'étendue infinie, menace de quelque invaſion: Demandez-leur, dis-je, s'ils ont jamais pû ſuivre le vol de la Sageſſe éternelle, ou trouver les ſolitaires retraites de la Raiſon éternelle? Ils peuvent bien parcourir les déſerts impratiqués de la matiere premiere ſans bornes & ſans forme, auſſi-bien que les champs & les parcs fortifiés, & les autres endroits du monde connu: mais toutes leurs peines ſeront inutiles. On ne ſçauroit prendre l'Infini. L'imagination des créatures eſt trop bornée & trop foible. Les Chérubins mêmes & les Séraphins ne ſont pas à beaucoup près aſſez prompts pour ſe ſaiſir d'une proye qui court avec tant de viteſſe. La ſageſſe eſt auſſi ſauvage que le hazard, auſſi cachée que la nature, & néanmoins auſſi fixe que la deſtinée.

Elle fait ſon ſéjour au plus haut des Cieux: ſon Trône eſt inacceſſible; cependant elle remplit tout de ſa préſence. Elle chercha un lieu de repos ſur la terre parmi les fils des hommes: Elle traverſa les Nations de la terre, & viſita les Iſles de la mer: Elle deſcendit dans les abîmes, & chercha dans les horribles cavernes du monde. Enfin elle trouva du repos en Abraham, & fit ſa réſidence en Iſmaël, parce que cela avoit été ainſi arrêté de toute éternité, & écrit dans les Livres de la deſtinée. Elle s'établit à la Mecque où le Prophéte

phéte eſt né, & ſa vertu prit racine à Médine, où il eſt enterré. Les ſaintes Villes ſont enrichies de ſes préſens, & elle brille au milieu d'une race illuſtre, d'une poſtérité née pour la gloire, d'un peuple célébre, d'une génération ſainte, d'une ſuite d'hommes de valeur, d'une famille de Héros, d'une lignée où repoſent les faveurs & les bénédictions du Tout-puiſſant.

O Arabie ! On peut bien t'appeller heureuſe, puiſque tu es le ſiége de la Sageſſe éternelle. Soyez en deuil montagnes de Judée, pleurez triſtes valées de la Paleſtine ; car la roſée & la pluye vous ont abandonnées. Votre terroir languit faute d'humidité, & votre Globe eſt aſſéché. Vos arbres ſéchent & flétriſſent, & votre terre ne produit ni herbes ni fleurs. Vos pâtures ſont comme des déſerts couverts de ronces & d'épines, & vos terres labourables ſont devenues auſſi ſtériles & auſſi inutiles que les déſerts de la Libye. La terre qu'on appelloit autrefois ſainte, eſt devenue exécrable, & n'eſt plus habitée que par des Satyres & des Démons, parce que la Sageſſe s'eſt retirée de Sion, & que les Anges ont abandonné Jéruſalem.

Réjouiſſez-vous, pays Orientaux qui confinés à la mer Rouge ; car vous avez une grande lumiere ? Que dis-je une grande lumiere ? Vous avez la Loi qui a été apportée du Ciel, & êtes à l'ombre de la gloire du Très-haut.

La Sageſſe eſt exaltée en Arabie : Elle leve la tête plus haut que le ſommet du mont Uriel. Elle fleurit comme la palme, & étend ſes branches comme le Terebinthe ; pluſieurs Nations

ſe

ſe repoſent ſous l'ombre de ſes larges branches ; ſes routes ſont unies & belles , & reſſemblent à une allée de Ciprès , & tous ſes ſentiers ſont auſſi doux qu'un jardin de Cinamome, de Mirthe, & de Roſes. Son fruit nourrit l'Orient & le Midi ; ſes ſalutaires feuilles s'étendent depuis l'Inde juſques au pays des Mores, où tu demeures. Sa bonne odeur ſe fait ſentir depuis un Pole juſqu'à l'autre.

Elle eſt la Mere de la ſcience & de la vertu, la Dépoſitaire de la vie & de la ſanté, de l'honneur & des richeſſes. En elle ſont renfermés les tréſors d'un nombre infini de différentes félicités, qu'elle répand abondamment ſur ceux qui font ce qu'elle leur inſpire. Elle ſe fait voir avec joye à ceux qui la cherchent ; & jamais perſonne ne l'a quittée qu'avec chagrin. Elle a un air ſi vif & ſi animé, qu'on eſt ravi de ſa converſation. Son ſouffle eſt plus doux que l'ambroſie, ou que la vapeur de l'encens d'Orient. Ses penſées ſont odoriférantes comme les exhalaiſons aromatiques du Nard, de l'Onix, & du Stacte. Il n'y a point de paroles qui puiſſent la louer ce qu'elle vaut, point de ſtile, point de langue qui puiſſe faire la fidéle deſcription de ſon incomparable mérite. Ainſi par reſpect je n'en dirai pas davantage pour le préſent ſur un ſujet ſi ſublime, de peur qu'en allongeant le panégyrique de la Sageſſe, je ne ſois le Trompette de ma propre folie auprès d'un ſage, à qui cette belle vertu eſt familiere, & qui eſt l'homme du monde qui connoît le mieux ſon caractére.

Cependant reçois, je t'en ſupplie, ces lignes, com-

comme un témoignage de la profonde veneration que j'ai pour toi, qui eſt reconnu dans toute l'Afrique, & dans les autres parties du monde, pour un homme du premier rang parmi les favoris de la Sageſſe.

Adieu, grande lumiere de Mauritanie, & ſois perſuadé que je ne ſuis point un flatteur.

LETTRE XXX.

Au Capitan Baſſa.

De trois batailles Navales entre les François, les Hollandois, & les Eſpagnols, à l'une deſquelles fut tué Ruiter Amiral de Hollande.

SI j'ecris ſouvent aux Baſſas de terre, je n'oublie pas pour cela ce que je dois au Baſſa de la mer: Mais c'eſt que cet élement n'a pas été comme l'autre le theatre de tant d'actions remarquables. On n'a point bâti ſur les flots, des Forts, des Châteaux, ou des Villes de guerre: point fait de campemens, ou de ſieges dans les formes, à moins qu'on ne l'ait fait ſur les mers gelées, ſous ou prés du Cercle Arctique. Encore ne fait-on là qu'imiter le métier de la guerre pour exercer la jeuneſſe.

Mais ailleurs il y a ſur l'Ocean des Campagnes flottantes, des combats qui ſe font en paſſant; & il s'en eſt paſſé cette année quelques-uns entre les François, Hollandois, & les Eſpagnols, qui ne ſont pas tout à fait indignes de t'être mandés.

Le huitiéme de la premiere Lune il y eut combat

combat naval entre Monſieur de Queſne Lieutenant Général des Flottes de France, & Ruiter Vice Amiral des Hollandois. Le dernier fut fort maltraité : Mais il le fut encore bien davantage le vingt-deux de la quatriéme Lune ſuivante ; car le fameux Ruiter fut tué, & pluſieurs Vaiſſeaux Hollandois furent coulés à fond, brûlés, & pris. Mais il vient de ſe paſſer une troiſiéme action qui fait plus de bruit que les deux autres, entre le Maréchal de Vivonne Commandant de la flotte Françoiſe, & les flottes unies des Eſpagnols & des Hollandois. Ce combat s'eſt donné ſur les côtes de Sicile le ſecond de ce mois.

J'ai une relation circonſtanciée de cette expedition : Et comme je ſçai que tu aimes les recits de cette nature, je te dirai en peu de mots de quelle maniere ils en vinrent d'abord aux mains, & comment les François s'y prirent pour remporter une glorieuſe victoire ſur deux flottes ſuperieures à la leur.

Ce ne fut pas bien loin de l'ancien & dangereux Détroit qui eſt entre Caribde & Scylla, que le Duc de Vivonne découvrit la flotte ennemie, faiſant voile vers le lieu où il étoit à l'ancre avec la ſienne: On donna d'abord l'allarme, & incontinent tout le monde mit la main à l'œuvre. Les ancres ne furent pas plûtôt levées, qu'on chargea de voiles pour aller aux ennemis. Les Eſpagnols & les Hollandois avoient vingt-ſept Vaiſſeaux de guerre, dix-neuf Galeres, & quatre Brûlots. Les François n'avoient que dix-neuf Vaiſſeaux de guerre, ſept Galeres,

Galeres, & cinq Brûlots. Ceux-ci gagnérent le vent aux Ennemis, & les attaquerent avec tant de vigueur, qu'ils firent échoüer plusieurs de leurs Vaisseaux Capitaux sur les rochers & sur les sables, où ils furent perdus. Ils brûlerent de plus treize de leurs meilleurs Vaisseaux, du nombre desquels furent l'Amiral d'Espagne, & le Vice-Amiral de Hollande.

Je ne te dirai pas autre chose de ce remarquable combat, si ce n'est qu'il passe pour une seconde bataille de Lepante.

Je te souhaite le même avantage, Prince de la Marine, toutes les fois que tu combattras contre les ennemis de Dieu & de son Prophéte.

LETTRE XXXI.

Au Grand Mohammed Sage des Sages, & mysterieux Hermite du Mont Uriel en Arabie.

Retractation du sentiment qu'il avoit eu sur l'éternité du monde, quant à sa forme présente.

IL n'y a point d'homme au monde qui n'ait changé de sentiment dans un tems ou dans l'autre Que se soit une preuve de sagesse ou de folie, de connoissance ou d'ignorance de varier de cette maniere, l'experience nous aprend, qu'il y a bien peu de gens qui croyent vieux ce qu'ils ont crû étant jeunes.

Il y a des idées qui naissent avec nous, & d'autres qui nous sont inspirées par nos parens, par nous nourrices, & par nos Gouverneurs.

Notre

Notre enfance eſt tendre, flexible, & comme l'or qui reçoit toutes les empreintes qu'un nouveau Souverain veut lui donner, elle eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions. La converſation humaine eſt comme une monnoye, où ceux que nous pratiquons donnent la forme à nos idées. Comme un Livre nouveau que nous aimons change entirement la raiſon que nous avions auparavant, & donne une nouvelle forme à toutes nos facultés; auſſi eſt-il certain que le genre humain prend plaiſir à la nouveauté.

Que ce ſoit un effet de la foibleſſe de la Nature humaine en general, ou de mon inconſtance en particulier; ou enfin d'un jugement plus droit & plus meur, c'eſt ce que je ne déciderai point. Mais je ſuis bien certain, qu'il y a bien des choſes que je ne ſçaurois concevoir comme j'ai fait autrefois, ſans faire beaucoup de violence à ma raiſon préſente. J'ai maintenant du penchant à me croire viſionnaire, à une âge où les autres hommes ſe flattent volontiers de l'imagination de leur ſageſſe, & la font valoir à ceux qui ſont de leur âge. Quoiqu'il en ſoit, il me paroît évidemment, que l'experience perfectionne chacun dans ſes études: Et que ceux qui cherchent à s'avancer dans l'étude de la Philoſophie ſur le fonds de leurs découvertes, ſont en plus beau train de ſe perfectionner, que ceux qui ne travaillent abſolument que ſur le crédit des conceptions d'autrui.

Les derniers ne ſont à la Sageſſe que ce qu'un Facteur eſt à un Marchand. On peut ſi vous voulez dans les ſciences les appeller freres, ou ſi vous

vous l'aimez mieux Banquiers des imaginations d'autrui. Ils fréquentent les Assemblées des sçavans ; ils lisent les Livres des Anciens ; ils sont en commerce avec les plus beaux esprits du siécle : Cependant aprés tout ils n'en retirent qu'un profit médiocre, & à peu près semblable à celui que font les Marchands qui trafiquent en detail, & ils ne feront rien de plus tant qu'ils n'auront pas la hardiesse de hazarder quelque chose du leur.

C'est tout autre chose des premiers. Ce sont des Marchands en gros qui trafiquent sur leur propre fonds. Ils s'embarquent hardiment sur le vaste Ocean du monde bizarre & critique, & courent les risques du naufrage & des Corsaires. Les vents & les tempêtes de la malice humaine ne les épouvantent point, non plus que tous les rochers de la superstition autorisée par les loix des Nations. Ni les bancs, & ni les écuëils, ni aucun intérêt particulier ne sçauroient abattre leur courage, pendant qu'ils ont pour eux le vent de la verité, & la marée de la raison primitive ; car alors ils sçavent que la Fortune sera leur Pilote, & les tirera de tout.

Sur ce que je viens de te dire tu t'attendras de trouver ici quelque nouvelle thése des mieux conçûës, & même après un si ennuyeux préambule, quelque dogme des plus solides. Mais je dois te dire franchement, qu'à peine sçai-je ce que je dois écrire ci-après à la réserve seulement que j'ai sur l'éternité du monde

des idées differentes de celles que j'avois ci-devant.

Je croyois autrefois, & j'ai tâché de le faire croire à tous mes amis, que non seulement la matiere du monde est éternelle, mais que sa forme présente l'est aussi. Je crois maintenant tout le contraire sur des fondemens plus raisonnables. Cette opinion n'est pas si parfaite que je l'ai crûë. Chaque année de ma vie me convainc de la décadence du monde. Il est manifeste qu'il décheoit. Par consequent nous devons conclure qu'il est corruptible dans ses premiers principes, qu'il a eu un commencement, & qu'il aura une fin.

Je ne crois point que le monde soit anéanti. Cette pensée fait horreur à la Nature; Mais il sera changé, métamorphosé, & transformé. *Una dies dabit exitio*, UN *jour le ruinera*, comme dit Lucrece, & le même jour lui redonnera une forme plus brillante qu'il n'a jamais eu. La terre deviendra pure comme le cristal, les Etoiles seront plus brillantes que le Soleil, & le Soleil même sera dissous dans les principes éternels de sa lumiere. Les Philosophes qui ont parlé du dernier jour, conviennent que le monde sera calciné par le feu; sur tout l'Orient & le midi. Ils assûrent positivement, qu'après que l'humidité de l'Univers sera épuisée & consumée, les Elemens pousseront des flâmes, dit Hermes Trismegiste; un tresor de feu, dit Sophocle; Et Ovide soûtient, que le Soleil sera asseché, & que tout le Firmament paroîtra comme une fournaise. Le Ciel & le terre seront confundus ensemble

ensemble. Les Grecs disent, que le monde boüillira, & écumera ses impuretés avec un bruit semblable à celui d'une tempête, ou d'un ouragan. Les Italiens l'expriment autrement, & le comparent au bruit que fait une Horloge avant que de frapper l'heure. Son mouvement est égale & regulier jusques-là : Mais quand la derniere minute est expirée les rouës vont toutes à la fois, & font grand bruit. Il en sera le même du Globe céleste & des Elemens inferieurs. Quand leur course sera finie, leur harmonie cessera, & avec un bruit confus ils remettront leur Essence dans le sein de leur éternel Chaos, où elles seront renouvellées, & changées en des formes plus nobles & plus excellentes, quoique la premiere substance demeure pourtant la même : Car je crois que la matiere premiere ne changera point, & qu'elle est éternelle, n'ayant ni commencement, ni fin. Mais il a falu plusieurs millions de siécles pour produire cette infinité de differentes formes. Peut-être que les fondemens de l'Astrologie sont véritables, & qu'il y eut anciennement certains tems assignés, premierement pour la production des Signes & des Constellations celestes, ensuite des Planetes, & enfin pour la production de tous les autres Estres sublunaires. Mais Moyse le Legislateur & le plus grand Philosophe des Juifs, n'est pas de ce sentiment. Il dit qne les Vegetaux furent faits avant les Etoiles. De sorte qu'au milieu de toutes ces contrariétés, on ne sçait ce qu'on doit croire. Autant que j'en puis juger, le sentiment de Moyse ne merite pas plus d'applaudissement

que celui de tout autre homme, qui soutiendroit qu'il y a certains chevaux qui se forment de la lumiere la plus pure, qui galopent par-ci par-là dans l'étenduë infinie pendant une suite indéterminée de siécles. Que la poussiere de leurs pieds fit d'abord les Elemens de rien, & qu'ensuite donnant de la tête contre les premieres pierres de la nature, ils firent sortir les étincelles qui brûleront le Monde au dernier jour: & Dieu sçait si ce n'est pas à une égratignure d'un des clous de ces chevaux qu'il faut imputer le dernier embrasement de la Ville Imperiale, quoiqu'on ait voulu le mettre sur le compte des Giabres * & des Kisylbashi.

Par mon ame je crois que tout est un effet du hazard. Tout ce que nous admirons tant en ce monde n'est qu'un mélange confus de choses qui ne peuvent être ou n'etre pas: Ainsi si elles sont, quel besoin est-il que nous allions nous chicaner sur leur existence? Nous voyons sur nos têtes le Soleil, la Lune, & les Etoiles qui nous donnent successivement leur lumiere & le jour & la nuit. Nous marchons sur la terre, & nous navigeons sur la mer, sur laquelle nous ne pouvons pas beaucoup compter: Cependant nous ne connoissons point la nature de ces differens Etres. Peut-être que le Soleil n'est qu'une éternelle Escarboucle, & la Lune un Saphir crété: peut-être que les autres Planétes ne sont que des reverberations de ces brillantes essences, & les Etoiles fixes qu'autant de parcelles de l'éternel luminaire. Et après tout, la terre sur laquelle

* *Ce sont des Sectes parmi les Turcs.*

nous

nous marchons n'eſt peut-être qu'une verruë ou une tache, une petite élevation, une tumeur, ou la ſuperfluité des Elemens, pour ne pas dire une gangrene dans la Nature.

O Mohammed! j'en ai trop dit à un homme auſſi ſpeculatif que tu l'es; mais tu me le pardonneras, puiſque je parle ſincerement & de bonne foi.

Permets-moi de te dire encore, Chef des Solitaires, Prince des Silvians, gloire de l'Arabie, un des cachés de l'Orient, Phénix de toutes les generations, que perſonne n'eſt né pour ſoi-même, que perſonne n'eſt ſage en tout tems; Et voici particulierement celui où le Service du Grand Seigneur requiert que je faſſe voir par ma maniere de dire une petite gayeté badine. Excuſe donc, & prie Dieu pour moi. Adieu.

LETTRE XXXII.

A ſon frere Peſteli Hali, Grand-Maître des Doüanes & de l'Artillerie, à Conſtantinople.

Priſe de Philiſbourg ſur les François par les Princes Alliés. Hiſtoire abregée de cette Place.

TU peux à coup ſûr débiter les nouvelles ſuivantes à Hamet Reis Effendi. La nuit eſt fort avancée, & j'empiete ſur l'heure de la poſte, & ſur ma ſanté, afin que les Miniſtres de la Porte reçoivent avis le plus promtement qu'il ſe pourra, que les Princes & Etats Alliés ont pris Philiſbourg ſur les François.

C'eſt

C'eſt une Place de grande importance, & fort bien fortifiée. Les Eſpagnols la prirent en 1633. par la trahiſon du Gouverneur. L'année ſuivante les Suedois la remirent entre les mains des François. Mais le Roi n'étant pas en état d'en réparer les fortifications à cauſe de la rigueur de l'hyver, les Imperiaux la ſurprirent le vingt-trois de la premiere Lune de l'an 1635. Ils en ont été les maîtres juſques en l'an 1644. qu'elle fut repriſe par le Duc d'Anguien, à préſent Prince de Condé, après qu'il eût mis en déroute près de Fribourg l'armée Imperiale commandée par le Duc de Baviere. Elle avoit demeuré depuis ſous l'obéiſſance des François, & ce n'eſt que depuis quatre jours qu'elle s'eſt renduë par compoſition aux Imperiaux, qui la tenoient bloquée depuis plus d'un an, & qui l'ont enfin emportée après quatre mois de ſiége regulier.

C'eſt une perte dont cette Cour n'eſt pas peu touchée, & à dire vrai, c'eſt avec raiſon; car vingt autres Places de ces quartiers ne la dédommageroient pas de Philiſbourg. Les François ont pris en Flandres, Condé, Bouchain, & Aire, encore ne ſe croyent-ils pas dédommagés, & la Campagne ne durera pas aſſez pour leur donner occaſion de chercher une plus grande ſatisfaction.

Je ſuis contraint, cher frere, de finir tout court, parce que l'heure de la poſte paſſe. Dieu te tienne en ſa protection, & te préſerve de tous les pieges des Démons qu'on lâche de leurs cavernes infernales pour venir roder ſur la terre,

depuis

depuis l'heure qu'il eſt, juſques à ce que les coqs chantent.

LETTRE XXXIII.

A Sephar Abercromil, Vanni Effendi, Prédicateur du Sultan.

Des progrès que les Quietiſtes faiſoient en Europe.

IL y a cinq ans que je t'écrivis pour te donner avis que ta doctrine avoit été favorablement reçûë en Europe, qu'elle y avoit fait de rapides progrés, converti ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens parmi les Nazariens. Je t'informerai en même tems de l'oppoſition que les Jeſuites & les Dominicains faiſoient aux écrits de François Malevella. J'ai préſentement à t'entretenir plus au long des progrés prodigieux que cette ſacrée morale a fait en Italie, en France, en Eſpagne, en Allemagne, & autres pays Occidentaux.

Il y a à Rome un homme diſtingué qu'on nomme le Pere Petrucci, perſonnage de grand ſçavoir & de profonde litterature. Quoiqu'il ait caché ſa pieté avec toute l'adreſſe poſſible, cependant ſes bonnes actions les plus ſecrétes n'ont pas laiſſé d'éclater & de lui attirer la veneration de tous les gens de bien. Après avoir lû les œuvres de Malevella, il fut charmé d'un ſi ſublime ſiſtême de regles ſpirituelles, & écrivit à tous ſes amis pour leur recommander l'Auteur & le ſujet dont il traitoit. Ces lettres furent imprimées quelque tems aprés, & l'on ne ſçauroit dire l'impreſſion qu'elles ont fait ſur les Lecteurs

def-

desintéressés. Il a publié aussi plusieurs sçavans traités pour défendre & pour louer la vie contemplative. La réputation de cette Theologie épurée est tous les jours allée en augmentant, & s'est enfin répandue par tout le monde Chrétien.

Entr'autres sçavans Proselytes, un certain Prêtre Espagnol, & Docteur de la loi Chrétienne, qu'on nomme Michel Molinos, s'est mis sur les rangs, & publia l'an passé un traité de la Religion mystique, Ce livre a été approuvé & autorisé par l'Archevêque de Rhege, par le Général des Franciscains, Officier de l'Inquisition, & par Martin d'Esparsa, Jesuite distingué, Officier de la même Cour, & Professeur en Theologie à Rome. Ce mysterieux traité ne fut pas plûtôt au jour, qu'il fut enlevé. De sorte que la premiere édition s'étant d'abord dispersée à Rome, à Ferrare, à Naples, & autres Villes d'Italie; il fallut en faire une seconde, afin que les autres Provinces, Etats, & Principautés eussent part à un Ouvrage si divin; que l'Espagne pût être réformée par un de ses compatriotes, & que la genereuse France oubliant son aversion naturelle, ne dédaignât par les sages instructions d'un Espagnol. En un mot, le livre de Molinos est reveré comme un second Evangile. Les plus grands hommes de Rome recherchent son amitié: Les Ecclesiastiques Seculiers sur tout s'empressent à gagner sa faveur & son amitié, & à se confirmer par ce moyen dans les honneurs, dignités, & benefices qu'ils possedent déja dans l'Eglise. On le consulte comme un Oracle

Oracle ſur les points les plus difficiles de la Théologie ; & pluſieurs Cardinaux ſont en correſpondance avec lui , perſuadés qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclatde la pourpre, s'ils n'étoient pas du nombre des heureux amis de Molinos. Tels ſont les Cardinaux Carpegna , Azolini , Caſanata , Odeſcalki , & d'Etrées François d'origine.

Ce dernier eſt fameux pour ſon ſçavoir & pour ſes grandes qualités. Il a été élevé en Sorbonne. & a eu la familiarité de Monſieur de Launay , grand réformateur des dogmes erronés & de la diſcipline de l'Egliſe Romaine ; & par conſequent diſpoſé à l'avance à favoriſer quiconque voudroit ſe mettre en devoir de s'oppoſer au torrent de la corruption, & des vaines ſuperſtitions qui ſe gliſſent journellement de plus en plus dans l'Egliſe , & qui menacent d'inonder la ſolide pieté , la ſincere dévotion , & toutes les vertus morales. Ce genereux Cardinal a paru publiquement le protecteur de Molinos , & ils ont eu pluſieurs conferences particulieres. L'Eſpagnol s'eſt défait de la défiance que ceux de ſa nation ont naturellement pour les Etangers , & le François a étouffé ſon reſſentiment pour les Eſpagnols. De ſorte qu'ils ſe parloient l'un & l'autre à cœur ouvert & ſans aucune réſerve.

Le Cardinal d'Etrées l'a fait connoître en France à pluſieurs perſonnes illuſtres, qui avoient avec Molinos une correſpondance intime. Le nouveau Pape qui s'appelloit ci-devant le Cardinal Odeſcalki , lui a donné un appartement dans ſon Palais, & lui a fait pluſieurs autres

 hon-

honneurs. En un mot, cet homme s'est rendu si considerable, que la plûpart des Nazariens le regardent comme un Prophéte envoyé de Dieu.

C'est avec plaisir que je vois le Mahometisme s'établir sous une nouvelle forme dans le cœur de la Chrétienté ; & les traits les plus épurés de notre Religion copiés dans la vie & pratique de ce qu'il y a de plus excellent parmi les Nazariens. Ces belles apparences font esperer, ce me semble, qu'on entrera par degrés un peu plus avant & avec plus d'humilité dans l'examen de notre Sacrée Loi ; qu'on ne se choquera plus tant de la Circoncision, des lavemens, & autres purifications & ceremonies qui nous ont été prescrites par le Prophéte ; puisque tout cela ne se fait qu'à l'honneur de l'éternelle Unité, & non à l'honneur des images & des peintures. Quoi qu'il en soit, des gens aussi pieux & aussi contemplatifs que ceux-là, formeront necessairement au moins une faction secréte qui nous sera favorable, & adoucira l'aigreur & l'aversion que les Chrétiens ont en general pour les vrais Croyans. En effet les Partisans de Malevella, de Petrucci & de Molinos sont déja flétris chez les Nazariens, & on les distingue par l'odieux nom d'Héretiques, qui ne vaut guéres mieux que le titre d'Infidéles, qui est la plus favorable & la plus honnête épithete qu'on donne aux Fidéles Musulmans.

Pour dire tout en peu de mots, on compte qu'il y a en Italie cent mille personnes de cette nouvelle Secte, beaucoup plus en France & en

Espagne,

Espagne, & guéres moins en Allemagne, sans parler de la Pologne, de la Hongrie, & autres Pays. Cela étant, si une armée de Musulmans qui auroit à sa tête un Vanni Effendi, paroissoit en Italie, & qu'on publiât un Manifeste portant qu'on n'a en vûe que de travailler à la propagation de la verité, & à la défense des Quietistes opprimés (car c'est le sobriquet qu'on donne à cette Secte contemplative) ils se rangeroient indubitablement sous la banniere Mahometane, comme les mécontens d'Italie se rangerent autrefois sous l'asile de Romulus. La volonté de Dieu soit faite.

1677 LETTRE XXXIV.

A Mirmadolin Santon de la vallée de Sidon.

Espece de rapsodie à la loüange de Dieu, de Mahomet, d'Hali, de la Mecque, de Medine, & de l'Alcoran.

BIenheureux sont ceux qui respectent les vertus des Saints hommes, & qui tâchent de les imiter. Les Infidéles regardent comme insensés ceux que le Souverain de tout choses anime de son amour, qui est l'esprit ou le souffle du Tout-puissant qui donne la vie à tout. Leurs ames ravies par de sacrées extases sont transportées dans le monde de la lumiere sur les aîles d'un vent qui vient du Paradis. Elles contemplent des choses admirables & les merveilles du Firmament : Elles vont d'un Astre à l'autre, & ravies de voir tant d'éclat & de splendeur, elles expirent par maniere de dire dans les

transſports d'un divin plaiſir, lorſqu'elles conſiderent la belle œconomie de l'Univers.

O Ariel! Chef des Intelligences céleſtes, qui compoſent les airs des Spheres, qui es le maître de la Muſique éternelle; qui aprens au Sultan David à joüer de la Harpe, & lui enſeigne les chanſons du Paradis, envoyez ici-bas quelque Meſſager azuré, quelque courier pourpré d'Eden, pour m'inſpirer une divine harmonie, pendant que je célébre les louanges de Dieu, le premier & le dernier, dont la gloire ſe répand juſques dans les abîmes, & éclaire des eſpaces infinis. Sa Majeſté remplit tout l'Univers; mais le lieu de ſa retraite eſt au-deſſus du Ciel des Cieux. C'eſt là où il tient ſa Cour, ayant pour ſa garde ſeptante-ſept fois ſept millions d'Anges, qui ſont continuellement en ſentinelle pour prévenir l'invaſion d'Oroſmades, le Prince des ténébres, la ſource & la racine de tout mal.

Dieu deſcendit du Ciel au tems de Moyſe avec une armée qui ne pouvoit ſe compter: Michel portoit ſon étendart, & avoit un char fait d'une Eſcarboucle du Paradis. Cette armée marcha par la voye lactée, & deſcendit ſur le rocher du deſert de Sina. Son Artillerie fut des tonnerres & des éclairs. On fut environné d'épais nuages de fumée. Le monde fut effrayé d'un ſi horrible bruit, & Oroſmades n'oſa paroître pour donner bataille; mais s'enfuit avec ſes Legions dans les cavernes de la terre, où il doit être renfermé juſqu'au jour du Jugement. Il fait ſouvent des efforts pour en ſortir, & c'eſt de-là que viennent les horribles tremblemens de terre. Mais

il

il y eſt enchaîné avec une chaîne qui eſt attachée au Trône de Dieu. Il a les clefs de ces priſons infernales, & ferme toutes les avenues de l'enfer, où les ténébres, l'horreur, & les ſouffrances feront leur ſejour pendant toute l'éternité. Un abîme fournit à un autre des déluges éternels de confuſion & de miſere. Mais ce même Dieu a réſervé ſur la ſurface de la terre la lumiere, la liberté, la joye, & la paix pour ceux qui l'aimeront & qui ne ſe révolteront point de ſon obéïſſance.

Dieu vint d'Arval, & on vit le Saint fuir des halliers de Schair, & paſſer en Orient. Il marcha du côté de la mer Rouge, & planta ſes Tentes au Midi de la Mecque. Le Kebla ſe tourna ce jour-là du côté du Midi, & lorſque les Fidéles prioient, ils regardoient la maiſon d'Abraham, le Temple quarré, & le lieu que la deſtinée avoit déſigné pour être le tombeau du Prophéte. Ce fut alors que Medine devint brillante & illuſtre. La gloire de Jeruſalem ſe ternit, s'éclipſa auſſi-tôt qu'on commença de voir l'éclat de ce nouveau Sanctuaire, Ville recommandable à cauſe des Députés du Ciel qui l'honoroient de leur préſence, & même à cauſe de Gabriël & d'Oſiaphiel, qui étoient deſcendus pour viſiter le lieu deſtiné au repos du Prophéte.

Ils apporterent avec eux les regles & les modéles de la divine architecture, pour rendre le dortoir de l'Envoyé de Dieu ſuperbe & majeſtueux. Ils communiquerent les ordres qu'ils avoient à Zaphid & à Alkepher, deux habiles

Artiſtes de la Ville, auſquels ils montrerent le céléſte modéle du tombeau. Ces deux hommes garderent le ſecret juſques à ce que le tems qui leur avoit été marqué par les Anges fut expiré. Alors ils ſe déclarerent, & entreprirent l'édifice qui a rendu Medine fameuſe par tout l'Univers.

Que ton nom, Medine, eſt de bonne odeur parmi les Muſulmans! Les chemins de l'Aſie & de l'Afrique ſont couverts des Caravanes de ceux qui t'apportent des préſens; de dévots Pélerins qui viennent de loin pour baiſer le pavé de ton Temple, où ſont en depôt les os de notre divin Legiſlateur.

J'ai vû les Elephans & les Dromadaires d'Orient s'incliner avec joye, & ſe baiſſer juſqu'à terre, lorſqu'on mettoit ſur leur dos les ſacrés fardeaux. J'en ai vû faire autant aux Chameaux du Midi, ceux d'Egypte, & du Pays des Mores. Ils faiſoient le ſacré pélerinage avec humilité & réſignation; ils jeûnoient quatre, cinq, dix, ou quatorze jours chacun ſelon leur capacité, pour marquer leur dévotion, & la reconnoiſſance qu'ils avoient de l'honneur qu'on leur faiſoit de leur permettre de viſiter la région ſainte, & le tombeau de celui qui enſeignoit aux bêtes muettes la ſageſſe & le chemin du Paradis.

Depuis ce tems-là les animaux ſe ſont inſtruits les uns les autres des préceptes du Prophéte, qui ne ſçavoit ni lire ni écrire. Ils font le ſoir & le matin en leur langage muet les oraiſons preſcrites, & prêchent à leurs petits par des ſons inarticulés, la doctrine claire & intelligible de la foi.

Chaque

Chaque lettre de ton nom, O Mahomet est pleine de benediction & de loüange. Chaque syllabe est composée de secrets qui ne doivent être révelés qu'à la consommation de toutes choses. Tu es un trésor de merveilles qu'on ne peut ni épuiser, ni priser!

J'ai entendu le vent d'Orient qui chantoit tes louanges sur la flûte, pendant que les agréables Zephirs faisoient une douce harmonie, où étoient souvent célébres les glorieux noms de Mahomet & d'Hali. A eux se joignoit le grand Borée avec sa grosse Orgue, adoucie par le vent de Midi qui faisoit le Contretenor. Ils sifloient des airs, & jouoient en partie, en attendant que les fils puînés d'Eole vinssent pour rendre le concert complet. La Musique fut alors haute & perçante. Tous les bois & toutes les forêts de la terre en furent éveillées. Les arbres & toute la Kirielle des vegétaux s'unirent avec les vents; les oiseaux firent entendre leurs agréables accens; les courans & les rivieres murmurerent des airs chatouillans; la mer éleva ses vagues jusques aux nuës, pendant que les Tritons de bonne humeur, qui ne vouloient pas être oubliés dans une harmonie si générale, r épondoient en vers & faisoient raisonner les Tambours du Firmament. La joye étoit universelle: La nature même étoit en allegresse, & célébroit ce saint jour.

Pourquoi le très-Haut quitta-t-il Arval, & pourquoi l'Eternel abandonna-t-il le sejour de Schair pour venir en Orient? Pourquoi fit-il camper ses armées au Midi, & couvrir de ses

pavillons les regions de la Mecque ? Il le fit ſans contredit pour honorer la Loi qu'il envoyoit du Ciel, & le lieu de la naiſſance de ſon Favori, afin d'obliger toutes les Nations à reconnoître & à confeſſer, *Qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet ſon Apôtre.* Les bêtes de la terre, les oiſeaux de l'air, & les poiſſons de la mer reconnoiſſent cette verité. Les Elemens & les Etres inanimés ſentent une joye qu'ils ne peuvent exprimer, & l'Univers eſt ravi en extaſe, pendent qu'il s'étend du long & du large, & ſe repoſe ſur l'Unité qui ſoûtient toutes choſes.

Je fais, Mirmadolin, partie de l'Univers, & par conſequent je ne puis qu'être touché du ſentiment d'un bien qui ravit en certain tems le tout en admiration. Tu es toujours dans une divine extaſe, ainſi tu ne ſeras pas ſurpris du petit enthouſiaſme de ton Eſclave, qui ne ſouhaite rien avec plus d'ambition, que d'imiter ton innocent vie.

Joüis en Dieu d'une bonne ſanté ; car nous ne pouvons être hors de lui, pendant que nous ſommes en nous-mêmes.

LETTRE XXXV.

Au Kaimakam.

Valenciennes, Cambrai, & Saint-Omer pris par les François. Hiſtoire abregée de Cambrai.

LEs François ſont réſolus de faire de vigoureux efforts cette campagne, pour ſe dédommager

dommager de la perte de Philisbourg qui leur fut enlevée la campagne derniere. Le Roi ne peut pas souffrir qu'on donne le moindre échec aux progrès de ses armes, & il n'épargne ni troupes ni argent pour se conserver la réputation de Conquerant. S'il arrive que ce caractere qui lui est devenu familier après une longue & presque non interrompuë suite de victoires, viennent quelquefois à s'affoiblir par quelque fâcheux contre-tems, il n'a point de repos qu'il ne l'ait réparé par de fameux exploits, capables de répondre à la grandeur de son ame, & à la formidable force de son épée, connuës à toute l'Europe.

Il entretient plusieurs grosses armées; & que ce soit un effet de sa bonne fortune, ou de sa prudence, on remarque qu'il a les plus habiles Généraux de la Chrétienté.

La premiere entreprise qu'il a faite a été le siege de Valenciennes; Place située sur les frontieres des Pays-Bas Espagnols. Elle est d'une grande importance, & fort considerable pour son commerce. Les Bourgeois sont braves & aguerris. La Place est de difficile accès à cause d'une certaine riviere par le moyen de laquelle on peut inonder quand on veut toute la campagne voisine. Elle fut investie par le Duc de Luxembourg le vingt-huitiéme de la seconde Lune, & assiegée dans les formes le quatriéme de la troisiéme Lune. Le dix-sept on donna un assaut général, & les François entrerent dans la Place; ce qui épouvanta si fort les Habitans, qu'ils se oumirent à la merci du Roi, Il accepta leur sou-

soumission, & arrêta les violences si ordinaires en pareils cas.

Autrefois il n'en auroit pas fallu davantage pour couronner une campagne entiere, & pour contenter l'ambition des Généraux François : Mais aujourd'hui la memoire de la perte & disgrace de l'année derniere les porte à chercher de nouveaux sujets de vengeance. Pour convaincre toute la terre que ce Monarque ne s'épouvante pas aisément, & qu'il est jaloux de sa gloire ; après avoir pris Valenciennes il a assiegé deux fortes Places, dont l'une est Cambrai & l'autre Saint-Omer.

La premiere passe pour une des plus fortes Places de toute la Flandre. Elle est située sur l'Escaut, & a été l'ancien patrimoine de la Couronne de France, depuis Clodion II. qui s'en rendit maître l'an 445. de l'Egire des Chrétiens. L'an 843. elle tomba en partage à Charles le Chauve ; l'an 870. elle fut le sujet d'une longue guerre entre les Rois de France, les Empereurs, & les Comtes de Flandres. Durant ses contestations un des Baldouins s'en empara, & la laissa à son fils. Mais Charles V. le trompa, & se mit en possession de la Place par le moyen de l'Evêque avec lequel il avoit des intelligences. Il y mit une forte garnison, & bâtit une Citadelle qui rendoit la Place presque imprenable. Par succession de tems elle tomba entre les mains du Duc d'Alençon frere d'Henri III. ce fut l'an 1582. que ce Duc fut fait Comte de Flandres. Mais l'an 1595. les Espagnols la prirent, & l'ont gardée toujours depuis jusqu'au sixiéme de la

quatriéme

quatriéme Lune de la presente année, qu'elle a ouvert ses portes pour recevoir les troupes Françoises. La Citadelle s'est renduë le dix-sept par composition.

Pour Saint-Omer c'est une grande Ville, & bien fortifiée. Elle a d'un côté la riviere de l'Aa, & ses Marais ; & de l'autre elle est défenduë par un Château flanqué de bons Bastions, & entouré d'un large & profond fossé. Cette Place fut investie vers le commencement de cette Lune, & trois ou quatre jours après assiegée dans les formes : Mais elle ne fut emportée qu'après un sanglant combat entre les François & le Prince d'Orange, qui étoit venu avec une armée considerable pour y jetter du secours. Je ne t'embarrasserai point des particularités de ce combat : Je te dirai seulement en gros comme une chose bien assurée, que la victoire est du côté des François, qui ont mis les autres en fuite, sont demeurés maîtres du champ de bataille, ont pris treize pieces de canon, dix-sept étendards, tout le bagage des ennemis, & fait près de trois mille prisonniers.

Cette grande action s'est passée à un lieu nommé Mont-Cassel peu éloigné de Saint-Omer. On a remarqué que ce terrein fut autrefois favorables aux armes des François, & que Philippes de Valois y battit les Espagnols, & les défit entierement. Ce Philippes a passé pour le plus vaillant Prince de son tems.

Les Habitans de Saint-Omer ayant appris la défaite du Prince d'Orange, furent si consternés, que peu de jours après ils se soumirent volontairement au Roi de France.

Le

Le Prince d'Orange a fait en cette occasion tout ce que pouvoit faire un brave homme. Il rallia & ramena plusieurs fois au combat son Infanterie : Mais enfin il fut emporté lui-même par les fuyards qu'il lui fut impossible d'arrêter. Il en fut si outré qu'il coupa le visage à un Soldat, criant tout haut : *Du moins, coquin, je te marquerai, afin de te faire pendre.* Tout ce qu'il put faire pour redonner cœur aux siens fut entierement inutile : De sorte que contraint de ceder à la force, il joignit ceux des siens qui faisoient encore ferme, rallia une partie de ceux qui avoient été rompus, & fit une retraite qui ne valoit guéres moins qu'une victoire, & qui ne contribuë pas peu de l'aveu même de ses ennemis à augmenter la grande réputation qu'il s'est acquise. Enfin tout le monde dit que sa prudence & sa valeur ont sauvé les débris de l'armée Hollandoise.

Mais, illustre Kaimakam, tout ce qu'on dit à la louange du Prince d'Orange, ne fait que relever la gloire du Roi de France. Ce puissant Monarque fait la guerre avec tant de sagesse, que le succés répond presque toûjours à ses esperances. Il paye si bien ses Troupes, qu'il ne leur donne jamais sujet de murmurer faute de recevoir ce qu'il leur donne par jour, & ne les met point dans la necessité d'attendre avec impatience les arrerages qui leur sont dûs. Au contraire, il est fort liberal envers les gens de merite : Et le moindre Soldat qui se signale par quelque coup d'éclat, ou par quelque action de bravoure, est sûr d'être distingué par une récompense pecuniaire

niaire digne d'un Roi, ou par quelque dignité de commandement : Quelquefois même il a l'un & l'autre. Cela fait que ſes gens combattent en Lions & par émulation. Chacun hazarde volontiers ſa vie pour gagner l'eſtime de ſon Maître, & regarde comme le poſte le plus glorieux celui qui eſt le plus expoſé.

Il eſt ſevere aux Provinces & aux Places qui refuſent de ſe ſoumettre à ſes armes, & pleine de clemence à celles qui ſe rangent volontairement ſous ſon obeïſſance.

En un mot, les liberalités qu'il fait aux ſiens les complaiſances qu'il a pour les autres, & les privileges qu'il leur accorde; la juſtice qu'il rend exactement à tout le monde pour faciliter le progrès de ſes armes, augmentent ſes conquêtes & le rendent le plus grand Prince d'Occident.

Je baiſe, Sage Miniſtre, le bout de ta veſte, & je me retire après t'avoir aſſuré de mes très-humbles obéïſſances.

LETTRE XXXVI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De l'amour des femmes, & de la differente maniere avec laquelle cette paſſion ſe fait ſentir aux perſonnes de differentes Nations, de different âge, de differentes qualités, fortunes, & conſtitutions.

NOtre Sexe aime naturellement les femmes, & il n'y a point d'homme qui n'ai ſenti une fois en ſa vie tout au moins, le feu de

cette tendre paſſion. Mais ce qu'il y a de ſurprenant eſt la differente maniere dont ce feu ſe fait ſentir aux perſonnes differentes , ſoit pour la Nation , pour l'âge, pour les qualités , pour la fortune & pour le temperament. L'amour des jeunes gens eſt laſcif & violent. Celui des vieillards ridicule & formaliſte ; Le pauvre s'étudie à plaire à ſa Maîtreſſe à force de baſſes ſoumiſſions , d'humbles obéïſſances. Le riche attaque un cœur par les riches préſens. Le vulgaire fait ſa cour en feſtinant une prude , & la régalent de vin & de friandiſes. Le noble la divertit par les Comedies , les Maſcarades, les Balets , & autres pompeuſes récréations.

L'ingénieux Italien attaque une Belle par une eſpece d'impudicité polie. Il ne s'amuſe point aux amours de Roman , & à pouſſer de longs & de profonds ſoupirs ; mais avec une impudence rafinée , ſes yeux , ſes mains , ſa langue & toutes ſes actions lui font bientôt ſentir ſa peine. Il fait des vers à ſa louange , & prend des Muſiciens à gages pour lui donner des Serenades. Il ne la quitte point enfin qu'il n'en ait fait la conquête , ou qu'il ne ſe ſoit vengé de ſon Rival en l'envoyant en l'autre monde ; & d'elle en changeant ſes complimens en maledictions & en calomnies. Mais ſi ſes ſoins l'en rendent maître, il la renferme pour toute ſa vie , & lui fait de ſa chambre une priſon.

L'opiniâtre Eſpagnol brûlant de paſſion & d'impatience , & agité d'une concupiſcence qui ne lui donne aucun repos , fait le perſonnage d'un fou. Il frappe du pied , regarde fixément ,

&

& rêve ; il va & vient d'un air furibond, roule les yeux d'une maniere affroyable ; il bondit, demeure immobile, porte la main à son épée, leve les yeux au Ciel, invoque les Saints, parle à soi-même, & menace de tout perdre s'il ne réussit pas. Dans cet esprit il court à sa Maîtresse, se jette à ses pieds, fait le passionné, le dolent, & le langoureux, se met à sa merci, & fait tout ce que doit faire un Amant desesperé. S'il en vient à bout par cette voye-là, il est bientôt las de la belle ; & la tuë, ou la prostituë secrétement pour de l'argent. Mais s'il échouë, il en vient aux macerations, il se tourmente cruellement, & dit qu'il est resolu de mourir.

Le François coquet ne fait pas de même, Il courtise sa Maîtresse gayement. Les chansons, la danse, la musique, la plaisanterie, tout en est. Quand il est avec elle, il est tout vie & tout joye, & a mille saillies comiques à lui debiter. S'il s'en fait aimer en peu de tems l'inconstant s'en lasse & porte son cœur à une autre. Si la Belle demeure insensible, il ne s'en met pas fort en peine, parce que son amour n'étoit que grimace. Cependant il fait le fâché, il menace, & en médit durant quelque tems : Mais cet orage de langue n'est pas de longue durée, & un nouveau visage ramene le calme.

L'Allemand flegmatique est difficile à émouvoir, & il faut beaucoup d'art pour le rendre amoureux. Il est froid & circonspect, pensif & lent, prévoyant & lourd. Cependant quand il a une fois donné dedans, il fait des présens à toutes mains, & c'est-là le capital de sa galanterie ;

S'il

S'il a le bonheur de ſe faire aimer , il revient bientôt à ſon premier flegme ; & s'il a le malheur de trouver une cruelle, il demeure tel qu'il étoit, & eſt bien élogné de ſe tuer pour une beauté de difficile compoſition.

Le François fait plus le paſſionné qu'il ne l'eſt. L'Allemand tâche de cacher la violence de ſa paſſion. L'Eſpagnol ſe perſuade qu'il eſt aimé de ſa Maîtreſſe. Mais l'Italien prend le plus court chemin pour s'en faire aimer en effet. Le François aime une fille de bonne humeur, & qui a de l'eſprit quoiqu'elle ſoit laide : L'Eſpagnol préfere la beauté à l'eſprit & à la gayeté. L'Italien eſt pour une beauté timide, & l'Allemand adore une Amazone. Le François par ſon inconſtance & legereté, de ſage devient fou, & troque ſa ſanté pour mille maladies. L'Allemand aprés avoir tout dépenſé en liberalités, devient enfin ſage, quoi qu'un peu tard, de fou qu'il étoit auparavant. L'Eſpagnol pour plaire à ſa Maîtreſſe entreprend des choſes héroïques : Mais l'Italien ſe mocque de l'honneur, & de tout le reſte, pourvû qu'il puiſſe mener la ſienne au point où il veut.

Il eſt certain que les plus grands hommes ont été eſclaves de cette douce paſſion, & lui ont ſacrifié leur réputation, leur gloire, leur vertu, & même leur raiſon. Dans combien de paneaux une beauté ne fit-elle point donner Mitridate en Pont ? Combien le luxe de Capouë n'amollit-il point le courage d'Annibal ? Le fameux Hercule de l'antiquité n'abandonna-t-il pas les glorieux travaux de la guerre, & ne laiſſa-t-il pas

rouiller

rouiller ses armes pour l'amour de sa chere Iole ? Ulysse ne fut-il pas le captif de Circé, Achille de Breseis, & César de Cléopatre ? Tu sçais que nos Annales rapportent des choses surprenantes des amours de nos glorieux Sultans.

Il n'y a point de Nation exempte des sentimens de l'amour, cependant chaque siécle, chaque pays en usent differemment à l'égard du beau Sexe. Tout est en Occident intrigue & galanterie. On condamne les Musulmans d'avoir plus d'une femme, & autant de concubines qu'ils en veulent, pendant que ces Infidéles ont presque leurs femmes en commun, & qu'ils couchent avec la premiere fille qui leur tombe sous la main. L'adultere parmi eux passe pour une galanterie, & la fornication pour une action aussi innocente que de manger & de boire. Il n'en est pas de même parmi les vrais Croyans, où comme tu sçais, ces crimes sont punis de mort. Ces accouplemens confus ont été défendus par Moyse, par Jesus, & par Mahomet, & généralement par tous les Prophétes. C'est assez qu'il soit parmis à chacun d'avoir quatre femmes, & autant de concubines qu'on peut prendre de femmes sur les ennemis, ou qu'on en peut acheter de ses propres deniers. Mais ces Infidéles aimeroient mieux suivre le sentiment des anciens Legislateurs Payens, & l'exemple des Nations Idolâtres, que d'obéir à Dieu & à ses Ministres. Ils louent Solon le grand Legislateur des Atheniens : Ils l'appellent Sage, comme il fut appellé par l'Oracle de Delphes ; & genereux Patriote ; *parce qu'il fit venir des Courtisanes pour faire compagnie*

à la jeunesse de la Ville, & qu'il fit bâtir un Temple à Venus, de l'argent qu'elles gagnerent à se prostituer.

Il est certain que les Grecs faisoient alors beaucoup de cas des femmes débauchées. Les Magistrats leur bâtissoient des maisons publiques, où tous venans avoient entrée. Ils firent aussi des Loix pour les mettre à couvert des insultes ; & ce peuple infatué avoit tant de vénération pour elles, que quand les Perses envahirent la Gréce, les Courtisanes de Corinthe se mirent en devoir d'intercéder pour leur patrie dans le Temple de Vénus. Quand les Grecs avoient quelque faveur extraordinaire à demander à cette Déesse, ils le faisoient par le canal des Courtisanes. Il semble aussi qu'ils avoient quelque raison ; puisque Vénus même fut transportée au Ciel, & mise au rang des Déesses, pour avoir été la femme la plus débauchée qui fut jamais. Ce fut elle qui apprit aux Cypriennes à se prostituer par intérêt.

Que ne fit point Aspasie, qui remplit la Gréce de femmes de joye ? Ce fût elle & ses compagnes qui furent cause que Pericles commença la guerre du Peloponese, qui dura tant d'années & dont les histoires anciennes ont tant parlé. Il y a eu aussi des Courtisannes sçavantes, comme Sapho maîtresse de Phaon, Sempronie, Lena & Leontium, qui écrivirent publiquement pour la défense de l'impudicité, & invectiverent contre le mariage. Il y en a eu aussi de naissance noble, comme Rhodope qui bâtit une des Piramides d'Egypte de l'argent que le Roi lui donna. Telle étoit encore Thaïs de Corinthe, d'une beauté si extra-

extraordinaire, qu'elle regardoit comme indigne d'elle de ne coucher qu'avec des Rois ou des Princes. Mais Meſſaline femme de Claude Céſar porta l'impudicité plus loin que tout cela. Je n'oublierai pas Jeanne de Naples, qui fit pendre ſon premier mari, parce qu'il ne put aſſouvir ſa convoitiſe. Il s'appelloit André, & étoit fils d'Elizabeth Reine d'Hongrie. Son ſecond mari pour réparer la faute du premier, s'épuiſa ſi fort en careſſes, qu'il ne dura pas long-tems. Son troiſiéme mari fut Jacques Roi de Majorque, qu'elle fit décoler pour avoir couché avec une autre femme. Son quatriéme & dernier Epoux fut Othon Duc de Brunſwic. Il vécut aſſez long-tems pour la voir pendue au même lieu où ſon premier mari l'avoit été par ſes ordres. Ainſi Charles Prince de Dyrachium vengea la mort d'André ſon couſin germain dont on vient de parler. Cette impudique Reine n'auroit pas eu trop de dix ou douze jeunes hommes en une nuit, & les auroit épuiſé les uns après les autres.

Que dirai-je de Semiramis Impératrice des Aſſiriens? De Paſiphaé femme de Minos Roi de Crete, & de cent autres Reines auſſi libertines? On a remarqué que les plus illuſtres Héros du monde ſont ſortis des adultéres : Témoins Hercule, Alexandre, Clovis Roi des Francs: Théodoric le Goth, Guillaume le Normand, Raimir d'Arragon, & pluſieurs autres encore qu'il ſeroit ennuyeux de nommer. Je dis bien plus, il y a peu de Rois ou de Princes qui ſoient nés d'un légitime mariage.

Les mœurs des Infidéles ſont ſans contredit

bien corrompue. Ils confondent & mêlent ensemble les maximes divines & profanes : de-là viennent tant d'abominations qui souillent la vie de la maniere la plus monstrueuse & la plus générale. Il n'en est pas de même des chastes Partisans de Mahomet, qui ont en horreur toutes les coutumes qui souillent l'ame, & qui la dépoullent de la pureté qui lui est naturelle. Nous obéïssons aux Traditions d'Abraham, d'Ismaël, & autres descendans de la ligne Sainte, qui n'ont jamais touché d'autres femmes que celles qui leur appartenoient légitimement, & leurs concubines; contens de l'indulgence que le Toutpuissant avoit pour eux. Nous pratiquons la Loi qui a été apportée du Ciel, & les préceptes du Prophéte, qui défendent tout adultére, toute fornication & toute inceste. Nous conservons dans nos veines le pur sang de nos peres, que nous transmettons à nos enfans, & à la postérité à venir, afin que les promesses faites à Abraham, le glorieux Patriarche de l'Orient, ne soient pas annullées par les péchés de ses descendans; mais soient confirmées tant que le Ciel ne sera pas sans Lune & sans Etoiles.

O Sage Hamet! Nous sommes d'une lignée sacrée, d'une généalogie illustre. Nos Ancêtres étoient les favoris du Ciel, & par la bénédiction spéciale de Dieu ils ont été les Souverains de la terre. La lumiere de l'Eternel brûle sur la Maison Ottomane, & se répand de-là sur tout l'Empire. Dieu veuille que nous ne soyons jamais assez fous pour déroger à ces prérogatives, & que nous ne donnions jamais sujet de faire de mauvais

rap-





Habitans du Chili et de la Terre
Magellanique.

rapports de nous dans la Société des Anges, des Saints, des Prophétes, & en général dans toute l'étendue du séjour des Bienheureux.

Je te recommande à la garde de Dieu, & te souhaite tous les plaisirs qui ne sont pas incompatibles avec la pureté & l'innocence.

LETTRE XXXVII.

Au Capitan Bassa.

D'un combat naval d'où les François étoient sortis Victorieux. L'Isle de Tagabo dans l'Amérique enlevée aux Hollandois. Il prend occasion de-là de parler de la Magellanique ou partie la plus méridionale de l'Afrique inconnue.

PAr des vaisseaux nouvellement arrivés de l'Amérique, cette Cour a reçu avis de la signalée défaite de l'Escadre Hollandoise en ces Pays-là & de la prise de l'Isle de Tabago par les François. Cette action s'est faite sous le commandement du Comte d'Etrées Amiral, qui commence à faire du bruit en Occident.

Mais il me semble que les François font valoir cette conquête au-de-là de son juste prix: car ils ont perdu autant de Vaisseaux & d'hommes que les Hollandois; & tout l'avantage dont ils peuvent se vanter, est d'avoir gagné une Place, qui leur coutera plus à défendre qu'elle ne vaut.

Je suis surpris que ce puissant Monarque n'équipe plûtôt une flote bien pourvûe d'hommes & de toutes les choses nécessaires pour faire des-

découvertes dans ce vaste pays, que les Géographes appellent le monde Méridional inconnu. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, entre le Tropique du Capricorne & le Cercle Antarctique. Il comprend toute la Zone Méridionale tempérée, ou du moins la plus grande partie. Il y a eu plusieurs rélations fabuleuses de cette éloignée partie du Monde. Quelques Anciens en ont parlé, & les Modernes ont fait diverses conjectures sur ce Pays-là. Les uns veulent qu'il ait été le Paradis d'Adam & d'Eve: D'autres disent que c'est-là où se retirerent les dix Tribus d'Israël qui furent emmenées captives par Salmanazar Roi d'Assirie. Et c'est ce qui a donné lieu à tant de disputes entre divers Historiens.

Qu'il en soit ce qu'il voudra, l'agréable situation de ce Pays a peut-être donné lieu à des pensées si favorables : aussi crois-je que cela même devroit encourager un Prince magnanime à y porter ses armes; sans parler de la nouveauté de l'entreprise, & de la gloire de faire une descente & des conquêtes dans un lieu où personne de notre Monde connu n'a encore mis le pied. On ne craint pas sans doute que ce Pays soit enchanté, ou qu'aussi-tôt qu'on auroit mis pied à terre, on eût affaire à une armée de Démons; qu'on fût ensorcelé, ou surpris par quelque piége infernal. Quelle fatal crainte, quel soupçon panique peut rendre aussi prudens les Potentats de la terre aux dépens de leur gloire, & les porter par une précaution à contre-tems à épargner leurs Troupes, leurs Vaisseaux, leur argent, dans le tems qu'une si noble entreprise semble exciter

leur

leur courage, & réveiller toute leur valeur, pour combattre peu de difficultés, qui une fois surmontées seroient suivies d'une gloire & d'une réputation éternelle?

Combien de traverses & d'obstacles le brave Colomb n'eut-il point à essuyer, lorsqu'il se mit en devoir de rechercher l'assistance de divers Princes & Etats pour aller avec des Vaisseaux faire des découvertes dans le Monde Occidental qui étoit alors inconnu; avec combien de froideur ne reçut-on point son projet à Génes, qui étoit sa patrie? Et enfin ne fut-il pas entiérement rejetté après bien des longueurs? Il n'eut pas un accueil plus favorable à la Cour d'Angleterre, quoique les Anglois se piquent de tenir le premier rang entre les Nations qui fréquentent la mer. Quelles peines n'eut-il point à courir par mer & par terre d'un Royaume & d'un pays à l'autre? Tout cela cependant ne le rebuta pas: au contraire il n'eut point de repos qu'il n'eût mis la derniere main à son dessein, & qu'il n'eût obtenu du Roi d'Espagne des Vaisseaux, des hommes, & de l'argent pour exécuter son entreprise.

Cependant qui est-ce qui lui avoit fait croire qu'il y avoit au-de-là de la mer Atlantique un Continent qui n'étoit pas connu? Une simple conjecture née des observations qu'il avoit faites sur le cours du Soleil, & sur l'inégalité de la partie connue de la terre, comparée avec la vaste étendue des eaux, qu'il falloit nécessairement supposer pour faire un monde complet, à moins qu'il n'y eût un pays inconnu pour y suppléer, &

pour

pour prévenir le vuide dans la Nature. Il confidéroit qu'encore que cet inégal balancement du monde pût se soutenir dans l'Ecole de la Philosophie naturelle, il ne pouvoit néanmoins quadrer aux justes principes des Mathématiques ; mais qu'il falloit au contraire que la terre & l'eau fissent un poids égal, pour tenir le Globe ferme sur son pivot, & pour former la régularité de sa circulation. Ainsi ce grand homme bâtit son heureux & illustre dessein sur une simple spéculation de Géométrie. C'est ici tout autre chose. C'est évidemment une matiere de fait, où l'on prouve par le témoignage de plusieurs authentiques témoins occulaires, qu'il y a un pays tel que je viens de le représenter, & que tous ceux qui ont passé le Détroit de Magellan doivent avoir vû, à moins qu'ils ne fussent aveugles.

Je te conseille donc, puissant Bassa, de remontrer comme il faut ces choses au Grand Seigneur. Ce ne sera point une disgrace s'il n'écoute pas ta proposition. Représente lui la facilité de l'entreprise, si l'on équipe une petite flotte, & qu'on la fasse passer par la mer Rouge pour aller faire des découvertes dans le Sud. Que cette flotte soit bien pourvûe d'hommes & de vivres, aussi bien que d'armes & de munitions pour faire une descente, & des matériaux & des instrumens nécessaires pour bâtir un Fort en cas de besoin. Je gage mille contre un que les Habitans de ces pays inconnus ne sçavent ce que c'est que d'armes à feu ; ce qui sera pour nous un très-grand avantage. Le seul tonnerre de notre Artillerie les épouvantera & les réduira à notre obéïssance. Ils se rendront

rendront à nous comme si nous étions des Dieux, ou s'enfuyans comme si nous étions des Diables, ils nous abandonneront d'abord toutes leurs Côtes. On y mettra des Colonies de vrais Croyans. Il en reviendra de la gloire à Dieu, & à son Prophéte, & l'Empire Ottoman en recevra une louange éternelle.

Grand Commandant de la Marine, je te demande pardon de la liberté que je prens de te parler de cette maniere. Regarde je te prie tout ce que je te dis ici, comme les humbles remontrances d'un Esclave qui t'estime, qui est jaloux de la gloire de son Maître, de l'honneur de la Maison des Osmans, & du bien général de tout le genre humain.

LETTRE XXXVIII.

A Dinet Golou.

Sur la générale Superstition, & religieuse facilité du genre humain.

UNe longue & réïtérée expérience m'a convaincu, que Dieu, le monde, & généralement toutes choses, paroissent à l'homme sous quelle figure il lui plaît. Nous sommes nos propres instrumens d'Optique, quoique la plûpart se laissent emporter aux préjugés de l'éducation. Nous nous servons des préventions où nous ont mis nos parens ou nos Gouverneurs, comme les Espagnols se servent de leurs Lunettes, que les jeunes & les vieux mettent pour la mode durant même le repas; & cela pour paroître graves &

réguliers. Nous nous attachons aux opinions dont nous nous sommes imbus dans l'enfance : rien n'est capable de nous en faire démordre ; & tout cela afin qu'il ne semble pas que nous doutions de la sagesse de nos Ancêtres, ou qu'il ne paroisse pas que nous soyons chancelans ou inconstans. De même les Chrétiens qui font quelque figure gobent des douzaines d'huîtres sans prier Dieu, parce seulement que c'est la mode : mais ils n'osent avaler une croûte de pain sans le bénir en faisant le signe de la Croix, & jettant vers le Ciel deux ou trois regards de travers, accompagnés de marmotemens, pour qu'il ne manque rien au charme.

Mais toi & moi devons être plus raisonnables dans nos principes & dans notre conduite. Il n'y a point de Dieu qui veuille être joué par une vaine mommerie, ou tiré mélodieusement de sa raison éternelle ; point d'encens qui puisse être à l'épreuve pour tromper l'odorat du Tout-puissant ; point de paroles quelque élégantes qu'elles soient, capables de faire illusion à celui qui fait parfaitement toutes choses. Il ne prend point plaisir aux magnifiques complimens des Grands, & ne se laisse point toucher par le grand nombre de cérémonies solemnelles. Tout ce qu'il exige de l'homme est, un cœur conforme à sa divine volonté, & une vie innocente.

Mais les Législateurs & Gouverneurs des Nations pour une Puissance divine, & considérant qu'on pourroit s'en servir utilement pour le bien & l'avantage de la société humaine, inventerent des formulaires de discipline, & un service exté-

rieur

rieur auquel ils donnerent le nom de Rits & Mystéres sacrés. Ils soutinrent cela par des Loix sévéres qui infligeoient de rigoureuses peines à ceux qui méprisoient le service public qu'il étoit ordonné aux Dieux. Hermes Trismegiste fut le premier Docteur des Egyptiens ; Melissus le pere nourrissier de Jupiter, instruisit les Habitans de Créte qu'on nomme aujourd'hui Candie ; Faunus & Janus furent les précepteurs des Latins ; Numa Pompilius le fut des Romains ; Orphée des Grecs ; ou comme quelques-uns disent, Cadmus fils d'Agenor fut le premier qui enseigna à cette nation des solemnités qu'on regardoit comme divines, & qu'il avoit apprises des Phéniciens. Il institua la consécration des images & des statues ; il apprit à brûler de l'encens, à bâtir des Temples & des Autels ; il enseigna les Hymnes, les Sacrifices, & autres magnifiques cérémonies qui servoient à honorer les Puissances céléstes.

Or que tout ce faste religieux n'ait été établi que dans des vûes de politique, il paroît évidemment en ce que les premiers Magistrats se donnoient la liberté de faire des Dieux comme bon leur sembloit, d'en grossir & d'en diminuer le nombre comme ils le jugeoient à propos. Les Romains n'avoient d'abord dans leur Calandrier que vingt-cinq Divinités ; mais par succession de tems ils firent monter leur Catalogue jusqu'à trente mille. Ce fut bien autre chose après qu'ils se furent avisés de diviser leurs Dieux en différentes Classes, en appellant les uns Dieux de plus grandes Nations, d'autres Dieux de moin-

dres ; ayant auſſi leurs Dieux tutélaires, leurs demi-Dieux, leurs Dieux des Champs, leurs Dieux domeſtiques, &c. Les Prêtres & les Conducteurs fourbes & artificieux en impoſerent alors ſans aucunes bornes ; & les Peuples ſuperſtitieux ne porterent pas l'excès moins loin, car ils crurent & adorerent une infinité de nouvelles Divinités dont on n'avoit jamais entendu parler.

Ces mêmes Magiſtrats ſe donnerent encore la liberté de changer & d'altérer les cérémonies établies : quelquefois ils aboliſſoient les anciennes inſtitutions, & en établiſſoient de nouvelles en leur place ; ou du moins il ne ſe paſſoit point de ſiécle qu'ils n'ajoûtaſſent au fatras de cérémonies inutiles quelque nouveauté myſtérieuſe qui fût du goût du Peuple, & capable de lui inſpirer plus de dévotion & de reſpect pour ſes pieux Conducteurs.

De-là vint la dédicace des Temples, des Chapelles, des Oratoires, & la conſécration de certains jours de l'année au ſervice de certains Dieux particuliers ; de-là ſortirent l'invention & l'uſage de tant de ſortes de vaiſſeaux d'or & d'argent, & autres inſtrumens propres aux Sacrifices ; de Flambeaux, de Fleurs, & de Parfums ; de Muſique, de Peintures, & autres décorations, ſans parler des riches & majeſtueux vêtemens des Prêtres, de leur air grave & compoſé, de leurs regards & de leurs geſtes. Tout cela ne ſe faiſoit que pour faire donner la Populace ruſtique & ignorante dans le piége tendu par les Prêtres artificieux, pour la tenir dans la crainte, & lui inſ-

inſpirer plus d'attachement pour la Religion, afin qu'après l'avoir ainſi rendue plus docile, ils puſſent la tourner comme ils voudroient, & la mener juſqu'au bout par une aveugle & implicite admiration de choſes qu'elle ne connoiſſoit pas.

Il eſt certain que la Religion rend le vulgaire plus obéïſſant à ſes Supérieurs, plus équitables les uns envers les autres, & plus zélés pour le bien public. J'entens la Religion autoriſée par l'Etat: car dans les lieux où les Sujets ſe donnent la liberté d'innover, de faire des Schiſmes, & de former de nouvelles ſectes & factions, plus chaque parti a de zéle pour ſon culte, plus ſont cruels & tragiques les déſordres qui ſe commettent ſur le général. Tant il eſt fatal d'être entêté de la Religion, d'uſurper les Priviléges des Prêtres, & de troubler le cours des traditions qui ont paſſé d'une génération à l'autre par le canal de la foi publique.

Ne donnons point, cher Dinet, dans la dévote ſuperſtition des Bigots, & dans l'extravagante profanation des Libertins & des Athées: mais adorons un ſeul Dieu avec une foi ſincere, & une raiſon exempte d'erreur. Fuyons auſſi toute ſorte d'injuſtice & de vice, & nous trouverons en cela plus de conſolation, que ſi nous avions ſacrifié tous les jours mille Taureaux.

LETTRE XXXIX.

A Kerker Haſſan Baſſa.

Sur Fribourg qui s'étoit rendu aux François.

ON ne parle preſqu'à préſent en cette Ville que de la priſe de Fribourg. C'eſt une Ville d'Allemagne dont j'ai ſouvent fait mention dans les Lettres que j'écrivis aux Sublimes Miniſtres en me rendant à Paris. Elle eſt ſituée ſur une certaine hauteur près d'une petite riviere, & environnée d'une double muraille. Elle eſt auſſi fortifiée par une Citadelle, par quatre Baſtions, & autres ouvrages. L'Empereur y a une forte garniſon.

Le Maréchal de Créqui l'aſſiégea le dixiéme de cette Lune, la preſſa par des aſſauts ſi vigoureux, & par un feu ſi continuel, que le Gouverneur fut obligé de ſe rendre le dix-ſeptiéme, que le Maréchal en prit poſſeſſion au nom du Roi ſon Maître.

Les Impériaux ne peuvent pas ſe vanter de pareils ſucéès, lorſqu'ils aſſiégent ſur les François des Places ou des Forteresſes. Il n'y a pas longtems que le Prince d'Orange Général des Alliés en Flandres, entreprit le ſiége de Charleroi, qui eſt une Place forte en ces quartiers-là. Mais le manque de proviſions, la vigoureuſe réſiſtance des Aſſiégés, & le Duc de Luxembourg qui parut à la tête de l'armée Françoiſe réſolu de venir au ſecours de la Place, contraignirent les Alliés de lever le ſiége, & de ſe retirer.

Le

Le Duc de Luxembourg eſt un vaillant & ſage Général fort eſtimé des François : mais ſes ennemis diſent qu'il eſt Magiçien, & a commerce avec le Diable, & cela parce qu'il réuſſit preſque toujours dans toutes ſes entrepriſes. *Tant il eſt difficile qu'un homme qui a des vertus extraordinaires, & des qualités héroïques, puiſſe éviter les traits de l'envie & de la calomnie.* Il eſt auſſi naturel au vulgaire de médire des ames généreuſes qu'aux chiens d'aboyer contre la Lune. Cependant cette Planéte paroît inſenſible ; & ſans être émûe des agitations de ces vils animaux ; elle pourſuit ſa céleſte carriere avec majeſté & ſilence. Auſſi les ames véritablement nobles mépriſent les cenſures des gens moins éclairés qu'eux, & vont toujours leur chemin, juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenues au Méridien & au Zenit de la perfection.

Tu es, ſéréniſſime & illuſtriſſime Arabe, un exemple vivant de cette vérité. Je n'oſe en dire davantage, de peur de choquer ta modeſtie. Puiſſent les années qui te reſtent à vivre être couronnées de gloire & de bénédiction perpétuelle.

1678 LETTRE XL.

Au très-vénérable Moufti, le plus ſage des Sages.

Hiſtoire abregée de l'Empire de Macédoine. Endroits particuliers de la vie d'Alexandre le Grand.

J'Obéïs de bon cœur à tes ordres, & vais préſentement te parler de l'Empire de Macédoine. Je me ſouviens qu'écrivant à ton vénérable prédéceſſeur de ſacrée mémoire, je touchai quelque choſe en paſſant de la vie de cet héroïque & magnanime Prophéte Alexandre le Grand. Mon deſſein eſt de t'entretenir à préſent plus au long de la naiſſance, de l'éducation, & des célébres exploits de ce fameux Conquérant.

Alexandre, comme l'appellent les Grecs, les Latins & en général tous les Occidentaux; ou Scander, Aſcander, & Zulkarnek ſelon le ſtile des Arabes, des Perſans, des Indiens, des Tartares, & autres Nations Orientales, nâquit dans la cent ſixiéme Olimpiade, l'an 398. de la fondation de Rome, & l'an du monde 3628. le ſixiéme jour de la Lune Loo, ou Hecatombæon ſuivant le ſtile des Grecs. La même nuit qu'il nâquit le Temple de Diane à Epheſe fut brûlé, & le même jour deux Aigles vinrent s'appuyer ſur le Palais de ſon pere, où elles demeurerent toute la journée; ce qu'on prit pour un préſage du double Empire de l'Europe & de l'Aſie qui lui étoit deſtiné.

Philip-

Philippes Roi de Macédoine, & Epoux d'Olimpias, paſſa pour le pere d'Alexandre, comme Olimpias eut le bruit d'être ſa mere connue. Mais il y a des Hiſtoriens qui diſent, qu'un certain Magicien nommé Nectanebus ayant par ſes enchantemens pris la forme de Jupiter Hammon, & couché avec Olimpias, elle étoit devenue enceinte d'Alexandre. D'autres ſoutiennent, qu'Olimpias même avoua à Philippes qu'Alexandre n'étoit pas ſon fils, mais qu'elle l'avoit conçû par l'intervention d'un ſerpent d'une prodigieuſe grandeur. De-là vient que Philippes même déclara publiquement un peu avant ſa mort, qu'Alexandre n'étoit pas né de lui. Et ce fut pour cela qu'il répudia Olimpias comme Adultére par ſa propre confeſſion.

Ces bruits étoient alors ſi communs, qu'Alexandre ayant appris que les uns diſoient qu'il étoit deſcendu d'un ſerpent, & d'autres de Nectanebus qui s'étoit traveſti en Dieu, profita du dernier lorſqu'il paſſa en Egypte pour en impoſer à ſes troupes crédules & ſuperſtitieuſes. Car étant obligé de paſſer auprès du Temple de Jupiter Hammon, il fit alte pour viſiter l'Oracle. Mais il avoit ſecrettement envoyé devant quelques-uns de ſes fidéles amis pour informer les Prêtres de ſon deſſein, & pour leur dire de quelle maniere ils en devoient uſer & lui parler en préſence des gens de ſa ſuite, lorſqu'il entreroit dans le Temple.

Ces ſaintes fourbes ainſi diſpoſées, il s'approcha du Temple avec beaucoup de cérémonie & de dévotion apparente. Il n'eût pas plûtôt mis le

pied

pied ſur la porte, que les grands Prêtres vinrent l'encenſoir à la main le recevoir & le ſaluer comme fils de Jupiter Hammon. Alexandre trouvant cette ſalutation de ſon goût, leur demanda, *ſi tous les aſſaſſins de ſon pere avoient été punis, ou s'il y en avoit encore quelqu'un de vivant? O fils des Dieux immortels*, répondirent-ils, *ton pere ne peut ni être aſſaſſiné ni mourir. Quant au Roi Philippes, on a entiérement vengé ſon ſang ſur ceux qui l'ont répandu.* Il les interrogea tout de nouveau ſur ſes progrès futurs. *Tu vaincras*, répondit l'Oracle, *toutes les fois que tu combattras, & tu ſeras Souverain de tout l'Orient.* La même bouche commanda auſſi aux gens de la ſuite d'Alexandre, *de l'adorer comme Dieu.* En revenant il bâtit une Ville qu'il nomma Alexandrie du nom de ſon Fondateur.

Je n'ai pas été méthodique d'épédier ſi-tôt cet endroit de ſon hiſtoire, puiſque je n'avois ici qu'à parler de ce Héros, dans ſon berceau. Mais je l'ai fait pour te convaincre, que les diverſes opinions touchant le pere d'Alexandre ne ſont point des fictions de gens qui ont voulu folâtrer en écrivant; mais des circonſtances dont Alexandre même n'a pas dédaigné de tirer avantage pour ſon intérêt propre, & pour l'honneur de ſa mere: car on regardoit comme quelque choſe de glorieux d'être en groſſée par un Dieu.

Pour revenir donc à l'enfant Prophéte, il crût peu à peu, & donna de bonne heure des marques de l'eſprit & du prodigieux courage qu'il auroit un jour. Il n'avoit que ſeize ans lorqu'il eut pour précepteur Ariſtote, ſous lequel il étudia cinq ans. Philippes ſon pere ayant alors

été

été tué, il lui ſuccéda à la Couronne. La même année Darius Codomannus parvint à l'Empire des Perſes. Alexandre du conſentement unanime de toute la Grece, ſe prépara à l'aller attaquer à la tête d'une armée bien diſciplinée, & à continuer une guerre que Philippes ſon pere avoit commencée. Il n'y eut que les Lacédémoniens, les Thébains, & les Athéniens qui traverſerent ſon deſſein, corrompus par l'orateur Démoſthene, qui avoit reçu pour cela de groſſes ſommes de Darius. Mais Alexandre trouva bien-tôt moyen de faire rentrer dans leur devoir ces Etats & Royaumes factieux. Il détruiſit entierement la ville de Thebes, tua nonante mille de ſes citoyens, & fit trente mille Eſclaves. Cela arriva le quinziéme de la Lune de Boedromion, l'an deux de la cent onziéme olimpiade. Il n'y eut perſonne d'épargné que l'hôte de Philippes ſon pere, du tems qu'il étoit à Thebes en ôtage. On ne toucha point à ſa maiſon, & l'on fit auſſi grace aux deſcendans du Poëte Pindare.

De-là paſſant l'Helleſpont, il vint en Aſie l'an du monde 3650. & la troiſiéme année de ſon régne; ſon armée conſiſtoit en trente mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens de chevaux. Il n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il fit des ſacrifices & des vœux pour la victoire; enſuite il lança un dard ſur le rivage, pour marquer qu'il venoit comme ennemi. Etant venu à Troye, il fit des ſacrifices ſur les tombeaux des héros qui avoient été tués à la guerre de Troye. Après qu'il eût achevé ces cérémonies

il marcha droit contre les Perses qui étoient au nombre de six cens mille combattans. Je ne m'amuserai point au détail des particularités de sa marche. Je me contenterai de te dire, qu'Alexandre avec son petit nombre de Macédoniens, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Perses, mit enfin en déroute l'armée de Darius, & prit possession d'un Empire autrefois si formidable.

Mais il y a dans cette expédition des endroits remarquables qui méritent de n'être pas oubliés. Telle est sa continence admirable & sa générosité à l'égard de la mere, de la femme & de la fille de Darius, qu'il traita non comme des ennemies déclarées, mais comme les parentes d'un de ses intimes amis. L'histoire du nœud Gordien, qu'il coupa, mérite aussi que tu en sois informé.

Un nommé Gordius labourant anciennement, fut entouré d'une volée d'oiseaux de toute espéce; surpris de cet événement, il quitta son travail & courut à la Ville prochaine pour consulter les augures sur cette merveille. Comme il entroit dans la Ville, il rencontra une fille d'une beauté incomparable, à laquelle il demanda, *où il pourroit trouver le sage le plus éclairé, pour le consulter sur une affaire importante.* Il dit alors à cette fille ce qui lui étoit arrivé en labourant. Comme elle étoit fort habile en l'art de deviner, elle lui dit après l'avoir écouté, *qu'il seroit Roi*; & pour le mieux persuader de ce qu'elle lui disoit, elle lui promis de devenir sa femme, afin d'avoir part à sa bonne fortune à venir. En un mot ils
furent

furent mariés, & bien-tôt après il survint entre les Phrygiens un démêlé, qui selon les apparences devoit être de dangereuse conséquence. Les Phrygiens ayant consulté l'Oracle sur ce qu'ils avoient à faire dans cette occasion pour prévenir les malheurs publics, reçurent pour réponse: *que le seul moyen de remédier à leurs dissentions étoit de se choisir un Roi.* Ayant demandé tout de nouveau, qui ils devoient choisir: *prenez*, leur répondit l'Oracle, *prenez pour votre Roi le premier homme que vous rencontrerez sur un chariot, quand vous irez au Temple de Jupiter.* Gordius fut l'homme qu'ils rencontrerent. Ils obéïrent à l'Oracle, & le saluerent comme leur Souverain. Gordius en mémoire de cet évenement, dressa son chariot dans le Temple de Jupiter, & le consacra à la Majesté Royale.

Après lui régna Midas son fils qui remplit la Phrygie de pieuses observations. De-là vient le commun Oracle; *que qui dénoueroit le nœud des courroyes qui attachoient le joug au timon du Chariot de Gordius auroit l'Empire de toute l'Asie.*

Alexandre plein d'ambition apprenant cela, assiége Gordium. Il ne l'eut pas plûtôt pris qu'il alla au Temple de Jupiter où il apprit qu'étoit le Chariot. Dès qu'il le vit, il se mit en devoir de trouver les bouts des courroyes, & de dénouer le nœud. Mais voyant qu'il lui étoit impossible d'en venir à bout sans violence, il expliqua l'Oracle en homme de guerre, tira son épée & coupa le nœud.

Comme cet héroïque Prophéte avoit de grandes vertus, il avoit aussi de grands vices. Il traita

avec

avec la derniere cruauté ses plus proches parens, & bons amis. Il tua Caranus son frere du côté de son pere, Clitus son cher & ancien ami, Parmenion, Philothas, Amyntas, Attalus, Eurylochus, Pausanias, & grands nombres d'autres Princes de Macédoine, dont quelques-uns étoient ses proches parens. Ajoûtez à cela le traitement cruel qu'il fit au Philosophe Calisthene, qui avoit été élevé avec lui sous Aristote. Cet homme infortuné ne voulant pas flatter la vanité du Roi, & l'appeller Dieu, déplût si fort à Alexandre, que feignant d'être dans une colere extrême, il l'accusa d'avoir part aux conspirations qui se formoient contre lui. Ensuite il le fit démembrer avec beaucoup d'inhumanité, & voulut qu'on lui coupât les oreilles, le nez & les lévres; ce qui causa des tourmens infinis au malheureux patient, mais en fit aussi un spectacle très-hideux & très-triste. Et afin que sa vengeance fut complette, il le fit dans ce pitoyable état enfermer avec un chien dans un cage, qu'il voulut qu'on promenât par le camp, pour faire peur aux autres.

Lisimachus l'un des Généraux d'Alexandre, & Disciple de Calisthene, ayant compassion d'un Sage traité avec cette barbarie, non pour aucun crime qu'il eût commis, mais pour avoir parlé & agi avec la liberté qui convenoit à un Philosophe, lui donna du poison pour le délivrer tout d'un coup de calamités si horribles. Mais Alexandre en fut tellement irrité, qu'il fit exposer Lisimachus à un Lion. Aussi-tôt que la bête feroce le vit, elle rugit, donna de joye de la griffe, & se jetta sur lui avec une furieuse impétuosité,

ſité. Mais Liſimachus ne perdant point courage, enveloppa ſa main dans ſon manteau, & la mit dans la gueule du Lion. Il lui prit la langue qu'il arracha, & le fit ainſi mourir.

Le Roi ayant ſçû cela, admira la vertu de Liſimachus, & non ſeulement lui fit grace, mais eut toujours depuis plus d'eſtime pour lui.

Il ne faut pas oublier l'action mémorable que fit Alexandre à la priſe de Sidon, Cité fameuſe pour ſon antiquité, & pour la renommée de ſes Fondateurs. Straton qui en étoit Roi, & qui tenoit le parti de Darius, ayant rendu la Place, plûtôt forcé par les habitans, que de ſon gré; Alexandre qui le trouva mauvais, le déclara indigne de la Couronne, & donna ordre à Epheſtion de choiſir à Straton un Succeſſeur qui fut approuvé des Sidoniens. Epheſtion voulant préférer un jeune Sidonien qu'il aimoit, lui offrit le Sceptre; mais le jeune homme qui avoit l'ame grande le refuſa, diſant: *que ſuivant les Loix de l'Etat nul ne pouvoit monter ſur le Trône qu'il ne fût du ſang Royal.* Epheſtion admirant ſon grand courage, s'écria: *O ame généreuſe, ô courage héroïque, qui as le premier compris combien il eſt plus glorieux de refuſer un Royaume que de le poſſéder! Donne-moi au moins quelqu'un de la race Royale, qui ſe ſouvienne quand il ſera Roi, que tu lui as mis la couronne ſur la tête.* Le Sidonien répondit alors, *qu'il ne connoiſſoit perſonne plus digne du Diadême qu'un certain Abdolomine deſcendu, bien que de loin, de la tige Royale; mais ſi pauvre qu'il étoit contraint de demeurer dans les Fauxbourgs pour y gagner ſa vie à travailler à un jardin.* Epheſtion ayant

ayant approuvé ſon choix, le jeune homme accompagné de quelques-uns de ſes amis vint avec les ornemens Royaux, & trouva Abdolomine qui ſarcloit tranquillement ſon jardin en équipage d'homme de journée. Après donc qu'ils l'eurent ſalué Roi au nom d'Alexandre le Grand, ils le laverent & l'oignirent de précieuſes huiles d'Orient, & l'ayant revêtu d'habits de la Majeſté Souveraine, ils le menerent au Conquérant, qui lui demanda entr'autres choſes : *Comment il avoit ſoutenu ſa miſére avec tant de patience. Je ſouhaite*, répondit-il, *que je puiſſe ſoutenir cette Couronne avec autant de force. Ces bras m'ont fourni les choſes néceſſaires à la vie ; & tandis que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué.* Cette réponſe faiſant connoître à Alexandre la grandeur de ſa vertu, il lui fit donner non ſeulement tous les précieux meubles de Straton, mais une grande partie du butin fait ſur les Perſes, & joignit encore à ſon Etat toutes les Contrées des environs de Sidon.

Environ le même tems Alexandre marchant droit à Jéruſalem, Jad qui étoit alors Souverain Sacrificateur vint au-devant de lui en habits pontificaux, & ſe jettant à ſes pieds lui demanda grace pour ſa Cité & pour ſon Peuple. Alexandre le releva, & l'ayant embraſſé il le raſſûra, & lui dit : *que Dieu lui étoit apparu en Macédoine ſous la forme & figure du grand Pontife, l'exhortant de continuer la guerre contre les Perſes, & lui promettant une victoire certaine.* Le Souverain Sacrificateur le conduiſit enſuite à la Ville & au Temple, où il fit un ſacrifice. Il accorda auſſi de grands privileges aux Juifs.

Il y a une autre particularité dans la vie d'Alexandre, & comme il y a quelque chose de fort singulier, j'en parlerai ici pour n'avoir pas la peine d'y revenir.

Après la conquête de la Perse, Alexandre poussant sa pointe pour étendre son Empire dans tout l'Occident, Thalestris Reine des Amazones ayant entendu parler de sa réputation marcha vingt-cinq jours, traversa plusieurs grands pays, pour le venir voir, accompagnée de trois cens femmes seulement, & le prier de lui faire l'honneur de trouver bon qu'elle couchât avec lui, disant qu'elle avoit une passion extrême d'avoir un enfant d'un homme que tout l'Orient regardoit comme le plus grand Héros du monde. Alexandre lui accorda sa demande, & après avoir demeuré trois jours avec lui, elle s'en retourna contente en son pays, avec promesse, que si elle accouchoit d'un garçon elle l'envoyeroit à son pere, selon l'usage des Amazones; mais que si c'étoit une fille, elle la garderoit.

De-là Alexandre marcha contre Bessus, qui avoit massacré Darius, & s'étoit fait proclamer Roi de Perse sous le nom d'Artaxerxès. Après qu'il l'eût vaincu & puni de sa perfidie, il poussa plus loin, & subiugua tous les pays qui sont au pied du Mont Caucase. En un mot, il porta ses conquêtes jusqu'aux extrêmités de l'Inde, & même jusqu'à la mer Orientale, où il s'embarqua, & revint à Babylone partie par mer, & partie par terre. Un Astrologue de grande réputation vint au-devant de lui, & fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher d'y entrer, l'assûrant que ce lieu lui

feroit fatal. Alexandre parut d'abord ébranlé, & fit mine d'ajoûter foi à ce que lui difoit ce Sage ; mais enfin emporté par les perfuafions du Philofophe Anazarchus, il entra à Babylone, & y mourut, les uns difent de poifon, & les autres de débauche de vin. Cela arriva l'an trente-troifiéme de fon âge, & le douziéme de fon Regne.

Il y eut à Babylone un profond & trifte filence, quand on fçut une fois que le Conquérant du monde étoit mort. Les penfées & les inquiétudes de chacun étoient différentes à proportion que leurs affections & leurs intérêts étoient différens. Les Macédoniens en avoient une joye fecrette, comme s'ils euffent été délivrés d'un grand & formidable ennemi ; & déclamoient contre fa févérité & fon humeur inquiette ; qui les avoit expofés aux fatigues & aux périls de la guerre. D'ailleurs les Grands fe flattoient de profiter des dépouilles de fon vafte Empire. Le fimple Soldat regardoit avec avidité les immenfes tréfors qu'Alexandre laiffoit, dont chacun efpéroit d'avoir fa part. En effet il y avoit alors en coffre cinquante mille Talens, & trois cens mille qu'on tiroit annuellement des tributs & impôts.

D'un autre côté les Nations fubjuguées ne crurent pas d'abord ceux qui leur porterent les premieres nouvelles de la mort d'Alexandre. Elles s'imaginoient qu'il étoit immortel, parce qu'elles l'avoient toujours trouvé invincible. Mais après que la nouvelle leur eût été confirmée par divers couriers arrivés coup fur coup de Babylone,

ne, tout le monde fut en deuil; non un ſimple deuil extérieur, qui n'eſt que grimace, comme pour un ennemi dont on a été la conquête, mais un deuil véritable, comme pour un pere dont on étoit protégé & chéri.

La douleur de la mere de Darius fut principalement remarquable. Cette Princeſſe avoit perdu quatre-vingt freres qui avoient été cruellement égorgés par Ochus, & avec eux le pere d'une ſi belle lignée; elle venoit de perdre Darius le ſeul de ſept fils qui lui reſtât, & s'étoit vûe en même-tems précipitée du faîte de la grandeur au triſte & déplorable état de priſonniere; cependant elle avoit ſoutenu tout cela avec courage juſqu'à la mort d'Alexandre, dont la ſeule bonté lui avoit rendu de ſon vivant tant de calamitez ſupportables; mais il ne fut pas plûtôt mort, que la vie lui devint ennuyeuſe. Non qu'elle eſtimât un ennemi plus que ſon pere, ſes freres, & ſon fils; mais parce qu'elle avoit trouvé par expérience en celui qu'elle craignoit comme un ennemi, la bonté & la piété, la modeſtie & la retenue de tous ſes parens.

Ce grand Monarque étant mort ſans s'être expliqué ſur ſon Succeſſeur, il y eut preſqu'autant de Rois, qu'il y avoit de Gouverneurs de Provinces & de Généraux d'armée. Cela cauſa dans l'Empire une infinité de confuſions, de guerres, & de déſordres. Il y eut des troubles & des ſoulevemens en Gréce, & ſur tout à Athenes, où les Citoyens ſous la conduite de Leoſtenes leur Général, inviterent le reſte de la Gréce à prendre les armes pour maintenir leur liberté.

Il n'y eût pas moins de divisions en Asie & en Egypte. L'esprit humain est par tout inquiet & désireux de nouveauté. Ptolomée eut l'Egypte pour sa part & s'y établit lui & ses descendans sous le nom de Rois. Seleucus avec le même titre se mit en possession de Babylone & de la Syrie. Cassandre se rendit Souverain de la Macédoine & de la Gréce. Antigone de l'Asie, & Lisimachus de la Thrace. Mais comme Antigone perdit bien-tôt ses Etats, parce qu'il fut vaincu & tué par Ptolomée & ses Alliés ; de même les autres, soit en leurs personnes, ou en celles de leurs descendans, furent contraints de céder aux plus heureux, & devinrent tour à tour les victimes de leurs ennemis, jusques à ce que les restes dispersés de l'Empire de Macedoine passassent sous la domination des Romains, dont j'aurai à t'entretenir dans la suite.

Cependant je triomphe quand je considére que l'Empire Ottoman est plus formidable, plus étendu & plus victorieux que tous ceux qui l'ont précédé. Dieu veuille augmenter la félicité & la gloire des vrais Croyans, jusqu'à la derniere Métamorphose.

LET-

LETTRE XLI.

A Musu Abul Yahyan, Professeur en Philosophie à Fez.

Continuation de la description de Constantinople qu'il avoit commencée dans une autre Lettre.

J'Ai reçû avec plaisir ta vénérable Lettre, & je suis bien aise d'apprendre que bien loin d'être fatigué de ce que je t'ai ci-devant écrit au sujet de Constantinople, tu me somme de tenir la parole que je te donnai alors de te faire une plus ample rélation de ce que j'ai remarqué de plus considérable.

En faisant la description de la Ville Impériale, j'ai imité les Peintres, qui voulans tirer une beauté au naturel, vont à l'avanture, & n'observent dans leurs traits grossiers ni ordre ni mesure; mais s'abandonnans à la bizarrerie & à la force de leur imagination, ils portent le pinceau tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que la fantaisie leur inspire, & ne regardent qu'à la symmetrie du tableau sans préférer une partie à l'autre; & sans se soucier de marquer chaque petite singularité. De même en faisant le portrait de la Reine des Cités, de la plus belle Ville de l'Univers, j'ébauche à tors & à travers sans dessein de t'en faire l'anatomie, ou de dévoiler les secrets du dedans. Mais je me contente de te représenter en passant ce qui paroît de plus éminent à Constantinople, & qui attire les yeux de tous les voyageurs. Encore ne le fais-je pas tout d'un coup (ce ceroit trop d'affaires) mais comme

me les Peintres, par boutade & à reprises, selon que l'occasion s'en présente.

Je ne t'ai fait voir jusqu'ici que les édifices les plus magnifiques & les plus curieux, comme les Temples, les Mosquées, les Aquéducs les Colonnes, les Obélisques, &c. je vais t'entretenir présentement de choses d'une autre nature. Je te ferai voir les choses de maniere, que s'il ne te paroît rien de fort beau, & qui sente la grandeur Royale, tu y trouveras peut-être assez de splendeur & de magnificence pour perpétuer la mémoire des Fondateurs, & transmettre leur réputation à la postérité. Je te parlerai aussi des choses qui regardent l'usage & le service public; des desseins de charité, de police, de générosité, & de sagesse; des entreprises grandes & héroïques, comme tu verras par la rélation suivante.

Il n'y a point de Voyageur qui passe par les rues de Constantinople, sans voir de distance en distance de beaux & grands Caravenseras, où les pauvres Etrangers, & tous ceux en général qui ne peuvent pas loger plus commodément, peuvent se mettre à couvert des injures de l'air, des voleurs nocturnes, & autres incommodités. Il y a trois cent trois de ces Caravenseras qui ont été bâtis aux dépens des Princes & des Bassas Ottomans.

Il y a aussi quatre-vingt-dix Hôpitaux, où les pauvres sont nourris, & les malades servis avec une piété & un soin extraordinaire.

Outre cela il y a cinq Colléges où l'on enseigne publiquement les sciences, & où un certain nombre de jeunes gens sont élevés & entretenus

sur

fur la bourfe du Grand Seigneur, & aufquels il donne des penfions réglées. Il y a divers Colléges de la même nature en divers lieux de la Caramanie, de la Natolie, de la Gréce, & de l'Afie Mineure. On fait monter à plus de neuf mille les Etudians de ces pays-là, fans compter ceux d'Arabie, de Syrie, & d'Egypte, où fleuriffent une infinité de Séminaires pour la fageffe divine & humaine.

Mais revenons à Conftantinople. La feconde chofe qui mérite d'être remarquée eft le Serayan ou maifon des équipages, où l'on fait tous les harnois de chevaux, principalement des Selles d'une richeffe immenfe, & d'un ouvrage admirable. Cette maifon eft auffi environnée de hautes murailles, & fe ferme avec de bonnes & fortes portes. Il n'y a rien de plus agréable pour ceux qui aiment les chevaux, & qui prennent plaifir à les monter, que de voir quatre mille hommes travaillans journellement dans leurs boutiques, & tâchans de fe furpaffer les uns les autres pour la beauté & pour l'art. Vous en verrez un occupé à enrichir une Selle de groffes perles d'Orient, où il entremêle avec art plufieurs autres agrémens, pour quelque cheval d'Arabie, qui appartient peut-être au Vizir Azem. Un autre à ajufter un mords de l'or le plus pur à des rénes du plus riche cuir de Ruffie. Les uns embelliffent leurs harnois à la Phrygienne la plus exquife, d'autres relevent les leurs de Diamans, de Rubis & des plus précieux bijoux de l'Orient. En un mot, on voit en tout cela une fi charmante variété, que les yeux en font étonnés.

nés. J'ai vû plusieurs Voyageurs demeurer d'accord, qu'il n'y a que Constantinople au monde où l'on pût voir rien de pareil. Je ne sçai ce qui en est dans vos Villes de Maroc & de Fez; car les Mores sont bons Cavaliers.

Il y a encore deux autres lieux environnés de murailles toutes particulieres. C'est-là le poste des Janissaires qui ont la garde de la personne du Grand Seigneur. Ils sont commandés par des Decurions, sans la permission desquels personne n'ose mettre le pied dehors.

On voit ensuite l'Arsenal bâti sur le bord de la mer, & composé de cent quatre-vingt Arcades, sous lesquelles il y a autant de portiques ou belles places, où tout le monde peut se promener. Plus de quarante mille hommes travaillent tous les jours à l'Arsenal, & il y a toujours quatre-vingt grosses Galeres prêtes en cas qu'il falût agir subitement.

Il y a dans les fauxbourgs un autre Arsenal où il y a toujours cent cinquante grosses Galeres sur les chantiers, & soixante à l'eau pourvûes de tout ce qui leur est nécessaire.

Les gréniers se présentent ensuite d'eux mêmes. Ils sont à un bout de la Ville du côté de Pera, où les murailles sont beaucoup plus fortes que par tout ailleurs, & où il y a des portes de fer. On y voit en tout tems une immense quantité de froment, d'orge & autres grains qui pourroient servir pour plusieurs années. Cependant on les renouvelle de trois en trois ans. On dit que sous le régne d'Amurat III. il s'y trouva une incroyable abondance de Millet, dont la vertu fut fort

fort admirée, parce qu'il y avoit demeuré quatre-vingt ans ſans ſe pourrir.

J'ai oublié à deſſein de te parler des deux Serrails du Sultan, parce qu'il me faudroit une longue Lettre pour faire une deſcription exacte du moindre. Je me contenterai donc de te dire, que le moindre a une lieue de France, ou trois mille d'Italie de circuit. L'un ſe nomme Eſchy Saray, ou le vieux Palais ; l'autre Bryuch Saray, ou le grand Serrail. Si tu ſouhaites une deſcription plus ample & plus particuliere de ces maiſons Royales, je le ferai par une autre Lettre ; car il y auroit trop de matiere pour celle-ci.

En attendant il ne faut pas oublier la Moſquée de Jub, où les Sultans reçoivent l'épée quand ils parviennent à la Couronne. C'eſt un édifice fort ancien, ſitué près du Havre, tout au bout de la Ville, vis-à-vis les Ecuries du Sultan, auſquelles ſont joints des jardins très-agréables. Non guére loin de là eſt la Topana, ou Cour des canons. On y voit un grand nombre de piéces d'ordonnances ſans affuts ; dont quelques-unes ſont tournées directement contre le Havre.

En revenant il eſt impoſſible de ne pas voir une colomne, qui commençant au faîte d'un rocher s'avance juſques dans la Ville. Cette colomne eſt toute de marbre blanc, & fut bâtie par Pompée pour ſervir de monument à la victoire qu'il remporta ſur Mithridate Roi de Pont. On ne voit preſque rien de ce côté de la Ville à huit mille de diſtance, que des maiſons de plaiſance, des bocages & des jardins de la derniere beauté.

Vis-à-vis de la Ville est Pera, faubourg separé de la Ville par un bras de mer. Ce faubourg n'est presque habité que par des Grecs & des Francs Occidentaux.

Il y a tout autour de Pera plusieurs belles maisons de campagne, métairies, & granges, situées dans des bois de haute futaye, attenant d'une campagne toujours verte & de ruisseaux clairs comme cristal, qui rendent ce séjour très-delicieux. Les Ambassadeurs des Princes étrangers y font quelquefois leur séjour.

Je ne te parlerai point de Scutari, quoique ce soit un grand & magnifique Village, qui jouit des privileges de la Ville Imperiale. Je ne m'amuserai point non plus à t'entretenir des singularités de la Chersonese de Thrace, & ne te conduirai point par ce chemin-là jusqu'à Gallipoli, quoique ce soit la premiere Place de l'Europe qu'Amurat prit l'an 1363. Mon dessein est de ne point sortir de Constantinople. Après avoir donc parcouru Pera qu'on nomme aussi Galata, passons l'eau & revenons à la Ville Mere, pour en aprendre le gouvernement, & comment les Loix y sont executées.

Le premier Magistrat s'appelle Stamboli Cadisi, ou Juge de Constantinople. C'est devant lui que se plaident toutes les causes civiles & criminelles. Il a sous lui quatre Assesseurs qui gouvernent separément les quatre quartiers de la Ville. Il y a aussi un Officier qui se nomme Sabassi. Sa fonction est de prendre connoissance des crimes de ceux qui sont arrêtés dans les rues, ou dans les maisons, & d'en

d'en faire le rapport au Grand Visir. Il a aussi sous lui quatre Députés, & tout le monde est obligé de lui donner main forte en cas de difficulté.

La prison commune de Constantinople est divisée en haute & en basse. La haute n'est que pour le civil. Il y a au milieu une grande cour, & une fontaine qui jette continuellement de l'eau, & qui diminue un peu la saleté du lieu. La basse est pour les crimes capitaux, & c'est un vrai receptacle d'horreur & de puanteur.

Fleur des Philosophes, je prie Dieu qui nous a donné les sens, de leur donner toujours aussi des objets agréables, & de nous garantir d'odeurs nuisibles, & principalement des fumées pestilentieuses de l'Enfer, qui en certain tems passent, dit-on, au travers des fentes de la terre, & infectent l'air d'une horrible contagion.

LETTRE XLII.

A Kerker Hassan Bassa.

Gand, Ipres, Puicerda, & autres Places prises par les François. Diverses victoires remportées par eux en Allemagne.

LEs François gagnent tous les ans du terrain sur leurs ennemis. Ils font des campagnes heureuses, & reviennent toujours victorieux & triomphans. Le Maréchal d'Humiers assiégea Gand par ordre du Roi, au commencement de

la troisiéme Lune. Cette Ville est la Capitale de toute la Flandres, & divisée en divers quartiers ou Isles. Les environs de cette Place sont aussi divisés par certains ruisseaux & canaux, qui en rendent l'accès extrêmement difficile, & empêchent toute communication. C'est une des plus grandes Villes de l'Europe : elle est défenduë par une contrescarpe, par une large fossé, par de bons remparts, & par plusieurs Bastions. Les Gantois se vantent que leur Ville a été fondée par Jule César. Ils ont été en état de lever entr'eux une Armée de cinquante mille hommes, toutes les fois qu'ils ont eu envie de se révolter de l'obéïssance de leurs Souverains. Cependant en cette occasion, ils n'ont tenu que dix jours contre les François. Comme ils ont vû qu'ils n'avoient aucun secours à esperer, & qu'ils étoient attaqués avec vigueur de tous les côtés, ils se sont rendus par composition.

Ipres se rendit aussi le vingt-cinq de la même Lune, après un siege de huit jours. C'est une autre Place considerable en Flandres.

Les François n'ont pas fait de moindres progrès sous le commandement du Duc de Navailles. Ce Général prit Puicerda, Capitale de la Province, & Place bien fortifiée, située sur le sommet des Monts Pirenées, & défendue par un Château bâti sur le Roc. Le Prince de Condé la prit en 1654. Mais par le Traité des Pirenées, elle fut rendue aux Espagnols, qui y firent de nouvelles fortifications à la moderne.

Cette

Cette Place a ſous ſa juriſdiction plus de quatre-vingt Villages, & fait contribuer toute la Province de Cerdagne. Elle aſſûre la poſſeſſion du Rouſſillon, met à couvert les frontieres de Languedoc, & paſſe après Barcelone, pour la meilleure Ville de ces quartiers-là.

On parle de divers combats qui ſe ſont donnez en Allemagne, & dans les Pays le long du Rhin, entre les François & les Imperiaux où les premiers ont eu l'avantage par tout. Le Maréchal de Crequi en vint le premier aux mains avec les Allemans près de Grotzingen. Du côté des ennemis le Prince de Bade, & quarante Officiers de marque ont été bleſſés. Le Comte de Liqueville qui commandoit ſous le Duc de Lorraine, & pluſieurs autres ont été faits priſonniers. Les François ont gagné grand nombre d'étendarts, fait un grand carnage des ennemis, & ſont demeurés enfin maîtres de la campagne.

La ſeptiéme Lune ne leur fut pas moins avantageuſe dans les plaines de Rhinfeld près du Rhin. Plus de huit cens Imperiaux demeurerent ſur la place, & le pont de Rhinfeld étoit ſi plein de corps morts, que ce fut une barriere qui empêcha les François de pourſuivre leur victoire juſques aux portes de la Ville.

Le Maréchal de Crequi défit auſſi près d'Offembourg, un Corps de ſix cens chevaux & Dragons, commandés par le Duc de Lorraine; défaite qui fut bientôt ſuivie de la priſe du Château d'Ortembourg, & du Fort de Kel

que le Maréchal rasa rez pied rez terre. Il prit aussi le Fort de Zolhauslen, & rencontrant le Duc de Lorraine prés de Lauterbourg, il le chargea, lui tua quatre cens hommes comme ils passoient un pont du Rhin, & fit trois cens prisonniers.

S'ils vont de ce train-là tous les ans, il sera difficile de mettre des bornes à leur Empire, qui va toujours en augmentant. La seule chose sur laquelle nous devons compter, est qu'ils ne seront jamais assez puissans, pour déposseder les fidéles Osmans, de la grandeur à laquelle ils ont été élevés par la destinée.

LeCroissant, serenissime Bassa, brille plus que la Croix, l'Alcoran l'emporte par-dessus la Bible, & tout cede aux invincibles Armes des vrais Croyans.

LETTRE XLIII.

A Dalimalched veuve de Pesteli Hali son frere, grand maître des Doüanes, & Sur-Intendant de l'Arsenal à Constantinople.

Pour la consoler de la mort de son mari en stile triomphant, persuadé qu'il est allé en Paradis. Il lui reproche d'en avoir mal usé avec lui durant sa vie.

TU peux être assurée que ce ne sera point un compliment si je te dis que je prens part à la perte que tu as faite. Le mort étoit mon frere aussi-bien que ton époux, & l'amitié

mitié qui étoit entre nous, nous unissoit plus étroitement que le sang. Nous n'avons jamais cru faire rien de trop, pour nous rendre service réciproquement, pourvû que cela n'ait point fait de tort à notre honneur : mais nous avons profité avec zéle de toutes les occasions qui se sont présentées de nous témoigner l'affection mutuelle que nous avions l'un pour l'autre.

Il est allé à des joyes infinies, dans un lieu de repos, où il fait des banquets continuels en récompense des bonnes actions qu'il a fait en cette vie. Il se régale abondamment de l'Ambroisie du Paradis, sans craindre le vacarme & le mécontentement des femmes. Il n'a point là de femme bizarre & chagrine, qui interrompre sa joye, où qui par une conduite indigne, change ses plaisirs en douleurs. Il s'étend tout de son long à l'aise sur les lits cramoisis d'Eden, & a des Pages pour le servir, dont les yeux ressemblent à des perles polies. Chacun tient à la main un gobelet d'or, enrichi de Saphirs, & plein d'un Vin que les Rois de la terre changeroient pour leur Couronne. Cette celeste jeunesse fait exactement son devoir avec une grace admirable. Ils sont toûjours attentifs pour étudier les desirs de leur Maître. Son lit est environné de beaux Cupidons, qui avec une humble résignation, tâchent de se surpasser les uns les autres, & font avec une agréable générosité à qui servira leur Seigneur le premier, & le plus promptement.

Quand Pesteli veut se divertir avec les fem-

mes, il n'a que des ſouhais à faire, & il lui en vient d'abord une plus belle que toutes celles qu'Appelles a jamais peintes, une auſſi chaſte que Diane, & pourtant auſſi humaine que Venus. Point d'airs précieux qui regardent la jouiſſance deſirée; & cependant point d'impudence capable d'en éloigner. Un amour parfait leur fait faire des avances à frais communs, après avoir uni leurs cœurs. Auſſi paſſent-ils le tems dans des plaiſirs perpetuels, & dont on ne ſe repent point.

Il traverſe les agréables promenades d'Eden & s'aſſied ſur le rivage de ſes immortels ruiſſeaux, qui découlent de vin, de lait, & de miel. Couché ſous une verdure émaillée de fleurs à l'ombre des heureux arbres, il reçoit les tendres careſſes d'une Belle du Paradis, pendant que des vents aromatiques lui inſpirent des paſſions plus divines que celles qu'Endimion ſentit entre les bras de Diane. Heureux état des ames qui quittent la terre avec innocence & pureté! Leurs plaiſirs n'ont point de bornes, n'ont point de fin.

Ce que je viens de dire n'eſt qu'une deſcription obſcure & envelopée des raviſſemens, & des joyes indicibles qu'on goûte dans le Paradis, & qu'il eſt impoſſible d'exprimer autrement. Tout ce que l'imagination la plus vive & la plus ſublime, peut concevoir de bonheur, n'eſt rien en comparaiſon des biens infinis, dont les heureuſes ames jouiſſent au Ciel. Ces felicités éternelles & parfaites ſont ſans nombre, ſans poids, & ſans meſure. El-

les

les paſſent d'une joye à l'autre, & leurs divertiſſemens ſont un cercle de béatitudes qui n'a point de bout. O region digne d'être éternellement ſouhaitée ! O Jardins d'une beauté incomparable, où le liberal Monarque de l'Univers régale les ames fatiguées des mortels, après qu'elles ont achevé ſur la terre leur penible pélerinage, & leur fait des banquets, dont le prix eſt ineſtimable, & la délicateſſe incomparable !

Si Peſteli pouvoit m'entendre, je le feliciterois de ſon bonheur, au lieu de te conſoler de la perte d'un tel époux. Il a évité les naufrages de ce bas monde, qui eſt une mer d'afflictions & de Tragédies. Il eſt arrivé ſain & ſauf dans le Havre du repos éternel, dans le port de la paix, & a mis pied à terre ſur le rivage du Serrail du Tout-puiſſant, d'où les Anges qui en ont la garde l'ont conduit au Trône de Dieu, au travers des dix mille flambeaux, qui illuminent les allées d'Eden.

Mais dis-moi, Dalimalched, n'eſt-ce pas un peu de ta faute, ſi le genereux Peſteli nous a ſitôt quittés ? N'as-tu point chagriné cette grande ame, par des paroles que tu aurois bien pû épargner à un homme ſi ſenſible ? Il n'avoit beſoin ni de tes leçons emportées, ni de tes airs réfrognés. S'il faiſoit quelque faute, (car qui eſt-ce qui n'en fait point ?) il la ſentoit d'abord ſans qu'il fût neceſſaire de le reprimander. Tu te ferois bien paſſée de le tenir des mois entiers, dans des paroxiſmes de mélancolie & de douleur. Cette pénitence étoit trop difficile à ſoutenir

pour

pour un esprit comme le sien. Mais votre Sexe a des manieres ausquelles le nôtre n'entend rien. Les femmes sont pliées & repliées comme des Serpens. Si Dedale même qui l'a autrefois emporté sur tous les faiseurs de Labyrinthes, étoit encore vivant, il y songeroit plus d'une fois avant que de se mettre en tête de débrouiller les petits secrets de votre Sexe, & de démêler vos tours & détours inconnus. Rien au monde de plus changeant que les femmes. On ne sçait à quoi vous mettre.

Permets-moi de te dire, Dalimasched qu'une femme ne prend jamais d'autorité sur un mari, à moins qu'il ne soit fou, qu'à la faveur de son obéïssance. C'est par-là qu'elle gagne son cœur & toute son affection. Elle se rend maîtresse de son esprit, par une fine complaisance, & par une composition faite à propos, ou du moins elle se met à couvert par là de tout reproche. Elle ne le contrarie point dans le fort de sa passion, mais s'accommode doucement au torrent, & ne s'avise jamais de parler, que quand ses esprits commencent à se calmer.

Une bonne femme en un mot, consulte son mari en toutes choses; & si tu en as usé ainsi, le monde n'a rien à te dire. Si tu ne l'as pas fait, je te conseille de demeurer veuve, de peur que l'homme que tu prendras, ne venge les outrages que tu as faits à mon frere; car s'est là le moyen de mettre à la raison une femme de mauvaise humeur.

LET-

LETTRE XLIV.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Description des Pays-Bas.

J'Efpere que tu me pardonneras, très-illuftre Miniftre, fi j'ai tant tardé à t'envoyer une plus ample relation des Etats de l'Europe. Je continuërai felon tes ordres, & je reprendrai où j'en étois demeuré.

Comme je t'ai déja entretenu de l'Allemagne, je pafferai aux Pays-Bas: Ce qui eft auffi naturel qu'il l'eft à un homme qui a vû la haute Ville de Bude, ou de quelqu'autre Place fituée comme celle-là de defcendre dans la baffe.

On les appelle Pays-Bas à caufe de leur fituation qui eft proche de la Mer; ce qui les fait paroître comme un marais: Ils contiennent dix-fept Provinces, dont dix font fous la domination du Roi d'Efpagne. Les autres fept font un Etat féparé & indépendant.

La circonference des dix-fept Provinces a mille lieuës d'Allemagne. Il y a dans cette enceinte deux cens Villes murées; cent cinquante autres Places qui ont les mêmes privileges, & la même autorité que les autres; & enfin fix mille Villages.

Du tems de Jule Céfar, les Romains appelloient ces Pays la Gaule Belgique. Elle étoit habitée par des gens aguerris, ne pouvans fouf-

frir

frir la ſervitude, & défendans courageuſement leur liberté naturelle, comme l'experience l'aprit au même Céſar, lorſqu'il fut obligé de leur faire là guerre. Depuis ce tems là même les Ottomans ont eu des preuves de leur valeur, témoin la fameuſe expédition de Godefroi de Bouillon, pour recouvrer la Terre Sainte ſur les Sarrazins, & celle de Baldouin le Flamand, qui ſe rendit maître de Conſtantinople, & de l'Empire de la Gréce.

Les anciens Romains avoient coutume de dire, que les Goulois combattoient pour leur liberté; les Allemands pour le butin, & les Flamands pour la gloire. De-là vint que les Empereurs Romains avoient toujours pour leurs perſonnes, une garde de Flamands choiſis. On appelloit auſſi les Hollandois & les Friſons, Amis & Alliés du peuple Romain.

Quoique chaque Province eût autrefois ſon Souverain, ſon Gouvernement & ſes Loix particulieres, elles furent néanmoins dans la ſuite toutes réduites ſous la domination des Ducs de Bourgogne. Des Ducs de Bourgogne, elles paſſerent aux Archi-Ducs d'Autriche, & enfin aux Rois d'Eſpagne: Mais le Roi de France en poſſede à préſent une grande partie. Quant aux autres ſept Provinces, elles ſont entierement émancipées, & jouiſſent d'une liberté parfaite. Elles tiennent pour maxime, que *la plus longue épée eſt le meilleur titre pour le gouvernement:* Et autant que je puis voir, c'eſt un principe qui ſe pratique par tout le monde.

Les Habitans des Pays-Bas ſont en general
de

de grande taille, gros, de bonne mine, civils, ouverts, obligeans, prompts, & laborieux; aimans plus le Vin que les femmes; oublians également & les biens & les maux qu'on leur fait; grands Musiciens, bons hommes de Mer, fins Marchands, Peintres exacts, & fort ingénieux dans tous les Arts. Ils ne sont point jaloux de leurs femmes comme la plûpart des autres Nations; mais les laissent courir de hors, & parler en rue avec les hommes. Il n'y a point aussi de femme qui refuse une bouteille de vin qui lui est présentée. Vous n'êtes pas plûtôt entré dans une maison, que la fille du logis vous présente une bouteille de vin, ou de quelqu'autre liqueur, qu'elle vuide à votre santé: Et si vous n'êtes pas prêt à répondre, & à lui faire raison, comme on parle, vous passez pour un rustique, & pour un homme qui ne sçait pas vivre.

Les Flamans sont riches, parce qu'ils trafiquent avec les autres Nations, qu'ils transportent leurs denrées & leurs manufactures, & qu'ils les vendent ou les troquent fort avantageusement, dans les pays du monde les plus éloignés.

Il y a par-ci par-là des Forts, des Châteaux, & des Villes, qui sont en quelque maniere imprenables. Pour ce qui est de la Religion, les dix Provinces qui sont sous la domination de l'Espagne ou de la France, se disent Catholiques. Les autres sept me font souvenir de la fameuse Tour de Babel, où les langages, selon le rapport de Moyse, furent autrefois confondus: Car telle est la coususion des Religions qu'on tolere à Ams-

Amſterdam, à Leyde, & autres Villes de Hollande, & en general, dans les ſept Provinces-Unies. On n'y eſt guéres plus regulier & plus methodique pour les autres choſes. Ne ſois donc pas ſurpris ſi je t'écris en deſordre touchant un pays, qui eſt le veritable emblême, le veritable proverbe, & le vrai centre de la confuſion. Cependant je commencerai ici à faire plus de diſtinctions, que je n'en ai fait dans la premiere partie de ma Lettre.

L'air de Zelande eſt mauvais, & ſur tout durant l'Eté, que le Soleil attire des vapeurs puantes & infectes des Lacs & Etangs, dont il y a quantité dans cette Province. Le terroir néanmoins en eſt excellent, & produit du froment & autres grains en abondance, comme auſſi de bons pâturages. Il y a peu d'autre choſes à dire de cette Province.

Il y a ceci de remarquable en Hollande, que la terre y tremble ſouvent ſous le poids des carroſſes, des chariots, des chevaux, &c. Ce qui prouve que ce pays eſt creux, & plein de cavernes. Pour confirmer cette opinion, on dit: *Qu'une vache étant autrefois tombée dans une foſſe, on la trouva trois jours après dans la mer, & l'homme à qui elle étoit, reconnut que c'étoit la même.* De-là vient qu'en langage du pays, on appelle une partie de la Hollande *vvaterland*, c'eſt-à-dire, pays d'eau; ce qui d'abord paroît une contradiction; mais on entend par-là un pays ſitué dans les eaux. Telle eſt en effet toute la Province, qui paroît diviſée en de petites Iſles par une infinité de Canaux, de Lacs, & d'Etangs

qu

qui se présentent par tout à la vûë. Cette Province merite mieux que toutes les autres le nom de Pays-Bas ; car elle est si basse en plusieurs endroits, que la mer est plus haute que la terre : Ce qui oblige les Hollandois à fortifier leurs côtes de hautes & fortes digues, qu'ils entretiennent à grands frais, comme une chose d'où dépend le salut de leur pays.

Il ne croît en Hollande que peu de grains ou de fruits ; mais on en tire d'Allemagne, de Pologne, & d'ailleurs. Il y a des pâturages pour nourrir des millions de moutons, de bœufs, & de chevaux. Tout ce que je viens de dire de ces deux Provinces, se peut dire en quelque maniere de toutes les autres, à la réserve de la Frise, qui est plus fertile en grains, plus abondante en légumes & en sel, & plus boisée.

Quant aux mœurs des peuples, les Zelandois ont l'esprit vif, prévoyant, & subtil, & en general de fort grande taille, comme il paroîtra par une femme que Guillaume Comte de Hollande, envoya aux nôces de Charles le Bel Roi de France. Elle étoit si grande & si grosse, que les Françoises ne paroissoient auprès d'elle, que des Pigmées ou des Naines. Elle étoit d'une force si extraordinaire, qu'elle levoit, & emportoit sur ses épaules, une poutre que huit crocheteurs ne pouvoient remuer qu'à peine,

On a remarqué que ce fut la Gueldre qui se soumit la premiere à la Fortune naissante de l'Empire Romain ; & la premiere aussi qui secoua le joug aprés qu'il fut tombé en décadence,

Il

Il y a dans la Province d'Utrecht quantité de Nobles, plus doux & plus polis dans la conversation, que le reste des Hollandois. Les femmes de qualité y vont voilées.

Ces Provinces sont gouvernées par ceux qu'on appelle Etats Generaux des Provinces-Unies. C'est une Assemblée composée des premiers Nobles, des principaux Magistrats, & des plus éminens Citoyens de chaque Province.

Voilà, genereux Effendi, ce que je sçai de plus important sur les Provinces-Unies, à moins que tu ne souhaites que je t'en fasse l'Histoire complette. Ce qui seroit trop ennuyeux par Lettres. Reçois ce que je t'envoye, c'est peu de chose; mais je l'ai fait de bon cœur, avec plaisir, & en assez peu de tems.

LETTRE XLV.

Au même.

Relation de la Suisse.

TU diras que je vais aux deux extrémités, je t'ai fait traverser dans ma précedente les plus sales & les plus vilaines valées du monde, je veux dire la Hollande, & le reste des Provinces-Unies. A présent je vais te tirer de ces fondrieres & marais, & te faire respirer le bon air des montagnes de Suisse. Il est vrai que je ne sçaurois le faire, sans te promener dans plusieurs Provinces d'Allemagne, & dans une partie de la Lorraine & de l'Alsace. Mais comme

je t'ai déja fait voir l'Empire, & qu'ensuite je t'a conduit de là dans les Pays-Bas en chemin faisant : La consideration de la forme de leur gouvernement, me fait souvenir des autres Républiques de l'Europe. Comme celle des Suisses est la plus proche des Provinces-Unies, j'en ferai le sujet de cette Lettre, sauf à te parler une autre fois par ordre de Venise, de Genes, de Luques, & autres Républiques.

Sçache donc que la Suisse faisoit autrefois une Province d'Allemagne ; mais à présent, c'est une Province qui se soûtient par elle même, & qui ne dépend d'aucune Puissance étrangere. Elle est divisée en treize Cantons ou Provinces. Je ne m'amuserai point à te dire les noms de ces Cantons, ni à t'entretenir de leurs différens caracteres. Je me contenterai de te dire en general que le pays paroît un gros amas de rochers & montagnes, separées par de petites, mais très-agréables valées. Quoique ces montagnes paroissent raboteuses, elles produisent au sommet autant d'arbres & d'herbages de toutes les sortes, que les plus agréables plaines. Les habitans y nourrissent quantité de moutons, sans compter les chévres, les biches, les chevaux, & plusieurs autres especes de bêtes. Car il y en a une quantité prodigieuse en ses pays-là, tant sauvages que privées. L'air y est perçant & serein. Quoique le terroir soit peu fertile de lui-même, l'industrie des Habitans a suppléé au défaut de la nature. Il y a en certains endroits des vignes, qui produisent des raisins d'une délicatesse admirable. Le vin qui s'en fait est fort estimé en ces

quartiers-là. Les Lacs & les Rivieres abondent aussi en toutes sortes de poissons. On n'y manque pas non plus d'oiseaux, & de toutes les autres choses nécessaires à la vie. Il n'y a que les choses qui tendent au luxe & à la débauche, que ne se trouvent point dans cet heureux pays: C'est une seconde Scythie ou Tartarie. Aussi croit-on que les Suisses sont venus de ces pays plus Septentrionaux.

Les Suisses ont toujours été fameux pour leur constance & invincible valeur dans la guerre. Jule César même les craignoit, & fit bâtir une muraille pour les empêcher de faire des courses en France, qu'on appelloit alors Gaule, se souvenant qu'ils avoient batu L. Cassius Consul Romain, dont ils défirent entierement l'Armée. Il y a des Auteurs qui disent que le Septentrion de l'Europe étoit autrefois si peuplé, qu'une partie fut contrainte de chercher de nouvelles habitations. S'étant donc jettés en Allemagne, & ayant passé le Rhin, ils furent attaqués par les Gaulois qu'ils vainquirent & défirent. Ces nouvelles ayant donné l'épouvante aux Nations voisines, elles leur envoyerent des Ambassadeurs pour leur demander la paix. Les Vainqueurs répondirent qu'ils n'étoient point venus pour faire la guerre, ou pour troubler le repos du genre humain: Qu'ils cherchoient seulement un lieu où ils pussent vivre paisiblement, & cultiver la terre, sans faire de mal à personne. On leur donna la Suisse, & leurs descendans l'habitent encore aujourd'hui.

Les mœurs des Suisses modernes répondent fort

fort bien au caractere des Anciens ; car ils aiment la guerre, & sont endurcis à toutes les incommodités de la faim, de la soif, du froid & autres afflictions de la nature, de la providence, de la destinée ou du hazard. Ils se nourrissent à peu de frais ; leur principale nourriture étant du lait & du fromage. S'ils dépensent en quelque chose, c'est en vin, & autres liqueurs fortes. Leurs maisons sont médiocres & sales, & leurs meubles bien peu de chose. Leurs habits sont proportionnés au reste ; mais il sont yvrognes au souverain degré. Ils passent des jours & des nuits à des débauches continuelles, & il n'y á pas moyen de faire amitié avec eux, que le verre à la main. Celui qui boit le plus, qui est le plus gai & le plus commode, passe pour le plus honnête homme. Au contraire, celui qui paroît vouloir conserver sa santé, ou qui allegue quelques excuses frivoles, est regardé comme un faquin, indigne d'une bonne compagnie. Ils portent même quelquefois l'extravagance si loin, que de présenter le sabre à ceux qui refusent de faire raison.

Cependant après tout, il faut demeurer d'accord, que ce peuple est prudent & circonspect dans ses affaires publiques & particulieres. Quelque plaisir qu'ils prennent à boire, cela n'est pas plutôt fait, que chacun reprend ses occupations, & redouble son industrie & sa diligence, pour regagner ce qu'il vient de dépenser. Ils travaillent pour boire, & boivent pour mieux travailler dans la suite. Il paroît manifestement que les Suisses ne manquent pas de politique, puisqu'ils ont maintenu durant tant

de ſiéclés, leur union & leur liberté contre tant de Princes, qui ont voulu les mettre ſous le joug. Je pourrois ajoûter à leur gloire, que c'eſt la ſeule Nation de l'Europe, qui ait ſçû conſerver ſon ancienne liberté. Ce qu'il y a de ſingulier, eſt que les plus puiſſans Monarques de l'Europe, ſont bien-aiſes d'être alliés des Suiſſes, & de leur envoyer tous les ans de groſſes ſommes.

Aprés ce que je viens de dire, tu ne dois pas t'attendre à trouver en Suiſſe, les richeſſes d'Arabie & de Babylone, non plus que le luxe & les magnifiques ſuperfluités de l'Orient. La ſituation du pays, & la nature du terroir, ne peuvent pas faire eſperer ces brillantes vanités. Il ſuffit que le pays produiſe de quoi nourrir ſes Habitans.

Ils n'ont point à craindre les invaſions des Etrangers; ſoit parce qu'ils ſont naturellement pauvres; ſoit parce que les inacceſſibles montagnes des Alpes leur ſervent de rempart, & les environnent preſque de tous les côtés. Ajoûte à cela le courage invincible de cette Nation, qui abhorre & craint la dépendance plus que la mort. Il n'y a point de Prince en Europe qui oſe attaquer les Suiſſes, ou qui ne crût perdre ſon tems de porter la guerre dans leur pays, parce qu'il n'y en a point qui ne ſçache que quand il en feroit la conquête, ce qu'il en tireroit ne vaudroit pas ce qu'il dépenſeroit en une ſeule campagne. D'ailleurs ils ſont ſi étroitement unis, qu'il eſt preſque impoſſible de rompre leur union. Ils ont de plus, des Villes extrémement fortes, des Châteaux, des Forts & autres Places de défenſe, qui ne donneroient pas peu d'embarras

à celui qui se mettroit en tête une pareille expedition.

Je veux t'en donner un exemple, qui te fera mieux juger de l'esprit de ce Peuple.

Je t'ai déja dit que la Suisse faisoit anciennement une Province de l'Empire Romain, ou du moins étoit reputée pour telle. César établit sur eux certains Préfets ou Gouverneurs qui se succedoient les uns les autres. Les uns furent chassés à cause de leur insolence; d'autres furent tués pour leurs tirannies, & pour leurs cruautés. Il y en eut un entr'autres, qui n'étant pas content d'un certain Suisse, voulut le faire accoupler avec des bœufs pour tirer au chariot: Mais n'ayant pû le forcer ni par bons, ni par mauvais traitemens à cette basse complaisance, il lui fit crever les yeux. On en murmura; mais comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit donné des marques de sa cruauté, on ne fit pas semblant d'y prendre garde.

Peu de tems après le même Préfet commanda à une femme, dont le mari étoit absent, de lui préparer un bain chaud. Cette chaste femme n'en ayant voulu rien faire que son mari ne fût de retour, le Préfet l'assomma à coups de hache. Quoique les Suisses fussent irrités de cette seconde cruauté, ils ne dirent mot pourtant, esperant qu'ils auroient dans la suite occasion de se venger.

Le Préfet devint enfin si extravagant, si fier, & si imperieux, que se promenant un jour dans les rues de la Ville, il ficha sa canne dans la terre, mit au bout son Turban ou Bonnet, & commanda

manda aux paſſans de le ſaluer. Un certain honnête homme de Suiſſe n'ayant pas voulu le faire, il lui ordonna d'abattre une pomme d'un coup d'Arbalête de deſſus la tête de ſon fils. Le bon homme refuſa long-tems de hazarder ainſi la vie de ſon fils. Mais enfin vaincu par les importunes menaces du Tiran, il aima mieux confier à la Providence la vie de ſon fils, que de la ſacrifier, auſſi bien que la ſienne, à l'implacable malice du Barbare. Il tira donc, & abbattit la pomme ſans toucher ſon fils. Le Gouverneur voyant cela, & remarquant qu'il avoit apporté deux traits, lui en demanda la raiſon. *Si j'avois mal tiré*, répondit le Suiſſe, *& que j'euſſe tué mon fils avec le premier trait, j'etois reſolu de te percer le cœur avec le ſecond.* Sur cela, toute le monde s'écria, & courant en foule, on ſe ſaiſit du Gouverneur, qui fut d'abord mis en pieces. Depuis ce tems-là ils ne voulurent jamais recevoir dans leurs Villes aucuns Miniſtres de l'Empereur, à moins qu'ils ne vinſſent en qualité d'Ambaſſadeurs.

Si ces Memoires, ſereniſſime Miniſtre, ſont le moins du monde de ton goût, tu n'as qu'à commander, & tu verras que j'en ai un fonds qu'il n'eſt pas aiſé d'épuiſer.

Adieu pour le préſent; puiſſent les rideaux du Pavillon de Dieu être étendus ſur nous, pour nous mettre à couvert des Démons qui courent la nuit après les mortels; car c'eſt maintenant l'heure où ils commencent.

LET-

LETTRE XLVI.

A Dinet Golou, à Damas.

Il le raille d'avoir fait choix de cette Ville ; cependant il le felicite sur le bonheur qu'il a de jouir des douceurs de la vie champêtre. Divers exemples des grands hommes, qui ont abandonné toutes leurs dignités pour ce genre de vie.

J'Ai eu de la peine à en croire mes yeux, la premiere fois que j'ai lû ta Lettre, & que j'ai apris que tu t'es enfin fait Laboureur, & établi dans le plus agréable lieu du monde, le vrai centre de tous les plaisirs, & de tout ce qui peut plaire aux hommes. Tu es un homme sage, Tu veux t'assûrer d'un Paradis au moins, quoique ce ne soit que hipothéquant ton droit à l'autre. Tu ne veux point que Dieu te fasse crédit, & tu te défies des promesses qu'il te fait du Ciel. Cependant je ne sçaurois blâmer ta précaution. Nous ne sçavons ce qui nous arrivera après la mort, aussi la nature nous porte à nous assurer en cette vie de quelque felicité, & d'aller au-devant des incertitudes de la felicité future, en nous faisant un Ciel sur la terre. Quoiqu'il en soit, je souhaite que tu ne te lasses point de tes plaisirs présens, & ne rende par là ton ame incapable d'aller prendre possession de la béatitude éternelle. Permets-moi de te dire, mon cher Dinet, que je te trouve bien hardi d'avoir choisi un lieu que l'Envoyé de Dieu voulut éviter comme le plus dangereux de la terre.

Mais

Mais je ne veux pas te décourager. Cette Ville étoit alors entre les mains des Infidéles, & par consequent le siege de la profanation & de l'Idolâtrie. Ce n'est pas aujourd'hui la même chose. Elle est sanctifiée par la presence des vrais Croyans, par la prédication de la Loi qui a été apportée du Ciel, & par des Mosquées d'une sainteté parfaite.

J'approuve fort le genre de vie que tu as choisi, & je la regarde comme la premiere, comme la plus innocente, la plus agréable, & la plus heureuse de toutes. Plusieurs grands Princes & Rois ont changé la penible gloire, & les illustres fatigues du Sceptre, pour le doux repos de la campagne, & pour les saints exercices de l'agriculture. Diocletien quitta le Trône pour la vie privée : & les mêmes mains qui avoient accoûtumé de maniere le Sceptre, s'accoûtumerent enfin gayement à manier la bêche, la charue, & la herse. Le Grand Cyrus Roi des Perses, faisoit gloire ordinairement des jardins qu'il avoit plantés & semés de sa propre main. Et il est certain que les Fabius, les Lentulus, les Cicerons, les Pisons, & divers autres des plus illustres maisons de l'ancienne Rome avoient tiré leurs noms de vegetaux qu'ils signifient, & que leurs peres avoient pris plaisir à planter.

Plusieurs Auteurs illlustres ont écrit à la louange de l'agriculure. Attalus & Archelaüs, tous deux Rois en ont fait l'éloge. Xenophon & Mago tous deux Généraux en ont été les Protecteurs, & le Poëte Oppian la chantée dans

dans ses vers ; sans parler de Caton, de Varron, de Pline, de Columelle, de Virgile, & de plusieurs autres. Il y en a qui ont fait consister la souveraine felicité dans ce genre de vie. Virgile dit que les Laboureurs sont heureux, & Horace les appelle benits. De-là vint que l'Oracle de Delphes declara qu'un certain homme nommé Aglaüs, étoit le plus heureux de tous les hommes, parce qu'il ne s'occupoit qu'à cultiver un petit bien, sans jamais se tourmenter par de vaines passions, ni augmenter les miseres de la vie humaine, en goûtant des plaisirs étrangers & non necessaires ; qui quelque doux & charmans qu'ils soient au commencement, portent néanmoins avec eux un aiguillon, qui nous rend enfin toutes nos joyes ameres.

Tu t'es placé dans le plus agréable faubourg de Damas ; car j'ai examiné cette Ville & ses dépendances avec beaucoup de curiosité. Ta maison est environnée d'agréables jardins & prairies. Elle fut autrefois la résidence d'Abul Mecharib, ce fameux Berger, qui s'y retira pour se mettre à couvert de la persecution d'Ismaël Beglierbei de Diarbékir.

Tu en sçais l'avanture, & je n'ai autre chose à te dire, qu'à te souhaiter autant de bonheur qu'il en eut dans la possession de ce riche morceau de terre. Les Archives de Damas disent, qu'il mourut riche de cent bourses d'or, gagnées la plûpart par le bétail qu'il éleva dans ces heureuses campagnes.

Pour moi je ne me pique point d'être entendu en ces sortes de choses ; mais il me paroît

d'un bon augure, que ton prédeceſſeur ait ſi bien fait ſes affaires dans ce bien. Je te conſeille de faire comme lui, & de mettre ſur cette terre des brebis, des bœufs, des chameaux, des chevaux, & autres animaux profitables. Ne regarde point comme au-deſſous de toi une occupation qui a éte rendue illuſtre par l'exemple de Romulus & de Remus, premiers fondateurs de l'Empire Romain; de Paris fils de Priam; d'Anchiſe pere d'Enée; d'Endimon favori de Diane, qui furent tous Bergers. Tels furent auſſi Polyphene & Argus. Tel fut Apollon qui gouverna les troupeaux d'Admete Roi de Theſſalie. Que dirai-je de Mercure qui inventa le Hautbois, & qui fut le Prince des Bergers? Que dirai-je de Protée autre Dieu? Abraham pere des Muſulmans, Moyſe le Prophéte qui parloit familierement avec Dieu, & David le Prince des Poëtes, n'étoient-ils pas Bergers? En un mot, cher ami, les plus illuſtres Heros Grecs & Romains, & autres, ont tous été gardeurs de brebis, de chevres, de bœufs, &c. comme le ſont aujourd'hui les Arabes, les Tartares, & autres Nations Orientales.

Comme la vie champêtre eſt la plus ancienne, il eſt certain auſſi que ſes plaiſirs ſont les plus purs & les plus ſolides, pourvû qu'on en jouiſſe avec innocence & équité. Mais je voudrois que tu évitaſſes les tentations auſqu'elles ce genre de vie eſt d'ordinaire plus expoſé qu'aucun autre, je veux dire la chaſſe aux bêtes & aux oiſeaux. C'eſt dans le fond un déteſtable exercice dont les divertiſſemens ſont tragiques, & tout-à-fait inhumains.

inhumains. Il eſt indigne des hommes de paſſer les jours & les nuits à découvrir le repaire des animaux auſſi bien que nous, & cela en vûe de leur ôter la vie. Ceſt un cruel plaiſir qui ne peut ſe ſoutenir qu'aux dépens de beaucoup de ſang innocent, & un triomphe bien barbare d'inſulter à un miſerable Liévre ou à une pauvre Biche, qu'on a couru & haraſſé pluſieurs heures de ſuite avec une armée de chiens & d'hommes.

On dit que les Thebains ont les premiers inventé ce malheureux divertiſſement : Nation, comme tu ſçais, infâme pour ſes fourbes, pour ſes larcins, pour ſes parjures, pour ſes meurtres, & pour ces inceſtes. Des Thebains il paſſa aux Phrygiens, auſſi méchans que les Thebains, mais plus étourdis & plus commodes, plus legers & plus crédules. Auſſi furent-ils d'abord regardés avec mépris par les Atheniens & par les Lacedemoniens. Cependant ceux-ci, quoique plus graves & plus polis, aprirent d'eux en peu de tems le métier de la chaſſe: Tant il eſt aiſé de s'infecter dans la ſocieté & dans le voiſinage des mêchans, & tant ſont puiſſans les exemples de ceux qui ſe donnent la liberté d'inventer de nouvelles routes pour nous conduire au vice.

Je te jure, cher Dinet, par le Dieu que j'adore, que je trouve un divertiſſement ſi ridicule, & un exercice ſi fort au-deſſous de la majeſté, d'un eſprit raiſonnable, de courre toute la journée avec une troupe de chiens, une bête craintive, que je ſuis ſurpris que des hommes

n'en ayent point de honte, & principalement les grands hommes & les Princes, qui devroient porter plus loin que les autres la justice & la clemence, & qui néanmoins font tout le contraire.

N'imite point, cher ami, leur pernicieux exemple ; mais marche sur les traces des justes & des Saints, ausquels les oiseaux & les bêtes obéïssent au moindre signe, parce que ces animaux ne sentent aucun mal en eux. Combien les corbeaux, les biches, les chats, & autres brutes, n'ont-ils point nourri de Prophétes ? les serpens & les dragons même du desert, aussibien que les monstres amphibies de l'Egypte, se sont dépouillez de leur naturel venin pour servir un innocent : Et lorsque le Calife Omar fut vigoureusement poursuivi jusques sur les bords du Nil par une troupe d'Egyptiens Idolâtres, il commanda à un Crocodile qu'il découvrit dans cette riviere, de venir à lui & le passer sur son dos ; à quoi la pieuse bête obéït. Cette créature muette lui rendit un office bien singulier & bien à propos : Aussi fut-elle transportée en Paradis, si nos Docteurs disent vrai.

Adieu, cher Dinet, je te souhaite une abondante moisson ; & c'est le souhait le plus à propos que je sçaurois te faire, vû la saison de l'année.

LETTRE XLVII.

A Achmet Cupriogli très-glorieux & très-ſage Viſir Azem.

De la Paix générale entre les Chrétiens.

LA face des affaires d'Occident eſt maintenant tout-à-fait changée. Les Princes & Etats Nazariens ont fait une paix générale. La France qui a eu depuis long-tems des querelles mortelles avec la Hollande, l'Eſpagne, & l'Empire, vient de ſe reconcilier avec ces Puiſſances. Ces nouvelles amitiés & alliances ont entierement banni le ſouvenir des anciennes querelles & animoſités. Cette année commence en Europe un Jubilé civil.

Il y a quatre ou cinq ans qu'on avoit commencé de negocier cette paix à Nimegue. J'en ai inſinué quelque choſe dans une de mes précedentes Lettres à la Porte. On en doit la concluſion à la puiſſante médiation du Roi de la Grande Bretagne, qui s'en eſt rendu le garant; & les ſoûmiſſions que l'Evêque de Strasbourg a faites au Roi de France n'y ont pas peu contribué. Ce grand Monarque ne fait que lentement des avances pour un accommodement, quand il a affaire avec des gens qui en ont mal uſé avec lui ou avec ſes Alliés. Il affecte d'imiter la reſerve des Princes Orientaux, & il croiroit ſa Majeſté bleſſée, s'il condeſcendoit trop tôt, & trop aiſément aux propoſitions de ſes voiſins. C'eſt une maxime qu'il tient de la Sublime

Porte, le refuge du genre humain, dont les bras sont toujours ouverts pour recevoir & embrasser tous ceux qui recherchent l'amitié & la protection du Grand Seigneur, d'une maniere qui ne déroge pas à la gloire de la Maison Ottomane; Maison destinée à subjuguer toute la terre.

Cet esprit du Roi de France est si bien connu, & on l'a si bien remarqué en ces quartiers, que cela lui a acquis un nouveau caractére, tant chez les Etrangers que parmi ses Sujets. Car on ne fait pas difficulté de l'appeller par dérision, *le Turc très-Chrétien*, & c'est même le stile satyrique de ses Sujets factieux, lorsqu'ils sont une fois un peu échauffés de vin, & que chacun se croit aussi grand Roi que lui.

Je jure par les rapides éclairs qui font palpiter le cœur, & qui éblouissent les yeux des mortels, par le bruit étonnant du tonnerre qui souleve les vapeurs de la rate, & nous remplit d'une terreur hypocondriaque, que le Roi de France est un grand Héros, & qu'il mérite l'honneur que ces Infidéles lui font sans y penser, de le comparer à un Monarque qui est sans contredit l'Arbitre de toute la terre. Il en décide au pied de la lettre la plûpart des querelles & des démêlés. Et quoiqu'il soit Chrétien de profession, & qu'il porte le nom de Fils aîné de l'Eglise, il n'est pourtant point ennemi des Partisans de Mahomet, qui lui demandent son amitié. Tu sçais qu'il est de tous les Princes Occidentaux de la Loi de Jesus, le premier Allié de l'Empire Ottoman. Il a fait des Alliances avec les Puissances éloignées pour la facilité de son commer-

ce, & le bruit de sa renommée s'est répandu chez le Grand Mogol & chez le Roi de Perse. Son nom est admiré & respecté dans tout l'Orient, parce qu'on y a entendu parler de ses victoires continuelles & de ses heureux exploits, dont le bruit est allé jusqu'aux extrêmités du Continent. C'est cependant ce seul & même bonheur qui lui attire l'envie & le dépit de tous les autres Princes d'Occident.

Ils sont néanmoins bien aises dans la conjoncture présente de cacher leur mauvaise volonté, & de faire la paix avec lui à-peu-près sur le pied qu'il leur a proposé.

Le traité entre la France & la Hollande fut publié en cette Ville le premier de la dixiéme Lune de l'année derniere. Et pour faire voir à toute la terre qu'il y a maintenant paix & parfaite amitié, les Hollandois ont envoyé des Ambassadeurs extraordinaires pour reconnoître que le Roi a préferé le repos de la Chrétienté à la gloire que ses victorieuses armes lui ont acquise, & auroient pû lui acquérir; & que comme les Etats unis des Pays-Bas ont senti les premiers les effets de sa générosité, aussi se croyoient-ils obligés de prévenir les autres dans leur reconnoissance. La paix entre la France & l'Empereur fut aussi publiée hier.

Je me retire très-magnanime Visir, & bon ami de la France, avec tout le respect que je dois à ta Grandeur, & te souhaite des honneurs, des richesses & des plaisirs qui n'ayent point de fin.

LETTRE XLVIII.

A Mehemet Eunuque, rélégué au Grand Caire en Egypte.

Rélation d'une avanture ſurprenante qui lui étoit arrivée une nuit dans ſa chambre par l'apparition d'un Spectre, ſur lequel il fait des remarques.

Il y a dans notre vie certains périodes critiques. Si c'eſt un effet de la deſtinée, ou une ſuite de l'éternelle circulation du hazard, c'eſt ce que je ne ſçaurois décider. Mais je remarque qu'il y a des tems, où il nous arrive quelque choſe de fort étrange & de bien extraordinaire, qui eſt au-deſſus ou au-deſſous du cours ordinaire de la nature, ou qui du moins me paroît tel. Je ne prétens pas démêler les obſcurités de la deſtinée, ou faire la deſcription de l'incompréhenſible fineſſe de l'art qui a formé le monde. Je n'entreprendrai point de découvrir les ſecrets de Dieu, les myſtéres de la nature, & les choſes qui ſont au-deſſus de la connoiſſance des mortels. Je n'irai point me mettre en tête par une vaine préſomption & par une impie arrogance, qu'il n'eſt rien que je ne ſçache, & que je puis pénétrer les cœurs & les eſprits des gens. C'eſt bien aſſez que je me pénétre moi-même.

Tu ſçais, cher Mehemet, qu'en diverſes circonſtances, j'ai été ſujet aux changemens & viciſſitudes de la vie humaine. Mes jours ont eu alternativement du bien & du mal; mes actions ont

ont été tour à tour vertueuſes & vicieuſes, & mes années heureuſes & malheureuſes. Je voudrois fort trouver un homme qui pût avec vérité ſe vanter du contraire. Nous ſommes tous nés ſans contredit pour les avantures qui arrivent dans la confuſion de la converſation humaine. Les Parques errantes ſe rencontrent les unes & les autres : tantôt elles ſont agréables & complaiſantes ; & tantôt elles ſe quérellent & s'entrechoquent, briſent les lances, tirent les épées, & prennent toutes les armes dont l'orgueil & la fureur de la nature ont accoutumé de ſe ſervir pour défendre tout ce qui n'eſt ni généreux ni bon.

Horrible état des hommes ! Vie qui doit être plus déplorée que celles des Lions, des Tigres, des Loups & autres bêtes de proye, qui dans les extrêmités de la faim épargnent au moins leur propre eſpece ! Mais l'homme plus méchant & plus cruel dévore ſon frere, & tire vanité de ſa cruauté & de ſon injuſtice.

Pour moi je ne ſuis coupable d'aucun de ces crimes atroces qui mettent l'ame en déſordre, qui troublent ſon repos, qui obſcurciſſent ſes lumieres, & ne lui inſpirent que des penſées de déſeſpoir. Non, ſi j'ai haï quelqu'un, ç'a été moi-même. Les bêtes mêmes ne ſçauroient m'accuſer d'oppreſſion, ou de quelqu'autre traitement barbare. Combien moins voudrois-je faire ſouffrir des hommes ? Mais j'ai eu mes foibleſſes auſſi-bien que les autres ; & c'eſt tout ce que j'en puis dire. Tu connois mon tempéramment, & tu ſçais qu'il n'y en a point de moins bon. J'ai eu affaire il eſt vrai avec quantité de gens. J'ai fait

fait le Taureau, le Lion, l'Agneau, & quelquefois aussi le Renard. J'ai toujours suivis le cours de la nature. Soit à la vie, soit à la mort, je n'ai point laissé de vuide aux décrets de la destinée éternelle, & ne me suis point mis en devoir de les prévenir ou de les suspendre. Je n'ai jamais ni temporisé, ni hésité à faire une action noble, généreuse, hardie & digne d'un demi-Dieu. Mais dès mon enfance, dès le berceau, j'ai méprisé les aversions enfantines, & les ai regardées comme quelque chose d'inhumain, de barbare, de perfide, & de lâche.

A la vérité j'ai trop aimé la bonne compagnie, j'ai été trop facile & trop libre à boire du vin, & autres liqueurs enyvrantes, dont le Ciel a enseigné l'usage, & qui est la production naturelle de la raison éternelle. Mais l'excès en est certainement venu de l'enfer, le siége éternel du mal, de la vanité, de l'erreur. Cependant à qui, à quelle cause, ou à quels principes imputerai-je tant d'extravagances de cette nature que j'ai commises? Moi qui ai soutenu les dégels de mille fiévres putrides; je laisse fondre & dissoudre en horribles fluxions, sueurs, &c. toute mon humeur radicale plûtôt que de manquer aux intérêts de mes amis ou du Grand Seigneur; plûtôt que de me dérober aux bons enfans par une prudence sordide. Pour dire tout je n'ai point peur du jus de la vigne, quand il m'est présenté par des gens sensés & de bonne humeur; sur tout quand il s'agit du service de mon Souverain. Je ne vois pas comment je pourrois mieux le servir qu'en donnant de tems en tems l'essor à la nature,

ture, comme parlent les François, & en m'éloignant quelquefois d'une fobriété trop rigide. On ne m'a point envoyé à Paris pour y vivre comme un Hadgi; mais pour pénétrer les fecrets des Infidéles: ce qu'on ne peût mieux faire qu'à la faveur d'un verre de bon vin. Cela ouvre les Cabinets du cœur; & en tire tous les fecrets.

Je t'avoue franchement, Mehemet, que je bois du vin largement & fouvent. La quantité en eft mauvaife, & non pas la qualité. Pour en avoir pris plus que raifon, le diable, je crois, s'apparut à moi la femaine paffée durant la nuit. J'avois bû comme un Allemand pendant plufieurs heures de fuite, dans le deffein de pouffer une intrigue de conféquence. Cependant je ne me trouvois nullement en défordre, & qui que ce foit ne s'apperçût que je fiffe rien contre la civilité. J'étois feulement un peu plus gai qu'à l'ordinaire.

L'extrême chaleur de la faifon m'obligea auffi bien que ceux de ma compagnie de nous régaler le plus fraîchement qu'il nous fut poffible d'imaginer. Nous bûmes d'une liqueur compofé de vin, d'eau, de jus de citrons, d'herbes odoriférantes & céphaliques, & de tous les autres ingrédiens qui pouvoient rendre cette boiffon rafraîchiffante, délicieufe au palais, & falutaire au cerveau, au cœur, & à l'eftomac.

Je ne te tiendrai point dans l'impatience par un détail plus long & plus circonftancié. J'ai feulement jugé à propos de te dire de quelle maniere je bûs, pour te mettre en état de mieux juger de ce qui m'arriva la nuit du Vendredi au Samedi,

medi, jour que les Payens avoient dédié à Saturne, & qui eſt le même que le Sabbat des Juifs. Après avoir ceſſé de boire le Vendredi, j'allai me coucher dans une profonde triſteſſe. Je dormis d'un bon ſommeil juſqu'à minuit. Enſuite m'étant éveillé, je fus ſurpris de voir un Vieillard qui avoit fort de mon air. Il me parut fort ſtudieux & fort inquiet, aſſis ſur une chaiſe, & appuyé ſur la table, habillé juſtement comme moi, avec une barbe comme la mienne, & fait en un mot de maniere qu'on pouvoit dire que c'étoit mon véritable portrait. Je rêvai environ vingt minutes ſur cet objet ſurprenant qui occupoit tous mes yeux. J'appellai à mon ſecours tout mon peu de Philoſophie pour conſidérer la nature des Fantômes. Je raiſonnai en moi-même, je rappellai toute ma raiſon & tous mes ſens, je m'aſſis ſur mon lit, j'avançai la tête autant qu'il me fut poſſible ſans tomber du lit; & plus je me levois, plus clairement voyois-je cette figure ſi ſemblable à la mienne, à la clarté d'une lampe que je laiſſe allumée dans ma chambre toute la nuit.

Comme je crois difficilement les contes qui ſe font ordinairement des apparitions d'eſprits, de ſpectres, &c. je croyois encore ou que je dormois, ou que du moins ſi je ne dormois pas, mon imagination étoit prévenue, & ſe faiſoit illuſion. Pour donc me mieux éclaircir je ſautai hors du lit. Mes pieds n'eurent pas plûtôt touché le plancher de la chambre, que je fus ſaiſi d'une ſacrée horreur, & que je commençai à trembler d'une viſion plus apparente. Prenant néanmoins courage,

rage, & me résignant au bon plaisir de Dieu, j'avançai, & m'approchai de si près du Fantôme, qu'il se trouva à portée de ma main, que j'étendis pour le toucher, croyant par là me détromper. Mais, cher Mehemet, il n'y a point de langue, point de plume qui puisse jamais exprimer l'horrible métamorphose que je vis. Au lieu du visage que je venois de voir, je ne vis plus qu'un Lion d'un aspect épouvantable, qui grinçoit les dents, & qui jettoit par les yeux de véritables étincelles de feu, sans parler des affreux mouvemens de sa tête & de sa barbe qui étoit comme celle d'un homme, non plus que des autres agitations de cet animal lorsqu'il est en fureur.

Je ne sçai de quoi je serois devenu, si un Singe bienfaisant ne fût venu à mon secours. Ce Singe me regardoit en grimaçant par dessus les épaules du Lion. Non, Monsieur le Singe, disois-je en moi-même, puisque vous êtes si joyeux en telle compagnie, je n'ai garde de troubler votre joye. Sur cela je pris honnêtement congé, tournai le dos & revins à mon lit.

Je ne suis pas peureux de mon naturel, & l'imagination d'un esprit d'un spectre, ou de ce qu'il vous plaira de nommer, ne me fait point trembler, persuadé que je suis que c'est un pur effet de l'imagination. Mais je me retirai, par complaisance pour mon imagination que je sentis vouloir entrer en goguette. Si j'avois demeuré peut-être seroit-il venu un Dragon ou quelqu'autre effroyable animal. Peut-être encore aurois-je été épouvanté par un troupeau de Lynx, de

Léopards, de Tygres, d'Ours & de tout ce qu'il y a dans la nature de féroce & de furieux. Car je puis te dire que j'étois alors en état de peindre ſur les murailles toutes les figures qui ſe préſentoient à mon cerveau échauffé.

Dans ces occaſions-là les yeux tiennent lieu de pinceaux. Les nerfs optiques ainſi fermentés, un homme peindroit les Saints ou les Diables, & tout ce qui peut ſe nommer, à la réſerve de la ſource éternelle de toutes choſes.

Auſſi eſt-elle ineffable cette ſource éternelle, & on ne ſçauroit mieux l'exprimer qu'en reconnoiſſant humblement qu'on ne le peut. Il coule une fontaine muette auprès de la porte de ſon effrayante & inviolable retraite. L'Ange Eunuque boit en certains tems des eaux de cette fontaine, & l'Univers eſt alors tout enyvré du renverſement de ſa coupe. Car c'eſt une cérémonie de la Cour céleſte de ne laiſſer rien dans cette coupe, mais d'en répandre la liqueur pour déſaltérer le monde inférieur. Bienheureux eſt celui qui a part à cette compotation céleſte.

Je te demande pardon de cette digreſſion. La piété la rend néceſſaire ; car on ne doit jamais nommer le Haut & le Saint ſans ajoûter par reſpect quelque choſe à ſa louange.

Je fus une bonne heure à conſidérer ce Vieillard. Mais enfin il s'évanouit tout à coup pendant que je le regardois avec attention. Il m'eſt impoſſible de te dire au juſte comment il diſparut. Mais autant que j'ai pû le concevoir & autant que je puis le dire, il me ſemble qu'il ſe diſperſa comme une fumée ou comme une vapeur qui ſe

réſout

réſout en un air plus pur, ou comme la pâle lumiere de la Lune, qui brille dans une chambre, & qui s'éteint inſenſiblement en apparence lorſqu'il ſurvient quelque nuage. Ainſi diſparut ce ſpectre.

Si tu veux que je te diſe ce que j'en penſe, je te dirai que je crois que ce ne fut autre choſe que la force de mes eſprits agités, qui jetterent l'impreſſion de leurs propres idées ſur le corps ſolide qui ſe trouva le plus proche de la Sphere de leur activité. L'air même dans ces occaſions-là eſt plus fléxible & plus ployable qu'à l'ordinaire. Il cede par ſympathie, & s'accommode à l'image qui paſſe. Cela aide à raſſembler les défauts & les formes délabrées de nos foibles imaginations. Un million d'Atomes courent au ſecours du foible écoulement de leurs particules attractives. Tout cela va pêle mêle, & cependant chacun ſe met à ſon rang ſans déſordre & ſans confuſion. Chacun bouche une bréche, remplit un vuide, & par ce moyen rend complette la figure imaginaire. La nature ſe plaît quelquefois à ſe divertir d'étranges chimeres. C'eſt ainſi que ce monde même a été formé ſi nous en croyons Démocrite & Epicure.

Nous ne ſommes toi & moi, cher Mehemet, que deux différentes maſſes de particules, unies & collées enſemble par un effet du hazard.

Je ſouhaite qu'après que cette colle ſera diſſoute, nous puiſſions courir du long & du large dans l'éternel Elément de la lumiere.

LET-

LETTRE XLIX.

Au Cadilesquier de Romelie.

Du meurtre de l'Archevêque de Saint André en Ecosse. Remarques historiques sur les privileges que les Ecossois ont en France.

MOn esprit est maintenant dans une disposition astrale, comme on parle, c'est-à-dire tendre & susceptible de toutes sortes d'impressions. Je suis comme un jeune Libertin nouvellement converti de son impiété, dont une dévote componction de son péché a adouci & ouvert le cœur, & fondu par maniere de dire comme de la cire. En sorte qu'il est également capable de toute sorte de nouvelles impressions bonnes ou mauvaises. Je suis de l'heure qu'il est aussi fléxible & ployable, à cause de je ne sçai quelle fatale inaction d'esprit, qui me met hors d'état de penser vivement & solidement, & de faire aucune fonction de ma raison où il faille de la force & du travail. Cependant je me sens la proye des idées étrangeres, & exposé à me laisser prendre à chaque argument hardi, ou aux petits piéges de la Sophistiquerie humaine. En un mot, je suis devenu tout à coup si foible & si peu mortifié, que je n'ose entrer dans les controverses de Religion, ou seulement être spectateur du combat qui se fait entre les différentes Sectes du monde, qui sont dans des disputes perpétuelles les unes contre les autres ; de peur que quelque coup tiré à l'avanture par quelqu'un des combat-

tans ne vienne jusqu'à mon ame mal précautionnée & ne la blesse mortellement.

Pour ne m'étendre donc pas en te faisant une relation circonstanciée des pointilles survenues depuis quelques années entre les Infidéles Occidentaux, au sujet de la foi & de la discipline de l'Eglise, je me contenterai de te dire en deux mots, que ceux qui se sont révoltés les premiers de l'obéïssance de l'Evêque de Rome, ont néanmoins conservé beaucoup d'attachement & de vénération pour les Evêques de leur Nation. Ils se soumettent à leur conduite, & les reconnoissent pour leurs peres, & pour les conducteurs des Eglises respectives qui sont confiées à leurs soins.

Mais comme les divisions n'ont point de bout, lorsque l'union qui est le seul lien qui attache toutes les sociétés, est une fois rompu; aussi cette premiere séparation de l'Evêque de Rome, a fait que la plûpart des Réformés ou Protestans de l'Europe se sont bien-tôt séparés de l'Episcopat en général. Cela est principalement arrivé en Ecosse, qui est à cet égard le théâtre de diverses contestations & animosités, de sanglans combats, & de guerres civiles. Ce Royaume enfin a été cette année le théâtre d'un meurtre barbare commis en la personne du premier Moufti, ou Archevêque des Ecossois.

C'étoit un Prélat d'un esprit juste & extraordinaire, & qui dès sa jeunesse avoit donné des marques d'un beau génie dans les sciences, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation & d'honneur à la faveur de ses grands dons, de son juge-

ment profond, & de sa prodigieuse capacité dans toutes les choses qu'il avoit entreprises.

C'est le portrait qu'en font les Ecossois qui demeurent à Paris, & dont il y en a toujours grand nombre. Les Rois de France n'étoit jamais autrefois sans une garde d'Ecossois ausquels la personne de ces Princes étoit confiée. Cet usage a été observé sans interruption depuis les Régnes de Charlemagne & d'Achaius Roi d'Ecosse, qui dans l'alliance qu'ils firent, convinrent de cet article; ce qui fut ponctuellement exécuté pendant les Régnes de quarante-un Rois de France, & de quarante-six Rois d'Ecosse. Les Ecossois avoient aussi de coutume d'envoyer des Troupes en France lorsqu'elle étoit en guerre. Cette Nation avoit tant d'attachement & une fidélité si constante pour les François, que la France étant autrefois ménacée de guerre, les Ecossois l'attirerent dans leurs Pays, perdirent dix mille hommes dans un combat, & virent leur Roi prisonnier. Une autrefois combattant pour les François contre les Anglois, quoique habitans de la même Isle, quatorze mille des leurs du nombre desquels étoit leur Roi, demeurerent sur la place.

Et afin qu'il ne manquât rien pour confirmer l'union & l'amitié de ces deux Nations, l'usage étoit de se marier les unes parmi les autres, afin de mêler par ce moyen dans l'un & dans l'autre pays le sang François & le sang Ecossois.

Louis XI. étant Dauphin de France se maria à Marguerite, fille de Jacques I. Roi d'Ecosse. Les Grands de France en même-tems à l'imitation

tion du Dauphin, tant les François ont de complaisance, épouserent plus de cent cinquante Ecossoises de qualité, entre lesquelles il y en avoit deux qui étoient sœurs de la Reine d'Ecosse. Une fut mariée au Duc de Bretagne, & l'autre au Comte de Flandres. La Noblesse d'Ecosse d'un autre côté se maria à diverses Dames Françoises de grande naissance, qui passerent en Ecosse, où elles s'établirent, & eurent plusieurs enfans.

Les Rois de France touchés de reconnoissance pour les fréquens secours & pour les bons offices qu'ils avoient reçus des Ecossois, sensibles aussi aux pertes qu'ils avoient faites à soutenir leurs intérêts, & ayant égard aux étroites alliances qu'il y avoit entre les Princes, les Nobles, & le vulgaire de l'une & de l'autre Nation, résolurent de témoigner à toute la terre combien leur étoit agréable l'affection & l'obéïssance des Ecossois, en les honorant de bienfaits & de priviléges par dessus toutes les autres Nations.

Il y eut donc des Grands d'Ecosse qui furent faits Grands Connétables de France, qui est la premiere dignité du Royaume après la Souveraineté. D'autres furent faits Maréchaux, Ducs & Pairs de France, Généraux des Armées Françoises, Vice-Rois des Provinces & Etats tributaires. Tous les Ecossois en général étoient fort honorés & estimés à la Cour de France, & jouissoient des mêmes droits & immunités que les François naturels; & cela en vertu du privilége spécial qui leur fut accordé par Henri II. Roi de France. Mais à condition qu'ils conserveroient

pour la France la même amitié & fidélité ; & que les François en quelque endroit d'Ecosse qu'ils fussent établis auroient les mêmes droits & priviléges que les Ecossois naturels. Le Parlement de Paris consentis à cette Déclaration, qui fut confirmée par Henri IV. vers l'an 1599.

Charles IX. pareillement confirma aux Marchands Ecossois toutes les prérogatives & immunités dont leurs Ancêtres avoient joui, & qui consistoient en une exemption générale des impôts & droits de Douane qui se payoient d'ordinaire pour les Marchandises.

Quant à l'origine des Gardes du corps Ecossois, je t'en entretiendrai le plus briévement qu'il me sera possible.

Louis surnommé le Saint, parce qu'il fit la guerre en personne contre les Musulmans, s'étant mis en marche pour la Palestine ordonna que vingt-quatre Ecossois auroient nuit & jour la garde de sa personne. Charles V. augmenta ce nombre jusqu'à soixante-seize ; laissant le même honneur aux vingt-quatre qui devoient commander à tout le reste.

Ainsi la Garde de la personne du Roi demeura aux Ecossois durant l'espace de soixante-dix ans, & plus. Mais Charles VII. voulant faire plaisir aux François en fit une Garde pour sa personne sous un Etendart. Louis XI. y ajoûta un autre Etendart, & François I. un troisiéme, sans néanmoins donner atteinte au privilége des vingt-quatre Ecossois, qui jouirent toujours de leur ancien droit, & de l'Ordonnance de Saint Louis, pour lequel les François ont une grande véné-

vénération. Ces vingt-quatre Ecossois prenoient les clefs du Palais aussi-tôt que le Soleil étoit couché. Eux seuls gardoient le Roi quand il étoit à l'Eglise. Eux seuls portoient le Roi dans le tems que les Loix du Pays & les cérémoines d'Etat vouloient que des hommes le portassent sur les épaules. Ils avoient la garde des Vaisseaux quand le Roi alloit par eau ; & c'étoit à eux qu'on délivroit les clefs des Places par lesquels le Roi passoit sans parler de plusieurs autres avantages singuliers.

Mais après la mort d'Henri II. le Comte de Montgommeri qui a été le dernier Commandant des Gardes Ecossoises ayant été cassé, & un François mis en sa place, cette Charge a toujours été depuis entre les mains des François, qui remplaçant peu à peu de gens de leur Nation, les Ecossois qui mouroient, il n'en est rien resté qu'un fort petit nombre, qui ont encore été dépouillés de tous leurs anciens privilèges.

Pardonne-moi cette ennuyeuse digression, grand Patriarche des Fidéles, puisqu'elle contient des faits curieux, & que j'y suis naturellement tombé en parlant des Ecossois qui sont encore aujourd'hui en très-grand nombre à Paris, & de qui j'ai appris le portrait que je viens de te faire de leur Archevêque massacré, qui étoit le premier patriarche du Pays, connu sous le nom d'Archevêque de Saint André.

Cette grande & sublime dignité Ecclésiastique lui fut conférée par le Roi d'Angleterre à présent régnant, à son retour dans ses Etats, après un exil de douze ans; comme une chose dûe

düe à sa grande capacité, & comme une récompense qu'il avoit méritée par les grands services qu'il avoit rendu en travaillant puissamment & utilement au rétablissement de ce Prince.

Il ne fut pas plûtôt en possession de cette dignité, que ceux qui étoient également ennemis du Gouvernement, du Roi & des Evêques, commencerent à le persécuter & à le calomnier. Les rues étoient pleines de libelles diffamatoires contre ce Prélat, & les langues & les plumes étoient également occupées à l'invectiver, parce qu'il travailloit de toutes ses forces à faire rétablir l'Episcopat en Ecosse, comme il l'étoit en Angleterre, quoiqu'il eût été aboli dans l'un & dans l'autre de ces Royaumes durant l'usurpation du Tyran Cromwel. Ce fut ce qui lui attira la haine & le ressentiment des séditieux qui ne faisoient point de difficulté de menacer publiquement sa vie. Quelques années même avant qu'il fût assassiné, un de ces furieux tira sur lui à Edembourg en pleine rue, & le manqua. Les séditieux publierent alors des libelles où ils faisoient gloire de cet attentat, fâchés seulement que le coup n'eût pas réussi. Ils publierent aussi à l'avance, qu'il mourroit d'une mort violente; & il ne leur étoit pas difficile de prophétiser ainsi, puisqu'ils étoient résolus de travailler eux-mêmes à faire accomplir leur Prophétie.

Suivant cette résolution ils furent prêts à donner le coup fatal le 3. de la 4. Lune de cette année; mais ils furent prévenus par la vigilance du Prélat. Mais enfin voyageant en carosse avec sa fille aînée & deux ou trois Domestiques, neuf de
ces

ces scélérats l'attaquerent en plein midi le troisiéme de Mai. Ils blesserent d'abord sa chere fille pour l'affliger davantage; ensuite ils le hacherent en piéces de la maniere du monde la plus cruelle & la plus barbare, & le laisserent enfin sur la place.

Je prie Dieu, vénérable Cadilesquier, de te garantir de l'envie, de la malice & du ressentiment de la populace; des blessures des plumes satyriques, & des méchantes langues. Mais sur tout, je prie le Ciel de te garder des mains des pieux Assassins, & des dévots sanguinaires.

LETTRE L.

A Hebatolla Mir Argun, Supérieur du Convent des Dervis de Cogni en Natolie.

Panégyrique du Messie.

IL est certain qu'il n'y a jamais eu de créature formée de chair & de sang, qui ait été comparable au Messie. Point de mortel comme le Fils de Marie. Jesus étoit un composé de toutes les beautés & de toutes les perfections de l'Univers.

Je ne suis ni assez profane ni assez présomptueux pour dire quelque chose au mépris de Mahomet, quoique je prenne la liberté de célébrer les sublimes louanges du Verbe incarné, du premier né, & du plus illustre de tous les Etres. Le Pere Eternel même, & le Saint Esprit lui sont inférieurs de ce côté-là.

Après que l'Intelligence éternelle eût songé pendant des siécles indéterminés sur le lit doux

&

& molet du Chaos, ou matiere premiere ; dans le grand vaiſſeau des ténébres incirconciſes, entouré des rideaux épais de l'ancienne nuit. Après qu'il ſe fût roulé & agité de côté & d'autre. Après qu'il eût étendu ſes membres éternels pour ſe mettre à ſon aiſe, & pour chercher un coin de l'étendue infinie, où il pût diminuer le feu éternel de ſon amour ; il porta enfin le pied ſur la froide idée du monde que nous habitons.

Alors ſortis la parole d'un ſein fertile en toutes choſes. Le triſte abîme éclata de joye ; car dans la parole il y avoit lumiere & vie, qui s'ouvrant un paſſage au travers de l'éternelle maſſe de la matiere immobile, commença par un art tout divin à en ſéparer les parties les plus pures pour en former le Firmament. Enſuite parut le Soleil, la Lune, & les Etoiles, & enfin les Elémens plus groſſiers, & toutes leurs différentes productions.

Voilà la création de l'Univers, quand Dieu fit les Cieux & la Terre, & qu'il fit ſortir les Anges de ſa grande vertu, comme les eſprits volatiles ſortent du Bain Marie.

Toutes choſes viſibles & inviſibles procédent de la Parole, & les plus excellens des Etres créés, doivent leur origine à cette Parole, qui a été le ſeul inſtrument avec lequel l'éternel Architecte a fait & formé cette vaſte machine ſi incompréhenſible & ſi glorieuſe.

O Hebatolla, qui peut aſſez admirer cette grande production de l'Intelligence éternelle ! Cependant le Théâtre des plus grands & des plus excellens Etres, eſt caché aux yeux des mortels.

mortels. Laiſſant donc ces ſublimes & magnifiques ſpéculations, venons à la Parole incarnée, ou au ſouffle de Dieu, demeurant & converſant ſur la terre, ſous les humbles voiles de la chair & du ſang. Cette Parole étoit le Meſſie des Chrétiens, comme il eſt dit en divers endroits de l'Alcoran. L'Evangeliſte Chrétien de l'Aigle, connu parmi les Chrétiens ſous le nom de ſaint Jean, confirme cette vérité, en diſant: *Au commencement étoit la Parole, & la Parole étoit avec Dieu*, &c. *Et la Parole a été fait chair, & a planté ſon Pavillon parmi nous.*

Il fut conçu ſans contredit de la Vierge Marie, par l'odeur d'une Roſe, que l'Ange Gabriël lui apporta du Paradis. Car il ne fut point engendré par l'intervention de l'homme, ni par aucun mouvement de concupiſcence; mais par une ſubite infuſion de la vertu divine. La vertu du Tout-puiſſant énombra, ſurprit, & ravit la ſainte Vierge par un tranſport de joye. Elle prit la fleur de la main de l'Ange Gabriël, & ne l'eût pas plûtôt ſentie, qu'elle fut ſur le point de s'extaſier d'amour; mais l'Ange la conſola, & elle ſe réſigna à la volonté de ſon Dieu tout bon & tout miſéricordieux.

Au bout de neuf mois elle accoucha de Jeſus, non comme les autres femmes accouchent; car comme nous dit le Livre des myſtérieux ſecrets, il ſortit de l'endroit du ſein, enveloppé d'un manteau de roſes aromatiques.

Les filles du Paradis deſcendirent en terre, & ſervirent la Vierge Marie, lorſqu'elle enfanta ſon inéfable Fils. Elles prirent entre leurs bras

le divin Enfant ; & ſur les vêtemens qu'il avoit apporté du ſein de la Mere, elles mirent des robes de leur façon, qu'elles avoient apportées d'Eden. Elles lui donnerent enſuite du vin & du lait du Paradis : & après avoir fait tout ce qui étoit néceſſaire à l'Enfant Meſſie, & à ſa Mere immaculée, elles retournerent au Ciel. Elles envoyerent Ariel avec une troupe d'Anges, pour publier au monde la Naiſſance de Jeſus, & pour célébrer les louanges de Dieu. Ils furent vûs dans les hautes régions de l'air par certains Bergers, qui gardoient leurs troupeaux durant la nuit. On les entendit auſſi chantans à haute voix les hymnes d'Eden, & les Antiennes choiſies du Paradis. Grande fut la ſurpriſe de ces groſſiers & ignorans mortels ; leurs yeux furent éblouis de l'éclat de la Troupe céleſte, & leurs oreilles ravies de la parfaite douceur d'une ſi charmante Muſique. Ceux qui étoient ſur les chemins de Judée ; les caravanes d'Arabie, de Syrie & d'Egypte ; ceux qui venoient de Damas, de Tyr, & de Sidon, virent la ſurprenante viſion, & furent également ſaiſis d'admiration & de joye. Ils entendirent les langues harmonieuſes des Anges, faiſans des concerts immortels. Leurs cœurs ſe fondirent alors, & ſe jettans en terre, ils louerent le très-Haut, le Roi de toutes choſes.

Le bruit de ces évenemens extraordinaires vola d'abord dans les Pays circonvoiſins, & juſqu'aux extrémités du Midi. Les Mages des Perſes vinrent à Bethléhem pour y voir l'Enfant Meſſie. Ils ſe jetterent aux pieds de ce Divin Enfant, & lui firent préſent d'or, d'encens & de myrrhe.

Ainſi

Ainsi Jesus grandit, augmentant en sagesse en connoissance & en vertu.

Je n'entrerai point dans l'Histoire de sa Vie, puisque je l'ai déja fait dans une de mes précédentes. Mon dessein est en celle-ci, de te témoigner la profonde vénération que j'ai pour ce très-saint Prophéte, qui n'étoit autre chose que le souffle, & la Parole incarnée de Dieu. Il sied bien à tous les bons Musulmans de parler de lui avec honneur & avec respect; car il est dans le Paradis assis sur un Trône exhaussé.

O Hebatolla, prie pour moi, afin que les embarras de cette vie mortelle, ne m'empêchent point de voir Jesus & Mahomet, dans le séjour de l'éternelle félicité.

LETTRE LI.

A Kerker Hassan Bassa.

Caractére de Charles II. Roi d'Angleterre. Conspiration des Papistes qu'il ne fait qu'efleurer; & preuves que les Galois ont fait des plantations dans une partie de l'Amérique.

TU me demandes l'état présent de l'Angleterre, & le caractére de son Roi; parce qu'entre les Marchands qui sont à la Ville Impériale, il court divers bruits de certains préludes de rébellion des mécontens de cette Isle.

Le Roi d'Angleterre à présent régnant, se nomme Charles II. fils aîné de Charles I. & héritier présomptif des Couronnes de la Grande Bretagne; car ses Etats consistent en trois Royau-

mes, dont il a la possession actuelle, sans compter plusieurs vastes Pays qu'il tient dans l'Amérique, pour ne rien dire des prétentions titulaires qu'il a sur la France.

C'est un Prince de grand esprit & fort politique. Il n'a pas moins de courage quand il se présente quelque juste sujet de le faire connoître. Il fut contraint par une faction dominante de Rébelles, de Tyrans & d'Usurpateurs, de s'enfuïr dans les Pays Etrangers, où il a essuyé une infinité de peines & de disgraces durant un exil de douze ans. Il est bon & amoureux de son naturel, fort abandonné au vin & aux femmes, récompensant libéralement les gens de mérite, & ceux qui ont le bonheur de lui plaire dans ses divertissemens, sur tout à l'égard de ses maîtresses, dont la plûpart sont de qualité. Il en a eu plusieurs fils, qui sont tous Ducs & Pair du Royaume. Il est en paix avec tout le monde, excepté avec les Mores & ceux de Salé. On ne peut pas dire néanmoins que ce Prince soit heureux, à cause des séditions domestiques, des factions, des complots, & des conspirations de ses Sujets.

On dit ici que les Catholiques Romains Anglois, ont conspiré depuis peu contre la vie de ce Monarque. D'autres disent que c'est une accusation de commande, inventée par leurs ennemis pour les rendre odieux; & que pour cet effet on a suborné des faux Témoins pour déposer contr'eux. On ne sçait que croire au milieu de ces contrariétés. Aussi ne nous importe-t-il pas beaucoup quel parti ait raison ou tort.

Ce Prince, comme je l'ai déja dit, est Souverain

rain de plusieurs Nations ; & l'on croit qu'il ne sçait qu'à peine lui-même, la juste étendue des pays qu'il possede dans l'Amérique. Il y a dans ce continent un Pays habité par des gens qu'on appelle Tuscoraras & Doegs. Leur langage est le même que celui des Galois ou Bretons ; Nation qui a possédé autrefois toute l'Isle de la Grande Bretagne ; mais ils en furent chassés peu à peu, & poussés dans un coin montueux de cette Isle, où leurs descendans sont encore aujourd'hui.

Ces Tuscoraras & Doegs de l'Amérique, descendent, à ce qu'on croit, des Galois, & sont de la postérité de ceux qui suivirent la fortune d'un certain Madoo Prince Breton. Il y a environ cinq ou six cens ans que ce Prince n'étant pas content chez lui, résolut d'aller chercher fortune dans les Pays étrangers. Ayant dont fait provision de vaisseaux, d'hommes, & de tout ce qui lui étoit nécessaire, il fit voile du côté d'Occident, & traversa la mer Atlantique, sans sçavoir quel seroit le dénouement de son dessein. La Lune néanmoins avoit fait à peine deux fois le tour du Zodiaque, qu'il acheva sa navigation, & fit descente dans l'Amérique, où il établit une colonie de Bretons, & puis revint à son Pays. Il remit en mer peu de tems après, pour retourner au même lieu. On ne sçait pas au juste ce qu'il devint dans la suite. Mais les Habitans de cette Province ont une Tradition qui dit, *qu'il vécut fort vieux, & vit avant sa mort son Peuple multiplié jusqu'à plusieurs millions.* Car au second voyage qu'il fit, il y amena des femmes

Bretonnes. On fait voir ſon tombeau encore aujourd'hui, des Chapelets, des Crucifix, & autres Reliques.

Il eſt certain que la premiere fois que les Eſpagnols firent la conquête de Méxique, ils furent ſurpris d'entendre parler les Habitans d'un Peuple étranger qui s'y étoit habitué; qui leur enſeignoit la connoiſſance de Dieu, & ſon immortalité, les inſtruiſit auſſi de la vertu & des bonnes mœurs, & leur preſcrivit pour la Religion de ſaintes cérémonies. Ce qu'un Roi Indien dit à un Eſpagnol eſt encore remarquable. *Dans les ſiécles précédens*, dit-il, *il arriva là par mer un Peuple étranger que mes Ancêtres reçurent favorablement, parce qu'ils le trouverent gens d'eſprit & de courage, & doués de pluſieurs autres bonnes qualités.* Mais il ne pût lui dire ni le nom ni l'origine de ce Peuple. Montezuma Empereur de Méxique dit à Fernando Cortez Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, & ſon Général en ces quartiers-là : *Que ces Ancêtres y avoient mis pied à terre comme Etrangers, ſous la conduite d'un certain grand homme qui y fit quelque ſéjour, & laiſſa un nombre conſidérable de ceux qui l'avoient ſuivi. Qu'il y revint un an après mieux accompagné, & que c'étoit de lui que les Empereurs du Méxique étoient deſcendus, & les Méxiquains du reſte de ce nouveau Peuple.* La langue Bretonne y eſt ſi fort dominante, que les Villes, les Ponts, les bêtes, les oiſeaux, les Rivieres, les Montagnes, &c. ont des noms Bretons. Un certain habitant de Virginie, Pays de la dépendance du Roi de la Grande Bretagne, s'étant égaré il n'y a pas long-tems

dans



Méxiquains, Habitans des Antiles.

dans le désert, tomba par un pur effet du hazard, entre les mains d'un certain Peuple, qui ſuivant la Loi & la Coutume du Pays, le condamna à la mort. Le pauvre malheureux apprenant cette fâcheuſe nouvelle fit ſa priere en Breton, & fut relâché.

Qui peut dire au juſte les différentes courſes & tranſplantations, que les mortels font ſur la terre, ou marquer au juſte la vraye origine des Nations? Le monde a paſſé par divers changemens; & chaque Nation a eu ſa métamorphoſe. Ce qui eſt vieux & hors d'uſage en un Pays, devient nouveau en un autre qu'on vient à decouvrir. Les maiſons des vivans ſont bâties ſur les os des morts. Les enfans jettent les fondemens de leur grandeur, ſur la ruine de leurs peres. Ceux qui viendront après nous, feront la même choſe ſur nos reliques à préſent vivantes. Ils tireront leur fortune de nos cendres.

Je jure par la pierre blanche qu'Adam apporta du Paradis, & qui tomba en héritage à Abraham, à Iſmaël, & à ſes deſcendans; pierre qu'on voit encore aujourd'hui ſous la Moſquée de la Mecque, & qui eſt devenue noire par l'attouchement des pécheurs: je jure, dis-je, par cette pierre, que les Arabes ſont un peuple original, une Nation établie de toute ancienneté, une Nation fixe, & qui n'a point été balotée par-ci par-là, ſuivant le caprice de la Fortune.

Sois donc aſſûré, illuſtre Arabe, qu'outre les obligations particulieres que je t'ai, j'ai du reſpect pour toi à cauſe de ton origine, de ton ſang qui n'a jamais été corrompu, & de ton tem-

pérament pacifique. Je ne souhaite rien avec plus d'ardeur, que le bonheur de pouvoir baiser, avant que de mourir, le bord de ta veste, ou du moins de te voir dans le Paradis du repos éternel, où l'on n'est plus sujet aux changemens.

LETTRE LII.

Au très-magnanime & invinsible visir Azem.

Mariage du Roi d'Espagne avec une fille de France. Négociation du mariage du Dauphin avec la Sœur de l'Electeur de Baviere.

DAns la quatriéme Lune de cette année, je te donnai avis des traités conclus & publiés entre la France, les Hollandois, & l'Empire d'Allemagne. J'ai maintenant à te dire que la paix avec l'Espagne a été aussi publiée. Ces deux fiers Monarques sont ce semble parfaitement réconciliés, & pour faire voir qu'ils le sont effectivement, le Roi d'Espagne épouse une fille de France.

Le Marquis de Los Balbases fit entrée publique à Paris le onziéme de la sixiéme Lune, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi Catholique. Il avoit principalement ordre de témoigner la joye sincére, & la satisfaction qu'a eu son Maître, de l'espérance de voir une paix solide & durable, non seulement entre ces deux Couronnes, mais aussi entre toutes les Puissances de l'Europe; en sorte que les Princes Chrétiens qui ont jusqu'ici employé leurs armes les uns contre les autres, au préjudice de toute la Chrétienté,

tienté, puissent les tourner contre l'ennemi commun, (c'est ainsi qu'il appelle les vrais Fidéles.) Pour cet effet il a demandé une Princesse de France pour son Maître; comme une confirmation de la paix qui est entre eux.

Cela lui fut incontinent accordé, & la nouvelle n'en fut pas plûtôt arrivée a Madrid, que le Roi d'Espagne en témoigna une joye extraordinaire, & fit chanter publiquement le *Te Deum*, pour rendre grace à Dieu d'un si grand bienfait. Les rues de Madrid furent aussi illuminées de toute sorte de feux d'artifice; mais la ceremonie de fiançailles ne se fit que dans la huitiéme Lune à Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & où le Marquis de Los Balbases fut le Procureur du Roi d'Espagne. Depuis ce tems-là, Mademoiselle, c'est ainsi qu'on l'appelloit ci-devant, tint son rang à la Cour comme Reine d'Espagne. Elle reçût en cette qualité les complimens de l'Archevêque de Paris à la tête de son Chapitre; ceux du Parlement, de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides, de la Cour des Monnoyes, de l'Université, du Grand Conseil, & de l'Academie Françoise. Cette grande Princesse est partie pour aller prendre possession de sa nouvelle Royauté qui ne vaut guére mieux qu'une splendide servitude, ou une glorieuse prison perpétuelle. Car les Loix & Coutumes touchant les femmes, s'observent aussi severement à la Cour qu'en aucun autre lieu d'Espagne, & la Reine même n'en est pas plus exempte que la moindre de ses Sujettes. Il y a certaines heures reglées, hors desquelles il ne lui est pas même permis

permis de voir le Roi. Le tems de ce Prince est partagé. Le service du Public en occupe une partie ; ses necessités personnelles ; les affaires de l'Etat, de la Religion & de la Nature emportent l'autre. Ainsi la Reine ne voit point d'hommes, à moins qu'elle ne donne audience à quelque Ambassadeur, ou quand elle va à l'Eglise, ou qu'elle veut voir le combat des Taureaux & pareils spectacles, ou enfin quand son Confesseur vient la voir. Tout le reste de son tems se passe avec les femmes ; vraye recluse, enfermée dans son triste appartement & n'ayant pas même la liberté d'aller & de venir dans son Palais. Ce n'est pas la même chose en France, où les femmes s'entretiennent avec les hommes, & sortent quand il leur plaît sans aucune contrainte. Elles parlent des affaires d'Etat & de Religion ; elles se mêlent de censurer les Loix civiles & canoniques, de corrriger la Philosophie, & de reformer la Morale des Anciens. En un mot, les Dames de France se piquent particulierement de paroître sçavantes, comme si elles avoient été élevées dans des Academies. Elles vont aussi à la chasse & à la péche aussi-bien que les hommes. Il n'y a presque point de jeu ou d'exercice, d'étude ou de recréation, qui ne soit commune aux deux Sexes. C'est tout le contraire en Espagne, où les femmes sont ignorantes, & n'ont pas plus de liberté que des prisonnieres. Il est seulement permis à la Reine, comme je viens de dire, de voir les combats des Taureaux, mais encore faut-il que ce soit avec le Roi. Les autres Dames ont la même liberté avec leurs Epoux.

Ce

Ce celebre divertiſſement de combat ou de courſe du Taureau, t'eſt ſi bien connu, & tu en as vû ſi ſouvent à Tudis, & autres Villes de Barbarie, qu'il ſeroit inutile de t'en dire davantage. Il ſuffit de te faire remarquer que les Eſpagnols l'ont apris des Mores, pendant que ces Afriquains ont été maîtres de l'Eſpagne.

Pour revenir à la vie ſervile des Reines d'Eſpagne, il faut que tu ſçaches qu'elles ſont obligées de ſe coucher à un certain coup de cloche, qui ſonne toutes les nuits à la même heure, à cette difference près qu'on la ſonne une heure plus tard en Eté qu'en Hiver. La Reine eſt la ſeule femme mariée qu'on laiſſe coucher dans le Palais du Roi; ainſi cette Princeſſe n'eſt ſervie que par des filles ou par des veuves. Elle ne peut jamais ſe remarier après la mort du Roi. Les Eſpagnols ſont naturellement ſi jaloux de leurs femmes, que s'il arrive quelque accident à la Reine, ſoit par un effet du hazard, ou de quelque conſpiration, comme de tomber de cheval, & de ſe trouver en riſque de perdre la vie, ou de ſe fracaſſer quelque membre, aucun de ſes Pages, ni quelqu'autre homme que ce puiſſe être, n'oſeroit la relever, ou la ſecourir de quelqu'autre maniere, non pas même arrêter le cheval s'il l'entraînoit le pied embarraſsé dans l'étrier. Juge à préſent, magnifique Viſir, ſi une Princeſſe de France doit ſouhaiter d'être Reine d'Eſpagne? Une Princeſſe élevée à une Cour où abondent toutes ſortes de gentilleſſes, de galanteries, & d'agréables libertés, ſe croit dans un Monaſtere,

ou

ou dans quelque retraite encore pire, après avoir été un jour ou deux à la Cour d'Espagne. Mais la raison d'Etat passe par-dessus tous ces inconveniens. C'est un malheur particulier aux Princes d'Occident, de se marier par intérêt plûtôt que par amour.

On negocie aussi pour marier le Dauphin de France, avec la Princesse Anne-Marie-Victoire, sœur du Duc de Baviere. Ces Infidéles travaillent à réunir leurs forces & leurs intérêts. On diroit qu'ils ont quelque dessein secret contre les vrais Croyans.

Illustre Prince des Princes qui sers le Grand Seigneur, je fait des prieres, afin que l'Empire des Fidéles soit exalté, & qu'il demeure ferme jusques à ce que l'Ange de la caverne sonne de sa Trompette.

1680 LETTRE LIII.

Au vénérable Moufti.

Abregé de l'Histoire Romaine, qu'il avoit promis dans sa précedente.

POur te donner une idée claire de l'origine de Rome, il est nécessaire de descendre un peu plus avant dans l'antiquité, & de jetter les yeux sur les ruines de Troye, brûlée par les Grecs, & réduite en cendres après une guerre de dix ans, pour venger le rapt d'Helene, femme de Menelaüs, que Paris Prince Troyen, & hôte de Menelaüs, emmena violemment avec lui.

Antenor & Enée échapés du déplorable embrasement de Troye, se sauverent par mer.

Le

Le mauvais tems ayant forcé le premier de relâcher en cet endroit de l'Italie, qui eſt à préſent ſous la domination des Venetiens, bâtit la Ville de Padouë. Le dernier avec une flote de vingt-deux voiles vint à Latium, qu'on nomme aujourd'hui *Campagna di Roma*, *& le Patrimoine du ſaint Pere*, parce que c'eſt l'Etat de l'Egliſe.

En ce tems-là Latinus fils de Faunus ou ſelon quelques-uns d'Hercule, regnoit à Latium, où il n'y avoit eu que quatre Rois avant lui qui ſont Janus, Saturne, Picus, & Faunus. Pendant le Regne de Janus, Saturne ayant été chaſſé par ſon fils Jupiter, s'enfuit en Italie; où ayant été favorablement reçû, il y bâtit un Château, qu'il appella Saturnia de ſon nom. Il parvint enfin à la Couronne de Latium, qu'il laiſſa à Picus ſon fils, & celui-ci à Faunus.

Du tems de Faunus, Evandre fit voile d'Arcadie, & vint en Italie ſoixante ans avant la ruine de Troye. Il bâtit une Ville nommée Pallantium, où Rome fut bâtie dans la ſuite. Environ le même tems, les Pelagiens vinrent de Theſſalie en Epire, & aborderent à Dodone. Paſſant enſuite en Italie, ils ſe joignirent aux Arcadiens originaires qui y étoient avant eux. Ils unirent leurs forces, & chaſſerent les Siciliens du pays. Ceux-ci ayant paſſé Trinacria, ou les trois Caps, appellerent ce pays Sicile, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Evander ayant demeuré cinq ans en Italie, Hercule avec une Troupe de Grecs mit pied à terre

ſur

ſur le même rivage, & fut favorablement reçû.

Le Royaume de Latium échut enfin à Latinus, ſous le régne duquel arriva Enée. Ayant fait alliance avec Latinus, il ſe maria avec Lavinia ſa fille. Il bâtit une Ville en ces quartiers-là, & l'appella Lavinium du nom de ſa femme. Alors Turnis Roi des Rutules, mécontent que Latinus eût donné ſa fille à un Etranger, plûtôt qu'à lui qui étoit du pays, & à qui elle avoit déja été promiſe, fit des Courſes dans ſon pays. Mais les Rutules furent battus, & Turnus & Latinus furent tous deux tués en combattant; ce qui laiſſa à Enée la libre poſſeſſion du Royaume; mais il n'en joüit pas long-tems; car les Rutules vinrent contre lui au bout de trois ans, ſous le commandement de Mezence, Roi des Tyrrheniens, nommé aujourd'hui Toſçans. Enée ayant été tué dans le combat, ſon fils Aſcagne prit poſſeſſion du Royaume. Après avoir fait la paix avec Mezence, dompté le reſte de ſes ennemis, il bâtit une Ville qu'il appella Albe la longue, la 30. année de la fondation de Lavinium. Après la mort d'Aſcagne, il y eut à Albe la longue quatorze Rois, qui régnerent juſqu'au tems de Romulus & de la fondation de Rome. Le quatorziéme de ces Rois fut Amulius, qui trompa ſon frere Numitor, à qui le Royaume appartenoit par droit de primogeniture. Et pour s'aſſûrer du tout, il fit Veſtale Sylvia, fille unique de Numitor, pour ne pas craindre les deſcendans de ſon frere. Cependant quelqu'un engroſſa Silvia, qui accoucha de deux jumeaux, qu'on

qu'on nomma Romulus & Remus. Ils furent exposés par ordre du Roi Amulius, & secrettement nourris par Faustulus, jusques à ce qu'ils fussent en âge. Alors informés de leur naissance, de leur éxtraction, & du veritable état des choses, ils tuerent Amulius, & rétablirent leur grand pere Numitor sur le Trône de son Royaume. Ce fut la seconde année de son régne que Romulus bâtit la Ville de Rome.

Romulus fut salué Roi l'an dix-huitiéme de son âge aprés avoir tué son frere Remus, pour avoir sauté par mépris le fossé dont il avoit entouré la Ville. Ainsi il consacra par son propre sang les fortifications de la Ville. Mais durant tout ce tems-là. Romulus n'avoit bâti que l'ombre d'une Ville, parce qu'il n'avoit point de gens pour la peupler & pour la défendre. Il songea néanmoins sans retardement à reparer ce défaut. Il y avoit tout proche un bois, dont il fit l'asile de tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, & qui pour faire leur fortune vouloient tenter le hazard. Cela fut publié dans les pays voisins. Incontinent vinrent de toutes parts une infinité de criminels, de mécontens, & de gens oberés de dettes; sans parler d'un grand nombre de Bergers & autres personnes que l'inconstance & le seul desir de la nouveauté y attira en foule. De sorte qu'il y fit un amas confus de Troyens venus avec Enée, d'Arcadiens qui avoient suivi Evander, & de diverses autres Nations, outre les originaires de Toscane & de Latium. De ces gens-là comme d'autant d'Elemens, Romulus tira le corps d'une Republique. Mais conside-

confiderant au refte que cette nouvelle République ne fubfifteroit qu'autant que vivroient les hommes dont elle étoit compofée, n'ayant aucune efperance d'avoir lignée, parce qu'ils n'avoient point de femmes. Pour remédier à cet inconvenient, ils traiterent avec leurs voifins pour avoir des femmes : Mais n'en pouvant venir à bout par la voye de la négociation, ils eurent recours à l'artifice & à la violence. Ils invitérent les Sabins & leurs autres voifins, à venir voir des jeux qu'ils promettoient de célébrer à l'honneur de Neptune.

Les Sabins donnerent dans le panneau. Il vint une affluence de Peuple de l'un & de l'autre Sexe, fpecialement de jeunes gens, pour voir les nouveaux fpectacles des Romains. L'Affemblée étant formée, & un certain fignal donné, les Romains fortant de leurs poftes, & fondans fur ces Etrangers chacun fe faifit de celle qu'il trouva le plus à fon gré, ou qui lui tomba d'abord fous la main, & en fit fa femme.

Cette violence fut bientôt fuivie de la guerre. Les Peuples voifins qui avoient ainfi perdu leurs femmes, prirent les armes pour venger l'injuftice qui leur avoit été faite. Mais comme les bonnes caufes n'ont pas toujours un heureux fuccès, les opprimés furent battus, mis en fuite, & une de leurs Villes fut ruinée. Les Romains firent un riche butin, qu'ils confacrérent à leurs Dieux.

Sur ces entrefaites, une Vierge nommée Tarpeja,

Tarpeja, corrompue à ce qu'on dit par l'or de Tatius, Général des Sabins, leur livra la Ville de Rome. D'autres disent qu'elle le fit innocemment, & dans le dessein de sauver la Ville, & non de la trahir. Car elle demanda pour récompense de sa prétendue trahison, les boucliers des Sabins, s'imaginant qu'étant ainsi desarmés en partie, les Romains en auroient bon marché. Mais les Sabins ayant senti l'artifice, lui promirent ce qu'elle demanda, & le firent comme ils avoient promis; mais de maniere, qu'on connut clairement, qu'ils songeoient à se venger d'un outrage, plûtôt qu'à reconnoître une faveur: Car ils jetterent tant de boucliers sur elle, qu'elle en fut étouffée.

Entrans alors pêle-mêle dans la Ville, il y eut un furieux combat entre les Romains & les Sabins. Le sang ruisseloit dans les rues, & les combattans étoient animés à s'égorger tous les uns les autres. Mais les femmes qui étoient la cause de cette guerre, commencerent à s'arracher les cheveux, & courant entre les deux Armées, elles les porterent enfin à une suspension d'armes. Romulus & Tatius firent alors entr'eux une alliance solemnelle. Ce qu'il y a de plus surprenant, est que les Sabins abandonnant leurs habitations naturelles, vinrent demeurer à Rome avec toutes leurs richesses, & donnerent par maniere de dot une partie de leurs biens à leurs beaux fils.

Les forces des Romains étant devenues plus grandes par la jonction des Sabins, Romulus tourna tous ses soins & toute sa politique, du

côté de l'adminiftration publique. Il ordonna aux jeunes gens d'avoir des cheveaux, & d'être toujours armés, afin d'être toujours fur leurs gardes, & promptement en état de fe garantir de furprife : Que le Confeil de la République feroit compofé des vieillards qu'on appelloit Peres à caufe de leur autorité, & Senateurs à caufe de leur âge.

Les affaires étant ainfi difpofées, un jour que le Senat étoit affemblé, Romulus qui étoit préfent difparut tout à coup. Quelques-uns croyent qu'il fut affaffiné, & mis en pieces par les Senateurs ; d'autres difent qu'il fut empoifonné : mais le bruit général étoit qu'il fut mis au rang des Dieux. Julius Proculus fut l'Auteur de cette nouvelle ; car ayant remarqué qu'au même inftant que Romulus avoit difparu, ils s'étoit élevé une violente tempête, & que le Soleil s'étoit éclipfé, il infinua au Peuple que Romulus avoit été divinifé. Il fit bien plus, car il jura qu'il l'avoit vû dans une forme beaucoup plus augufte, que celle qu'il avoit étant homme. Il ajoûta que Romulus leur avoit commandé de l'adorer comme Dieu, foutenant qu'on le nommoit au Ciel Quirinus, & affurant que Rome feroit la conquête de toute la terre.

Romulus eut pour fucceffeur Numa Pompilius. Les Romains qui avoient de la vénération pour lui, fur le fimple bruit de fa fainteté & de fa dévotion, l'appellerent à la Couronne. Il leur aprit les faintes cérémonies, & leur enfeigna tout ce qui étoit neceffaire au culte des Dieux immortels. Il divifa l'année en douze mois, & infti-

tua

tua des fêtes: Il fit des Pontifes, des Augures, & autres classes de Prêtres. Il leur donna *l'Ancile* & le *Palladium*, qui étoit descendu du Ciel, & institua le feu des Vestales. En un mot, il leur persuada qu'il recevoit de la Déesse Egerie tout ce qu'il leur enseignoit. Cela fit tant d'impression sur les esprits de ce Peuple grossier & ignorant, qu'un Empire qui ne s'étoit formé que par l'oppression & le brigandage, vint à être gouverné par la justice & par la Religion.

Prince des Mouftis, je réserve pour une autrefois le reste de l'Histoire Romaine.

LETTRE LIV.

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche.

Abregé de la Religion de l'Espion.

TA derniere est magistrale & absolue, comme une assignation de l'inquisition. Tu me demande une Confession de foi, tu veux sçavoir quelle idée j'ai de la Religion, & tu me soupçonne d'avoir du penchant à l'heresie. Je me suis attiré cela, pour avoir pris autrefois la liberté de parler contre l'infallibilité du Pape, contre les Saints nouvellement canonisés, & contre ceux qui enseignent que hors de l'Eglise Romaine il n'y a point de salut. Ton zéle à ce que je vois, te rend chagrin & de mauvaise humeur. Aussi est-ce une grace qui s'en aigrit bien-tôt, à moins qu'elle ne se ren-

contre dans un cœur pur, & dans un air temperé, dégagé des vapeurs de la ſuperſtition. Je veux pourtant te ſatisfaire du mieux que je pourrai, & t'envoyer par maniere de dire, mon ame en effigie.

Quoi qu'on ne puiſſe pas peindre ce qui n'eſt pas, il n'y a pourtant point de Tableau qui n'ait ſon côté, où un habile Peintre peut tirer le revers de ſon premier deſſein, ou du moins, l'imagination des Spectateurs peut ſuppléer à l'office de l'Ouvrier, & former des idées toutes contraires à l'original. Pour te faire donc mieux comprendre ce que je ſuis en matiere de Religion, je commencerai par te dire ce que je ne ſuis point.

Sçache donc que je n'ai point l'ame d'un Juif, qui renferme le ſalut dans la maiſon de Jacob, & qui prétend avoir au Ciel un droit hereditaire; parce qu'à cauſe de la méchanceté de ſon execrable race, il ne lui eſt pas permis de poſſeder un pied de terre dans le monde, qui pour fortifier ſes prétentions produit le plan de ſa génealogie, & fait voir qu'il eſt deſcendu en droite ligne, des Parricides qui ont mis à mort le Meſſie: Et ſur cela il ſoûtient qu'en conſequence du merite de ſes Ancêtres, le Paradis lui appartient préferablement à ces autres freres.

Je ne ſuis pas non plus un Chrétien hipocrite, qui ſe mocque lui-même auſſi bien que tous ceux qui le voyent, de ſes vaines formalités: Qui prie Dieu tous les matins ſans manquer, pour ſanctifier la réſolution qu'il a faite de

de pecher contre lui avant que le soir soit venu. Qui lasse par ses vaines répétitions, par ses *Ave Maria*, par ses *Ora pro nobis*, & par le reste de son pieux jargon, la patience des Saints & des Anges : Qui ne va à l'Eglise que pour prendre le Diable à son avantage ; & afin que le rencontrant en terre sainte, il puisse marmoter quelque trahison contre Dieu sur ses Chapelets, & sur ses Heures ; comme font les Allemands contre l'Empereur, entre les pots & les pintes, sans craindre que quelqu'un les observe, ou les dénonce.

Je ne rends aucun culte ni aux Images, ni aux Peintures, ni à de vieux morceaux de bois pourri & rongé des vers, & autres prétendues Reliques de Christ & de ses Saintes. Je ne sçaurois me persuader que Dieu prenne plaisir à me voir ainsi faire le fou, & troter en pélerinage, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, à l'honneur de cinq ou six prétendues têtes de Saint Jean Baptiste : Car il y a autant de lieux qui prétendent faire voir cette sacrée Relique, qui ne sçauroit être plusieurs. Je ne sçaurois croire non plus la miraculeuse multiplication de la vraye Croix, qu'on prétend montrer toute entiere à Cesarée, & dont on produit aussi des millions de morceaux dans la Chrétienté. Il n'y a presque point en Europe, en Asie, en Afrique, ou en Amerique, d'homme de qualité, qui ne se vante d'avoir une piece de cette admirable Relique. Si toutes ces pieces étoient ramassées, il y en auroit selon les apparences pour faire

faire mille Croix, comme celle qu'on garde dans la Paleſtine, pour la prétendue vraye Croix, à laquelle Jeſus fut attaché : Cependant tous ces morceaux ont été pris à ce qu'on dit de la vraye Croix. A la verité, Pere Guillaume, je ne ſuis pas d'humeur à gober ſes groſſes fables de bois, dont les ſeuls copeaux ſuffiroient pour m'étouffer. Mais voici pour me mettre en goût le lait de la Bienheureuſe Vierge. A preſque quelque Paroiſſe, ou Egliſe Monaſtique que j'aille, j'en trouverai pour rinſer mon incredule Palais ; & j'oſe dire qu'il y en a plus dans ces lieux là, qu'une vache d'Hongrie n'en donneroit pendant ſept ans conſecutifs. Mais il ſe caille dans mon eſtomach, & me rend malade. La ſeule idée de ces abſurdités enfantines fait autant d'éfet en moi, qu'une priſe d'infuſion d'antimoine.

Je ſerois trop ennuyeux, ſi je voulois te dire tout ce que je ne ſuis pas en matiere de Religion, & t'expliquer par cent autres particularités ce que je ne ſerai jamais. Il vaut mieux tourner la medaille, & te dire poſitivement ce que je ſuis.

Je me trouve ici dans l'embarras pour me donner un nom, à moins que je ne prenne celui de Chrétien ; car je ne ſçai à quel autre prédicament j'appartiens plus particulierement. Quant aux diſtinctions de Papiſte, de Proteſtant, de Lutherien, de Calviniſte, &c. je ne les regarde que comme des noms qui diſtinguent les differentes factions qui regnent dans l'Egliſe. Le nom de Catholique Romain par-

particulierement me semble un solecisme contre le sens commun. Je voudrois donc qu'on me prît pour un Chrétien qui ne fait point de faction, & qui ne prend aucun parti ; mais qui honore Jesus comme notre commun Souverain & maître, tâchant paisiblement d'obéïr à ses Loix comme doit faire un fidéle Sujet.

J'observe envers tout le monde la regle d'or que Jesus nous a donnée, *de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fît*. C'est sur ce fondement qu'est bâtie toute la justice humaine. Je tâche de regler mes passions, & de supporter celles d'autrui : D'être en colere contre moi-même pour la moindre chose, & chercher des excuses pour les fautes & les manquemens d'autrui. C'est-là le fondement de toutes les vertus, soûtenu par la patience, par l'esperance, & par la foi ; cimenté par la charité, par la douceur, & par la temperance, & enrichi par tout de bonnes actions.

En un mot, Pere Guillaume, le sommaire & la substance de ma Religion consiste dans ce peu de regles : *De craindre Dieu, de servir mon Roi, d'honorer mes parens & de leur obéïr, d'aimer mes amis, & de rendre justice à tout le monde*, sans m'embarrasser de vaines formalités, & d'inutiles ceremonies ; ou sans me mettre en peine dans quelle Nation, dans quel climat, ou dans quelle societé de Chrétiens je suis, puisque Dieu n'a pas plus d'égard à l'un qu'à l'autre, nonobstant ces extrêmes differences.

Adieu, reverend Pere. Conclus de ce que je viens de dire qu je suis Catholique dans le sens le plus propre.

LET-

LETTRE LV.

A Murat Bassa.

Du mariage du Dauphin avec Anne-Marie-Victoire sœur du Duc de Baviere.

On est ici dans une joye extrême. Ce n'est que danses, que chansons, qu'acclamations, que festins. Toutes les cloches sonnent ; ce n'est que feux de joye, & autres illuminations. On tire le canon, on jette des fusées, des petards, des serpens volans, des étoiles, & toutes sortes d'ouvrages à poudre. Si cela dure encore deux heures, je crois qu'on court risque de devenir fou. Il est minuit, & cependant on est encore dans le fort de la gayeté ; ce qui n'est pas ordinaire en Occident, & qui ne seroit pas surprenant en Orient. Je voudrois qu'il y eût près de nous une armée d'Ottomans, je leur donnerois le signal, & leur montrerois le chemin, l'heure, & le moyen d'entrer en cette Ville, & de se rendre maître de la plus riche Cité de France. On ne se défie de rien de l'heure qu'il est, & les Gardes mêmes sont tous yvres. Il seroit aisé de les surprendre, & de les prendre dormans. Mais toutes choses ont leur tems, & c'est à présent le bon tems de ces Infidéles.

Veux-tu sçavoir le sujet de tant de joye & de tant de sécurité ? Il est double. D'un côté la nouvelle venue d'Espagne que la nouvelle Reine y est arrivée en bonne santé, & de l'autre le mariage de Monseigneur le Dauphin de France avec

avec la Princesse Anne-Marie-Victoire sœur de l'Electeur de Baviere.

Je donnai avis vers la fin de l'année passée des démarches qu'on avoit fait pour ce mariage. On en a fait aujourd'hui les dernieres cérémonies.

Le Roi de France partit de Versailles avec le Dauphin son fils au commencement de ce mois, pour aller au-devant de cette Princesse. Leur premiere entrevûe se fit à un lieu nommé Vitri. Aussi-tôt que la Dauphine, (car c'est ainsi qu'il faut maintenant l'appeller,) vit que le Roi descendoit de cheval, elle sortit de son carosse, & se mit à genoux: Mais il la releva incontinent, & l'embrassa avec beaucoup de caresses, lui témoignant la joye de voir pour la premiere fois une Princesse, de qui la France esperoit un héritier à la Couronne. Ensuite il lui présenta le Dauphin, qui ne manqua pas aussi de son côté de faire connoître les sentimens qu'il avoit pour une Princesse de si grande naissance, qui avoit tant de merite, tant d'esprit, & tant de vertu.

La Reine ne vit la Dauphine qu'à Chaalons, où elle lui fit exterieurement les plus tendres caresses qu'on puisse s'imaginer. Mais Dieu sçait ce qu'il y a dans le cœur des Têtes couronnées, & connoît combien leur amitié est durable.

La cérémonie des épousailles se fit hier en cette Ville par le Cardinal de Bouillon, Grand Aumônier de France, dans la Chapelle du Palais de l'Evêque: Et aujourd'hui comme je viens de

de dire, toute la ceremonie s'est achevée à l'Eglise de la Vierge Marie, Cathedrale de cette Ville, en présence du Roi & de la Reine, & de plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour. Il y avoit d'autres Evêques, mais j'ai oublié leurs noms. Je pense pourtant que c'est ceux d'Orleans, & de Condom. Ce dernier fait une belle figure dans le Royaume, & il est nommé pour premier Aumônier de Madame la Dauphine. Il paroît fort zelé pour convertir les Huguenots, & j'ai beaucoup plus de choses à te dire de ce Prélat, que je n'ai le tems d'en écrire à présent.

Je te prie d'être bien persuadé, que j'ai pour toi un profond respect, & que comme je n'ai jamais manqué jusqu'ici à t'envoyer ta part des nouvelles d'Occident, je me fais aussi un plaisir de n'y manquer jamais à l'avenir : Car il faut que je partage entre les Bassas, & autres Ministres de la Porte

Contente-toi de ta part, & au nom de Dieu bien te soit.

LETTRE LVI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Etat de Geneve, Histoire abregée de la guerre de cette République avec les Ducs de Savoye.

JE jure par la Mosquée de Sultan Job, que ces petites Républiques des Francs ne meritent pas qu'un Musulman y pense. Pour satisfaire néanmoins à ta curiosité, je dirai quelque

que chose de chacune aussi briévement qu'il se pourra.

J'ai parlé dans mes deux dernieres des Pays-Bas unis, & des Cantons Suisses. Je veux maintenant te faire passer le Lac Leman, & te mettre à terre à Geneve, la mere, la nourrice, & le centre des Calvinistes. C'est une sorte de Protestans qui different des sentimens de Luther, premier Auteur de ce qu'on appelle ici réformation.

La Ville de Geneve est fort ancienne, & elle n'étoit pas nouvelle du tems de Jule César, comme il paroît par ses Commentaires, où il dit qu'elle est située sur la riviere du Rhône, & précisement à l'entrée du Lac Leman. Sa situation est fort agréable, & le terroir des environs si fertile, que Cerès & Bacchus sont à qui se surpassera en liberalités; cependant Cerés l'emporte; car quoiqu'il y ait de bonnes vignes en ces quartiers-là, elles n'y sont pas néanmoins en si grande quantité, que le vin qu'elles produisent approche de l'abondance des grains, des légumes, des foins, des avoines, & de toute sorte d'herbages & de fruits que le climat produit ordinairement.

L'air y est pur & sain, l'Hiver moins froid qu'en Allemagne, & l'Eté aussi chaud qu'en certain endroits de France.

Les gens y sont en general gros & gras, de mauvaise humeur, & peu hospitaliers pour les Etrangers, sur tout pour ceux de la Communion Romaine, qui leur sont toujours suspects comme des Espions. Ils ont beaucoup de fru-

galité, de continence, & de sobrieté, & affectent par-dessus toutes choses une gravité singuliere dans leur conduite & dans leur maniere de se mettre.

Pour des richesses ils n'en ont que peu ; & sans l'adresse qu'ils ont à faire des Soyes & à imprimer des Livres dont il se transporte des quantités infinies dans les pays étrangers, cette République ne sçauroit soûtenir ses dépenses.

Elle est considerablement forte pour la grandeur de la place ; la Ville étant fortifiée par la nature & par l'art, en sorte qu'elle est presque imprenable. On fait soigneusement garde sur les remparts, & aux portes. Il n'entre & ne loge point d'Etrangers qu'on n'examine severement. Il y a dans la Ville un Magazin, fourni de toutes sortes d'armes, & de tout ce qui est necessaire pour soûtenir un long siege. Ajoutez à cela l'amitié & la protection des Rois de France, qui pendant tant d'années ont mis cette petite République à couvert des invasions & des attentats des Ducs de Savoye, qui y ont des prétentions.

Les Savoyards tenoient autrefois proche de la Ville trois Forts, qui incommodoient fort les habitans, & pouvoient ruiner la Ville à coups de canons. Mais Henri IV. Roi de France en enleva un au Duc de Savoye, & le démolit l'an 1600. Il en fit aussi ruiner un autre qui n'endommageoit pas moins l'autre côté de la Ville, & le troisiéme fut rasé par les habitans mêmes, appuïés des François.

Si tu veux sçavoir sur quel titre les Ducs de Savoye

Savoye ont des prétentions sur Geneve, je te dirai en peu de mots : Que les Comtes & les Evêques de Geneve se brouillerent autrefois au sujet du Gouvernement que chacun prétendoit lui être dû. Un certain Evêque acquit enfin la Souveraineté de Geneve de Frederic I. Empereur d'Allemagne. Cela fut cause d'une guerre civile entre cet Evêque & le Comte de Geneve. Comme cette guerre fut longue, & qu'elle épuisa la Ville d'hommes & d'argent, les habitans, du consentement de l'Evêque, demanderent la protection du Comte de Savoye. Le Savoyard mit une armée sur pied, marcha contre le Comte de Geneve, & prit plusieurs Places & Forteresses qui appartenoient à la République. Ensuite il s'avança avec son armée à bonne portée des murailles de Geneve, agissant plûtôt comme ennemi, que comme ami de l'Evêque & des Genevois. Non content de ces nouvelles conquêtes, il demanda d'être remboursé des frais de son expedition. E'Evêque lui representa : » Qu'il devoit se contenter des Places qu'il avoit » prises, & qu'on reconnoîtroit comme Fiefs » de Savoye, » Mais le Comte n'en étant pas satisfait, menaça d'insulter la Ville, à moins qu'on ne le remboursât en argent. Les Habitans étant pauvres, & craignans quelque chose de pis, s'ils obligeoient ce Prince d'aller plus loin, convinrent enfin avec lui : » Qu'il auroit » dans la Ville les mêmes droits que les Com- » tes de Geneve avoient eu avant la guerre. » Et cela se fit par forme d'engagement. Le Savoyard étant donc entré dans la Ville avec ses

 forces,

forces, opprima les habitans, & les traita cruellement & tyranniquement. Il fit tant enfin, que les ayant mis au desespoir, ils conspirerent tous ensemble, & aimerent mieux rappeller le Comte de Geneve, qui n'avoit été chassé d'un bien qui lui appartenoit naturellement que par l'usurpation de l'Evêque, que de se soumettre à la domination d'un Etranger, qui commençoit sitôt à les tyranniser.

Mais cet expedient bien loin d'être un remede, fut au contraire une augmentation de maux : car le Comte de Geneve marchant avec peu de forces contre celui de Savoye, fut battu, & Geneve réduite à de plus grandes extrêmités qu'auparavant. Les Vainqueurs entrant dans les maisons des Bourgeois, en arracherent les Conspirateurs des trous où ils s'étoient cachés, les tuerent, & firent aux habitans mille autres insolences : Ce qui ne finit qu'après qu'on eût entierement éteint la race des Comte de Geneve. Amedée Comte de Savoye trouvant alors que l'Evêque de Geneve l'incommodoit autant que les Comtes avoient fait ci-devant, obtint de l'Empereur Charles IV. le Vicariat des Provinces de l'Empire, croyant qu'à la faveur d'un si grand titre & d'une telle autorité, il ruineroit le crédit de l'Evêque. Mais le Prince Ecclesiastique se défendit si bien contre le seculier, qu'il maintint ses droits & les libertés du Peuple, jusqu'au tems d'Amedée VIII. qui succeda à la Comté de Savoye, & qui en fut le premier Duc. Il fut ensuite élû Pape, & occupa la Chaire de Saint Pierre sous le

le nom de Felix. Avant ſon élevation à cette ſuprême dignité de l'Egliſe, il avoit obtenu du Pape Martin la Juriſdiction de Geneve pour le temporel. Mais il n'y trouva pas moins de difficultés que ces Prédeceſſeurs. Ses ſucceſſeurs ne furent pas mieux, & ne le ſont pas encore aujourd'hui. Car quoiqu'ils enflent leurs qualités de ce titre, il n'ont néanmoins pas plus d'autorité dans la Ville que le Roi de Bantam.

Geneve ſe gouverne par un Syndic, & par vingt-cinq Senateurs, qui s'aſſemblent tous les jours pour déliberer ſur les affaires de la République, & pour juger toute ſorte de procès civils ou criminels.

Il eſt de ſon interêt d'être de bonne intelligence avec la France, dont la protection la met à couvert de pluſieurs inſultes. De là vient que le gros & le meilleur des Genevois ſe conforment par maniere de flatterie & de complaiſance aux manieres de la France. Ils en ont même le langage, quoiqu'aſſez corrompu, & s'en ſervent par écrit & en converſation. Mais le langage du Pays eſt le Savoyard tout pur.

Puiſque tu trouves mes Lettres trop longues, ſereniſſime Miniſtre, je ſerai plus court à l'avenir, & t'écrirai ſouvent briévement ſur les Etats de lEurope dont je ne t'ai pas encore entretenu. Songe en attendant à me rendre au Divan quelque bon office; car je ſuis accablé de zéle, de ſoins, de maladies, & d'années. Il eſt ſûr que je ne ſçaurois guéres vivre plus long-tems, ou pour mieux dire, je ne ſerai guéres plus long-tems mourant. Car cette vie mortelle n'eſt que la mort maſquée.

LETTRE LVII.

A Achmet Bassa.

Des Huguenots de France, & comment le Roi s'y prenoit alors pour les convertir.

CErtaines maximes d'Etat ou de Religion, ce qu'on aimera le mieux, car tout revient presque à un, ont obligé le Roi de France à publier une déclaration qu'on appelle reglement, par lequel les Huguenots sont dépouillés de certains droits & privileges dont ils joüissoient ci-devant.

Si tu veux sçavoir le caractere de ces Huguenots, je te l'aprendrai du mieux que je pourrai; non entierement & parfaitement, tu peux en jurer; mais au moins d'une maniere très-conforme à la verité.

Il est necessaire que tu sçaches avant toutes choses, qu'il y environ deux cens ans passés, qu'un certain Moine ou Dervis, comme nous parlons, nommé Martin Luther, mécontent du Pape, ou Evêque de Rome, son Souverain & Maître, s'érigea en Prédicateur, en Docteur, en Réformateur, & en Apôtre du siécle. Il fut suivi de grand nombre de gens, & même plusieurs Princes & personnes de qualité donnerent dans ses sentimens: Les déréglemens notoires du Clergé Romain d'un côté, & de l'autre le panchant naturel qu'on avoit pour la nouveauté, faciliterent beaucoup cette innovation. Luther se rendit fameux à Wirtemberg, à Ausbourg, &

& autres lieux d'Allemagne où il fit du séjour. En un mot sa nouvelle Doctrine fut pour tout l'Empire en general comme un tremblement de terre. Il ébranla plusieurs honnêtes gens de l'un & l'autre sexe, & gagna des milliers d'étourdis & de garnemens.

Un certain Chanoine entr'autres nommé Calvin donna dans ses sentimens. Ce Calvin étoit un très-sçavant homme, doué de grandes qualités ; mais fort partial, fort vindicatif & d'une humeur fort austere. Il fut d'abord fort zélé, & en tout fort uniforme, suivant le plan de son nouveau Maître. Mais étant entrés en dispute, il prit le frein aux dents, secoua le joug, & se révolta de l'obéïssance de son nouveau Directeur. Il y a eu depuis quantité de pareils opiniâtres qui ont voulu s'ériger en Apôtres ou en Prophétes. Tels furent, par exemple, Zuingle, Oecolampade, Melanchton, Bucer, Beze, & je ne sçai combien d'autres nouveaux flambeaux, & sauveurs du monde.

Les Huguenots, à ce qu'on m'a dit, sont Disciples de Calvin. Telle est la République de Geneve, une partie de la Suisse, de la Hollande, & du Pays des Grisons. Pour l'Angleterre, la Suede, le Dannemarck, la Norwege, la Saxe, le Brandebourg, & Hesse-Cassel, tous ces Pays sont Lutheriens, à la reserve de l'Angleterre que j'ai nommée la premiere, qui depuis Luther a fait dans sa Religion douze differens changemens.

On remarque que les Anglois sont faciles & susceptibles de toute sorte d'impressions étrangeres.

geres. Les François disent, *Qu'ils embrasseroient le Mahometisme aussi-tôt qu'aucune autre Religion, si l'on pouvoit une fois gagner la longueur de leur pied.* C'est un proverbe Anglois. Il est certain que cette Nation est variable, inconstante, & rebelle. Elle se lasse de l'abondance que la nature lui a donné, & c'est ce qui la rend inquiéte, mécontente, & délicate. Elle méprise son propre bonheur pour soulager son estomac mal disposé, & le préparer aux régals chimeriques des Magiciens étrangers. Les Anglois étoient autrefois braves, & fermes dans leurs principes : Aussi leur renommée s'étoit-elle répandue du long & du large. Un Baronet Anglois, disent les Historiens de France, qu'on doit regarder comme desintéressés en ce point, tua vingt-cinq François du nombre desquels étoient deux Marquis, quatre Chevaliers, & neuf Gentilshommes de moindre rang.

Mais aujourd'hui ils ont entierement perdu leur ancienne réputation & valeur. Ils se sont corrompus par mille débauches. Ils sont aussi legers que le vent, & aussi mobiles que la poussiere. En un mot, ils ne sont absolument que la risée & le mépris des autres Nations.

On a comparé les Seigneurs & la veritable Noblesse à la plus fine fleur de farine, & le commun Peuple au son le plus grossier. En effet, les premiers sont bien élevés, & ont une bonne connoissance des belles Lettres & des Mathematiques ; d'ailleurs honnêtes, genereux, bienfaisans, civils envers les Etrangers, & les gens

du

du monde qui connoissent & qui pratiquent le mieux la véritable grandeur. Le Peuple au contraire est cruel, insolent, brutal, séditieux, & ennemi des Etrangers. En général les Anglois valent mieux dans l'adversité, que dans la prospérité; & il y a long-tems qu'on a dit d'eux:

Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens.

Mais revenons aux Huguenots de France, & à Calvin leur maître. D'abord que je fus arrivé à Paris, un vieux Dervis me dit une fois comme une chose bien assûrée, qu'il avoit souvent entendu dire à son Pere: « Que Calvin avoit » mis en sa présence sa main droite au feu, sou» haitant qu'elle eût été brûlée lorsqu'il s'en servit » pour écrire contre la présence réelle du Corps » de Jesus au Sacrement de l'Autel. Mais que » puisqu'il avoit fait ce fatal traité, il étoit obligé » par honneur de le défendre jusqu'au bout. » Cependant la présence réelle est le point le plus important entre les Catholiques & les Huguenots. Tout le corps de leur Religion en dépend, & tourne à droit ou à gauche. De sorte que cela étant, les Huguenots n'ont pour fondement de leur séparation que l'opiniâtreté reconnue de leurs Conducteurs. Aussi franchement les accuse-t-on avec quelque justice d'être les Disciples de l'esprit obstiné de Calvin, aussi-bien que de sa Doctrine. Il n'y a point au monde de gens si entêtés, si singuliers, si partiaux, si prévenus en leur faveur, si opiniâtres, & si incorrigibles. Il en faut néanmoins excepter quelques personnes distin-

diſtinguées, la plûpart des Nobles, & ce qu'on appelle les beaux eſprits de cette profeſſion, c'eſt-à-dire, les gens ſenſées. En effet ceux de ce caractére mépriſent la bigoterie de leurs freres, & vont à leurs aſſemblées publiques, plûtôt par complaiſance pour leurs parens & amis, ou à cauſe de leur propre intérêt, que par aucun véritable attachement qu'ils ayent pour une Religion ſi nouvelle, ſi mépriſée, & ſi bornée.

En un mot, les Huguenots ſont ſi méchans, ou du moins ils ont le malheurs d'être ſi odieux à la Cour, que le Roi fort mécontent d'eux a réſolu d'extriper de ſes Etats & eux, & leur héréſie. Pour en venir à bout il agit peu à peu en grand politique. Il eſt trop habile pour pouſſer tout le Parti en même tems, pour le réduire au déſeſpoir, & le pouſſer à une révolte générale. Il ne ſeroit pas de la prudence d'allarmer des gens extrêmement riches, puiſſans, & dont les intérêts ſont fort mêlés avec ceux des Catholiques, & de s'attirer par-là une guerre civile. Je ſuis perſuadé, & je crois parler modeſtement, que les Huguenots peuvent entretenir une armée de cinquante mille hommes. Comme il ſçait donc qu'encore que les Prédicateurs faſſent tous profeſſion de la même Religion, tous n'ont pas néanmoins le même zéle pour ſa défenſe & pour ſa propagation; il a rendu une Déclaration, qui ne regarde que les Mollas, ou Miniſtres, comme on parle ici, qui ſont convaincus d'avoir attiré quelque Catholique à leur héréſie. Les Catholiques auſſi qui abandonnent la Religion de leurs peres, ſont condamnés par la même Déclaration

à

à un banissement perpétuel, à perdre la main droite qu'ils auront levée en faisant leur abjuration; & autres rigoureuses peines.

Cependant les Evêques & le bas Clergé n'oublient rien pour confirmer les Catholiques dans la foi & dans l'obéïssance où ils ont été élevés, & pour ramener les Huguenots de leurs prétendues erreurs. Je dis prétendues, parce qu'il nous est indifférent à nous qui sommes Musulmans & Disciples de Mahomet, lequel de ces deux Nazariens ait raison ou tort. Nous ne devons avoir en vûe que l'intérêt de l'Empire Ottoman. Ces Incirconcis seront également hérétiques & infidéles, tant qu'ils seront ennemis de l'Envoyé de Dieu qui est le sceau des Prophétes.

Celui qui travaille avec le plus de vigueur, & qui se donne le plus de peine pour convertir des Huguenots, est l'Evêque de Meaux, homme d'une prodigieuse éloquence, d'un grand sens, & d'un bon esprit. Ce siécle n'a point produit son pareil du côté des perfections de l'esprit. Il est profondément sçavant, homme d'une litterature universelle, & sçachant la plûpart des Langues. Un Oracle pour la Philosophie, & pour l'Astronomie, & autres sciences de la Nature. Il est la couronne des Poëtes & des Orateurs, & le magazin, s'il faut ainsi dire, de la science humaine.

A la vérité il est fort zélé pour l'autorité & l'infaillibilité de l'Eglise Romaine. Mais il soutient ces choses avec tant de grace & de modération; avec une raison si mâle, & avec les marques d'une piété si sincére, que moi qui ne suis pas

plus

plus prévenu pour un parti que pour l'autre, ne sçaurois m'empêcher d'admirer les dons naturels & les perfections de son ame. Il est sçavant comme Abdel Melec Muli Omar de Fez; pieux comme Hebatolla Mir Argun de Cogni en Natolie; abstinent comme Mohammed en Arabie; saint comme Mirmadolin, Santon de la Valée de Sidon. Homme accompli à tous égards, & inspiré de la grace céleste.

Ne me condamne pas, grand Bassa, si je fais l'éloge d'un Chétien; mais profitons toi & moi, & tous les vrais Croyans en général, des bons exemples, en quelque endroit ou dans quelque Religion qu'ils se trouvent.

LETTRE LVIII.

Au vénérable Moufti.

Continuation de l'Histoire Romaine jusqu'à l'abolition du gouvernement des Rois.

TAnt que tu ne te plaindras de recevoir trop souvent de mes Lettres, je compterai pour rien la peine de les écrire. C'est un plaisir de repasser ainsi l'histoire des siécles précédens A mesure que ma main la couche sur le papier, elle s'imprime bien plus fortement dans ma mémoire. Je ne serois point fâché d'être obligé de passer le reste de ma vie à faire des extraits de toutes les histoires qui sont au monde. Une telle occupation seroit un reméde continuel à ma mélancolie. Autant d'histoires que je parcourrois seroient autant de flambeaux pour dissiper

les

les brouillards & les ténébres dont mon ame eſt naturellement enveloppée ; & c'eſt ce qui la rend triſte. Je finis ma derniere Lettre par le régne de Numa Pompilius ſecond Roi des Romains. Ce Prince, comme s'il eût rendu le Royaume héréditaire aux hommes vertueux ſeulement, ne fut pas plûtôt mort, que le peuple choiſit pour ſucceſſeur Tullus Hoſtilius en conſidération de ſes grandes & excellentes qualités.

Il perfectionna l'art militaire, & apprit aux Romains une meilleure diſcipline. Après avoir dreſſé la jeuneſſe à manier les armes avec adreſſe & avec promptitude, il oſa défier les Albains, & faire des invaſions dans leurs Etats, quoique ce peuple fût brave, & qu'il eût long-tems été le maître en Italie. Après pluſieurs combats ou la perte fut égale de part & d'autre, pour finir enfin la guerre, & diminuer la perte des vaincus, on convint mutuellement de décider la choſe en faiſant combattre trois freres d'un côté contre trois freres du parti oppoſé. Les trois Romains s'appelloient Horaces, & les Albains Curiaces.

Le combat fut beau & douteux ; mais le dénouement eut quelque choſe d'admirable. Les trois Curiaces furent bleſſés, & deux des Horaces tués. De ſorte qu'il ſembloit difficile de dire de quel côté étoit l'avantage, ou au Romain ſain & ſauf, ou aux trois Curiaces bleſſés & affoiblis. Horace néanmoins n'ayant pas trop bonne opinion de ſes forces contre un ennemi ſi ſupérieur en nombre joignit la ruſe au courage, & ſe ſervit de ce ſtratagême.

Il fit ſemblant de fuir pour ſéparer ſes adverſai-

ſaires, & les prendre à nombre égal les uns après les autres. Cet expédient lui réuſſit, & il ſe défit des trois. Mais il ſouilla ſa victoire par le ſang de ſa ſœur qu'il tua à ſon retour, parce qu'elle parut affligée en voyant les dépouilles d'un des Curiaces avec qui elle étoit fiancée. Il fut recherché pour ſon crime; mais le ſervice qu'il venoit de rendre fit paſſer par-deſſus ſon crime, & une action qui dans un autre tems lui auroit coûté la vie, ne ſervit qu'à augmenter ſa gloire.

Peu de tems après les Romains eurent guerre avec ceux de Fidenes, qui habitoient le pays de Latium, ou la Toſcane. Les Albains s'étoient obligés par le traité qu'ils avoient fait avec les Romains, de les ſecourir quand ils auroient guerre. Ils leur envoyerent donc des troupes ſous le commandement de Metius Fufetius. Mais ce Général n'en uſa pas de bonne foi: car dans le tems précifément que les deux armées étoient prêtes d'en venir aux mains, il ſe retira avec les ſiens ſur une hauteur, pour y juger des coups, & voir de quel côté ſe déclareroit la victoire, afin de ſe joindre enſuite au plus fort. Tullus Hoſtilius ayant remarqué ce mouvement, cria ſagement ſi haut que les deux armées l'entendirent, *que Metius avoit fait cela par ſon ordre.* Les Romains prenans alors courage, & la peur au contraire s'emparant de leurs ennemis, ils les eurent bien-tôt mis en déroute & vaincus. Après cela le Roi des Romains fit lier le traître Metius Fufetius à deux chariots, & commanda qu'on les fit tirer par deux forts chevaux, qui démembrerent ce malheureux. Il ruina auſſi Albe la longue

longue, & la démolit entiérement ; regardant alors cette Ville, non comme la mere de Rome, mais comme sa rivale. Il commença néanmoins par faire transporter à Rome les Albains & toutes leurs richesses, afin qu'il ne parut pas qu'Albe eût péri, mais seulement qu'elle avoit changé de situation, & avoit été incorporée avec Rome.

Ancus Marcius, petit-fils de Numa du côté de sa fille, succeda à Tullus Hostilius. Il hérita de son mérite aussi-bien que de son sang. Il entoura la Ville de murailles ; & comme le Tibre divisoit la Ville en deux parties égales, il les joignit par un Pont qu'il fit bâtir. Il bâtit encore le Pont d'Ostie, près de l'embouchure de la riviere qui se jette dans la mer. Il y établit une colonie de Romains, comme pour présager dès-lors ce qui arriva depuis; c'est-à-dire, que les marchandises de toute la terre y seroient apportées, comme dans le magazin maritime d'une Ville destinée à tout conquérir.

A Ancus Marcius succeda Tarquin, qui fut depuis surnommé *Priscus* ou ancien. Il étoit étranger, & parvint à la Couronne par son adresse & par son esprit. Car étant fils d'un homme de Corinthe nommé Demarate, qui avoit abandonné son pays pour s'enfuir en Toscane, où il fut fait Roi. Tarquin assaisonnant par la politesse & le naturel des Grecs l'art des Italiens, se mit si bien dans l'esprit des Romains, qui l'élûrent pour leur Roi. Il augmenta le nombre des Sénateurs, & ajoûta trois cens hommes aux compagnies qui étoient déja sur pied. Il n'osa pas faire de plus grosse augmentation, parce qu'Attius Navius, Augure de grande réputation parmi les Ro-

mains, avoit défendu qu'on allât plus loin. Les Augures étoient certains Devins qui prédisoient l'avenir par le chant, par le vol, par la nourriture, & autres actions des oiseaux. Tarquin demanda un jour à Attius Navius, *si ce qu'il pensoit étoit faisable*; l'Augure ayant consulté son art répondit, *que cela pouvoit se faire. Je songeois*, reprit alors le Roi, *si je pourrois couper cette pierre blanche avec un rasoir. Tu le peux*, repliqua Attius. Et le Roi le fit. Le Collége des Augures fondé par Romulus fut depuis en grande vénération parmi les Romains. J'aurois dû appeller ce Collége le Triumvirat des Augures, car ils ne furent d'abord que trois, un de chaque Tribu. Mais Servius Tullius qui succeda à Tarquin en ajoûta un quatriéme. Ces quatre étoient de naissance noble. Ils furent ensuite augmentés jusques à neuf, & enfin jusques à quinze sous la Dictature de Silla.

Pour revenir à Tarquin, il ne fut pas moins heureux dans la guerre que dans la paix. Il soumit douze peuples différens de Toscane. Il inventa les robes, & les enseignes de la Majesté Royale, les chars d'yvoire sur lesquels les Sénateurs se faisoient porter au Conseil, les anneaux d'or, & lss magnifiques harnois de chevaux qu'on donnoit aux Chevaliers comme dee marques d'honneur. C'est de lui que sont venus aussi les robes de Pourpre & d'Ecarlate; le char de triomphe d'or; la robe Phrygienne peinte, que les Généraux victorieux portoient quand ils recevoient les honneurs du triomphe. C'est enfin de lui qu'ont tiré leur origine plusieurs autres ornemens
&

& décorations publiques qui faisoient briller la majesté & la grandeur de l'Etat.

Tarquin ayant été mortellement blessé, Tanaquil ou Cecilie sa femme fit accroire au peuple qu'il se portoit assez bien ; que ses playes n'étoient pas dangereuses ; qu'il s'étoit un peu assoupi, & qu'on le verroit bien-tôt en bonne santé. Elle dit en même-tems que son Epoux souhaiteit qu'on obéït à Servius Tullius, qui étoit un des favoris de la Reine ; & qu'il administrât la justice, & gouvernât le peuple sagement durant l'indisposition du Roi.

Ce Servius Tullius étoit fils d'un Prince de Toscane, lequel ayant été tué dans un combat contre les Romains, sa femme fut amenée prisonniere à Rome, & ayant été présentée à Tanaquil, elle la prit en sa protection, & lui donna la liberté. Cette prisonniere étant grosse accoucha de Servius Tullius dans le Palais de Tanaquil. La Reine eut un attachement singulier pour cet enfant, & le fit élever comme s'il eût été sien, prévoyant par une flâme dont elle vit sa tête environnée, qu'il seroit un jour quelque chose de grand. Ce fut pour cela qu'elle persuada le peuple de le recevoir par provision pour le substitut de son mari, ne doutant point qu'après qu'on auroit goûté la douceur de son gouvernement, & que la mort de Tarquin seroit une fois publique, on ne se soumit aisément à lui, & ne le reçût pour Successeur de son Epoux. Son stratagême lui réussit à souhait : car Servius Tullius profitant du tems fut si agréable au peuple, que tout le monde reconnut que le Royaume qu'il n'avoit eu que par artifice,

 étoit

étoit dû à ſon mérite & à ſes vertus. Il fut le premier qui cottiſa les Romains à proportion de leur bien. Il les diſtribua par Tribus, afin que connoiſſant les forces de ſes Sujets, il pût s'en ſervir plus utilement. Ce Roi ſage & politique mit enfin un ſi bon ordre dans la République, que le bien de chacun, ſa dignité, ſon âge, ſa profeſſion & ſa charge, tout cela fut enregiſtré ſur des Tables publiques, enſorte qu'il y avoit autant d'économie, d'ordre & de régularité dans ce grand Etat, que dans la maiſon d'un particulier.

Le dernier Roi des Romains fut Tarquin ſurnommé le Superbe, à cauſe de ſon humeur farouche, altiere, & mépriſante. Il ſe maria à la fille de Servius Tullius, dans l'eſpérance de lui ſuccéder à la Couronne. Mais n'ayant pas la patience d'attendre la mort naturelle de ſon beau-pere, il le fit aſſaſſiner, & ſe mit violemment ſur le Trône. Il gouverna l'Etat comme il l'avoit acquis, c'eſt-à-dire, par la cruauté & par de mauvaiſes pratiques. Il refuſa à ſon beau-pere les honneurs de la ſépulture, diſant qu'il ne méritoit pas d'être mieux traité que Romulus qui ne fut point enterré. Il fit mourir les chefs de la Nobleſſe qu'il ſoupçonna dans les intérêts de Servius. Tullia ſa femme n'étoit pas moins méchante que lui. Auſſi-tôt qu'elle eût ſalué le Roi ſon Epoux, elle fit paſſer ſon chariot ſur le corps ſanglant de ſon pere. L'un & l'autre firent de grandes cruautés, & maſſacrerent pluſieurs Sénateurs. Mais l'orgueil de Tarquin le rendit inſupportable à tout le monde. Après avoir enfin épuiſé contre ſes Sujets une partie de ſa fureur, il tourna ſa

rage contre ſes ennemis de dehors, & prit pluſieurs fortes Places ſur les Toſcans. Nonobſtant tous ces vices il donna néanmoins au monde une ſeule preuve qu'il n'étoit pas ſans piété, en ce qu'il fit vendre le butin qu'il avoit fait ſur les ennemis, & employa l'argent à faire achever le Temple de Jupiter au Capitole, que Tarquin l'ancien ſon pere avoit commencé. L'hiſtoire remarque, que comme on jettoit les fondemens de ce Temple, on trouva une tête d'homme. On prit cela pour un bon augure, & pour un préſage que Rome ſeroit le ſiége d'un vaſte Empire, & la Maîtreſſe de toute la terre; ce que la ſuite confirma.

Le Peuple Romain ſouffrit l'orgueil de Tarquin; mais il ne put ſouffrir l'impudicité de ſes fils, dont l'un ravit Lucréce, femme d'une beauté & d'une vertu admirable. Cette femme répara ſa honte par le poignard; & en jettant le dernier ſoupir, elle pria Brutus & Collatinus qui étoient deux Princes, de ne pas laiſſer cet outrage impuni. Ces deux Princes donc émûrent le peuple, & l'encouragerent à maintenir la liberté, & à abolir le Gouvernement des Rois. Ce qui fut auſſi-tôt fait que dit. Et ce fut-là auſſi que finit la tyrannie des Rois.

Je t'entretiendrai dans ma prochaine de l'aggrandiſſement & des progrès des Romains ſous les Conſuls & ſous les Empereurs. Cette rélation contiendra ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable dans la paix & dans la guerre, & ira juſqu'à la décadence de cet Empire.

LET-

LETTRE LIX.

A Orchan Cabet Etudiant, & Penſionnaire du Sultan.

De l'Ame après la mort. Plaiſanteries aſſez ſingulieres.

C'Eſt ſur l'ame que j'ai à t'entretenir aujourd'hui. Il s'agit de ſçavoir ſi l'ame après la ſéparation du corps ira au Ciel ou en Enfer, comme on le dit ordinairement, ou ſi elle ne ſera pas plus heureuſe ou plus malheureuſe: ou ſi elle l'eſt moins, ce ſera toujours d'une maniere plus proportionnée à l'ordre de la juſtice éternelle. Il me ſemble que je vais au ſens du terme de l'original, qui eſt *Nemeſis*. Quoique ce mot paſſe parmi la plûpart des ſçavans d'Occident pour un mot du Grec ancien, je pourrois prouver néanmoins qu'il eſt Phénicien & dérivé du Chinois. Je pourrois démontrer encore que ce terme eſt tout plein de myſtéres.

Chaque ſyllabe de ce mot eſt ſacrée & myſtérieuſe, comme le *Mene Mene*, *Tekel-Upharſin*, de Beltlatzar, *numeravit*, *numeravit*, *appendit*, *diviſit*. C'eſt-là le ſens de ces paroles, qui procédent de l'Intelligence éternelle.

Toutes les lettres, toutes les ſyllabes dont ces paroles ſont compoſées, ſont des productions des Mathématiques, je veux dire de la ſcience originale, & non des productions des miſérables chicanes; qui s'enſeignent dans les Ecoles & dans les Académies. Tels ſont les Elémens d'Euclide;

clide ; les rudimens d'Algebre, de Benazer, de Ki Find, & d'autres Sçavans. Il y a dans les ſciences humaines quelque choſe de plus que ce qu'on a publié juſqu'ici dans le monde, ou du moins plus qu'il y en a à préſent ; quelque choſe de plus, dis-je, qui s'eſt ſauvé dans la ruine des incendies, & des déluges, des tremblemens de terre, & de la gueule du tems qui dévore toutes choſes.

Je ne veux point être long, ſçavant Orchan, mais répons je te prie à une queſtion que j'ai à te faire au ſujet de l'ame. Peux-tu croire les contes que les Eccléſiaſtiques débitent touchant le Purgatoire, l'Enfer, & les deux Limbes? As-tu aſſez de foi pour gober les ridicules fables du livre intitulé *Speculum exemplorum* : ouvrage ſi célébre & ſi eſtimé parmi les ſuperſtitieux Nazariens de l'Egliſe Romaine? Crois-moi, Orchan, ces dogmes ne ſont uniquement que de purs effets de l'Anthropomorphiſme, ou de la Religion de ceux qui repréſentent Dieu ſous la forme d'un homme mortel. Leur ame groſſiere eſt ſi peu capable de s'élever au-deſſus de ces idées baſſes & terreſtres, qu'ils s'imaginent de pouvoir peindre l'Eternelle Divinité, qui n'a ni figure ni reſſemblance. Ils la repréſentent comme un vénérable Vieillard, avec des cheveux gris, & une barbe de la meme couleur ; ils mettent enſuite cette idole dans les Temples pour y être adorée. Le vulgaire ignorant & groſſier n'oſe contredire à ſes Conducteurs, qu'il révére comme autant d'Oracles : il ſe met à genoux devant cette ſacrée vanité, rend les honneurs divins à un ouvrage de

l'art humain. Ainsi la superstition & l'erreur répandent & s'enracinent dans le monde. C'est là que les ignorans se forment l'idée qu'ils ont l'ame.

Ils ne peuvent pas concevoir comme elle peut subsister après la mort, sans un corps de chair & de sang, pareil à celui qu'elle avoit en cette vie. Ils se contredisent, néanmoins, en soutenant qu'elle ne peut avoir un telle corps qu'à la résurrection générale ; & soutiennent en même-tems, qu'elle jouira de tous les plaisirs, ou qu'elle souffrira toutes les peines dont les Etres corporels peuvent jouir, & qu'ils sont capables de souffrir. Les Infidéles sont embarrassés sans contredit, dans un Labyrinthe d'héresies.

Les mortels ne sçavent quel est l'état des ames séparées des corps ; si elles vont en haut, ou en bas ; en Orient ou en Occident, au Septention ou au Midi. Nous ignorons entiérement les climats, où les sauvés & les damnés sont distribués séparément. Peut-être la doctrine de la Métempsycose enseignée par Pythagore, Empedocle, & par tous les Indiens, est-elle vraye. Il y a peu de Musulman qui s'éloignent de ce sentiment ; ou peut-être, comme les Poëtes Payens ont mystérieusement écrit, tomberons-nous dans le fleuve Lethé, dans la région de l'oubli, où nous serons comme si nous n'avions jamais été. C'est-là l'état immobile des ames, si l'on peut dire qu'il y en ait un dans la nature pour l'esprit. Et cela étant, les Millenaires, ou Chiliastes parmi les Chrétiens, ont peut-être beaucoup de raison d'enseigner comme ils font, que l'ame dormira

jusqu'à la résurrection. Selon moi, cette vie même où nous croyons être si fort éveillés, entendre ; voir, goûter, flairer, sentir, & jouir des plaisirs de l'Univers, n'est qu'un songe ou une vision : le grand *deliquium* de l'ame; l'apoplexie universelle de la nature humaine. On ne trouve de véritable vie qu'en haut, dans les pures régions de l'air, ou dans les Firmamens plus épurés. Si ce n'est pas là qu'elle se trouve, c'est au moins dans le plus haut des Cieux, au-dessous des Etoiles ; lieu éloigné & dégagé de la corruption de la matiere, où les essences parfaites se chauffent éternellement à la grande lumiere qui procéde de Dieu, ou se mettent à couvert & se rafraîchissent à l'ombre des arbres du Paradis, dont les racines sortent des profondes abîmes de l'éternité, & sont arrosées par des sources & par des ruisseaux, qui murmurent le long des verds rivages, & des magnifiques boccages d'Eden.

Tels sont les plaisirs que Dieu, qui est la source de la libéralité, accorde à ses Créatures. Il ne cherche qu'à régaler ceux qu'il aime de bonheurs infinis.

Il y a en Paradis des Rivieres aussi larges & aussi longues que le Danube, le Niger, le Volga, le Nil, ou qu'aucun autre fleuve considérable qu'il y ait au monde.

Quoique les Rivieres du Paradis ne soient pas profondes, & qu'on n'ait aucun sujet de craindre de s'y noyer ; elles le sont néanmoins assez, pour que les ames puissent y nager dans des plaisirs éternels, D'ailleurs, tu sçais ce que dit le Prophéte. *Que nous y aurons des femmes, dont il n'y a*

point de Peintre qui puisse représenter la beauté ; femmes qui ne regarderont d'autre homme que le leur. Femmes dont la beauté surpassera l'éclat des Diamans, des Rubis, des Hyacintes, & de tout ce que l'Orient a de précieux.

Le Prophéte nous promet aussi, *que nous serons étendus à notre aise, sur un lit de parade tendu sous des pavillons de magnifique structure.* Que nous serons servis par des Pages beaux & brillans comme des perles ; pendant que d'agréables Zéphirs nous rafraîchiront de leurs haleines immortelles, qui formeront un doux & agréable son entre les feuilles & les branches de verds taillis, des arbres, & des buissons plantés par-ci par-là, dans les campagnes du Paradis.

Nous devons entendre, Orchan, par ces allégories, la souveraine félicité des ames vertueuses, qui demeurent dans la foi & dans l'amour. C'est un principe certain, *que quiconque vivra bien & agréablement avec les honnêtes gens du monde, sera souverainement augmenté en son espece, ou perfectionné dans le Ciel, par un changement infiniment plus agréable.* De sorte que tout homme qui meurt bien, sera indubitablement rassasié de félicité.

Parlerai-je à cœur ouvert & en ami ? Je crois que quand Atropos aura fait ses affaires & les nôtres, & qu'elle aura coupé le fil de notre vie terrestre, nos ames s'éveilleront alors comme d'un ennuyeux sommeil, mêlé de joye & de chagrin, de crainte & d'espérance, de plaisirs & de peines, & que l'expérience nous convaincra d'abord de la vérité de toutes nos fâcheuses prévoyances. Chacun sera placé selon son rang,

rang dans le Blason de la destinée. Je ne suis pas assez hardi pour entrer dans le détail, & pour èxaminer où, ou comment cela se fera. Je te dis en général ce que je crois, qu'il y aura des Paradis de toutes les sortes & de tous les dégrés, où les ames seront récompensées d'une maniere exquise & proportionnée à la différence qu'il y aura entr'elles ; & que les méchans en général, de quelque rang ou qualité qu'ils soient, seront également punis en Enfer. En effet, je trouve que c'est une grosse incongruité, & une bévûe à laquelle on ne peut rien ajoûter en matiere de Théologie & de raison, de soutenir ou de s'imaginer, qu'aussi-tôt que nous aurons poussé le dernier soupir, nos ames traverseront incontinent les Elémens & les Globes célestes, & seront placées en même-tems dans le Ciel empirée, ou seront en un instant précipitées dans le fond des Enfers. Il me semble que si j'allois au Ciel, je voudrois demeurer quelque tems en chemin, & me divertir dans la haute région d'un air serein & embaumé; je voudrois m'entretenir avec les Démons bienfaisans, & peut-être avec les ames des anciens Philosophes & Poëtes Payens. Je m'informerois au moins d'Orphée, d'Homere, de Virgile, d'Ovide, de Lucréce, de Pindare, d'Epictete, & en chemin faisant de Sappho. Mon ambition seroit aussi de voir ou d'entendre Pithagore, Platon, Plotin, Porphire, & quelques autres Sages de Gréce. Je n'oublierois point non plus le nom d'aucun Sage célebre des siécles passés, persuadé que je suis, que la Terre en a peu produit dans ces derniers tems, qui méritent

d'être nommés. Mais sur tout, je chercherois avec soin le trois fois grand Hermes, pere de la sagesse & de la science. Je gagerois dix contre un, que je ne manquerois pas de visiter Horace, & de lui demander une bouteille de son cher Muscadin, s'il en a encore quelqu'une.

Après m'être ainsi rafraîchi dans le Paradis de ce monde sublunaire, je prendrois congé, & m'en irois au Globe de la Lune. Je baiserois la main de Menarque, qui gouverne tous les Habitans de cette Planéte. Si je le trouvois de bonne humeur, je lui demanderois humblement pardon pour les pauvres Arcadiens, qui se sont vantés *que leur Pays étoit plus ancien que la Lune.* Je tournerois leur cause le plus favorablement qu'il me seroit possible, & lui représenterois que ce ne fut qu'une troupe de pauvres ignorans bergers, qui forgerent les premiers ce blasphême, & que leur race est entiérement éteinte sur la Terre. Qu'ainsi ils ne méritent pas sa colere & son ressentiment, puisque tous les Arcadiens qui ont avancé durant leur vie une telle impiété, ont été condamnés incontinent après leur mort, à travailler pour pénitence aux mines de la Lune. Peut-être que mon apologie seroit de quelque avantage à ces pauvres malheureux. Mais si je voyois qu'on m'accordât ma demande, & que ces infortunés Arcadiens, délivrés de leurs prisons, eussent la liberté de retourner au monde; je leur commanderois de prendre garde de ne plus affronter à l'avenir un si puissant voisin.

Après avoir fait une si bonne action, je voudrois me glisser le plus legerement qu'il me seroit pos-

possible dans la gloire de Mercure, de peur que ce rusé Larron ne me dérobât mes dents dans ma bouche. Rendant en chemin faisant, mes devoirs à la belle Venus, je fermerois les yeux, & me coulerois en moins de rien dans la Sphére brûlante du Soleil. Pour Mars, Jupiter & Saturne; je n'ai rien à démêler avec eux. Mais que faire des animaux de la huitiéme Sphére? Je tondrois sans contredit le Belier. *a* Je ferois enrager le Taureau *b* à force de le faire courir. Si je passois près des Jumeaux *c*, avec pitié je mangerois de l'Ecrevisse *d*, pour me servir de Viatique. Je me servirois de ses écailles pour fermer la gueule du Lion *e*, de peur qu'il ne me dévorât aussi. Mais dans quel ravissement ne serois-je point quand je serois venu à la Vierge *f*? Quels mouvemens d'amour ne sentirois-je point, jusques à ce qu'après l'avoir pesée dans la balance *g* de la raison, je la trouverois trop légère? Oserois je m'approcher du Scorpion *h*? Oui, mais je commencerois par le charmer, à la faveur du mystérieux verset de l'Alcoran. Pour m'assûrer de ce méchant animal, je prierois pour Noé, & pour tous ses descendans, selon l'ancienne maxime des Arabes, & passerois ensuite auprès sans craindre d'en être piqué. Si le téméraire Phaëton avoit sçû ces secrets, il n'auroit pas conduit le Chariot du Soleil avec tant d'imprudence; il auroit passé sur le Scorpion, sans courir aucun risque de brûler le monde. Jupiter n'auroit pas lancé sur lui les carreaux de sa foudre; il ne se seroit pas noyé

a *Aries.* b *Taurus.* c *Gemini.* d *Cancer.* e *Leo.* f *Virgo.* g *Libra* h *Scorpio.*

dans le Po, & ſes pauvres ſœurs n'auroient pas été changées en peupliers. Quoiqu'il en ſoit, cet audacieux tombant du chariot, laiſſa tomber ſon Turban, ſur les frontieres du Sagittaire. *a* Je voudrois le prendre pour me ſervir de bouclier contre les flêches de ce dangereux archer. Quan au Capricorne *b*, c'eſt un bon monſtre, auprès duquel tout le monde peut paſſer ſans aucun dan ger. Enſuite altéré d'avoir mangé l'Ecreviſſe, je voudrois boire d'Aquarius *c*, pour me préparer à faire un autre régal de Poiſſons. *d* Si tu trouves que je plaiſante trop avec les Signes céleſtes, je te dirai qu'il n'y a rien dans la nature de plus ridicule que les fabuleuſes formes, & les noms chimériques que les anciens Poëtes leur ont donné.

Quoiqu'il en ſoit, je commence à me laſſer de pourſuivre ces monſtres du Firmament. Je finirai donc ici la chaſſe, en te ſouhaitant auſſi-bien qu'à moi, un bon repos; car il eſt plus d'un heure après minuit.

LETTRE LX.

A Hamet Reis Effendi, premier Sécretaire de l'Empire Ottoman.

Rélation de la République de Veniſe, & de la maniere que le Doge eſt élû.

SI tu prens la peine de feuilleter le Regiſtre de l'Empire, tu y trouveras de mes Lettres,

a *Sagittarius.* b *Capricornus.* c *Aquarius.* d *Piſces.*

qui

qui contiennent la deſcription de la Ville de Veniſe : deſcription auſſi fidéle que je pouvois la faire, ſur les mémoires du Juif Donaja, qui y réſidoit en qualité d'Agent ſecret du Grand Seigneur. Paſſant donc ſous ſilence toutes les particularités qui regardent l'incroyable magnificence des Palais, des Temples, des Ponts, des Colleges, & autres édifices publics, où l'on ne voit que Marbre, Jaſpe, Porphire, Argent, Or, & autres precieuſes décorations, qui éblouiſſent de tous côtés les yeux des Etrangers; je ne te parlerai que de ce qui concerne la Ville & la République, & que j'obmis autrefois.

Les Vénitiens poſſédent en Italie pluſieurs grandes, riches, & floriſſantes Villes, ſans parler d'un grand nombre de Places, de Châteaux, & de fortereſſes de moindre conſéquence. Les noms des principales Villes ſont, Bergame, Creme, Brixia, Verone, Trente, Aquilée, Vicence, Padouë & Treviſe. Les autres de moindre rang, ſont en trop grand nombre pour être inſerées dans une Lettre.

Du côté du Septentrion de Veniſe, les Vénitiens ſont maîtres de preſque tout le Frioul, & de l'Iſtrie, qui eſt de ce côté-là la derniere Province de l'Italie. Ils ſont auſſi en poſſeſſion de la plus conſidérable partie de la Dalmatie, & des Iſles qui en dépendent. A l'embouchure de la Mer Adriatique ils ont Corfou, Cephalonie, Zante, Cerigo, & pluſieurs autres Places moins importantes, pour ne pas parler de Candie, ſi connue aux Muſulmans.

Le revenu que la République tire annuellement

ment de tous ces Etats, monte à deux millions d'or, qu'on ne met pas pour long-tems à l'Epargne, mais qu'on employe aux dépenſes publiques, comme aux Armées de mer & de terre; à bâtir & à radouber leurs Vaiſſeaux; à élever & à réparer des Forts & des Châteaux; à payer les gages des Magiſtrats, & les penſions des Miniſtres publics, & à pluſieurs autres frais qu'il ſeroit trop long de nommer.

Dans des cas extraordinaires, ils ont d'autres moyens de lever de l'argent: c'eſt de doubler ou de tripler les taxes, les dîmes, & les impôts. Les Nobles auſſi bien que le vulgaire, ſont indiſpenſablement obligés de payer ce que la République demande. Il ne paroît ſeulement pas qu'on le faſſe le moins du monde à regret, quand l'extrême néceſſité de l'Etat le requiert. Mais ſi cela ne ſuffit pas pour fournir aux dépenſes publiques, les Magiſtrats & Miniſtres publics, ſont alors obligés d'attendre leurs ſalaires & penſions, juſques à ce que la République ſe trouve en état de les payer. L'uſage eſt auſſi dans ces ſortes d'occaſions, de vendre les Charges importantes & honorables aux Nobles, qui dans un autre tems les poſſédent *gratis*, & comme une récompenſe dûe à leur mérite.

Si tout cela encore n'eſt pas ſuffiſant, & que la République ſe trouve en de grandes extrêmités, elle emprunte des particuliers ſur la foi publique les ſommes dont elle a beſoin. Si quelque riche Citoyen refuſe, ou paroît ne pas prêter volontiers ſon argent, elle a recours pour lors à la force & à la violence, en ſaiſiſſant ſes effets, ſoit

meu-

meubles ou immeubles & les vendent argent comptant. La République en même-tems se déclare débitrice de ces gens ; & s'oblige de les payer avec intérêt dans un certain tems, ou après la fin de la guerre. Ce qu'il y a de plus admirable, est que tout cela se fait sans le moindre tumulte ou sédition, & sans aucune remarque extérieure de mécontentement. Au contraire, le Peuple est si prompt & si ardent à secourir l'Etat dans ces sortes de conjonctures, que plusieurs Nobles & riches Citoyens, offrent d'ordinaire de leur pur mouvement leur argent au Sénat. Il y en a même qui vendent leur argenterie, les joyaux & les pierreries de leurs femmes, pour en employer le provenu au service de la République.

Ce n'est pas seulement les Habitans de Venise, qui contribuent ainsi au Trésor public, mais aussi les Bourgeois des autres Places de leur dépendance, chacun selon ses facultés. Il n'importe donc guéres que la République ait ou n'ait point d'Epargne, puisque ses sujets sont assez riches, & qu'elle peut se servir de leurs richesses quand elle en a besoin, sans aucune difficulté, ou sans aucune fâcheuse conséquence.

Quant aux forces des Vénitiens, on peut dire qu'il n'y a presque point de Prince en Europe qui ait ni de meilleures Troupes, ni plus de fortifications. Cette République n'employe que ses Habitans pour se défendre, & pour défendre ses Etats ; chaque Province étant obligée de fournir autant de Troupes qu'il en faut pour les Garnisons des Places, & pour garantir le Pays de l'invasion

vaſion des Etrangers. La ſeule Province de Lombardie entretient en tout tems vingt-cinq mille Fantaſſins ſous les armes. Outre cela, la République leve en tems de guerre, des Armées extraordinaires, tant dans ſes propres Etats & en Allemagne, que chez les Suiſſes. Elle a preſque toujours de ces derniers, un Corps de Troupes auxiliaires de trente ou trente-cinq mille hommes; dont partie ſont mis ſur la flotte, & partie dans les Forts & Châteaux, & les autres ſont employés à la garde des Ponts, & autres paſſages du Pays. Quant à la Cavalerie de cette République, elle eſt bien peu de choſe pour le nombre. Mais comme elle eſt compoſée pour la plûpart des fils des Nobles, elle eſt fort eſtimée, parce que la naiſſance des Cavaliers, leur inſpire une réſolution & une bravoure héroïque.

Quand les Vénitiens font la guerre par terre, ils choiſiſſent d'ordinaire quelque petit Prince étranger qu'ils font Généraliſſime de leurs armées. Ils lui font de très-grands préſens, & tous les honneurs qu'il peut ſouhaiter. Ils lui donnent pour collégues deux Sénateurs, qui ont ſignalé leur fidélité & leur capacité pour le ſervice de la République, & qu'on appelle Provéditeurs, ou Inſpecteurs généraux. Sans le conſentement & approbation de ces deux Sénateurs, ce Généraliſſime ne peut ni donner bataille, ni faire aucune autre choſe de conſéquence, dont la République puiſſe tirer quelque profit ou quelque dommage.

Je ne dis rien de l'Arcenal de Veniſe, qui eſt une des merveilles du monde, parce que j'en ai déja fait la deſcription aux Miniſtres de la Porte

dans

dans une de mes précédentes que tu trouveras dans les Regiſtres de l'Empire.

Illuſtre Secretaire, je cherche la briéveté dans toutes mes Lettres, afin de ne pas fatiguer ta patience : Mais mon ſujet m'emporte ſouvent au de là des bornes que je me ſuis preſcrites, autrement je ſerois forcé de finir quelquefois mes Lettres au milieu d'une rélation ; ce qui, ſelon moi, eſt un grand défaut.

Pour ne pas faire donc une pareille faute, je ne dois pas finir ma Lettre ſans te parler des ceremonies qui s'obſervent à l'élection des Ducs ou Doges de Veniſe.

Le jour marqué pour l'election, tous les Senateurs âgés de trente ans au moins, s'aſſemblent au Palais. Les portes étant fermées, on met une Urne ou caiſſe au milieu de l'Aſſemblée. On jette dans cette Urne autant de petites boules qu'il y a de Senateurs préſens. Ces boulettes ſont de deux couleurs, c'eſt à-dire trente dorées, & les autres blanches. Chaque Senateur tire une de ces boules. Ceux qui ont les dorées s'aſſemblent dans une autre chambre, & ceux qui ont les blanches demeurent dans la même. Il y a dans la chambre des trente une autre Urne où l'on jette trente boules, dont neuf ſont dorées & les autres blanches. Ceux qui ont les neuf dorées nomment quarante Nobles qu'on appelle *Electeurs de la premiere élection.* Ces quarante Nobles jettent encore dans l'Urne quarante boules, dont douze ſont dorées, & les autres blanches. Ceux qui tirent les douze boules dorées, ſe nomment *Electeurs de la ſeconde*

conde Election. Ils choisissent vingt-cinq Nobles. Ces vingt-cinq jettent dans l'Urne vingt-cinq boules, dont neuf sont dorées. Ceux qui les tirent s'appellent *Electeurs de la troisiéme élection.* Ces neuf Nobles en nomment quarante-un qui ont le pouvoir d'élire le Doge ou Prince de la République. Ce qu'ils font de cette maniere.

Ces quarante-un choisissent de leur corps les trois plus venerables Senateurs, qu'ils appellent *Principaux ou Présidens de l'Assemblée*, & deux Secretaires. Il en reste par consequent trente-six qui donnent leurs suffrages de cette maniere.

Les troix Principaux s'asseïent sur trois sieges plus exhaussés que les autres : Ensuite les Secretaires appellent par ordre les trente-six autres. Chacun jette dans une boëte en présence des Principaux une petite bande de papier sur laquelle est écrit le nom de celui qu'il nomme pour Doge. Cela étant fait les trente-six reprennent leurs places, pendant que les Secretaires lisent les noms devant les Principaux : Et autant qu'ils en trouvent de nommés pour Doges, autant font-ils de nouvelles bandes. On jette confusément toutes ces bandes dans un bonnet. Après qu'on les a mêlés une fois ou deux, on les tire une à une, & on les met par ordre sur une table. Mais avant que de les tirer toutes, on lit la premiere tirée, & celui dont le nom est écrit dessus est prié de passer dans la chambre voisine. Après cela les principaux de l'assemblée, comme on les appelle, demandent aux autres, si

si quelqu'un a quelque chose à dire pour empêcher que cette homme ne soit élû : Car si quelqu'un allegue quelque chose, & que la personne élûe ne puisse pas donner une réponse satisfaisante, elle est déclarée incapable d'être élûe. Mais si au contraire il se tire bien d'affaire son élection est approuvée, & on lui met sur la tête la Couronne Ducale. Le Doge qui régne aujourd'hui est le cent & *.*.*. inclusivement depuis Paul Lune Anafeste, le premier qui eut l'honneur d'être revêtu de cette dignité. Il fut élû à Heraclée l'an 697. de l'Hegire des Chrétiens.

Les Venitiens sont fort graves dans toutes leurs actions. Ils parlent peu, & sur tout quand ils sont à table. S'ils ne sont ni aussi vifs ni aussi inventifs que certains autres peuples d'Italie, ils font néanmoins toutes choses avec réflexion & jugement. De-la vient que leurs affaires ont pour la plûpart un heureux succès.

Les Italiens disent communément entr'eux, que les Venitiens sont magnifiques, artificieux, & discrets : Ceux de Verone studieux & fidéles. Ceux de Padouë legers & changeans ; Ceux de Vicence vindicatifs. Ils disent encore que les Venitiens apportent l'argent, les Trevisans les épées, & les Brixiens les Pionniers. On dit encore que les Venitiens sont bons pour la marine, les Padoüans bons hommes de cheval, & ceux de Bergame excellens pour l'embuscade.

Il y a un autre proverbe pour les femmes. On

On dit que celles de Crême ſont trompeuſes ; celles de Vicence conſtantes ; celles de Veniſe fieres & inſolentes ; celles de Verone gracieuſes ; celles de Brixia diligentes ; celles de Treviſe jalouſes , & celles de Bergame artificieuſes. On dit encore , que Bergame a pluſieurs médiſans ; Padouë pluſieurs bons Soldats ; Vicence pluſieurs Comtes , & Brixia pluſieurs Taquins.

J'eſpere, genereux Miniſtre , que tu me pardonneras la longueur de cette Lettre. Il s'agiſſoit de t'entretenir d'une grande République ; ce qui n'a pû ſe faire en peu de mots.

Quant au Gouvernement rien de plus doux & de plus humain que celui des Venitiens , rien de plus ſage & de plus juſte. Cette République ne reſpire que la paix ; mais elle ne refuſe point la guerre quand on lui en donne un juſte ſujet. Une choſe digne de la conſideration de tout le monde , eſt comment cette République au milieu de tant de cruelles guerres , & d'ennemis ſi puiſſans , a été ferme & inebranble pendant plus de douze cens ans , & tellement ferme & inébranlable , qu'à comparer ſes ſujets avec ceux des autres , on peut dire que les Venitiens joüiſſent du ſiécle d'or puiſqu'ils vivent dans l'abondance & dans une tranquillité continuelle, augmentans tous les jours leurs richeſſes , leurs honneurs , & tout ce qu'on peut appeller proſperité.

On doit l'imputer premierement aux excellentes loix & maximes de politique que leur ont laiſſé des gens d'une prudence & d'une

d'une ſageſſe ſinguliere, gens qui auroient été au rang des plus fameux Philoſophes & Legiſlateurs, s'ils avoient vécu du tems des anciens Grecs.

La gravité du Doge, l'éclat de ſes habits, & la magnificence de ſon Palais lui donnent ce ſemble un air de Majeſté. Cependant il n'a pas plus d'autorité que le moindre des Senateurs qui l'a créé, & n'a qu'une voix dans le Senat non plus que les autres Nobles. Il a ſeulement le privilege de donner audience au nom du Senat aux Ambaſſadeurs étrangers. Il ne peut rien faire, ni en paix, ni en guerre ſans le conſentement du Senat. Le Senat fait les Decrets, & le Doge les confirme, & les fait publier en ſon nom. Il lui eſt permis d'aller dans toutes les Cours de judicature, & Tribunaux publics, où il peut donner ſon jugement ſur toute affaire douteuſe, en ſorte néanmoins que tout autre Senateur eſt en droit, s'il veut, de lui contrarier.

Le Gouvernement de cette République paroît Ariſtocratique. Il n'eſt pas compoſé des plus riches ou des plus Puiſſans, mais des plus Sages & des meilleurs Nobles, qui par une longue ſuite de fidéles ſervices ont bien merité de la République.

Ce petit nombre compoſe le Conſeil de dix, qui étant joints avec quinze autres, & ſix Conſeillers, le Doge y préſidant, a pouvoir de déliberer & de prendre des réſolutions ſur les choſes qui regardent la ſureté de la République. Les Décrets faits par ce Conſeil, ne peuvent

peuvent être caſſés. C'eſt proprement le Divan ou le Conſeil privé. Outre celui-ci il y en a encore un autre compoſé de deux cens vingt-cinq Citadins, qu'on appelle à juſte titre Senateurs, & qui reſſemblent fort à ceux de l'ancienne Rome. Perſonne n'eſt admis dans ce Senat à moins qu'il ne ſoit Noble ou fils de Noble. Il faut auſſi pour y être reçû avoir vingt-cinq ans paſſés. Le troiſiéme & dernier Senat eſt compoſé de deux mille cinq cens Membres. Mais parce qu'une grande partie de Senateurs ont des Offices & des Dignités au dehors, rarement ſe trouvent-ils à l'Aſſemblée, lors même qu'elle eſt la plus complette, au de-là de mille ſix cens hommes.

Ce Senat s'aſſemble une fois toutes les ſemaines, c'eſt-à-dire le premier jour de la ſemaine, comme auſſi les jours de leurs Fêtes ſolemnelles. C'eſt-là qu'on crée les Magiſtrats, & que les Charges publiques ſe diſtribuent avec une ordre admirable. C'eſt de ce grand Corps qu'on tire les deux cens vingt-cinq Senateurs qui compoſent le Senat dont je viens de parler. On prend le plus ſages, les plus experimentés, & les plus verſés dans les affaires d'Etat. C'eſt à ce Conſeil que ſe décident les choſes les plus importantes, comme celles qui regardent, la paix & la guerre, les fortifications des Places, la création des Généraux, & Capitaines, les Ambaſſadeurs qu'on envoye aux Princes étrangers. On y lit auſſi toutes les Lettres & Dépêches qui ſont adreſſées à la Republique. En un mot tout ce qu'il y a de plus important ſe traite dans ce Senat.

Miniſtre

Miniſtre deſintéreſſé, tu ne me condamneras pas comme Infidéle, ou comme un ennemi des Muſulmans, de te dépeindre comme je fait l'état préſent de Veniſe avec ſes veritables couleurs. Si nous ſommes obligés de donner au Diable ce qui lui eſt dû, comme diſent les Chrétiens, au nom de Dieu rendons aux hommes ce qui leur appartient, quand même ils ſeroient nos ennemis.

Adieu pour cette fois, Magnifique & Sçavant Hamet.

1681. LETTRE LXI.

A Oſman Adroneth, Aſtrologue ordinaire du Sultan.

Sur une nouvelle Cométe qui paroiſſoit en Europe. De la nature des Cométes en général, & de la grande incertitude de l'Aſtrologie.

CEux qui habitent ces Parties Occidentales ſont dans une grande & générale conſternation au ſujet d'une nouvelle Comére qui paroît tout nouvellement. Elle commence à paroître environ vers le tems que le Soleil ſe couche & du même côté. Le corps de cette Cométe ne ſemble pas plus gros qu'une Etoile de la premiere grandeur; mais il en ſort une piramide de lumiere qui darde ſes raïons juſqu'à la moitié du Ciel, où il ſemble que ſon cone ſe termine.

Les ſuperſtitieux l'appellent l'épée de Dieu à cauſe de ſa figure; & en effet elle ne reſſemble

pas mal à une épée à deux pointes. Je ſuis ſûr qu'elle ne reſſemble pas à un cimetetre Turc ; car comme tu ſçais il eſt de figure oblique , au lieu que l'épée eſt droite.

On fait une infinité de triſtes conjectures ; & les Aſtrologues mêmes publient que cette Cométe préſage à l'Europe d'horribles malheurs qui n'arriveront peut-être de pluſieurs années. Ils ſoutiennent même que cette génération ſera éntierement éteinte avant que les effets de cette épouvantable apparition ſe faſſent ſentir ſur la terre.

J'ai beaucoup de veneration pour la ſcience Aſtronomique , quoique je ne me pique pas d'y être entendu. Je l'ai pourtant étudiée ; mais enfin je m'en ſuis laſſé & rebuté par les differentes opinions des ſçavans , & par l'incertitude de leurs concluſions ſur des choſes ſi éloignées , ſi ſublimes , & ſi myſterieuſes. D'ailleurs je ſuccombois ſous le poids de ſi vaſtes ſpeculations , & au bout du compte je me trouvois errant, non ſeulement dans l'aveuglement de mon intelligence , mais auſſi dans les ténébres générales de la raiſon humaine.

J'ai conſideré le pays natal de ces ſciences qui eſt l'Orient de l'aveu de tout le monde. J'ai remarqué que les Chaldéens different des Gymnoſophiſtes de l'Inde ; ceux-ci des Arabes mes Compatriotes. Paſſant enſuite en Afrique j'ai remarqué que les Egyptiens ſont d'un ſentiment, les Ethiopiens d'un autre , & les Mores d'un troiſiéme. Les Grecs & les Romains ne s'accordent pas mieux ; Et quant aux Juifs ils ont des

des ſentimens differens de tous les autres.

Platon, Proclus, Ariſtote, Averroës, & pluſieures autres Sages, ſoûtiennent qu'il n'y a que huit Spheres; Hermes Triſmegiſte & quelque Mages de Perſe, en ajoûtent une neuviéme. Ceux-ci ont été ſuivis d'Azarchel le More, de Tebith ſon Compatriote, & d'Albert le Grand natif d'Allemagne. D'autres accuſent ceux-ci de faire dans les Globes une Decimation, & de vouloir dîmer le Ciel, parce qu'ils ſoûtiennent qu'il y a dix Spheres.

Non-ſeulement ils different ainſi les uns des autres; mais comme l'inconſtan ce eſt inſeparable de l'eſprit humain, ils tombent dans de continuelles variations. Aujourd'hui d'un ſentiment, & demain d'un autre tout contraire. Ainſi Alphonſe qui avoit poſé neuf Spheres, ſe retrancha à huit quelques années après. C'eſt une vanité dont les plus grands & célébres Ecrivains du monde n'ont point été exempts. En effet cette mutabilité d'opinions eſt naturelle à tous les hommes; comme ſi nos eſprits étoient ſujets auſſi-bien que nos corps aux Loix de la génération & de la corruption, ou comme ſi nos eſprits étoient comme les atomes de nos corps dans un flux & reflux continuel.

Non-ſeulement ces Auteurs varient ſur le nombre des Globes céleſtes, mais auſſi ſur leur mouvement, & principalemens ſur le mouvement du huitiéme, qu'on appelle la Sphere des Etoiles fixes. Les Chaldéens & les Egyptiens ne lui donnent qu'un mouvement; d'autres ſoûtiennent qu'elle n'en a pas d'avantage. Les Tal-

mudiſtes lui en donnent deux, & quelques modernes Chrétiens plus liberaux lui en aſſignent trois differens. Un qu'ils appellent mouvement de trépidation : Et c'eſt ſon cours propre & naturel qu'elle acheve ſelon eux en ſept mille ans. Le ſecond mouvement de giration, qu'elle tire de la neuviéme Sphere comme d'une roue qui en fait tourner une autre. Ce tour ſelon eux ne ſe peut faire en moins de quarante-neuf mille ans. Si cela eſt, nous ne devons pas attendre la fin du monde que ce tems ne ſoit expiré. En effet il y auroit de l'impieté à ſuppoſer, que l'éternel Architecte ayant formé cette Sphere pour un circuit de ſi longue durée, ſon mouvement fût interrompu avant qu'elle eût entierement achevé ſa courſe ; d'autant moins que cela ſe feroit dans un tems où ſelon les Juifs & les Chrétiens elle n'auroit fait que la ſixiéme partie de ſa révolution. Le troiſiéme mouvement de cette Sphere s'appelle rapide & diurnal ; car elle en eſt redevable, dit-on, au dixiéme Globe, ou premier mobile.

Les Aſtronomes varient encore ſur le tems qu'ils aſſignent au mouvement des Etoiles fixes. Les uns veulent qu'il leur faille cent ans pour paſſer d'un degré à l'autre, d'autres aſſûrent qu'elles le font en ſoixante-ſix ans. D'autres leur en donnent ſoixante-quinze, & d'autres encore ſoixante dix-huit. Les Juifs vont à ſoixante-dix ; les Chrétiens à quatre-vingt, & les Indiens qui vont plus loin que tout cela, ſoûtiennent qu'il y a dans la huitiéme Sphere deux Etoiles diametralement oppoſées l'une

l'une à l'autre, & qui ne peuvent mutuellement changer de places en moins dè cent quarante-quatre mille ans. Ils aſſurent auſſi que les Spheres ont divers mouvemens inconnus aux mortels.

Si cela eſt, il y a autant que nous en pouvons juger, d'autres Etoiles & d'autres corps auſquels ces mouvemens peuvent convenir, quoique nous ne puiſſions pas les diſtinguer à cauſe de l'éloignement extrême, & de l'imperfection de l'art humain. Auſſi a-ce été le ſentiment d'Alpetrag, de Phavorinus le Philoſophe, & autres.

Par tout ce que je viens de dire je ne prétens pas t'apprendre des choſes que tu ignores. Je ſçai de la bouche de la rénommée, & par le portrait qu'ont fait de toi des gens ſenſés, que tu es un grand Maître dans cette myſterieuſe ſcience. Ce que j'ai dit tombe donc ſur l'inconſtance & ſur l'incertitude de la raiſon humaine touchant ces ſortes de matieres; & c'eſt une eſpece d'introduction à la liberté que je veux prendre de te dire encore une fois ce que je penſe des Cométes, qui ſont la cauſe de l'embarras que je te donne dans cette Lettre, & de celui que je t'ai donné autrefois en ſemblable occaſion.

Permets-moi d'être un peu long & ennuyeux. Ces matiers ſont de grande ſpéculation; & il n'eſt pas aiſé de les traiter en peu de mots. Je voudrois bien voir un Aſtronome qui eût été au Ciel, & qui pût me rendre compte du véritable mouvement de la Planéte Mars, ou qui eût

eût découvert au juſte comment le Soleil entre dans les points Equinoctiaux. Je voudrois bien auſſi qu'il m'aprît la nature du Galaxe ; & quelles ſont les ſubſtances ou les qualités qui compoſent la voye lactée. Ce ſont des choſes qui ont embarraſſé toute l'antiquité ; & les plus ſages des modernes n'ont pas moins à chercher que leurs peres. Fatales tenebres inſeparables de l'humanité ! De quels nuages d'ignorance & d'erreur nos eſprits ne ſont-ils point enveloppés ? Nous tournoyons perpetuellement dans un labyrinthe de Scepticiſme & d'ambiguités. Le jour le Soleil nous étale les traits & les lineamens exterieurs des bas Elemens : La Lune & les Etoiles nous découvrent la nuit la face des Cieux. Il eſt vrai que les eſprits de l'air envieux couvrant le Firmament d'épais & noirs nuages, nous laiſſent quelquefois dans les tenebres. Mais la Providence a jugé à propos de nous cacher l'interieur du Ciel & de la terre, & de tous les autres Etres de l'Univers.

Je ne ſçaurois m'empêcher de concevoir que nous nous trompons étrangement entre autres choſes, ſur la nature des Cométes. Car ſi ce ſont ſeulement des amas de matiere inflâmable qui s'enflâment dans l'air par la force des raïons du Soleil, ou par quelqu'autre influence de la nature, comment peuvent-elles avoir d'elles-mêmes un mouvement ſi regulier & ſi diſtinct ? D'où vient qu'elles ſe levent & ſe couchent à certaines heures chaque jour & chaque nuit, ne variant qu'à proportion des corps celeſtes qui paroiſſent plûtôt ou plus tard un jour que l'autre,

ſuivant

ſuivant l'alteration ſucceſſive des quatre ſaiſons de l'année, afin qu'elles paſſent par ce moyen par tous les ſignes du Zodiaque, auſſi bien que ces corps céleſtes ? Si la terre eſt mobile, & que les Cométes ſoient dans l'air, le monde qui tourne ſur ſon pivot les emporte neceſſairement, & leur donne le même mouvement que lui. Mais il paroît à la vûë, que les Cométes ne tournent pas ainſi en rond avec la terre ; mais qu'elles ont un mouvement diſtinct, & quelquefois entierement contraire. Elles ſont ſtatiques, droites, & retrogrades comme les Planétes ; ce qui eſt preſque une preuve démonſtrative, que leur ſiege eſt au Ciel, au deſſus au moins du globe de la Lune. Cela étant je voudrois bien qu'on me dit comment elles ſe forment. Car la ſubſtance des Cieux étant immuable & incorruptible, il eſt impoſſible qu'il s'y forme aucun nouvelle Etre poſthume. Ce que je crois eſt, qu'on y peut bien découvrir certains corps lumineux que le Très-Haut nous avoit ci-devant cachés, & tenoit enfermés dans ſes treſors : Mais je crois en même tems que ces corps lumineux ſont auſſi anciens que le monde même. C'eſt là ce que je crois : Permis aux autres de croire ce qu'il leur plaira.

Si je pouvois être ſurpris de quelque choſe, je le ſerois de la pieté abuſée de ceux qui pour éviter le Charibde de l'Athéïſme, qui donne tout à la nature ou au hazard, tombent dans le Scilla du Fanatiſme & de la Religion enfantine, & ſoûtiennent vainement que tous les nouveaux changemens qui arrivent dans le monde ſont des

des effets de la Puissance immédiate de Dieu qui les produit. Qu'un enfant n'est pas plûtôt conçû, que Dieu lui crée incontinent une ame. Il n'arrive pas plûtôt un malheur, un embrasement, une peste, ou quelqu'autre calamité publique, qu'ils vont d'abord troubler le repos de la Divinité; & la font le principal auteur de ces miseres. On fait la même chose des Cométes. Elles présagent selon eux des malheurs, comme si Dieu avoit immédiatement créé ces Phénomenes pour avertir le monde des calamités qui le menacent. Au lieu que selon les principes d'une raison plus droite & plus desintéressée, les Cométes sont les productions du premier *fiat* de Dieu, lorsqu'autrefois il créa l'Univers. Il s'est seulement reservé de les faire paroître en certains tems. Ces sortes de gens outragent Dieu effectivement pour avoir peur de l'outrager. Ils font tort à sa bonté pour sauver sa toute-puissance; & par contrecoup ils commettent, & sa toute-puissance & sa bonté en voulant défendre sa prétendue volonté arbitraire. Que mon ame n'ait point de part à leur cabale, & que mon esprit ne soit point attentif aux secrets de leur Theologie.

Je crois, sage Osman, que toutes choses procedent de Dieu par une émanation sans commencement & subsistent par lui par une dépendance qui n'aura point de fin. Avec lui les choses caduques & perissables ont par une stabilité solide & parmanente. En lui reside la source immuable de tout ce qui est sujet au changement. En son éternelle essence sont contenus les principes

cipes & les modéles de tous les Etres : mais elle ne travaille pas tous les jours. C'est avoir un grand mépris pour la Majesté Divine, d'attenter ainsi au repos du Très-haut qui habite de toute éternité une solitude infinie & éternelle de biens, & d'en faire le valet de ses créatures, quoiqu'il ait dix mille milliers d'Anges toûjours prêts à executer ses commandemens.

Il a sans contredit créé l'Univers avec tant d'art, que les causes secondes font tout ce qu'il lui plaît. Cette machine infinie est pleine de roues, & a un mouvement éternel, dont il est le grand ressort. Prenez garde, s'il m'est permis de faire une si basse comparaison, prenez garde à la conduite d'un Meûnier : Après qu'il a une fois tourné la girouette ou le coq de son moulin, il n'a qu'à demeurer tranquille & à prendre garde : Son moulin va de lui-même sans avoir besoin de la main du Maître, & ne s'arrête que quand il l'arrête. Il en est de même du suprême Architecte. Quand il a une fois mis en mouvement le premier Mobile, il n'a plus rien à faire qu'à joüir de soi-même dans une beatitude éternelle.

C'est faire outrage au Dieu tout-puissant, de dire ou de penser qu'il n'a pû créer un monde aussi parfait que l'imagination de l'homme peut le concevoir. Je crois néanmoins qu'il est fort aisé à comprendre, que comme un moulin à bras qui a continuellement besoin du secours de quelqu'un pour le tenir en mouvement, est fait avec moins d'art qu'un moulin à eau ou un moulin à vent qui vont d'eux-mêmes. Aussi un

monde qui auroit continuellement besoin de son Créateur pour travailler sans relâche à la generation & à la corruption de chaque individu, de chaque nouvel évenement, ou du moins qui nous paroît tel, seroit sans contredit moins excellent & moins parfait, qu'un autre qui pourroit faire les mêmes choses par la force qu'un atôme contigu a necessairement sur l'autre, comme des roües ont sur des roües.

Je dis donc pour finir, que les ouvrages de Dieu sont sans contredit très-parfaits, & pleins de sagesse. Il a créé toutes choses de toute éternité, & toutes choses obéïssent à ses Loix. Il a reglé les tems & les saisons du bien & du mal, dont les symptômes paroissent aux mortels en differentes manieres : De nuit en songes & en visions ; de jour par des signes de bon ou de mauvais augure ; & en general par les Propheties, par des apparitions, par des spectres, & des monstres ; dans le Ciel & dans les Elemens ; & enfin par les Cométes.

Mais s'ensuit-il delà, sçavant Adroneth, que ces signes, ces apparitions, ces Cométes &c. paroissent à point nommé pour l'amour du genre humain ? Toutes choses n'ont-elles pas des fins & des usages divers ? Les Etoiles fixes & les Planétes ne présagent-elles pas du bien & du mal aussi-bien que les Cométes selon leurs differens aspects, & les Etoiles ne sont-elles pas aussi anciennes que le monde ? Pourquoi les Cométes ne peuvent-elles pas l'être aussi, quoiqu'elles ne se fassent voir qu'en certains tems ?

Cette double question comprend une raison qui

qui vaut toutes les autres ; ainsi je n'en dirai pas davantage au sage Adroneth à qui un seul mot suffit.

Je prie Dieu d'éloigner de toi l'influence des mauvais Astres, & de te faire la grace que tandis que tu contemples leur ordre, leur movement & leur vertu, tu ne tombes point dans un fossé, comme firent Anaximenes & Thales Milesien. Adieu.

LETTRE LXII.

Au Moufti.

Continuation de l'histoire Romaine jusqu'à la décadence de l'Empire Romain.

APrès que le Peuple Romain eût aboli le Gouvernement des Rois, il transfera la Souveraineté à Brutus & à Collatinus, qui étoient les défenseurs de sa liberté. Il changea & le droit & la qualité ; car on les appella Consuls & non Rois ; & il fut arrêté que leur pouvoir ne dureroit qu'un an, & que ce tems expiré on en metteroit d'autres à leur place. La raison pour laquelle les Romains créerent deux Consuls, étoit qu'en cas que l'un voulût mal administrer, & être injuste ou Tyran, l'autre qui auroit la même autorité pourroit l'en empêcher & rectifier ce que le premier auroit fait de mal. On les nommoit aussi Consuls pour les faire souvenir qu'ils ne devoient rien faire de leur autorité privée; mais que dans toutes les affaires importantes ils étoient obligés de consulter leurs Concitoyens

Les Romains eurent tant de joye d'avoir recouvré leur liberté, qu'à peine le pouvoient-ils croire. Tout cela leur paroissoit un songe, comme il arrive ordinairement lorsqu'on reçoit un bien surprenant & inopiné : Ils avoient pour les Rois une haine si forte, qu'ils chasserent Collatinus de la Ville, uniquement parce qu'il étoit neveu de Tarquin le Superbe, duquel aussi il portoit le nom. Valerius Publicola fut mis à sa place, homme tout devoué au bien public, Il se reconnut la créature du Peuple, & voulut qu'en pût appeller de lui à eux. Et pour ne pas donner ombrage aux Romains par la magnificence de sa maison, qui étant sur un roc avoit de l'air d'une Citadelle, il en fit abattre les hauts étages, & la mit au niveau des maisons ordinaires.

Brutus son Collegue ne fut pas moins soigneux que lui, de gagner la faveur des Citoyens, aux dépens même de la vie de ses propres enfans : car voyant que ses fils cabaloient pour rétablir la Monarchie abolie, il les fit venir à la place du marché, & après les avoir fait foüetter, il leur fit couper le cou ; faisant voir par-là que comme il étoit le pere du Peuple, il l'adoptoit en la place de ses perfides enfans.

Les Romains dès-lors entierement libres, commencerent par prendre les armes pour défendre contre les Rois voisins leur liberté qu'ils venoient de recouvrer ; En second lieu, ils les prirent aussi pour la défense des limites de leurs Etats : En troisiéme lieu, pour soûtenir leurs Alliés. Et enfin pour la gloire & pour l'Empire,

moleftés

molestés qu'ils étoient de toutes parts par les Peuples circonvoisins. Les Romains n'avoient alors pour tout territoire que leur Ville, située par maniere de dire au milieu des Toscans & des Latins; de sorte qu'ils n'avoient pas plûtôt mis le pied hors de leurs portes, qu'ils se voyoient exposés aux insultes de ces deux Nations. Résolus donc d'étendre leurs limites, ils prirent tantôt une Ville, tantôt une Province, tant qu'enfin ils se rendirent maîtres de toute l'Italie.

Leur premiere expedition fut contre Porsenna Roi des Toscans, qui se mit en campagne à la tête d'une grosse armée, ayant avec lui Tarquin qu'il vouloit rétablir sur le Trône de ses peres. Ils s'avança fierement & résolument, & s'empara du mont Janicule, & des avenues de la Ville, qu'il assiegea, & qui se trouva réduite par la famine à de grandes extrêmités. Cependant les Romains soûtinrent tout avec une valeur admirable; & leur vigoureuse resistance obligea Porsenna, qui les avoit presque vaincus, à faire enfin la paix avec eux. Horatius Cocles, Mutius Scevola, & Clelie, vrais prodiges de la valeur Romaine, porterent principalement Porsenna à faire la paix. Le premier ne pouvant soûtenir seul l'inégalité des forces de ses ennemis qui fondoient sur lui de toutes parts, se jetta enfin du pont en bas, & traversa le Tibre à la nage ses armes à la main. Le second ayant fait dessein de tuer Porsenna dans son camp, & ayant poignardé son Secretaire pensant que ce fût le Roi, il fut pris sur le fait & arrêté. Au

desespoir d'avoir fait une telle bevûe, il mit sa main droite dans le feu, disant d'un ton menaçant : *Ne t'imagine pas, ô Roi, d'être plus en sûreté pour être échapé de ma main ; Il reste encore trois cens Romains qui ont fait avec serment le même dessein.* Porsenna trembloit & étoit dans la derniere surprise de voir la hardiesse de cette homme, pendant que Mutius immobile & intrepide laissoit tranquillement brûler sa main, pour donner une preuve démonstrative de sa constance invincible, & de la verité de ce qu'il avançoit. Comme si l'action de ces deux hommes eût donné une héroïque & glorieuse émulation au sexe, une certaine fille de naissance Noble, nommée Clelie qui avoit été donnée en ôtage au Roi Porsenna, trompa ses gardes, se sauva à la faveur de la nuit, & montant sur un cheval qu'elle trouva en son chemin, elle passa le Tibre à la nage. Porsenna donc, comme s'il eût été épouvanté de la Fortune & de la prodigieuse résolution des Romains, consentit à la paix. Les Latins ne voulans point les laisser en repos, se mirent en tête de remettre les Tarquins sur le Trône, moins par l'amour qu'ils avoient pour ces Princes, que par l'envie qu'ils portoient au Peuple Romain ; souhaitans avec passion de voir soumise chez elle une Nation qui dominoit si fort chez les Etrangers. Il y eut un sanglant combat entre les Romains & les Latins ; & la renommée a publié que Castor & Pollux, qui sont deux Dieux, en furent les spectateurs, montés sur des chevaux blancs. Les Romains ayant remporté la victoire bâtirent un Tem-
ple

ple à ces Divinités guerrieres, comme une récompense dûe à leurs Champions. Voila comme les Romains combattirent pour la liberté. Après l'avoir heureusement défendue & affermie, ils s'engagerent dans de nouvelles guerres touchant les limites de leur domination.

Je t'ennuïerois si je voulois te parler des batailles qui se donnerent entre les Romains & les Peuples voisins. Il suffit de te dire que les premiers furent toûjours les Vainqueurs & qu'ils étendirent du long & du large les limites de leur Empire. Bref les exploits de ce peuple intrepide furent si prodigieux & si hardis, que Pirrhus y faisant réflexion, s'écria, *qu'il seroit aisé,* dit-il, *de parvenir à l'Empire du monde, si Pirrhus étoit Roi des Romains, ou que les Romains fussent les Soldats de Pirrhus.*

Cependant après tout, comme ce Peuple victorieux aggrandit son territoire au dehors, aussi les seditions & les brouilleries excitées par l'ambition des uns, & par les mécontentemens des autres, augmenterent au dedans. Mais enfin toute l'Italie fut entierement réduite sous l'obeïssance des Romains. Il leur en coûta beaucoup de tems, & il s'écoula cinq cens ans avant que de pouvoir porter cette grande entreprise à sa perfection.

Comme le feu dévore toutes les matieres combustibles qu'il renconte en son chemin, jusques à ce qu'il trouve une riviere qui arrête sa fureur ; de même les Romains n'arrêterent leurs conquêtes en Italie, que quand ils ne trouverent

plus rien à conquerir. Mais considerant la Sicile comme une Isle très-riche & très-fertile, qui n'avoit été separée du continent que par un coup du tems de la destinée, ou du hazard, ils résolurent de l'y réünir par la force de leurs armées, puisque cela ne pouvoit se faire par des ponts. La conjonćture se trouva favorable à ce dessein, parce que les Alliés de Messine, qui est la Ville la plus négociante de cette Isle, se plaignoient déja beaucoup de la tyrannie des Carthaginois.

Rome & Carthage se regardoient dès-lors d'un œil d'envie, & se disputoient également & la Sicile & l'Empire du monde. Les Romains donc sous prétexte de secourir les Messinois leurs amis & leurs Alliés se mirent en mer, n'ayant au fond d'autre dessein que de s'enrichir du butin, & de joindre cette Isle aux Etats de leur République, pendant que les Carthaginois agissans sans déguisement paroissoient en pirates & en ennemis déclarés. Ceux-ci ayant perdu leur flotte en divers combats, & contraints de ceder à la bonne fortune de Rome, les Romains rendirent la Sicile tributaire, & réduisirent la Sardaigne & l'Isle de Corse. Après avoir ainsi chassé les Carthaginois de toutes les Isles de la Mediterranée, il n'y avoit plus de ce côté que l'Afrique même à conquerir. Aussi y firent-ils une descente, & y prirent en peu de tems plus de trois cens Places fortes, quoiqu'ils trouvassent une forte résistance, non seulement de la part des hommes, mais aussi de la part des monstres. Un certain serpent d'une grandeur horrible, & de

decent vingt pieds de long,incommoda beaucoup leur camp près de la riviere de Bragada ; comme si cette hideuse bête ne fût venue au monde que pour être le champion de sa patrie , & pour défendre ou venger l'Afrique opprimée. Mais Regulus aux victorieuses armes duquel , ni les hommes, ni les monstres, ni la destinée n'avoient usqu'alors pû resister, ne s'arrêta point qu'il n'eût conduit son armée devant les murailles de Carthage même , la source & la racine de cette guerre. Ce fut là que la fortune commença de l'abandonner & de lui déclarer la guerre, autant seulement qu'il le falloit pour faire mieux éclater la vertu des Romains & la rendre plus illustre. Car encore que par la bonne conduite de Xantippus Général des Lacédémoniens, trente mille Romains fussent demeurés sur la place en une seule action , & que Regulus même eût été fait prisonnier ; ce revers néanmoins , tout grand qu'il étoit, bien-loin de le décourager , ne fut pas même capable de lui inspirer la moindre passion indigne de la constance & de la grandeur d'ame d'un invincible Héros. Les Carthaginois envoyerent Regulus au Senat Romain par leur Ambassadeur , qui alloit faire des propositions de paix , & échanger les prisonniers. Mais il fut d'un sentiment tout contraire , & persuada les Senateurs de n'écouter aucunes propositions de cette nature : Aimant mieux retourner à Carthage , & y être crucifié , que de faire ou de dire la moindre chose qui pût flétrir le moins du monde sa patrie, ou lui être de quelque desavantage. Ainsi tout vaincu qu'il étoit, il sembloit néan-

néanmoins triompher de ses Vainqueurs. La déplorable destinée de ce grand homme toucha si fort les Romains, qu'ils continuerent la guerre avec plus de fureur & d'animosité qu'auparavant, moins dans l'espérance de faire des conquêtes, que dans le dessein de venger le sang de Regulus. Tant sont profondes les impressions que l'amour d'un bon Général vivant ou mort, fait dans le cœur de ses Soldats. Ainsi recommença la guerre en Sicile, où les Romains furent par tout victorieux. Pour faire voir combien leur victoire étoit complette, ils produisirent cent vingt Elephans pris sur l'ennemi, grand butin s'il eût été fait à la chasse, & qu'il n'eût pas été le trophée d'une conquête de plus grands frais. Les Romains gagnerent cette victoire sous le Consulat de Metellus; victoire qui fut suivie d'une terrible défaite par mer sous le Consulat d'Appius Claudius, où il parut que les Romains furent moins défaits par la profanation de leur Général, que par un effet de la vengeance divine. Car Appius Pulhcer avant que d'en venir aux mains avec les Carthaginois fit faire les Augures. Les poulets furent tirés de leur cage, & ne voulans pas bequeter, ni manger un seul grain, fâché d'une si mauvais présage, il les fit jetter dans la mer, disant par une raillerie impie, *puisqu'ils ne veulent pas manger, voyons s'ils voudront boire.* Ensuite il donna bataille, & la perdit. La flotte Romaine fut entierement ruinée.

Il y eut entre les Romains & les Carthaginois divers chocs de la même nature durant l'espace

l'espace de vingt-quatre ans & au delà ; ce qui dura jusqu'au Consulat de Lutatius Catulus. On eût dit alors, non que l'ennemi s'avançoit avec une flotte bien pourvûe d'hommes & de toutes sortes de munitions ; mais il sembloit que tout Carthage se fut embarqué, & qu'on eut amené des bois & des forêts. Cela fut cause de sa ruine : car les vaisseaux Carthaginois étoient trop pesans pour le service, au lieu que la flotte Romaine étoit legere, & sembloit un camp flottant. En un mot les Romains fondirent sur les Carthaginois avec tant de fureur, & disperserent leurs vaisseaux en si peu de tems, que la mer qui separe la Sardaigne de la Sicile, fut couverte de marques de naufrages. Cet victoire fut si considérable, que les Romains ne penserent plus à retourner en Afrique, & à raser les murailles de leurs ennemis, ne jugeans pas que cela fut necessaire, parce que Carthage n'avoit plus de forces navales.

Cette guerre étant finie, les Romains eurent un peu de repos, & autant qu'il leur en falloit pour reprendre haleine. Et pour faire voir que la République étoit en paix, le Temple de Janus fut fermé ; ce qui n'étoit pas arrivé depuis le régne de Numa Pompilius. Distinction qui étoit l'emblême publique de la paix ou de la guerre.

Tu n'aurois pas la patience de lire les guerres des Romains avec les Liguriens, les Gaulois, les Illyriens, les Macédoniens, les Syriens, les Allemans, & enfin avec les plus puissantes Nations de la terre. Il ne seroit pas moins ennuyeux

nuyeux d'entrer dans le détail de leurs seditions domestiques, & des révolutions de leur gouvernement. Il suffit de te dire que ce Peuple se corrompit à mesure que son Empire s'aggrandit. Après que les Romains eurent ruiné Carthage, Corinthe, Numance, & autres fameuses Villes de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, & qu'ils eurent soumis les Gaules, la Thrace, la Cilicie, la Capadoce, l'Armenie, la Bretagne, & autres Provinces très-riches & très-opulentes, ils commencerent à se broüiller par des guerres civiles, & changerent les premieres vertus en vices. Les seditions, les conspirations, & les alarmes des Triumvirs & des Tribuns, de Catilina, de Marius, de Silla, d'Antoine, de Pompée, & mille autres émotions populaires, contribuerent beaucoup à jetter dans la confusion un Empire, qui étoit ce semble l'appui & le soûtien de toutes choses.

Grand Successeur des Prophétes, ce vaste Empire n'est à présent qu'un squelette délabré de l'ancienne Rome. La plûpart de ses membres exterieurs sont tombés en partage aux victorieux Ottomans. Dieu veüille perpétuer les victoires des vrais Croyans, & leur faire la grace de conserver leurs vertus plus long-tems que leurs conquêtes.

LET-

LETTRE LXIII.
A Dinet Golou

Il lui donne avis d'une dispute qu'il avoit euë dans le vin & dans la joye, avec un Ecclesiastique François, sur l'Astrologie & les Cométes.

JE suis aussi gai qu'un Janissaire qui vient de recevoir ses Aspres. Il y a de l'heure qu'il est plus de Satyre en moi, qu'il n'y en avoit en Juvenal & en Perse. Cependant ce n'est que le plus gros de ce que j'ai dit à certains sçavans bigots de Paris, avec lesquels j'ai passé deux ou trois heures à boire. Franchement j'ai dépoüillé pour un tems le musulman, pour boire comme un Franc ou comme un Nazarien.

Nous avons parlé de l'Astrologie, de la nature des Cométes, &c. Mais je veux que Dieu me punisse, si j'ai jamais entendu gens plus têtus, plus abrutis, plus fous, plus ridicules, &c. Je ne comprens pas comment la raison humaine peut ainsi se corrompre! Comment il peut y avoir des hommes capables de penser comme ceux-là pensent? Ils m'ont fait rougir de honte & de colere. Ils m'ont fait souhaiter de n'être pas homme, pour n'être pas au même rang qu'eux. Quoiqu'il en soit, j'ai étouffé ma colere; j'ai mordu mes lévres & mes ongles, & fait tout ce que la patience a pû m'inspirer. Car ma coutume est d'être un bon compagnon dans le vin. Mais enfin nous nous sommes échauffés comme c'est l'ordinaire de ceux qui disputent. Les paroles aigres & emportées, ont alors commencé à voler avec tant

d'ex-

d'excès, qu'à peine auroit-on pû trouver un grain de bon ſens dans tout ce qui s'eſt dit de violent de part & d'autre. Des paroles, nous en ſommes enfin venus aux coups. Tout vieux & tout caſſé que je ſuis, j'ai payé de vigueur & de fermeté autant qu'il m'a été poſſible.

Tu croiras aiſément qu'à l'âge où je ſuis, je n'ai pas beaucoup de force; mais je puis te dire que j'ai encore mon courage de vingt-cinq ans. Le péril ne me fait point de peur; & quand je ſuis bien en colere, la mort même me paroît telle que les Peintres la repréſentent, c'eſt-à-dire un ſquélette, qui me fait plus de pitié que de peur. Si j'ai peur de quelque choſe, c'eſt de lui rompre les os, & de la défigurer dans le fort de ma fureur. Tant je ſuis tendre à l'égard de la mort même, qui traite & détruit ſans quartier tout le genre humain.

Un de la compagnie qui étoit Prêtre, & qui étoit aſſis à table vis-à-vis de moi, me jetta ſon bonnet quarré à la tête. Son voiſin blâma ſon inſolence. Mais il étoit auſſi plein de graiſſe, que vuide de raiſon ou de civilité. Grand Drôle qui fait la figure de la ſtatue de Pont-Ginello, qui eſt à Catane en Sicile, à cela près qu'il n'eſt pas tout-à-fait de ſi grande taille.

Après m'avoir ainſi maltraité, il jura que s'il avoit eu le Calice de l'Autel à la main, il me l'auroit jetté auſſi-bien que ſon bonnet; que ſi même le Vin conſacré étoit dedans, il changeroit le Sang de Chriſt en poiſon pour ſe venger de moi, comme il changeoit le vin en Sang.

Il y avoit par bonheur deux Arméniens qui ne

ne ſont pas de la cabale de Soliman, qui le ménacerent de ſa ménace, & lui dire fiérement qu'il répondroit devant l'Archevêque de Paris de ce qu'il venoit de dire. Mais le Prêtre rusé, tout furibond qu'il étoit, ne laiſſa pas de jouer de tête. Il n'eut pas plûtôt fait réfléxion à ce qu'il venoit de lâcher, & aux fâcheuſes ſuites que cela auroit, ſi on le portoit aux oreilles du Prélat, que comme un épagneuil il fit des ſoumiſſions & des careſſes. Tant on a peur du Tribunal ſpirituel, qui eſt preſqu'auſſi ſévere en France, que l'Inquiſition l'eſt en Eſpagne.

Il y eut enſuite un Capitaine, vieux Soldat à penſion, lequel ayant moins bû que nous, ſoutint mon parti. Ce n'eſt pas qu'il me connut, car je ne ſçache pas qu'il m'eût jamais vû que cette fois-là ; mais il crût être obligé de ſoutenir mes intérêts par droit de voiſinage, & parce qu'il étoit aſſis auprès de moi. Quoiqu'il en ſoit, le vieux Officier parut homme de réſolution. Mais perſonne ne lui fit réſiſtance que moi ; ce que je fis *in verbo Clerici*, non *manu*, ou *enſe militis*. Je priai le bon homme de ſe pacifier. Je mis ma main droite ſur ma poitrine, & levant vers le Ciel & celle-là & l'autre, j'invoquai tous les Patriarches & les Prophétes, je reclamai les Saints & les Anges, & ſommai Dieu même de venir me défendre : mais rien ne me réuſſit, il falut en venir aux mains.

L'action fut fort confuſe. Ceux qui étoient de l'autre côté de la table étoient ſi furibonds, que rien ne pouvoit les contenter que le ſang. Ils avoient l'épée à la main, & étoient ſur le point de

de commencer à eſtocader, lorſque m'étant levé, je criai tout haut : *Voilà, Meſſieurs, le véritable moment pour ſe battre* ; *Mars dans la huitiéme Maiſon, eſt en conjonction avec Saturne, & en quartil avec le Soleil, qui eſt un aſpect très-malin.* Cela les rendit plus furieux que devant. Peſte de l'Aſtrologue diſoit l'un ; peſte de ſa fierté diſoit l'autre ; tant qu'enfin ils ſe jetterent tous ſur moi, à la réſerve de mon Capitaine, qui demeura toujours ferme dans mon parti. Je fis tout ce qu'un homme pouvoit faire ; mais c'eſt à ſa bravoure que je ſuis redevable de ma vie. Un de nos Antagoniſtes me porta une botte, qui m'alloit donner dans l'eſtomac, ſi le vieux Capitaine ne l'avoit parée par un coup de revers, & avec une adreſſe que je ne ſçaurois jamais aſſez admirer.

Comme je n'avois point d'épée, & que je n'avois ſçû comment m'y prendre pour m'en ſervir quand j'en aurois eu une, je crus que le parti que j'avois à prendre, étoit de me mettre entre mes amis & mes ennemis ; puiſque comme Aſtrologue, j'étois la cauſe de la querelle. Je ſautai ſur la table, & me ſaiſis de l'épée de mon Capitaine Antagoniſte. Je me mis à rire en même-tems, & le convainquis par-là que ce n'étoit pas par emportement que je le faiſois. Je la lui ôtai de la main avec une obligeante violence, & enſuite le bruit s'appaiſa. Ce n'étoit pas lui qui avoit commencé la querelle, non plus que mon vieux Capitaine ; le Prêtre ſeul avoit tout le tort : car voulant ſortir de ſa Sphére, il prétendoit s'ériger en Aſtrologue, & nous dire des choſes qui ne quadroit pas avec la raiſon.

Tu

Tu me connois, cher Dinet, & toutes mes inclinations ne te ſont point cachées. Tu ſçais que je ne ſuis pas homme à me rendre aux airs déciſifs de l'erreur, ni à ce que l'ignorance ſe met en devoir d'impoſer. Que l'exterieur approche tant qu'il voudra de la vérité, il n'en eſt dans le fond que plus éloigné. Jouiſſons donc toi & moi de nous-mêmes, en poſſédant une tranquillité parfaite.

LETTRE LXIV.

A Hamet Reis Effendi, premier Sécretaire de l'Empire Ottoman.

Deſcription de l'Iſle de Candie, & de la République de Genes.

APrès t'avoir parlé dans ma derniere de l'état préſent de Veniſe, dont je n'ai rien oublié que j'aye cru digne d'être remarqué; l'ordre veut maintenant que je t'entretienne de l'Iſle de Candie ou de Créte, qui eſt la plus conſidérable que les Vénitiens ayent eu ſous leur obéïſſance; mais puiſque le ſort de la guerre l'a fait tomber entre les mains des victorieux Oſmans, j'en dirai peu de choſe, & paſſerai aux autres Républiques de l'Europe.

Il n'y a point de doute, que depuis que les Muſulmans ont conquis l'Iſle de Candie, la Ville Impériale eſt pleine de deſcriptions géographiques, qui contiennent des obſervations naturelles, morales & politiques ſur cette célébre Cité. Mais peut-être ſont-elles défectueuſes ſur l'Hiſtoire de cette fameuſe Iſle; & la raiſon eſt

que les vrais Croyans ne lisent guéres les Livres des Infidéles, d'où seulement nous pouvons récueillir les anciens mémoires des Nations dont ils ont été autrefois les maîtres.

Cette Isle s'appelloit autrefois Créte. On dit que Jupiter y fut nourri, & qu'il y fut aussi enterré. Elle fut encore nommée Hécatonpolis, à cause des cent Villes qu'elle contenoit. Quelques-uns lui donnerent le nom d'Isle des Archers; parce que les Habitans élevés dès leur enfance à tirer de l'arc, devinrent si habiles en cet exercice qu'ils surpasserent toutes les autres Nations.

Les Lacédémoniens, les Athéniens, & les autres célébres Républiques de la Gréce, réçûrent leurs Loix des gens qui étoient natifs de Candie, comme témoignent Platon & Pline. Cependant Epimenides un de leurs Poëtes fait un vilain portrait des Candiots, quand il dit: Κρῆτες ἀεὶ ψευσταὶ, κακάστηρία, γάστερες ἀργαί. C'est-à-dire, *les Chrétiens sont toujours menteurs, mauvaises bêtes, & des ventres paresseux.*

Ils étoient fort adonnés à toute sorte de sortiléges & d'enchantemens, trompeurs, avares, gourmands, paresseux & ignorans dans les arts & dans les sciences.

Nonobstant tout cela, ils étoient anciennement si puissans, qu'ils étoient un frein à toute la Gréce. Durant le regne d'un de leurs Rois, qui se nommoit Cydon, l'usage des mesures Pyrriques s'introduisit. C'étoit un exercice où les jeunes gens armés de pied en cap, dansoient avec beaucoup de travail & de sueur. Ils ont toujours été si attachés à cette coûtume qu'elle se pratique encore

encore aujourd'hui parmi les Paysans un jour de Fête. Dans ce tems-là, la jeunesse de l'Isle s'assemble un arc à une main, & une épée nue à l'autre, avec un carquois de fléches au côté. Dans cette équipage, elle danse au fort de la chaleur jusqu'à midi, que les ardeurs insupportables du Soleil grillent toutes choses.

Cette Isle par succession de tems tomba sous la domination de l'Empire des Grecs, & comme telle, elle parvint à Baldoüin Comte de Flandres, & Empereurs de Constantinople. Baldoüin la donna au Marquis de Monferrat, qui la vendit aux Venitiens l'an 1194. Cette République l'a gardée depuis ; mais les invincibles Ottomans s'en sont emparés depuis peu.

Il n'est pas inutile de remarquer que Candie la Capitale de cette Isle, appellée Castro & Candax par les Grecs, est une Place prodigieusement forte, & qui a soûtenu un blocus de vingt-deux ans, c'est-à-dire, depuis 1645. jusqu'à 1667. Après cela, un siege de deux ans depuis 1667. jusqu'à 1669. On croit que ces deux ans de siege ont coûté la vie à six cens mille Musulmans.

De Candie l'ordre veut que je passe à Genes; Cité dont la puissance & la domination étoient autrefois beaucoup plus grandes qu'elles ne sont à présent ; car elle étendoit son Empire jusques à la mer Noire, où le Tanaïs qui separe l'Europe de l'Asie, décharge ses eaux dans les Paulus Méotides. Les Genois possedoient là la Ville de Theodosie, qu'on nomme aujourd'hui Caffa.

Ils s'emparerent aussi de Chipre, de Lesbos, de Chio, & autres Isles de l'Archipel, & de Pera même, magnifique faubourg de la Ville Imperiale.

Cependant les Genois ont relevé de l'Empire Romain jusqu'à l'an 600. de l'Egire des Chrétiens. Ce fut alors que Lothaire Roi des Lombards, prit la Ville de Genes & la pilla. Mais ayant quelques années après recouvré sa premiere gloire, Charles I. & Pepin son fils Roi d'Italie, & les autres Rois de France leurs Successeurs, y furent les Maîtres durant près de cent ans, y mirent des Gouverneurs, qui prenoient la qualité de Comtes de Genes. Après que les Sarrasins eurent subjugué l'Isle de Corse, Adamatus alors Comte de Genes, mit en mer une Flote, s'empara de cette Isle, & ayant défait les vrais Croyans, il prit possession de sa conquête; & la joignit à l'Etat de Genes, qui étoit alors fort puissant par Mer.

Charles-Magne, ou Charles le Grand ne fut pas plûtôt mort, que ses descendans commencerent peu à peu à diminuer. La race de ce Prince étant entierement éteinte, les plus puissans Citoyens de Genes profiterent de la conjoncture, pour usurper le Gouvernement, & tiranniser les Habitans. La grandeur de l'oppression les irrita tellement, qu'ils se soumirent souvent à des Princes étrangers. Mais trouvant encore de grands inconveniens à dépendre ainsi d'une Puissance étrangere, ils suivirent enfin l'exemple des Venitiens, & se choisirent un Duc ou Doge l'an 1337. de l'Egire des Chrétiens.

Le

Le Doge nouvellement élû fut envoyé avec une Flotte, pour faire la conquête de Chipre, qu'il fit aussi. Le Roi & la Reine du Pays ayant été faits prisonniers, demeurerent captifs jusques à ce qu'ils eurent traité & promis de payer aux Genois un tribut annuel. Ils furent ensuite rétablis dans la possession de leurs Etats à la réserve de Famagouste, capitale de l'Isle, que la République se reserva.

Le Genois entra aussi en guerre avec les Venitiens; mais ayant été vaincu, il fut à son retour deposé de son Dogat, mit en prison, & un autre élu en sa place. Ce nouveau Doge fut plus heureux que son prédecesseur contre l'ennemi, auquel il fit plusieurs insultes; mais enfin il fut tué les armes à la main.

Les Genois alors eurent un autre Duc, qui passant à Constantinople, rendit de si grands services à l'Empereur, qui avoit la guerre sur les bras, qu'il lui donna l'Isle de Mitilene, que les Genois garderent jusqu'en l'an 1354.

Après cela, & vers l'an 1381. la République se choisit un Chef pour la gouverner sous le nom de Prince. Mais ce Gouvernement n'étant pas du gout des Genois, ils se mirent sous la protection de Charles VII. qui leur envoya un Vice-Roi ou un député Gouverneur. Ils furent bien-tôt las du Gouvernement des François, & se joignirent au Duc de Milan. Ils demeurerent sous sa protection jusqu'en 1435. Ensuite ils s'en défirent, & se choisirent encore un Duc d'entre leurs Concitoyens. La Ville se trouva alors divisée & pleine de factions; les unes pour

le

les François, & les autres pour le Duc de Milan. Ils tomberent enfin pour la seconde fois sous le joug des François. Ils y demeurerent jusqu'à ce qu'André Doria ayant étouffé les seditions, & pacifié les contestations des Freggi & des Torni, deux des factions dominantes de la Ville; l'une composée des Nobles, & l'autre des Communes, rétablit la liberté dans Genes, qui l'a toujours conservée depuis: aux nouveaux troubles prés, qui lui ont été suscités dans ses derniers tems, par les Rois de France & d'Espagne.

L'origine des Genois est une chose bien incertaine. Strabon & autres croyent qu'ils sont descendus des Grecs; & Thucydide les fait venir des Siciliens. Les Romains les appelloient Liguriens: Et Florus fait mention de certains Liguriens qui habitoient dans les antres & cavernes des montagnes, gens farouches & belliqueux.

Les Genois sont aujourd'hui un Peuple des plus polis & des plus civilisés; d'un esprit vif & subtil, & sourtout pour le commerce où ils s'enrichissent. Ils sont aussi extrémement industrieux, ne fuyans ni la peine ni le danger quand il y a du gain à faire. Ils paroissent zélés pour les choses qui tendent à l'avantage de la République; néanmoins forts legers & fort inconstans, factieux & aimans la nouveauté, comme il paroît par ce que j'en ai déja dit. De-là vient qu'un certain Roi de France répondit à un des Nobles de Genes, qui lui disoit que les Genois travailloient à se mettre sous sa protection: *Qu'ils se mettent*, dit-il avec emportement, *sous la protection*

tection des Diables. Je ne veux point avoir affaire avec des gens qui sont plus chancelans que les vagues de la Mer.

Leur inconstance ne parut jamais plus clairement, que durant la conspiration des Raggi & des Torni, qui pensa avoir des suites fatales. Pour Vachero & Balbi, ils firent comme le chien d'Esope, qui perdit l'os en voulant prendre son ombre qui paroissoit dans l'eau. Car ces Mirmidons de la Marine, non contens du puissant parti qu'ils avoient dans la Ville, crûrent qu'il étoit necessaire de corrompre la flotte ; ce qui ruina leur dessein, car la conjuration fût découverte par un des Capitaines de la flotte. Cette République a été affligée de plusieurs guerres & pestes : mais les dernieres ont été les plus dangereuses & les plus préjudiciables. L'une avoit presque épuisé ses Tresors, & l'autre lui avoit presque enlevé tous ses Habitans. Pour la disette d'argent, ils sçurent d'abord y remedier ; les Genois étant de parfaits Chimistes, & sçachans le secret de la pierre Philosophale, si tant est qu'il y ait quelque chose de pareil dans la nature. Mais qu'elle y soit ou non, il est certain que les Genois sont d'ancienneté de grands Docteurs, pour changer & falsifier les méteaux. L'Empire Ottoman en a fait l'experience aux dépens de ses Marchands de Constantinople, de Smirne, d'Alep & autres Villes maritimes, où les Genois ont dispersé des millions de leur argent de bas alloi. Mais cette tromperie leur coûtera cher à quelque heure.

Les Genois panchent maintenant moins à la guerre

guerre qu'au commerce. Il faut néanmoins avouer que cette République a produit de vaillans hommes, & des Capitaines experimentés ; comme il paroît par les Maisons de Doria, & de Spinola, & autres, d'où il est sorti des Généraux célebres, qui se sont signalés en divers endroits de l'Europe.

Genes a plus de sujet de se faire valoir du côté de ses grands hommes, que du côté des Forteresses, des Châteaux, & des Places de guerre qu'elle a en Italie sous sa dépendance. Cette Capitale même compte plus sur la Protection du Roi d'Espagne que sur ses propres forces. Le Roi d'Espagne doit dix-huit millions d'or aux Marchands Genois, sans compter les interêts de .... ans. Car cette somme lui fut demandée publiquement l'an 1600. de l'Egire des Chrétiens. Juge par là des richesses de cette République.

Quant à la forme du Gouvernement de Genes, elle ne differe pas beaucoup de celui de Venise. L'autorité Souveraine est entre les mains du Senat, qui élit le Doge de deux en deux ans. On propose quatre Sujets propres à une si haute dignité, & le sort décide de l'élection. Le Doge seul a le droit de faire des propositions au Senat. Durant les deux ans de sa regence, il demeure dans un Palais qui appartient au Public ; & a auprès de sa Personne, & autour de son Palais, une Garde de cinq cens Allemands.

Il seroit inutile de t'embarrasser du détail des Cours de judicature, de la maniere d'élire les Senateurs,

Senateurs, & autres Magiſtrats publics, non plus que de la politique particuliere des Genois. D'ailleurs, je te crois déja aſſez fatigué de la longueur de cette Lettre. Je te prie donc d'expliquer favorablement mes petits efforts. Adieu.

LETTRE LXV.

A Dinet Golou.

De la vanité & fourberie de l'Aſtrologie.

IL n'y a pas long-tems que j'écrivis au ſage Oſman Adroneth Aſtrologue ordinaire du Grand Seigneur, & lui donnai avis de la Cométe, qui ne commençoit alors que de paroître. Je pris occaſion de-là de lui dire ce que je penſois de la nature de ce merveilleux Phenomene, qui ſurprend ſi fort les eſprits, & dont les plus habiles Philoſophes ſont ſi embarraſſés à trouver l'origine. De-là je paſſai inſenſiblement à quelque choſe de plus général, je veux dire aux Aſtres. J'en dis ce que je jugeai à propos qu'il falloit dire à une perſonne de ſa profeſſion, n'étant pas bien aiſe de choquer par trop de hardieſſe un homme qui paſſe pour le plus ſçavant & accompli du ſiécle dans cette ſcience. Quoique je n'ajoûte guéres de foi à l'Aſtrologie judiciaire, de la maniere qu'on la pratique aujourd'hui, ç'auroit néanmoins été une incivilité de le dire à un homme qui en vit; & qui pour les grandes connoiſſances qu'il a dans cette ſcience, eſt honoré de la faveur du Grand Seigneur, & d'une

bonne penſion. Mais comme je ſuis plus libre avec toi, parce que nous avons toujours été bons amis, je parlerai à cœur ouvert, & te dirai franchement ce que j'en penſe.

Que les corps céleſtes répandent leurs influences ſur ce bas monde, c'eſt une verité en faveur de laquelle dépoſe le ſentiment général de tout le genre humain. Nous avons de la joye de voir que le Soleil étale tous les matins ſes ſalutaires raïons ; qu'il dore les frontieres de l'horizon, & embelliſſe le faîte de nos montagnes par ſon agréable éclat. La terre, l'air, & les mers ont part à la vertu de ſes raïons. C'eſt ce bel Aſtre qui donne la vie aux plantes & aux animaux, qui renouvelle les Elemens, & toutes les choſes ſublunaires.

Quand il ſe retire le ſoir, & quitte notre Hemiſphere, nous en recevons encore de la lumiere, quoique ce ne ſoit que de la ſeconde main; car alors il viſite les Pays Occidentaux, & rejouit par ſa préſence les Pays éloignés & ſolitaires de l'Amerique. La belle Cynthie fait ici ſa fonction, ſervie par les autres Planétes qui ſe relevent tour à tour, & parcourent tout l'Hemiſphere des Etoiles fixes.

Celles-ci brillent la nuit pour d'autres fins ſans doute, que pour éclairer ſimplement les Bergers, qui gardent leurs innocens troupeaux, ou pour ſervir de flambeaux aux Voyageurs. C'eſt néanmoins quelque choſe de conſolant dans nos ténebres élementaires. Le Marinier qui ſur le vaſte deſert d'une mer inconnue, fait par maniere de dire une Lotterie de ſa fortune, & qui

qui confie son ame & son corps à une bois pourri, où l'esclavage & la liberté, la vie & la mort sont également au hazard; qui combat contre les vents impétueux, & contre les vagues irrités & furieuses, qui le menacent de tous côtés: Le Marinier, dis-je, a de la joye de voir alors la lumiere, quoique ce ne soit qu'à la faveur du foible brillant des Etoiles; & d'autant plus de joye, qu'il peut voir le péril qui l'environne, & employer pour se garantir, les moyens les plus propres & les plus convenables. Son cœur n'est-il pas tout ressuscité, lorsque dans cette effroyable tempête, il découvre au travers des sombres nuages, un pauvre petit raïon qui lui laisse entrevoir le Ciel azuré? Les moindres heureuses constellations qui paroissent soit en bas soit en haut, lui donnent un nouveau courage, & lui font défier toute la puissance d'Eole & de Neptune: Il se moque des rochers & des bancs, & se rit des fatales apparitions de Castor & Pollux.

Cependant ce n'a pas été pour cela seulement, & pour plusieurs autres usages inferieurs, que les Etoiles ont été créées. Elles ont sans contredit de plus grandes influences sur la terre, & sur tous les Etres qui l'habitent. Par tout où elles jettent leurs raïons, on sent une émanation importante, & une effusion pleine de vertu cachée. Chacune répand sur les hommes & sur les bêtes, sur les plantes & sur les mineraux, sur tous les Etres composés des Elemens, & qui sont dans la Sphere de leur activité; chacune y répand, dis-je, sa force & sa vertu particuliere. Il est probable que chaque Nation, chaque Tribu &

Famille, chaque climat, Province, & chaque coin de la terre, ont leurs Etoiles particulieres. Il en eſt de même des differentes eſpeces des choſes ſublunaires, & de chaque individu. Mais de déterminer leurs influences particulieres, en devinant, en calculant la naiſſance, en faiſant des horoſcopes, & autres opérations d'Aſtrologie; prédire l'avenir; éviter les maux qui ont été prédits; ſe piquer de ſçavoir tout ce qui doit arriver d'heureux; prédire la deſtinée d'autrui pendant que nous ignorons la nôtre, &c. ſont des choſes qui me paroiſſent au deſſus de la raiſon humaine, & d'une ſcience bâtie ſur le ſable.

En effet, qui a fait le compte des Etoiles, ou qui a viſité les lieux de leur differente ſituation? Qui a apris leurs diverſes qualités, leurs engagemens, aſteriſmes & obligations? Les liens qui les uniſſent les unes avec les autres, & leur obéïſſance aux Loix de l'Univers? Quelle temerité! que l'homme mortel veuille pénetrer les ſecrets du Ciel, & fouiller juſques dans les cabinets du Tout-puiſſant? ſera-t-il plus ſage que Ptolomée, Caſſandre, Eudoxe, Archelaus, Hoychiax, Halicarnaſſe, & pluſieurs autres Mathematiciens conſommés, & gens d'un profond jugement, qui ont confeſſé aprés toutes leurs recherches, qu'il étoit impoſſible de tirer des figures céleſtes une concluſion certaine? En effet, il y a une infinité de cauſes qui cooperent avec les Aſtres, & que nous ne connoiſſons pas. D'ailleurs, il y a mille choſes qui empêchent ou favoriſent les influences des Aſtres ſur nous, & qui nous ſont toutes fort familieres. Telles ſont la force du ſang,

ſang, les coûtumes, les traditions, les manieres, l'éducation, les préjugés, les tems & les lieux, la domination & la dépendance, la nourriture & l'inſtruction : Enfin la liberté de l'eſprit, ou ſon eſclavage. Les Etoiles, diſent les grands hommes que je viens de nommer, ne peuvent point forcer tout cela mais ſeulement le diſpoſer.

D'ailleurs, ceux qui ont donné des regles pour l'Aſtrologie judiciaire, different ſi fort ſur un ſeul & même ſujet, que cela fait deſeſperer un homme ſage, de pouvoir jamais former ſur ces regles un jugement certain, à moins qu'il ne lui ſoit divinement inſpiré, & qu'il n'ait je ne ſçai quel inſtinct naturel, qui lui ſuggere la connoiſſance de l'avenir. S'il y avoit quelqu'un qui pût faire un jugement aſſûré ſur un Syſtême, l'on en peut faire mille auſſi differens que les regles qui ont été données, il faudroit dire que ce quelqu'un-là ſeroit poſſedé de quelque Démon à préſages. C'eſt le ſentiment du ſçavant Hali mon Compatriote, qui a eu pluſieurs Partiſans : De ſorte qu'après tout, cette ſcience tant vantée, meritera mieux le nom de ſortilege, que celui d'Aſtrologie, puiſqu'elle n'eſt que pure conjecture, qu'elle dépend des affections de l'eſprit, ou ce qui eſt encore pis, de l'inſpiration des Eſprits remuans & intéreſſés, des Génies ou des Démons de l'air, qui ont quelque deſſein à ſuivre, & qui ſe ſervent des hommes pour en venir à bout.

Il eſt certain que ceux qui font ce métier pour un ſale intérêt, dupent autrui & ſe dupent eux-

mêmes. Car s'il y avoit quelque chose de vrai dans cet art, d'où vient qu'ils prédiroient si souvent à faux ? Ou pourquoi, à l'exemple de l'Oracle de Delphes, exprimer leurs prédictions en termes si ambigus, qu'on peut les expliquer comme on veut, & les appliquer à chaque Nation, à chaque Prince, à toute sorte de tems & de personnes, selon le commentaire qu'il plaira à l'Astrologue d'y faire, après qu'une partie de ce qu'il a dit au hazard sera arrivé par un coup de bonheur pour lui ? Sur cette infinie variété d'Astres & d'aspecte, il est aisé à un hardi Sophiste en cet art, de choisir ses faits, en sorte qu'il convaincra les ignorans, qu'il a eu raison de leur promettre une longue vie, de la santé, des dignités, des richesses, des enfans, des amis, du credit, des victoires, d'heureuses amours, &c. ou de leur faire craindre tout le contraire. Tout cela même peut arriver moins à cause de la prédiction, qu'à cause de la pante de l'esprit de ceux à qui elle est faite ; pante que l'Astrologue étudie bien plus, que les faux principes de son art. Mais s'il arrive qu'il ait donné à faux, ou il complimente les gens pour gagner leur estime, en leur disant, *qu'un homme sage est le maître des Astres* ; ou il les insulte & leur fait mille crimes de leur prétendue folie, qui a resisté, disent-ils, à l'influence des Astres, & traversé leurs bons effets. Cependant ces sortes de fourbes sont chéris des Princes & des Potentats, & sur tout en Orient, où rien ne se fait soit en paix, soit en guerre, sans consulter l'Astrologue, quoiqu'au fond il n'y ait rien de moins necessaire que ces im-

impoſteurs, pour ne pas dire rien de plus pernicieux à la République.

Corneille Tacite, Auteur célébre ſe plaignit anciennement des Aſtrologues. Autant en firent Varron & les autres Ecrivans ſinceres. Il y avoit autrefois à Alexandrie une coûtume qui obligeoit les Aſtrologues à payer un certain tribut, qu'on appelloit le tribut des fous, parce qu'il ſe prenoit ſur le gain que les Aſtrologues faiſoient à la faveur de leur ingénieuſe folie, & de la crédule ignorance de leurs Admirateurs.

Si notre vie & notre Fortune, cher Dinet, dépendent des Etoiles, quel ſujet avons-nous de craindre quelque choſe? Pourquoi s'inquieter & ſe ronger l'eſprit de mille ſoucis inutiles? Rapportons-nous de tout à Dieu. Le Ciel qui ne peut errer, ni violer les decrets de la deſtinée, ſera notre garant juſqu'à la mort. Mais ſi notre vie & notre fortune ne dépendent point des corps céléſtes, moquons-nous de l'Aſtrologie comme du plus vain des ſignes, & de la ſcience la plus chimérique dont on ait jamais joüé le monde.

Les Sages de Chaldée diſoient autrefois, »que Dieu avoit donné à Moyſe la diſpoſition »des jours, & celles des heures à Jeſus Fils de »Marie; mais que les momens étoient réſervés »à Dieu & à ſon dernier Favori. » Laiſſons donc avec une entiére réſignation toutes les minutes de notre vie à celui qui eſt le Pere de toutes choſes.

Mais il y a des eſprits ſi timides, & ſi dépour-

vûs de véritable foi, qu'ils aimeroient mieux croire tout ce qu'il y a au monde de viſionnaire & de chimérique, que de s'en fier aux préceptes de la droite raiſon. Ils tremblent quand on leur parle des choſes qui ne ſont point, & dont la ſeule idée eſt pleine d'impoſſibilité & de contradictions. Cependant ils combattent la vérité avec des frondes d'airain, & ſont comme autant de Coloſſes inſenſibles à la force des meilleures raiſons. Un menſonge eſt capable de ruiner la réputation d'un honnête homme, & de le faire ſoupçonner de faux, quoiqu'il diſe la vérité. Il n'en eſt pas ici de même. Un Aſtrologue rencontre par un pur hazard ſur un fait de conſéquence, il n'en faut pas davantage pour faire croire toutes les impoſtures qu'il dira pendant ſa vie. Gens impertinens & ridicules, qui ſe piquent de connoître & de prédire l'avenir, & qui ignorent & le paſſé & le préſent; qui ſoutiennent impudemment qu'ils ſçavent ce qui ſe paſſent dans les douze ſignes du Zodiaque, & qui ne ſçavent ce qui ſe fait chez eux & dans leurs lits, comme cette Epigramme.

Aſtra tibi æthereo pandunt ſe ſe omnia vati ;
Omnibus & quæ ſint Fata futura monent.
Omnibus aſt Uxor, quod ſe tua publicat, id te
Aſtra, licet videant omnia, nulla monent.

Mais ce qui paroît plus étrange eſt, qu'ils attribuent aux Etoiles le don même de Prophétie, l'origine des Religions, les ſecrets de la conſcience, la puiſſance de faire des Miracles, &

de

de chasser les Diables, la vertu de la priere, & même notre bonheur ou malheur éternel après cette vie. Sur ce pied-là ils soutiennent, que quand Gemini domine, & qu'il est en conjonction avec Saturne & Mercure sous Aquarius dans la neuviéme Maison, il naît alors un Prophéte. Ainsi, selon eux, Jesus le Messie fut révêtu de tant de dons incomparables, parce qu'il nâquit sous une telle constellation.

Ils distribuent les diverses Sectes de Religion en diverses Classes, selon les différens Astérismes du Ciel, & supposent que Jupiter est le protecteur général de toutes les Religions. Sur ce fondement ils attribuent la Religion des Juifs à Jupiter & à Saturne; celle des Chaldéens à Jupiter & à Mars; celle des Egyptiens à Jupiter & au Soleil; celle des Arabes à Jupiter & à Vénus; celle des Chrétiens à Jupiter & à Mercure; & la Réligion ou l'irréligion de l'Antechrist, qui n'est pas encore au monde, à Jupiter & à la Lune. Ils disent aussi que Moyse a ordonné l'observation du Sabbat sur les principes Astrologiques, parce que ce jour est dédié à Saturne. Le déluge est, selon eux, un effet de l'influence des Etoiles: & la Loi qui fut donnée sur la Montagne de Sinaï, vient du même endroit, selon leur Théologie. Ils rapportent à Vénus la conception de Jesus Fils de Marie, & sa prétendue mort à Mars. Ils soutiennent que le Messie même fut le plus grand Astrologue de son tems; qu'il choisissoit certaines heures particulieres pour faire ses Miracles, & pour se promener dans les rues de Jérusalem, sans être insulté par les

Juifs.

Juifs. De-là vient qu'il dit un jour à ſes Diſci-ples, *le jour n'a-t-il pas douze heures*! Pour les avertir de ne pas aller ce jour-là à Jéruſalem, de peur qu'ils ne fuſſent outragés.

Ils ajoûtent que tous ceux qui naiſſent dans le tems que Mars eſt heureuſement placé dans la neuviéme Maiſon, ont la puiſſance de chaſſer les Démons des corps des poſſédés; & que ceux qui naîtront dans le tems que la Lune & Jupi-ter ſont au Zenit en conjonction avec la tête du Dragon, Dieu exaucera toutes les prieres qu'ils lui feront; qu'enfin l'immortelle félicité dépend de Jupiter & de Saturne heureuſement placés dans le ſigne du Lion; & que quiconque naît ſous cette Conſtellation, ſon ame ſéparée de ſon corps à couvert d'une infinité de périls & de traverſes, retournera à ſon principe, & habitera la région éternelle de liberté & de biens.

Cela peut être vrai, mais je ne le croirai que quand j'en aurai une démonſtration. En atten-dant voici ce que je crois, c'eſt que tout dépend de la deſtinée. Que les Aſtres ſoient ou non des inſtrumens dont Dieu ſe ſerve pour exécuter ſes décrets éternels, c'eſt ce que je ne trouve pas fort important de ſçavoir. Tous les Etres ſublu-naires ſont obligés d'obéïr à la Loi qui ne peut être révoquée.

Ne t'étonne donc point, cher ami, & ne te chagrine point de tout ce qui arrive ici bas; mets plûtôt en pratique ce précepte d'une Ode d'Horace,

Æquam memento rebus in arduis

Ser-

Servare mentem : non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lœtitia, moriture, &c.

Enfin, cher Dinet, ne t'émeus de rien. Adieu.

LETTRE LXVI.

A Ibro Kalphaser, homme de Lettre à Constantinople.

Pour le féliciter de l'honneur que le Moufti lui avoit fait de le choisir pour Directeur de l'Histoire universelle du monde, dont on avoit résolu de faire la compilation. Il lui envoye une cassette de manuscrits, & le modéle de tout l'Ouvrage.

JE te félicite de l'honneur qu'on t'a fait en te choisissant pour conduire un ouvrage aussi noble que l'est l'Histoire universelle du monde. Je te souhaite à toi & à tous les autres, qui ont entrepris le même dessein une Egire de félicité entiere, qui commence aussi-tôt que cet illustre Livre sera achevé.

J'ai ordre du Moufti de t'envoyer autant de Mémoires qu'il t'en faut pour rendre cette Histoire complette, soit pour la matiére, soit pour la grace.

J'ai autrefois envoyé à ce Patriarche des fidéles le plan général de l'Ouvrage. Je le fis du mieux que je pûs, attendu le tems que j'avois à y employer. Je t'en envoye aujourd'hui un autre plus ample & plus méthodique. Tu le trouveras dans la cassette qui accompagne cette Lettre. Il

y

y a auſſi un long Catalogue de preſque tous les Hiſtoriens qui ont écrit ce qui s'eſt paſſé dans les Royaumes & Empires, depuis le commencement du monde. J'y ajoûte leurs différens caractéres, pour te mettre en état de diſtinguer ceux qui ſont dignes de foi, d'avec les Auteurs à fictions. Tu ne dois pas être ſurpris ſi je te donne dans cet Ecrit des avis ſur l'uſage que tu dois faire de ceux-mêmes qui paſſent parmi nous pour les plus ſincéres & pour les plus célébres. Quoiqu'ils n'ayent point donné dans la fable, ni débité des Romans à la poſtérité; ils étoient néanmoins de chair & de ſang comme les autres hommes. Leur intérêt ou leurs paſſions les ont emportés, & leur ont fait prendre parti. Hérodote tout ſage & tout ſincére qu'il étoit, paroît néanmoins partial quand il parle des guerres des Athéniens ſes chers Compatriotes; & il lui échappe en leur faveur des endroits dont Plutarque & autres Ecrivains plus déſintéreſſés ne demeurent pas d'accord. C'eſt ce que Plutarque lui reproche bien poſitivement dans un Traité qui a pour titre *la malice d'Hérodote*.

Tu ne dois donc point dans des cas de cette nature te fier entiérement à des Auteurs que tu as ſujet de ſoupçonner d'avoir donné dans la fiction; ni juger négligemment dans les autres occaſions, ſans avoir préalablement examiné ſi les rélations qu'on en a fait, ſont vrayes ou fauſſes. Comme tu as une foule d'autoritez, réſerve-toi le dernier appel, & que ton jugement ſoit le tribunal, où chacun ſoit jugé en dernier reſſort.

Voilà pour ce qui regarde les faits. Quant aux tems

tems où les évenemens se sont passés, on ne peut pas supposer avec la même raison que les Auteurs ayent manqué à dessein ; mais on peut supposer qu'ils se sont équivoqués dans la Chronologie ; & sur tout ceux qui ont écrit dans les derniers tems, & puisés des autres ce qui les accommodoit. Tu feras bien d'avoir une circonspection particuliere sur ce que tu prendras sur le crédit de Diodore de Sicile, & de Pline, de Patercule, & de quelques autres, qui semblent s'être précipités à marquer les tems requis à l'ornement de leurs histoires. Compare avant toutes choses les différentes époques qui étoient en usage chez les Historiens précédens dont ils ont emprunté leurs lumieres.

Pour rendre donc cette Histoire universelle la plus correcte & la plus fidéle qui ait encore paru, & en faire un Ouvrage qui fasse éternellement honneur aux Musulmans, & soit utile à tout le genre humain, il sera nécessaire que tu sçaches bien la différence des Egires, ou supputations d'années qui ont été en usage parmi les Nations depuis le commencement des Histoires jusques à présent. Je t'en ai fait une petite tablature à la tête des colomnes où elles doivent être rapportés. Tu la trouveras dans le plan de la cassette. Je vais maintenant t'en donner l'explication, & te faire voir ce qu'il y a de plus ou de moins important dans cet Ouvrage.

Je commence par l'Ere qui se prend communément pour une supputation des années du monde, depuis la prétendue origine du tems, Tu dois remarquer que cette Ere est la plus dis-

puta-

putable & la plus incertaine de toutes les autres époques. La raison est, qu'il est impossible de concilier les différentes supputations des Juifs, des Grecs, des Egyptiens, des Arabes, des Perses, & autres Nations, pour ne rien dire de la Chronologie presque éternelle des Chinois & des Indiens, qui va des millions d'années plus loin que le tems qu'on suppose pour la création du monde.

Souhaitant donc que tu t'ataches aux époques les plus communément reçûes en Orient, nous passerons au déluge de Noé, où tu ne dois espérer de lumieres que celles que te fourniront Moyse & les Docteurs Hébreux. C'est ce qui a été cause que plusieurs ont confondu ce déluge avec ceux de Deucalion & d'Ogygés dont Ovide & autres Ecrivains Payens ont fait mention. Il est certain que ce déluge universel de Noé peut faire de la peine à un esprit qui n'est pas tout-à-fait crédule ; car enfin, supposé qu'il soit tel qu'on le dit, est-il possible que tant de peuples différens qui habitent le monde, il n'y ait que les seuls Juifs qui en ayent parlé ? Tout le genre humain n'avoit-il pas également intérêt de transmettre à la postérité le tems auquel est précisément arrivé une inondation qui a fait périr presque tous les hommes ? Mais bien loin de trouver rien de tel, nous ne voyons pas même qu'il soit parlé d'aucun Déluge que de ceux de Deucalion & d'Ogygés. D'où vient que les Auteurs Asiatiques ont été si négligens ? Quel intérêt ou quels préjugés ont empêché les Phénitiens, si grands Antiquaires, les Mages de Perse, les Sages Chaldéens, les Gym-

Gymnosophistes Indiens, ou les Bonzes de la Chine, de parler d'une pareille inondation, qui, si l'histoire dit vrai, a emporté comme j'ai déja dit, toute la race d'Adam, à la réserve de huit personnes ? Supposerons-nous que ces huit personnes concerterent ensemble de cacher à leurs descendans une si grande catastrophe, & firent accroire à leurs enfans qu'ils étoient les premiers hommes qui avoient été sur la terre ? Si cela est, d'où vient que la postérité de Sem a été favorisée de la premiere révolution de cette vérité, & que celles de Japhet & de Cham n'ont pas sçû que leurs peres avoient été garantis d'un déluge qui avoit tout ruiné.

Les sçavans Nazariens ont décrié dans ces derniers tems les écrits de Manethon Egyptien, de Berose Chaldéen, de Philon Juif, de Methastenes, d'Annian, & autres Auteurs anciens, parce qu'ils ont écrit contre les erreurs de ces Ecrivains modernes. Ils méprisent pour la même raison les Antiquaires & les Poëtes de Perse, ensemble toutes les histoires d'Orient qu'ils regardent comme fabuleuses & indignes de foi ; & cela parce qu'ils ont eu plus de soin que les autres Nations, & sur tout les Orientaux, de conserver en son entier & sans corruption l'histoire des premiers siécles du monde. Mais avec quel front un homme qui a un peu de raison peut-il calomnier l'ancienne Egypte, d'avoir été la mere des fables & de l'ignorance, puisque toute la terre sçait, qu'elle a été la pépiniere & l'école de la science & de la vérité ? N'a-t-elle pas pû se bien instruire dans l'histoire du monde, elle qui la premiere

miere a donné la connoiſſance des Lettres aux autres Nations ? Où trouvera-t-on un moment de l'antiquité qui ne ſoit venu d'Egypte ? Où peut-on me nommer une ſcience, qui ne doive ſon origine à la Ville du Soleil ? Moyſe même le fameux Légiſlateurs des Iſraëlites, fut élevé aux pieds des Philoſophes Egyptiens, & le Syſtême entier de ſes Loix n'eſt qu'un infidéle abrégé des Statuts de ces Philoſophes, qu'il a changé, augmenté, & diminué pour en faire une tradition particuliere aux deſcendans de Jacob. Pourquoi ne dirons-nous pas qu'il a fait la même choſe dans la partie hiſtorique de ſes Livres ? Principalement dans les choſes qui tendent à inſpirer à ſes Lecteurs la foi & la vénération pour la ſainteté de celui qu'il célébre ſous le titre de ligne ſainte. En tout cela Noé a été le Janus à deux viſages, l'un étoit derriere & regardoit l'ancien monde, l'autre devant & regardoit les ſiécles futurs du nouveau.

Je parle librement & à la maniere des Sceptiques, perſuadé que je ſuis, que l'examen le plus rigide & le plus exact dans les choſes divines même, eſt le meilleur moyen qu'on puiſſe employer pour établir la vérité. Qu'on ne me regarde donc point comme un Infidéle ou un Athée ; épithétes dont quelques-uns ont la bonté de me régaler, parce que je tâche de déterrer l'antiquité du monde des ruines du tems & de l'ignorance ; & que pour cet effet je révoque même en doute des faits qui étant appuyés de l'autorité de Moyſe, paſſent pour des Oracles divins, contiennent des choſes qui répugnent à la raiſon humaine, &

qui

qui paroiffent infiniment plus fabuleux, que celles que les fuperftitieux Nazariens condamnent comme telles.

En tout cela je n'ai rien dit de contraire à ce que dit l'Alcoran, qui confirme l'ancien Teftament, mais qui déclare en même-tems, que le Diable y a gliffé plufieurs erreurs. C'eft feulement contre ces erreurs que je difpute, adorant la vérité par tout où je la trouve, quoïque écrite fur un parchemin fait de la peau d'un Infidéle, ce qui comme tu fçais eft une auffi grande abomination que la chair de pourceau.

Mais revenons au déluge de Noé, ou à celui d'Ogygés ou de Deucalion, lequel tu voudras. Comme le premier eft l'époque des Juifs, les deux autres font pour les Payens une Ere remarquable, tu feras bien de te fervir des trois, & de laiffer la critique à d'autres; car cela les engagera dans un Labyrinthe de difputes embarraffées.

La feconde époque des Payens fe prend de l'embrafement du mont Ida, qui a été caufe qu'on a trouvé le fecret de fondre le fer, & de le former aux ufages néceffaires de la vie. La troifiéme époque eft le tranfport de Ganimede au Ciel; la quatriéme la fondation de Troye. La cinquiéme l'expédition de Jafon pour la toifon d'or. Et quarante-cinq ans aprés commence la grande époque des Grecs, c'eft-à-dire, la premiere Olimpiade inftituée par Hercule. Les Olimpiades d'Iphite viennent enfuite. Je n'aurois pas oublié l'époque des Juifs, qui commence au tems qu'ils fortirent d'Egypte; mais com-

me elle n'eſt en uſage que pour les Ecrivains de cette Nation, tu trouveras qu'elle n'eſt pas de grande importance. Tout le monde doit obſerver les années de Nabonaſſar, auſſi-bien que l'époque de la fondation de Rome. Les Auteurs Arabes mes compatriotes ſe ſervent de l'Ere d'Alexandre le Grand. Les jeux du Capitole ſont une Ere dont quelques Auteurs Romains font mention, mais comme elle n'eſt pas générale, tu peux bien t'en paſſer.

Voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans l'hiſtoire ancienne ; car quant aux années d'Auguſte, ou aux années qu'on compte depuis la bataille d'Actium, elles n'ont pas été de longue durée, & l'hiſtoire en fait rarement mention. Mais j'avois preſqu'oublié les périodes de Calippe, dont il eſt bon de dire quelque choſe. Auſſi les ai-je placées dans mon plan à la tête d'une colonne. Elles commencent depuis la fameuſe bataille d'Arbelles entre Alexandre & Darius, où les Perſes furent entiérement défaits.

Quant à l'hiſtoire moderne, tu auras occaſion de te ſervir de l'Ere des Chrétiens, de l'Egire des Arabes, & de l'époque des Perſes. Il te faut obſerver auſſi la différence qu'il y a entre le Stile Julien & le Grégorien ; entre l'époque de Diocletien, & l'Ere des Eſpagnols; & ſur toutes choſes tu dois particuliérement prendre garde, ſoit pour les Anciens ou pour les Modernes, aux divers tems de l'année où chaque Ere commence. Toutes ne commencent pas dans une ſeule & même Lune ; mais elles varient depuis le commen-

men-

mencement de l'année jusques à la fin. Ainsi la négligence en cela causeroit une grande confusion dans une histoire universelle, & brouilleroit la Chronologie.

Suis les plus anciennes autorités, & ne te rebute point des captieuses remarques des Ecrivains modernes. Ils ont écrit dans les ténébres, & s'étant fait à tâtons certaines bornes pour mesurer l'âge du monde, ils querellent les anciens Sages pour l'avoir fait plus anciens. Comme si des gens qui ne sont que d'hier sçavoient mieux l'antiquité, que des gens qui vivoient il y a plus de deux mille ans. Sur ce pied-là ils retranchent les premieres successions des Monarques Assiriens, parce qu'elles sont plus anciennes que le déluge de Noé, des Juifs. Ils en usent de même à l'égard des Egyptiens & des Indiens Orientaux, parce que ces Royaumes subsistoient long-tems avant le tems que ces nouveaux venus ont marqué pour ce commencement du monde.

Dis enfin la vérité en homme désintéressé, & n'ajoûte point foi aux paroles de ceux qui ont des idées bornées de Dieu & de ses ouvrages. Il est sans contredit tout-puissant & éternel, & ce n'est point être hérétique que d'affirmer, que l'Univers est proportionné aux incompréhensibles caractéres de celui qui l'a créé, & pour l'étendue du tems, & pour l'étendue du lieu.

LETTRE LXVII.

Au vénérable Moufti le plus Sage des Sages & la clef des trésors des Sciences.

Il condamne la Chronologie des Juifs & des Chrétiens. Des histoires des Egyptiens, des Assiriens, des Indiens & des Chinois, qui soutiennent que le déluge de Noé ne fut pas universel.

J'Ai obéi aux ordres de ta Sainteté en écrivant à Ibro Kal Phaser Effendi. Je lui ai envoyé toutes les instructions, nécessaires que j'ai cru qu'il n'avoit pas. J'y ai joint un plan plus ample & plus exact pour l'ouvrage dont tu lui as confié la direction. Après que les Traducteurs auront eu les Livres, dont j'ai envoyé le catalogue, il ne faudra sinon que les Compilateurs ayent soin de donner une Chronologie exacte. Mais pour y réussir il ne faudra suivre ni les Historiens Juifs, ni les Chrétiens qui taillent ce semble trop court l'âge du monde, & qui le font infiniment moins ancien qu'il n'est dans les écrits des Auteurs les plus antiques.

Le fondement de cette erreur est sans doute un effet en partie de l'ambition des Juifs, qui ont voulu se faire honneur de la plus grande antiquité, & de passer pour plus anciens que les autres Peuples; & en partie aussi de la perte des monumens & archives que les autres Nations avoient avant le déluge de Noé.

De toutes les Nations de la terre les Juifs sont ce semble ceux qui ont le plus tâché d'en impo-

impoſer au monde au ſujet de leur antiquité, & qui ſe ſont les plus trémouſſés pour faire valoir leur lignée aux dépens de tous les Deſcendans d'Adam. Cette erreur a paſſé des Juifs aux Chrétiens, qui donnans une eſpece de foi implicite & aveugle aux Hiſtoriens Hébreux, ont réduit l'âge du monde à ſix mille ans; au lieu que s'il en faut croire les autres Chronologies, il peut avoir, autant que j'en puis juger, plus de ſix cens mille ans.

Les Chroniques des Egyptiens font l'hiſtoire de dix-ſept Dynaſties ſucceſſives, ou gouvernemens, par où l'Egypte a paſſé long-tems avant l'époque que les Juifs & les Chrétiens prennent pour le commencement du monde. Les Aſſiriens ſe vantent d'avoir eu une race de Rois long-tems avant le déluge de Noé; Rois qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres juſques au régne de Sardanapale, ſans la moindre interruption, & ſans qu'aucun déluge ait cauſé le moindre interregne. Mais les Chinois & les Indiens ſurpaſſent tous les autres peuples de la terre du côté de la prodigieuſe antiquité de leurs hiſtoires. Chez les derniers les Crachmans ſoutiennent, que l'âge du monde eſt un peu moins qu'infini ou éternel. Les Loix & hiſtoires de cette Nation, je veux dire des Payens des Indes, ſont écrites en langage qui eſt maintenant antique, & qui n'a aucun rapport avec aucune autre langue du monde. Les Livres qu'on a encore en cet idiome aſſûrent que cette langue fut la premiere qu'on parla dans le monde. Il n'y a encore aujourd'hui perſonne qui l'entende que les Prêtres, & ceux qui ont per-

permiſſion de l'apprendre dans les Ecoles. C'eſt néanmoins en cette langue que ſont écrites les hiſtoires des premiers Rois, l'origine de leur gouvernement, & des fables les plus antiques qu'il y ait au monde.

Il eſt certain que ce ſeroit une action digne de ton eſprit bienfaiſant de faire traduire quelques-unes de ces hiſtoires qui nous tireroient de l'ignorance où nous ſommes au ſujet de cette fameuſe Nation. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que des monumens ſi inconteſtables éclairciſſent notre Chronologie dans cet ouvrage.

Les Chrétiens déclament contre tout ce qui répugne à leurs ſentimens. Ils veulent faire paſſer pour vérité leurs erreurs particulieres, & rejettent comme fabuleux & hérétique tout ce qui ne s'y accorde pas. Ils font en cela comme le Géant. Quand les jambes de ſes hôtes étoient trop courtes pour ſon lit, il les leur faiſoit allonger avec des machines ; & quand elles étoient trop longues, il leur faiſoit couper les jambes ou la tête, afin qu'ils fuſſent de bonne meſure pour ſa maiſon. C'eſt ainſi qu'en uſent les Nazariens à l'égard des Auteurs anciens, & ſur tout à l'égard de ceux qui portent l'antiquité du monde au-delà de leur époque bornée, réſolus de ne recevoir aucune Chronologie qui excede les limites de la leur. Ils retranchent des ſiécles entiers, & réduiſent à une paume la meſure indéfinie du tems paſſé. Ils regardent les Indiens comme des inſenſés qui s'en ſont laiſſé impoſer par leurs Prêtres artificieux, & toutes les hiſtoires d'Orient paſſent chez eux pour fables, ou pour des viſions poë-

poëtiques. Il n'eſt pas juſte que les Muſulmans éclairés ſoient leurs ſinges, & ſe mocquent de l'Hiſtoire Orientale; puiſqu'on nous a enſeigné dès notre enfance, que toute la ſageſſe vient d'Orient.

Mais diront-ils peut-être, comment eſt-il poſſible qu'il ſe ſoit conſervé des hiſtoires qui parlent des tems avant le déluge, à moins que ce ne ſoit celles que Noé ſauva dans l'Arche, puiſque cette inondation univerſelle emporta tout le reſte du genre humain, & ruina par conſéquent tous les écrits & monumens? Je répons à cela, qu'ils ne ſçauroient prouver que cette inondation fût univerſelle. Ils ne le ſçauroient par leurs Ecritures mêmes que j'ai bien examinées ſur ce point, & trouvé que le déluge ne couvrît que la partie de la terre qui étoit alors habitée; limitation verbale qui ſuppoſe que le monde entier n'étoit pas habité, & qu'il ne fut pas tout inondé; ou il faut qu'ils reconnoiſſent une tautologie dans les Ecritures.

D'ailleurs il eſt évident par ce que dit la Bible de Noé, prêchant cens vingt ans avant le déluge, que ce ne fut qu'un déluge particulier pour punir l'endurciſſement & l'impénitence des hommes d'alors qui ſe moquoient des exhortations des Prophétes. En effet, on ne ſçauroit ſuppoſer, que Noé courut par-ci par-là prêcher par toute la terre, pour annoncer à tout le genre humain les malheurs dont il étoit menacé. Il ſembleroit même qu'il y auroit de la partialité en Dieu, de l'envoyer prêcher à un ſeul peuple, & de laiſſer tout le reſte dans l'ignorance. Ou il n'y avoit donc

donc que ce peuple au monde, ou du moins il n'y eut que lui seul de submergé. Noé bâtit l'Arche durant le tems de sa prédication, & l'Alcoran fait mention de l'eau qui bouilloit dans son pot; preuves convainquantes qu'il ne sortit point de son pays, à moins qu'on ne suppose qu'il portoit avec lui & l'Arche & son pot. Le premier est impossible, l'autre ridicule, & tous deux pleins d'absurdités.

Ajoûtez à cela qu'il étoit impossible, que Noé & ses trois fils bâtissent une Arche assez grande pour contenir deux couples de toutes les especes de bêtes & d'oiseaux purs & impurs, & qu'ils eussent assez de place pour serrer les provisions nécessaires pour nourrir la famille, & une infinité d'autres créatures vivantes, dont les unes multiplient tous les mois, d'autres un peu moins souvent; mais il n'y en avoit point qui ne dussent avoir fait des petits dans l'espace d'un an qu'elles furent enfermées dans l'Arche. Car le déluge dura un an.

Il paroît évidemment en second lieu, que ce ne fut qu'un déluge particulier, & que l'Arche ne fut faite que dans la grandeur qu'il falloit pour contenir les especes des bêtes & d'oiseaux particuliers à ce pays. S'il en étoit autrement il y auroit une autre difficulté, qui seroit de sçavoir comment tant de bêtes pûrent se transporter dans l'Arche, des Isles & pays éloignés, & comment de l'Arche elles pûrent retourner dans les lieux d'où elles étoient venues, après que les eaux du déluge se furent écoulées?

On pourroit dire beaucoup d'autres choses;

mais

mais en voilà suffisamment pour rendre probable, pour ne pas dire démonstratif, que le déluge de Noé ne fut qu'un déluge particulier, par le moyen duquel Dieu résolut d'exterminer les infidéles, comme il a déployé des jugemens aussi terribles sur d'autres Nations qu'il a détruites par le feu du Ciel, par des tempêtes, ou par des armées de bêtes féroces, comme l'Alcoran le remarque souvent. D'autres histoires nous apprennent, que des Villes entieres d'Afrique, & tous leurs habitans ont été changés en pierres en une nuit, pour les punir de s'être abandonnés à un vice dont la seule idée fait horreur aux ames chastes.

Supposé donc que la seule Arménie, ou les pays circonvoisins ayent été ruinés par ce déluge; il ne sera pas mal-aisé de conclure que d'autres Nations, comme les Egyptiens, les Chinois, & les Indiens, ont pû conserver leur Chronologie incorruptible depuis le commencement du tems.

Il est fort important pour une véritable histoire, de bien examiner ce point, & de bien éclaircir l'étendue du déluge. Car si l'on peut faire voir avec quelque apparence, que le déluge de Noé a été de la nature de ceux d'Ogygés & de Deucalion, on dissipera d'un seul coup tous les nuages qui obscurcissent l'antiquité. La Chronologie deviendra claire & sereine, & nous marcherons à la faveur de la lumiere des premiers siécles sans être éblouis, ou sans être obligés de cligner les yeux.

Il me semble que je vois briller cette lumiere du côté de l'Orient, comme l'Aurore brille lors-

que le jour approche. Il me semble que je vois l'éclat de la vérité historique qui commence à paroître du côté d'Orient, & qui dore les sommets des montagnes que l'ignorance & la superstition des uns, l'orgueil & l'ambition des autres avoient formées pour nous empêcher de voir la vraye antiquité du premier monde. Et sans extase ni hyperbole j'ose augurer, qu'un peu plus de connoissance de la langue & des histoires des Indiens, la rendroit claire comme le jour, quoiqu'elle ait été un secret durant plusieurs milliers d'années pour la plûpart du genre humain.

Courage donc, sacré Protecteur de l'histoire! continue d'avancer cet incomparable ouvrage. Envoye aux Indes des gens sages & sçavans. Donne-leur ordre de ménager les Brachmanes, & de leur promettre des récompenses inéstimables. Qu'ils tâchent de gagner ces fameux Philosophes, & de les obliger à venir avec leurs Livres à l'asile du monde ; afin que cette histoire universelle surpasse toutes celles qui ont paru jusqu'ici, & que ceux qui méprisent les Musulmans avec tant de fierté, puissent dire en proverbe ordinaire, quand ils voudront affirmer quelque chose sérieusement. C'est aussi vrai qu'un Oracle, ou que la Chronologie de ceux qui croyent à l'Alcoran. Adieu grande lumiere des Fidéles.

LET-

1682 LETTRE LXVIII.

A Cara Hali, Médecin ordinaire du Grand Seigneur.

Il l'informe de ſes maladies & infirmités, & lui demande ſes conſeils & ſon ſecours.

ME voici parvenu à un grand âge, quoique j'aye eſſuyé bien des fatiques durant tout le cours de ma vie. J'ai couru mille riſques, & paſſé par beaucoup de traverſes. J'ai ſouffert & ai été affligé en mon corps & en mon eſprit. Le travail, la perſécution, & le chagrin ont été le partage de ma vie paſſée. Je voudrois bien maintenant vivre plus agréablement s'il étoit poſſible.

C'eſt pour cela que j'ai recours à toi, mon ancien ami, qui m'a ſouvent donné tes conſeils dans le beſoin. Je ne m'adreſſe pas à toi par bienſéance, ou pour témoigner la grande eſtime que j'ai pour un Médecin dont les ſages ordonnances m'ont ſouvent ſauvé la vie. Non, non; je le fais par néceſſité. J'ai beſoin de ton ſecours, & il n'y a que toi qui puiſſe me guérir.

Il ne m'eſt pas aiſé de définir ma maladie. Elle eſt hétérogene, & c'eſt une complication de pluſieurs maux différens. Il eſt à propos néanmoins que tu ſois informé de ſes ſymptômes particuliers, & de ſes cauſes, autant que je ſuis capable d'en juger; ne pouvant moins que de te conſtituer en partie mon Confeſſeur.

Il me ſemble que je ſens le retour des vanité de ma jeuneſſe, & les ſuites de mes plaiſirs paſ

ſés ; ce qui n'eſt certainement que peine & tourment. Les agonies dont je me moquois quand j'y voyois les autres, ſont maintenant mon partage. Les Comédies de ma verte jeuneſſe ſont devenues dans ma vieilleſſe des Tragédies qui ſe font vivement ſentir. Je ſue, je me chagrine, & fais mille grimaces à cauſe des douleurs que me cauſent la goutte, la pierre, la ſtrangurie, la colique, la ſciatique, & autres maladies aigues qui me tourmentent tour à tour. Je crois que la divine Nemeſis m'a livré à quelque démon pour mettre à la torture mes os, mes veines, mes artéres, mes nerfs, mes muſcles, & mes inteſtins. Certainement je ſuis en proye à tout ce que la nature a de dur & de violent. Je ſouhaite que ce ſoit le dernier coup.

Outre cela j'ai de tems en tems des attaques d'hydropiſie, d'aſthme, de diſſenterie, de fiévre, de conſomption, & de je ne ſçai combien d'autres ſortes de maladies. Je parois néanmoins quelquefois en auſſi bonne ſanté, que Marogli Zudiſtan, vieux Aga qui a demeuré dans l'Hippodrome tout auprès de l'Obéliſque. Cet homme quitta ſon pere étant jeune, ſervit dix-ſept ans dans les guerres de Perſe, & vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, ſans avoir jamais été ſaigné, ſans avoir jamais pris de médecine, ni avoir jamais été malade.

Je te proteſte qu'il ne m'eſt pas facile de te dire quel eſt mon tempérament, & découvrir l'origine des différentes habitudes de mon corps. Cependant je ſens ce que je ne ſçaurois t'exprimer.

Je m'imagine quelquefois que l'influence des

Aſtres malins qui dominoient à ma naiſſance ont empoiſonné mon corps ; mais comment, ou pourquoi ; c'eſt ce que je ne ſçai du tout point. Il n'y a même point d'Aſtrologue qui avec toutes ſes figures céleſtes puiſſe me convaincre, que c'eſt telles conſtellations, ou telles Planétes qui m'ont rendu ce mauvais office. Je n'ajoûte aucune foi à leurs contes ſurannés de conjonctions, d'oppoſitions & autres termes bizarres de leur jargon Egyptien. Je crois qu'il peut y avoir au fond quelque choſe de vrai & de ſacré dans l'Aſtrologie ; mais cela eſt enveloppé d'un tas de pauvretés, de régles, & d'obſervations auſſi incertaines que l'incertitude même. Ceux qui ſe donnent le plus de peine, qui creuſent le plus avant, & qui fouillent le plus exactement dans les ruines de cette noble ſcience, pour une perle naturelle qu'ils trouveront, en trouveront mille fauſſes, & pour une vérité qu'ils découvriront, ils y verront mille erreurs. Il en eſt de l'Aſtrologie comme de la Religion, qui eſt diviſée en une infinité de ſectes & de factions, dont chacune ſoutient poſitivement qu'elle a ſeule les Loix incorruptibles de Dieu ; mais ſi on l'examine avec ſoin, on ne lui trouvera que très-peu de piété, & beaucoup de profanation, d'hipocriſie, & de ſuperſtition.

Qu'il en ſoit ce qu'il voudra : que les Aſtres ayent quelque part ou n'en ayent point aux évenemens humains ; que Saturne ou Mars ſoient des Planétes malignes ou bonnes, qu'importe ? Il n'importe pas davantage d'entendre ce que les Aſtrologues habillent de différens aſpects des autres Aſtres. Ce qu'il y a de certain eſt que je

souffre plusieurs douleurs qui me fatiguent extrêmement, soit qu'elles viennent du Ciel ou de la terre.

Il se peut faire que toutes, ou la plûpart des maladies qui affligent le corps humain de tant de manieres différentes, soient des effets ou de la mauvaise disposition des esprits animaux, ou de la corruption naturelle de notre sang, ou de la contagion de nos humeurs, qui comme autant de Protées paroissent sous des formes différentes, & se manifestent tantôt en fiévres, tantôt en pulmonies, tantôt en toux, tantôt en consomptions, tantôt en rhumatismes, tantôt en pleuresies, & en milles autres sortes de maladies. Peut-être nos parties nobles sont-elles affectées : une chûte, un coup, ou autre accident qui peut nous arriver dans notre enfance, suffit pour mettre la machine en désordre : Peut-être aussi que les débauches de la jeunesse portent en croupe la peine d'un âge plus avancé, & nous prêchent la sagesse pendant qu'il est encore tems.

Mes maladies en un mot, autant que j'en puis juger, viennent d'une Rate mal disposée, & des Hypocondres vitiés. Je puis aisément sentir cela en moi, quoique,comme je l'ai déja dit, j'aye de la peine à dire comment cela arrive, & de le dire de maniere que les autres le comprennent. Je suppose seulement en termes généraux, que cela m'a rendu en certains tems, extrêmement mélancolique, & en d'autres excessivement gai. Toutes ces passions, comme tu sçais, ont de fâcheuses influences sur le cœur, sur le Diaphragme, sur le Pericarde, sur le foye, & sur les reins.

J'ai

J'ai reconnu cela par une fréquente & longue expérience, quoique je ne veuille pas entreprendre de décrire l'opération méchanique de ces parties nobles contigues les unes aux autres, sur tout ayant affaire à toi, qui es le plus parfait & le plus curieux Anatomiste du siécle. Il suffit de dire, que j'ai senti en moi que la violente contradiction ou dilatation, le chaud ou le froid de ces parties intérieures sont très-pernicieux pour ma santé, parce qu'elles répandent leurs influences sur toutes les autres parties, & sur le sang qui est le principe de la vie.

Nos corps, cher Médecin, sont de véritables machines qu'un rien peut détraquer. Si une paille, une épingle, ou quelqu'autre petite bagatelle, se glisse entre les roues d'une montre, elle trouble incontinent l'ordre de son mouvement. Ou la machine s'arrête, ou elle va trop lentement, ou trop vîte, ou du moins elle ne va pas également. De même la moindre passion irréguliere dans quelqu'un des principaux membres de notre corps, trouble le repos de tout le reste, en détruit l'harmonie & met tout en division, ni plus ni moins qu'une viole dont une main étourdie a tourné les chevilles, après qu'un habile Musicien a accordé cet instrument.

D'ailleurs il y a au dehors une étrange suite de conséquences. Nos passions non seulement nous font du mal, elles en font aussi aux autres, & nous attirent encore la peine du préjudice que nous avons causé. En effet la justice circule éternellement dans le monde. L'Univers est

comme une horloge, où un mouvement produit l'autre jusqu'à infini, & où la moindre roue arrêtée fait aller le reste tout de travers. Les hommes sont partie de cette horloge, & ont leur part des disgraces qui arrivent au tout. Pour moi les coups de la mauvaise fortune, les attaques préméditées de mes ennemis, & les dents du tems qui devore tout, m'ont presque usé. Si tu veux me rétablir & me refondre par ta science, la louange t'en reviendra. Sinon il faut que le premier Artiste me prenne par pieces, dissoude cette masse inutile, & qu'après m'avoir réduit à mon élement originaire, il refasse tout de nouveau ma substance, & lui donne la forme qu'il lui plaira.

Je le prie seulement de me faire plûtôt bête à quatre pieds, qu'Espagnol, Hollandois, ou Juif, qui sont en scandale à tout le genre humain.

LET-

LETTRE LXIX.

A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du College des Sciences, à Fez.

Des cauſes du different teint des Noirs & des Blancs. Il prouve que les uns & les autres ne peuvent pas être deſcendus d'Adam, mais que ce ſont deux eſpeces differentes. D'un vaiſſeau trouvé en Suiſſe dans une Mine, qui avoit cinquante braſſes de profondeur ; & d'un gouffre de Moſcovie qui a quarante milles de circuit, & qui engloutit des vaiſſeaux, & toutes les autres choſes qui s'en approchent.

IL n'y a pas long-tems que j'eus affaire avec des gens qui ſe piquoient d'Aſtrologie ; gens verbeux, & dont les expreſſions ſont empoulées ; mais gens au reſte de peu de ſens & de peu de lumieres dans la ſcience même dont ils ſe ventent. Je ne ſçaurois mieux les comparer qu'aux Voyageurs qui courent les pays étrangers, pour revenir chez eux chargés de Romans & de fables ; de remarques de vetilles, & d'obſervations vaines & creuſes, & faire du bruit parmi le vulgaire, pendant que les hommes ſages ſe moquent de leur folie, en ce qu'après tant d'extravagantes courſes, ils ne ſont pas capables de rendre un compte raiſonnable de ce qu'ils ont vû chez les Etrangers, parfaits ignorans qu'ils ſont du lieu de leur naiſſance. De même ces prétendus Aſtrologues qui ſe vantent de connoître parfaitement toutes les regions du Firmament, de pouvoir

pouvoir faire des cartes & des figures de Cieux, de dépeindre des maiſons du Zodiaque, le cours des figures ; la domination, les Loix, & les influences des Planétes & des Conſtellations, ne connoiſſant pas leur propre patrie, c'eſt-à-dire le monde qu'ils habitent. Ils ignorent les choſes qu'ils pratiquent tous les jours ; beaucoup moins ſont-ils capables de penetrer dans les ſecrets de la terre, ou de diſcourir des choſes qui ſont ſous leurs pieds.

Tournant donc le dos à ces demiſçavans, je m'approche avec reſpect de toi, qui as une parfaite connoiſſance des myſteres du Ciel & de la terre. J'ai deux difficultés dont je veux te demander la ſolution. La premiere regarde l'origine des Negres ; la ſeconde, le flux & le reflux de la Mer.

Je me trouvai il n'y a pas long-tems avec un fameux Medecin de Paris, homme de grande capacité, aimant à faire des recherches, & fort curieux dans les obſervations des choſes naturelles. Après avoir parlé de bien des choſes, la converſation tomba enfin ſur la diviſion des Negres & des Blancs qui partagent le genre humain en deux grandes parties. Nous pouſſâmes ſi loin la matiere, que nous vînmes à rechercher les cauſes de la difference de leur teint ; ſçavoir ſi elle venoit de la varieté de la chaleur & des influences du Soleil, ou des diverſes qualités des climats qu'ils habitent ; ou enfin de certaines proprietés ſpecifiques en elles-mêmes qui ſont dans la conſtitution naturelle de leurs corps.

Le

Le Medecin croyoit que ſi Adam avoit été Blanc, ſes enfans l'auroient été auſſi : S'il eût été Noir, ſes deſcendans auroient été de la même couleur. Par conſequent, ou les Blancs ou les Noirs ne ſont point la poſterité d'Adam. Il ſe mit en devoir de le prouver par des argumens très-plauſibles ; Mais il inſiſta principalement ſur l'experience qu'il avoit vû faire à la diſſection d'un Negre. Il aſſûroit qu'entre la peau externe & la peau interne du corps, on avoit trouvé une eſpece de *Vaſcular Plexus*, qui s'étendoit par tout le corps comme une toile ou filé, & qui étoit pleine d'une liqueur noire comme encre, & de là il concluoit que cette teinture noirciſſoit la peau exterieure. Et comme on ne trouve pas la même toile dans la peau d'un blanc, il concluoit de-là, que les blancs & les noirs étoient deux eſpeces differentes qui n'étoient point deſcendues des premiers mortels, puis que la Nature pour les diſtinguer l'une de l'autre, leur avoit donné des marques internes & externes, pour faire connoître la difference de leurs corps.

Je dois avouer que j'ai crû long-tems, que les Negres ou les Blancs tiroient leur teint d'une ſource plus relevée & plus ancienne, que la malediction que Noé prononça ſur Cham & ſur ſa poſterité, comme on le croit communément. Je paſſerois ſans peine qu'ils ne ſont pas de la race d'Adam ; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je conçois, que le genre humain a une autre origine, que celle dont il eſt fait mention dans le Livre qu'on attribue à Moyſe. J'oſe même ſoûtenir

tenir, que le Livre de la Genese, ou n'a pas été composé par Moyse; ou que s'il l'a été, il a été fort corrompu dans la suite, & que de l'heure qu'il est, il n'y en a dans le monde aucun veritable exemplaire connu. Le moyen de pouvoir imputer à ce Saint Prophéte tant d'incongruités qui se trouvent dans ce Livre? Ou s'il est au pied de la lettre l'Auteur de ces contradictions & absurdités, le moyen de pouvoir le croire sans choquer le sens commun? Dieu nous a donné la raison comme un flambeau & un appui pour nous éclaircir & soûtenir dans le sombre & incertain desert de la vie mortelle & non comme un feu folet pour nous faire égarer, ou comme un roseau d'Egypte qui trompe celui qui s'y appuye, & le fait tomber. Il a proportionné nos facultés aux ouvrages de l'éternité. Les idées naturelles que nous avons des choses sont justes & vrayes, jusques à ce qu'elles dégenerent par les fausses attaques de l'éducation, de la superstition, & de l'erreur. Je me souviens qu'étant encore enfant, je ne pouvois concevoir aucunes bornes à l'étendue de l'espace, ni aucun commencement à l'âge du monde. J'ai conservé depuis la même notion de la matiere infinie & éternelle. J'ai fait la même chose au sujet de l'origine du genre humain. Je n'ajoûte point de foi à la bornée & partiale genealogie des Juifs, qui ne font rien qu'en vûe de se faire valoir, & d'élever leur race au-dessus de toutes les autres Nations de la terre.

Autant que j'en puis juger, l'origine des mortels est aussi differente, qu'il y a de differentes Nations

Nations qui parlent diverſes langues meres, qui obéïſſent à diverſes formes de gouvernemens, & qui pratiquent diverſes maximes & divers principes. Pourquoi ne ſera t-il pas poſſible que l'Orient produiſe une ſorte d'hommes, & l'Occident une autre, puiſque le Septentrion & le Midi fourniſſent la même varieté? Qui connoît la force des conſtellations & des Cieux, ou la vertu cachée qui émane de la terre? Ces choſes different peut-être autant que fait le climat. Et la premiere indigence de la terre auroit pû être toute marquée des diverſes affections, paſſions, & diſpoſitions de leur commune mere, & comme les enfans le ſont aujourd'hui des envies d'une mere enceinte.

Que ne peut-on, comme Theſée, deſcendre dans le ſein de la terre, & en revenir ſain & ſauf! Que ne pouvons-nous penetrer ſes abîmes, & viſiter les cavernes où les tenebres ſont éternelles! Que ne pouvons-nous nous gliſſer au fond des montagnes, ou nous inſinuer dans les caneaux des mines, mille lieues au-deſſous de la ſurface! J'y chercherois les ſources d'eaux cachées, qui coulent par-ci par-là dans les veines de la terre; je découvrirois les Mers ſoûterraines, les Lacs, & les Rivieres qui fourniſſent à notre Ocean ſes eaux ſalées, & j'y découvrirois peut-être le flux & reflux de la mer, qui a embarraſſé toute la Philoſophie.

Dis-moi, Sage des Sages, les fontaines, les ruiſſeaux, les grands canaux, les Lacs, & les Mers que nous voyons ſur la ſuperficie, peuvent-ils être conſtamment fournis par les pluyes ſeulement

ment, dont il en tombe peu ou point du tout en certains éndroits ? Le flux & reflux si constant & si régulier, pourroit-il se soûtenir comme il fait par les petites pluyes & neiges, qui n'ont rien de fixe & de certain ? Ou les eaux ne circulent-elles pas éternellement au travers des divers trous de la terre ?

Il y environ cent trente ans qu'on trouva en Suisse dans une mine, un Vaisseau de cinquante pieds de profondeur, avec tous les agrêts, & les cadavres de plusieurs Matelots. Je demande comment ce Vaisseau étoit venu là ?

Qui peut me rendre raison de plusieurs gouffres, abîmes, & charibdes de diverses Mers ? Il y en a un au Septentrion du monde, pas bien loin de Moscou, de quarante milles de circuit, lequel quand la marée monte, engloutit toutes les eaux de la mer, avec un bruit plus effrayant & plus insupportable que celui du tonnerre. Il engloutit aussi les Vaisseaux, les poissons, & tout ce qui vient dans ce fatal courant ; puis quand la marée descend, il les rejette avec la même fureur. Il y a sans doute au fond de la mer une infinité de pareils gouffres, & je ne m'embarrasserai jamais pour trouver la solution d'un doute qui coûta la vie à Aristote.

Dis-moi, veritable sage, ce que tu penses de ces choses ; car je pourrois produire sur ce sujet assez d'exemples pour composer un volume : Mais je ne fais qu'efflurer avec toi, à que je n'aprens rien, quelque chose que je puisse dire. Aussi n'écris-je ceci que comme une personne

qui

qui cherche à s'inſtruire, & non pour enſeigner un Oracle, & lui aprendre quelque choſe qu'il ne ſçache pas.

LETTRE LXX.

Au Kaimakam.

Du grand nombre de Sorciers qu'il y avoit en France. Leur adreſſe diabolique à empoiſonner, enſcorceler &c. Comment punis par le Roi de France.

IL vient de paroître ici tout nouvellement une eſpece de gens qui autant que j'en puis juger, dépeupleront ſi on les ſouffre non ſeulement ce Royaume, mais auſſi toute la terre. C'eſt une ſocieté de Mécreans, Sorciers, Magiciens, & je ne ſçai quoi de plus. Ils dérobent des enfans à leurs parens, & les ſacrifient aux Démons. Ils en gardent le ſang dont ils compoſent des poiſons horribles, & des enchantemens execrables. Le pain de Paris & des autres Villes, eſt devenu ſemblable au fruit de l'arbre Zacon, dont l'ombrage couvre le centre de l'Enfer, & qui eſt plein d'un venin mortel. Les fontaines dont les eaux étoient autrefois vives & rafraîchiſſantes, ſont maintenant infectées du poiſon du Stix, de Phlegeton, & du Cocyte. Il n'eſt pas ſûr de manger ou de boire. On aime mieux mourir de faim ou de ſoif, que de tâter des fruits de la terre. On ſouffre volontairement la faim au milieu de l'abondance ; & pendant qu'on a largement tout ce qui eſt neceſ-

ſaire à la vie, on ſe plaint de la diſette, & l'on périt faute de bonne & de ſaine nourriture.

Perſonne cependant n'en peut dire la raiſon ; mais on fait des recherches exactes. Les uns ſont arrêtés ſur de ſimples ſoupçons ; d'autres convaincus par des preuves inconteſtables, ne confeſſent néanmoins rien. Viſiblement coupables du fait, on les met à la queſtion extraordinaire, ſans pouvoir leur arracher une ſillabe qui découvre leurs Complices, ou releve le ſecret de cette execrable intrigue.

Venez Medée, Circé, Eſculape, & autres Puiſſances, qui connoiſſez la force cachée de la nature ; venez ſoûtenir les foibles reſtes de la race humaine ! Une nouvelle eſpece de mort s'empare du monde. On parle, on paroît vigoureux ; on ſe promene, on eſt gai, riant & joyeux, & néanmoins au milieu de la joye, l'on tombe & l'on meurt, cela eſt fort étrange. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt qu'après la mort même, & les corps déja froids, la bouche, les yeux & les narines demeurent de travers, & dans une figure comique, qui ne reſſemble pas mal à la ſtatue du Satyre qui eſt au Serrail, derriere la porte de l'appartement des femmes.

Je me ſouviens d'avoir lû, qu'il y a un fruit qui fait mourir en riant tous ceux qui en goûtent. J'ai lu auſſi que ceux qui touchent la Torpille, même avec un bâton, demeurent incontinent engourdis & ſans ſentiment. Mais j'avois toujours regardé ces contes comme des

Pro-

productions de l'esprit Romanesque de Pline, ou du moins comme une vision grotesque de ceux dont il a tiré cet endroit de son histoire naturelle. Je suis maintenant persuadé du contraire, & convaincu qu'il n'y a rien là qui ne puisse être vrai.

En un mot, je te dirai tout net, que sans le bon & honnête Juif Echimilia, le pauvre Mahmut mourroit de faim. J'aimerois mieux mourir pleurant & affamé, déplorant & lamentant les miseres de la vie humaine, que d'aller en l'autre monde, avec une gayeté artificielle, qui n'est qu'un effet de la force du poison & du charme. Mais Echimilia & tous les autres Juifs sont singuliers en matiere d'alimens. Ils ont soin de ne pas se souiller avec les abominables Infidéles. Ils ne mangent point du pain des Chrétiens, & ne goûtent point de leur viande. La Loi de Moyse le défend, & ils sont fort soigneux de l'observer. Ils ont leurs Marchands de bled, leurs Meûniers, leurs Boulangers, leurs Bouchers, leurs Marchands de volaille, leurs Poissonniers, leurs Fruitiers, & ont aussi des gens qui leur fournissent l'eau, le vin & autres boissons. Il n'est pas aisé de leur faire faire par ce qu'on appelle complaisance, ou bon naturel, une démarche qui expose leur vie à quelque danger. Ni les François, ni les Hollandois, ni les Italiens, ni les Espagnols, ne sçauroient leur en imposer. Ils mangent & boivent avec plus de délicatesse (je parle des gens distingués) que les Rois infidéles de la terre.

Voila ce qui fait ma sûreté au milieu du danger

ger commun. Il y a déja quelque tems que je ne mange & ne bois que chez Echimilia ; car je n'ose manger ailleurs, tant sont bien fondées les craintes qu'on a ici du poison.

Par le Dieu de mes peres & par le mien, je ne serois pas bien aise d'être emporté dans le Royaume des ombres, par la vertu de l'*Ajamala*, du X*erim*, ou autre subtil opiat d'Orient. J'aimerois mieux mourir d'un coup de boulet, de sabre, d'épée, ou autres armes : Mais de mourir ainsi peu à peu & par trahison, je jure par les saintes playes que Mahomet reçut en fuyant, que ce n'est pas de mon goût.

Ce serment ô Ali, me fait ressouvenir de ta réputation. Qui fut assez hardi pour tenir bon contre l'épée d'Ali, quand il étoit en colere ? Ali le veritable successeur du Prophéte !

Ne me prens point pour un Kisilbaschi, pour un Heretique, pour un Infidéle, &c. Je suis d'une race sans reproche, vrai Croyant, & Musulman en tout sens. Mais je hais le phanatisme & la bigotterie factieuse. Quoique nous ayons de l'aversion pour les Persans, & que nous les poursuivions comme des Heretiques incorrigibles, ne pouvons-nous pas aimer & honorer le Caliphe qu'ils suivent ? Nous sommes les ennemis déclarés des Chrétiens ; cependant nous avons de la veneration pour Jesus Fils de Marie leur Messie.

Mais pour revenir à la France, le Roi a établi un Tribunal, qui est une espece d'Inquisition.

On

On l'appelle la Chambre ardente, ou Cour des poisons. C'est là qu'on fait le Procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les Meûniers, Boulangers, Bouchers, Fruitiers, Marchands de Vin, & toutes autres personnes qui vendent de quoi manger & boire, prêtent serment à cette Cour de Judicature; de même que tous Medecins, Droguistes, Apoticaires. On publie tous les jours des Arrêts, par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir de Royaume sous peine de mort. On a ordonné encore, que quiconque aura abusé de quelque Sentence de la Loi écrite, & fait des enchantemens, caracteres magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soient severement punis. Le même Arrêt défend l'usage de toutes sortes de poisons, à la reserve de ceux qui entrent dans la composition des medecines necessaires à la conservation de la vie. Encore est-il défendu de vendre les poisons de cette nature à toute sorte de gens, mais seulement à ceux que leur art & profession oblige de s'en servir. L'Etat & l'Eglise, les Magistrats & les personnes privées se trémoussent beaucoup pour découvrir les Auteurs de ces inhumaines Tragedies, & pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun a l'œil sur son Voisin, & les gens d'une même famille se défient les uns des autres. Le pere soupçonne le fils, & observe exactement tous ses mouvemens, & la mere se défie de la fille qui fait toute sa joye. Les enfans prennent des

précautions avec leurs parens, & le frere ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par une autre frere ou par une autre sœur. Les sacrés liens de l'amitié même ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

Cependant les Algeriens ont été terriblement maltraités par les François : Car le Roi après avoir été insulté par ces Corsaires, a envoyé le Sieur du Quesne Lieutenant Général de ses forces navales, pour bombarder la Ville d'Alger, ce qu'il executa au commencement de la neuviéme Lune. Ce hardi guerrier a jetté tant de bombes dans la Ville, qu'il en a ruiné la plus grande partie, renversé les principales Mosquées & tué je ne sçai combien de gens. Les Algeriens ont été obligés de demander la paix, qui leur a été accordée à des conditions assez avantageuses à la France.

Ce Monarque est entierement pour la guerre, qu'il n'entend pas moins bien que les affaires d'Etat. Son plaisir est de voir que les Sujets suivent son exemple. Pour cet effet il a tout nouvellement établit deux Académies, l'une à Tournai, & l'autre à Mets, où un certain nombre de Cadets, qui peuvent faire voir qu'ils sont descendus de parens Nobles, sont élevés aux dépens du Roi. On leur aprend les fortifications, & les autres exercices de la discipline militaire.

C'est pour ces jeunes gens un grand encouragement, & qui les remplit d'une glorieuse émulation, chacun voulant se surpasser l'un l'autre,
dans

dans ces arts héroïques. Ainsi le Roi ne manquera jamais d'habiles Soldats qui rempliront également bien leurs postes, & au dedans & au-dehors, & le serviront utilement.

Voilà illustre Kaimakam, toutes les nouvelles que je puis t'aprendre à présent. Dieu veuille te garantir toi & les vrais Fidéles des noirs attentats des Magiciens, Sorciers, & empoisonneurs. Pour moi, je ne sçai pas si je pourrai long-tems échaper à leurs pieges. Mais je veux jouer de tête autant que je pourrai. Adieu sage Ministre.

LETTRE LXXI.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Des apprehensions où étoit l'Espion au sujet d'une Lettre qui lui avoit été écrite par une main inconnue. Du Comte de Tekeli, & de la Ligue des Hongrois. Il loue extrêmement le Journal de Racoa.

JE reçus hier une Lettre signée de ton nom; mais non écrite de ta main, ni du stile qui t'est ordinaire. Cependant il n'y est point parlé que tu sois malade, que tu ayes un bras rompu, & qu'il te soit arrivé quelqu'autre accident qui ait pû t'empêcher de l'écrire toi-même. Cela me met en grande peine, & me fait faire mille tristes conjectures. Si une paralisie, ou quelqu'autre maladie t'a privé de l'usage de tes membres, j'espere qu'elle t'aura laissé l'usage de ta raison. Cela étant tu devois m'expliquer le mystere de

cette correſpondance par la même main dont tu t'es ſervi pour me faire écrire. Je ne ſçai qu'en penſer. Tu as fort mal fait de me laiſſer ainſi en ſuſpens, & dans les ténebres où je ſuis, tu ne ſçaurois te plaindre de mes ſoupçons. Je ne me défie point de ta fidelité; mais une pareille conduite feroit craindre quelque choſe de pis. Cependant après tout je crains plus que toute autre choſe les ſuites de ta negligence & de ta credulité. J'apréhende, en un mot, que quelqu'un n'ait eu connoiſſance de nos affaires ſecrettes, & de notre correſpondance mutuelle, & qu'il ne ſe ſoit ſervi de ton nom pour me faire ce tour, pour voir ce que je lui répondrois; ce qu'on a crû aiſé à faire en interceptant les Lettres que je t'écrirois par la Poſte. Pour prévenir cela; je t'écris par un Exprès. Nous ne ſçaurions en pareils cas prendre trop de précautions. Un faux pas trahit tout, & il n'en faudroit pas davantage pour rendre tous nos deſſeins publics.

Je te conjure de me répondre clairement, & de me ſatisfaire ſur toutes choſes par un détail bien circonſtancié. Je ſuis maintenant dans une extrême inquietude: Mon eſprit eſt plein de ronces & d'épines. Je n'écrirai à aucun des Sublimes Miniſtres, que je n'aye reçû ta réponſe par le retour de l'homme que je t'envoye. Ne me la fais donc pas attendre long-tems.

Quant à l'affaire du Comte de Tekeli, ſi l'avis qu'on m'en donne eſt veritablement de toi, & qu'il ne vienne point de quelque avanturier ruſé, j'en trouve le projet aſſez de mon goût, & je le com-


EMERIC COMTE
DE TEKELI







Hongrois.

communiquerai au grand Visir, ou au Kaimakam, sans parler de la peine où m'a mis la bévûe que tu as faite. Le Comte passe pour un galant homme chez les François qui ne sont pas amis de la Maison d'Autriche ou ennemis du Grand Seigneur. Il est certain qu'il faut remplacer par d'autres les esprits qu'on a perdu. Il ne faut pas abandonner des conspirations de cette nature toutes les fois qu'il survient quelque contretems. Il faut avoir soin de fournir continuellement à la faction Hongroise des têtes nouvelles & actives, aussi-tôt que les vieilles ont été coupées. On ne pouvoit jamais choisir un meilleur Sujet que ce Comte de Tekeli. Il est de grande qualité. Ses Ancêtres ont été de tout tems les colomnes & les défenseurs des libertés de leur patrie, & se sont toûjours opposés aux tyranniques attentats de la Maison d'Autriche.

Le Journal de Racoa contient plusieurs particularités remarquables du Comte de Tekeli. Il dit que son Château étoit le rendez-vous ordinaire de tous les Seigneurs Hongrois qui étoient las du joug des Allemans. C'est là qu'ils cabaloient, & tenoient leurs assemblées secrettes. C'est-là que se formoient les conjurations contre l'Empereur. Je lis tous les jours ce Journal. J'y trouve beaucoup de plaisir, & y fais encore plus de profit. Il contient des memoires choisis de divers évenemens curieux, publics & secrets arrivés à Vienne durant le tems de sa résidence. Je prens d'autant plus de plaisir à lire ce Journal, qu'il est écrit en stile fort concis, & cependant

dant fort énergique. Il eſt avec cela familier, & exempt des impertinentes baſſeſſes qui ne ſont que trop communes dans les Livres. On n'a point la peine de demeurer long-tems ſur une periode pour en démêler le ſens à force d'attention & d'étude. Ses expreſſions reſſemblent à une traînée de poudre, qui n'eſt pas plûtôt allumée par un bout, qu'elle brûle en un inſtant l'autre. A peine auſſi pouvez-vous jetter les yeux ſur les trois premiers mots qui commencent un Paragraphe ou une ſentence, que vous voyez à l'avance ce qu'il veut dire dans la ſuite. Il paroît en cet Auteur une grande netteté d'eſprit, & une élegance qu'on ne doit attendre que d'une tête claire & degagée. D'ailleurs il ne traite point de matieres triviales, & ne s'amuſe point à des contes qui ne ſont bons que pour des femmes & des enfans. Toutes les affaires dont il parle ſont grandes & importantes, comme intrigues d'Etat, nobles expeditions militaires, ſubtiles ouvertures de paix : Tout cela entremêlé de paralleles hiſtoriques, de caracteres & deſcriptions de Pays & de leurs habitans : & enfin de remarques Philoſophiques, Morales & Politiques ; le tout fort agréable & fort divertiſſant.

Je te conſeille, Nathan, de ſuivre ſon exemple, & de laiſſer après toi des monumens de ton induſtrie & de ta vertu. Pour cet effet donne à la lecture les heures de ton loiſir : Mais aye de la précaution dans le choix des Livres ; autrement c'eſt du tems mal employé que de lire. Cherche avec ſoin les plus excellens ; car les méchans,

chans, ou ceux qui ne traitent que de bagatelles, ne ſont bons qu'à brûler. Regarde particulierement au crédit des Hiſtoriens qui te tomberont en main : Ne donne pas un moment à ceux qui ne ſont pas authentiques, de peur que l'antiquité ne te faſſe rendre compte du tort qu'on lui fait. Accoutume-toi enſuite à faire des abregés, des extraits, & des recueils de ce que tu liras & aprendras de fin, de net & de bien écrit. Un ſtile dur dégoûte un lecteur; mais des expreſſions polies aiguiſent ſon appetit, & lui font dévorer avec avidité un Livre entier.

Adieu, & ne t'aviſe pas après tout de negliger les affaires du Grand Seigneur.

LETTRE LXXII.

Au Kaimakam.

Pour lui donner avis qu'il avoit envoyé un Exprès à Vienne, avec une Lettre pour Nathan Ben Saddi, qui ne s'étoit point trouvé. Ses craintes là-deſſus.

J'Ai maintenant à t'entretenir d'un accident qui m'a fort ſurpris auſſi-tot que j'en ai eu avis. Je ne ſuis pas encore revenu de mon trouble. Il y a ſept ſemaines paſſées que je reçus une Lettre dattée de Vienne, & ſignée par Nathan Ben Saddi : Mais je m'apperçûs incontinent que ce n'étoit point ſon écriture; ce qui me remplit de trouble & d'inquietude. Cette Lettre contenoit des choſes importantes, comme par ex-

emple les secrets de la ligue Hongroise, avec un projet particulier touchant le Comte de Tekeli, grand Seigneur de ce pays-là.

Je considerois que si cette Lettre avoit été écrite du sçu & par ordre de Nathan, il n'étoit pas possible qu'il eût été assez oublieux, pour ne pas ordonner à son Secretaire, quiconque soit-il, de me rendre compte des raisons qui l'empêchoient de m'écrire lui-même. Il a dû s'imaginer que cela m'inquiéteroit, & que je ne serois pas dans un mediocre étonnement, de voir qu'une main inconnue empruntât son nom pour m'écrire sur des matieres d'une si dangereuse consequence. Ou il faut qu'il m'ait pris pour un homme qui ne fait aucune réflexion sur les choses. Au milieu de tant d'incertitudes si probables je ne sçavois pas trop bien ce que je devois conclure.

J'étois néanmoins résolu d'agir de mon côté avec plus de sureté, & d'aller plus bride en main pour être bien informé de ce mystere. N'osant donc pas me fier à la poste, je dépêchai un Exprès à Vienne ; homme en qui je me confie, avec d'amples instructions, & une Lettre pour Nathan Ben Saddi, que je priois entr'autres choses de m'aprendre ce que signifioit cette conduite.

Mon homme est revenu à Paris ; mais n'a point entendu parler de Nathan Ben Saddi. Tout ce qu'il a pû en aprendre est, qu'il y a environ huit semaines qu'il sortit de chez lui avec un Etranger qui disoit avoir avec lui une

affaire

affaire à la Bourſe. Depuis ce tems-là on n'a vû ni Nathan ni l'Etranger, & on n'en a pas entendu parler. On dit ſeulement qu'un jour ou deux après que Nathan eût diſparu, on vit un corps mort flottant ſur le Danube tout auprès du Pont : Mais qu'il avoit le viſage ſi déchiré & ſi défiguré de playes & de balafres, que perſonne ne put connoîtte qui il étoit. Cependant les amis de Nathan craignoient que ce ne fût lui-même, & qu'ayant été ſecrettement aſſaſſiné, on l'avoit enſuite jetté dans la riviere.

Voilà en ſubſtance ce que mon Exprès a pû aprendre de Nathan. Encore a-t-il falu prendre bien des précautions pour faire de ſi grandes enquêtes, de peur que moins de reſerve ne le mît en peine, ne l'expoſât au hazard d'être mis à la queſtion, & de découvrir ce qui lui avoit été confié, ſans compter pluſieurs autres inconveniens.

Dieu ſoit loué, perſonne ne lui a rien demandé, & il eſt revenu ſain & ſauf avec ma Lettre. Mais Dieu ſeul ſçait de quoi le Juif eſt devenu. Peut-être a-t'il été aſſaſſiné parceux de ſa Nation, pour empêcher qu'il ne ſe fit Muſulman : Car il étoit chancelant ſur la Religion ; mais au milieu de ſes irréſolutions il avoit, ce ſemble, une pente particuliere plus forte qu'à l'ordinaire, qui le faiſoit pencher du côté de la foi des vrais Croyans. S'il a peri pour cette raiſon, nous devons le regarder comme Martir de Dieu & de ſon Prophéte. Mais je dois avoüer, moi qui connoiſſois bien

la petiteſſe & l'inconſtance de l'eſprit de Nathan, auſſi-bien que l'attachement ſuperſtitieux qu'il avoit toujours eu pour ſes Rabins, que je n'ai ni aſſez de foi, ni aſſez de charité pour croire qu'il eût aſſez de zéle pour l'Alcoran, pour vouloir en être le Martir. Ainſi je ne ſçaurois m'empêcher de croire qu'il y a quelque choſe de pis.

Mais ce qui me paroît ſi étrange eſt peut-être bien connu aux Miniſtres de l'Auguſte Porte, par les ordres de laquelle il a peut-être été tué à petit bruit, pour le punir de certains crimes dont on l'a trouvé coupable, ce qu'on ne pouvoit faire ouvertement dans un pays d'ennemis & d'Infidéles. Peut-être auſſi s'eſt-il ſecrettement retiré pour prévenir un châtiment de cette nature, convaincu qu'il étoit en ſa conſcience qu'il le méritoit. Qu'il en ſoit ce qu'il plaira à Dieu, & à mes Superieurs, je demande néanmoins avec humilité conſeil ſur ce que je dois faire de mes papiers & autres choſes. Adieu, ſage Kaimakam.

LETTRE LXXIII.

A ſon Ami Dinet Golou.

Il lui dit nettement qu'il craint que Nathan Ben Saddi n'ait été maſſacré par ordre de la Porte; & que ſi cela eſt, il y a apparence qu'il s'en va être ſacrifié de la même maniere. Pour cet effet il le prie d'être attentif, & de tâcher de pénétrer les ſecrets du Divan.

JE t'écris par le même Courier que j'écris au Kaimakam. Ainſi je te prie de faire promtement

ment ce que je te demande. Je n'ai dans le Serrail que toi ſeul d'ami à qui j'oſe confier un ſecret de cette importance. Tu es mon ſeul refuge dans une conjoncture où il faut de la fidélité, de la prudence, & de la dexterité pour pénetrer un myſtere, qui autant que j'en puis juger, intéreſſe ma vie.

Pour te parler net & en peu de mots, je crains que Nathan Ben Saddi Agent ſecret du Sultan à Vienne, Juif d'origine & de Religion n'ait été ſecrettement aſſaſſiné par ordre du Divan: Mais de te dire pourquoi, c'eſt ce que je ne ſçai pas, à moins que ce n'ait été pour obéïr aux anciennes maximes de la Sublime Porte, qui laiſſe rarement mourir en paix ceux qui ont long-tems ſervi le Grand Seigneur dans des poſtes de conſequence. Il y a huit ſemaines que Nathan diſparut à Vienne, & un jour ou deux après on trouva dans le Danube un homme mort, mais ſi défiguré de coups & de bleſſures, qu'on ne put jamais connoître qui c'étoit. Ce qui me fait encore plus ſoupçonner que c'étoit lui-même. Si cela eſt, je m'attens d'être en peu de tems traité de la même maniere. Car c'eſt mon tour.

Je te prie donc, ſi tu as quelque amour ou quelque amitié pour moi, d'être attentif ſur ce qui me concerne. Prens garde à ce qui ſe dit à la Cour, & obſerve le langage de ceux qui ſe parlent du bout des doigts. Un coup d'œil découvre ſouvent les ſecrets ſentimens du cœur. Autant en fait un mouvement d'épaule, de lévre, ou autre geſte artificiel. Tout cela marque &

exprime ce qui ſe paſſe dans le cœur & dans l'eſprit. Tu ſçais faire le muet quand il faut auſſi-bien qu'homme du Serrail. Je te conjure d'apporter beaucoup de dexterité & de diligence pour démêler ce ſecret. Fais ſemblant d'être mieux informé que tu ne l'es afin que tu puiſſes effectivement aprendre ce que je veux que tu ſçaches de la deſtinée de Nathan, & de la mienne auſſi s'il eſt poſſible. Qu'une froide indifference ne te faſſe point negliger le ſoin que tu dois avoir des interêts & de la vie de ton ami. Nous ſommes nés pour nous ſervir les uns les autres avec le même zéle & la même fidélité. Les bons offices que tu me rendras ne ſont qu'un prêt dont je m'acquitterai avec ce que je te dois d'ailleurs, toutes les fois que l'occaſion s'en préſentera. Mais ces raiſons ſont ſuperflues; & tu n'as pas beſoin d'être excité quand il s'agit de faire une action de generoſité. Je ſçai que tu m'aimes, & que tu te remueras pour l'amour de moi dans cette conjoncture.

Dans cette entiere & pleine confiance, je dors à l'ombre de la miſericorde Divine, priant Dieu de te fournir un azile dans le beſoin, & que toi & moi après avoir vaincu tous les orages de la vie mortelle, ſoiyons reçus en Paradis victorieux & triomphans, pour y joüir l'un & l'autre d'une felicité éternelle.

FIN.

TABLE



TABLE DES LETTRES ET MATIERES

De ce ſixiéme Volume.

LETTRE PREMIERE.

Au

Fin de la Table du dernier Volume.







